N° 521 31e Année. Tome CXXXVIII 1er Mars 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 2 fr. 50 | Etranger....... 2 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

COLLECTION LES HOMMES ET LES IDÉES

Le Symbolisme français et la Poésie espagnole moderne

PAR

A. ZÉRÉGA-FOMBONA

Un volume in-16. Prix (*sans majoration*). 1 fr. 50

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse ....
par Henri Hertz.

St-Georges de Bouhélier
par Paul Blanchart.

Maurice Barrès ....
par Gustave Louis-Tautain.

Romain Rolland ....
par Jean Bonnerot.

Charles Maurras ......
par Gustave Louis-Tautain.

Anatole France ....
par Georges-Armand Masson.

Paul Bourget ....
par Jean Pellerin.

Maurice Maeterlinck ...
par Louis Richard-Mounet.

Laurent Tailhade ....
par Louis de Gonzague-Frick.

Colette Willy ....
par Roger Allard.

Paul Fort ....
par Georges-Armand Masson.

Henri Bergson ....
par Georges-Armand Masson.

Henry Bataille ....
par Paul Blanchart.

Bourdelle ....
par Waldemar-George.

Saint-Saëns ....
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série : **15 MONOGRAPHIES**

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**30 fr.**
	Étranger.	**35 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**110 fr**
	Etranger.	**111 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2.50**
	Étranger..	**3 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Viennent de paraître :

Henri BARBUSSE
Son œuvre
Étude critique, par **Henri HERTZ**

St-Georges de BOUHÉLIER
son œuvre
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs.

LA

MÉTHODE DE PAUL CÉZANNE

EXPOSÉ CRITIQUE

—

Amicus Plato, sed magis amica veritas.

AVERTISSEMENT

J'ai écrit autrefois dans ces pages mes « Souvenirs sur Paul Cézanne » et j'y ai exposé ma vénération pour l'homme, mon intérêt pour ses recherches. J'ai fait une large part au caractère, au tempérament, aux beautés morales, aux apports techniques. Tout cela prouvera, je l'espère, le sentiment de justice et de vérité qui me dirige. Je puis dire, sans m'abuser, que j'ai été de ceux, et des premiers sans doute, qui ont aimé, fait connaître, expliqué et apprécié Cézanne. Je ne suis donc pas suspect à son égard.

Toutefois, et néanmoins ces choses, je n'ai jamais renié ma liberté, je n'ai point lié mon jugement ; et aujourd'hui, sans avoir rien à retrancher de tout ce que j'ai dit, sans cesser d'aimer l'homme et d'apprécier son ouvrage, je veux parler de Cézanne non plus *seul*, mais vis-à-vis de l'art tout entier.

Le point de vue change ; il s'agit maintenant d'examiner ce qu'est son système, s'il est juste ou faux, s'il a suivi la voie essentielle ou l'a abandonnée, si son influence est bonne ou mauvaise, en un mot s'il peut être un guide (puisqu'on l'a choisi comme tel) et un guide favorable à un

retour vers les grandes productions qui font la gloire d'une nation et d'une race.

I

ORIGINES

La méthode de Cézanne tire son origine du naturalisme. Avant que d'être ce qu'il fut, Cézanne étudia Courbet et Manet. — Il reste des morceaux de vraie peinture, pleins de truculence, de cette époque primordiale de son œuvre. En vérité on n'y rencontre encore que des préoccupations de grandes taches foncées et claires, étalées avec largeur ; car ce n'est que lentement, et au contact des impressionnistes, que Cézanne arrivera à l'organisation de ses chromatismes.

Il lui fallut faire la rencontre de Pissarro et celle de Claude Monet pour savoir la théorie des couleurs et leurs rapports réciproques. Un souci de Delacroix l'en avait déjà averti, il est vrai, mais, dès ce jour, il en sentit le prix ; et il se différencia totalement, non seulement de Courbet et de Manet, mais encore de ses amis, en appliquant d'une manière à lui cette observation scientifique réduite en méthode.

PALETTES

Alors que Claude Monet, Renoir, Pissarro, Sisley ne mélangeaient plus leurs couleurs, et les jetaient pures, en hachis calculés, sur la toile, de manière à en maintenir la vibration, Cézanne procédait par des mélanges gradués.

Alors que Claude Monet, Renoir, etc., s'efforçaient de perdre les contours des objets et les soumettaient à l'air et à la lumière, Cézanne contournait d'un trait hardi, stylisé et volontaire les objets représentés, et s'attachait plus à leur *localité* qu'à l'air et à la lumière.

Alors que les impressionnistes ci-dessus nommés rejetaient de leur palette les terres, les ocres, le noir, pour ne conserver que les sept couleurs dites du prisme, Cézanne maintenait toutes les couleurs sur la sienne et y faisait paraître le noir.

Enfin, alors que la manière de peindre semblait assez indifférente aux impressionnistes, qui ne songeaient qu'au résultat, sans rechercher la beauté du moyen, Cézanne s'appliquait à trouver une manière de peindre qui fût vraiment picturale, et dans laquelle un délicat pourrait puiser la satisfaction de son goût pour la facture.

Quant à l'esthétique des impressionnistes et celle de Cézanne, on ne peut y reconnaître aucune différence : elles tendent toutes deux à l'expression des choses que nous voyons, au mépris de l'invention, par un style soumis à la nature. C'est le naturalisme.

Que l'on ne croie pas cependant que je veuille dire par là que la peinture de Cézanne est une copie de la nature : non ! elle n'y ressemble que de loin. Sans être une invention ni une transposition, elle est un total d'aperçus optiques et personnels sur elle.

MÉTHODE

Pour arriver à ce résultat, Cézanne avait donc une méthode ; car on ne parvient à rien sans méthode, quand on n'imite pas servilement le monde objectif. Puisqu'il y a dans l'œuvre de Cézanne une volonté consciente ou inconsciente, il y a donc un système voulu ou instinctif.

J'ai dit que Cézanne avait reçu des impressionnistes, plus encore que de Delacroix, la théorie des couleurs ; mais qu'il l'appliqua d'une manière différente de la leur ; qu'alors qu'ils « réformaient » leur palette, lui ne changeait rien à la sienne, y conservant les ocres, les terres, le noir, mais qu'il commença à graduer ses tons, plutôt que les plaquer par de grandes taches, comme il l'avait appris de Courbet et de Manet. Il faut maintenant que j'expose les raisons de cette façon d'agir.

Alors que les impressionnistes voulaient se soumettre à une théorie dont la logique leur semblait démontrée, Cézanne, plutôt que suivre leur exemple, songeait à « changer son œil ». Il s'était dit : « Peut-être peignons-nous par

convention, il faut voir les tons véritables. Pour cela, oublions tout ce qui s'est fait, et regardons la nature ; faisons tout sur nature : alors nous apercevrons, en nous défaisant de la vision de nos devanciers, un monde de chromatismes nouveaux ! »

C'était porter au dehors de soi tout ce que l'art réclamait au dedans.

Cézanne exécuta son programme. Il quitta Paris, s'en fut dans le Midi de la France et s'y enterra. Tandis que grondait dans la capitale l'orage impressionniste qui l'oubliait, il s'enfonçait dans la recherche de son système en se différenciant de plus en plus de tous les peintres.

J'ai déjà signalé une partie de cette différence.

LE CÉZANNISME

En quoi consiste cette méthode, qui d'abord semble ne dépendre que du sens visuel, et qui touche par sa crédulité aux apparences à quelque prétention puérile ? Car enfin nos yeux ne peuvent rien apercevoir sans erreur, sans illusion, sans fausses sensations, et croire « à ce qu'on voit » apparaît comme la dernière des duperies.

Les impressionnistes se sont tout de suite appuyés sur une théorie des couleurs, qu'ils ont inlassablement (on pourrait presque dire aveuglément) appliquée : celle des complémentaires. Avec ce procédé (car c'en est un) toute couleur est déterminée d'avance, et le tableau se fait pour ainsi dire mécaniquement. — (Les néo-impressionnistes aboutirent même à la pure mécanique du système.)— Leur vision n'était donc pas obligée à un grand effort. Cézanne, au contraire d'eux, s'imposa de *voir* avant que de peindre. Il regarda plus qu'il n'œuvra.

Son travail était une méditation colorée dont il attendait tout. Son œil était son agent capital, et peu lui importait le sujet ; car sur une tête, une nature-morte, un paysage, sa préoccupation était la même.

Impitoyable pour lui, si sa vision lui paraissait un sou-

venir de tableau, il la condamnait, persuadé que son œil, qui lui devait tout montrer à nouveau, l'avait trahi. Ainsi il voulait en corriger les habitudes acquises.

Nul doute — par un tel chemin, — qu'il n'eût abouti à l'inertie de la plus primordiale primitivité! Mais rappelons-nous qu'il avait reçu une théorie, et qu'il se proposait de s'en servir dans le rapport de son œil à elle. Donc lui aussi, malgré sa volonté de ne peindre que ce qu'il voyait, il obéit insensiblement à un système, et il finit par s'y enfermer.

A l'opposition constante des complémentaires que les impressionnistes pratiquaient il ajouta le déroulement des nuancements chromatiques, par lesquels un objet, selon sa forme et selon la lumière qui le frappe, se « module ». Il s'assigna la tâche logique de réunir les oppositions par les intermédiaires; et cela dans un ordre aussi discipliné que possible, en maintenant la valeur dans la couleur, en tenant compte des plans, en se conformant en tout aux harmonies naturelles et théoriques.

C'était donc à la fois une tentative de vérité objective et de logique mentale; et si des scrupules venus de l'hésitation d'un esprit qui s'aventure dans les contradictions ne l'avaient pas arrêté, Cézanne aurait pu aboutir à des œuvres aussi complètes que personnelles; mais le dualisme qu'il avait créé dès le début entre sa vision extérieure et l'accomplissement de son système le jeta dans l'erreur et l'arrêta sur des ébauches. C'est en cela que réside tout le drame de la peinture cézanienne; et par lui se prouve le point faible de sa possibilité.

Comment accorder l'optique — qui est relative — avec la théorie — qui est absolue? Comment résoudre la contradiction de la sensation, souvent trompeuse, toujours variable, avec l'application rigoureuse d'un principe accepté? Enfin, comment aboutir à l'accord des sens et de la raison? Cela semble insoluble, et il paraît bien que Cézanne se soit créé une impuissance en demandant à la nature le contrôle constant d'une abstraction, d'une loi aveugle, implacable-

ment mise en œuvre par ses confrères de l'impressionnisme.

LA THÉORIE DES COULEURS

J'ai publié dans une précédente étude (1) la palette de Cézanne. Elle comporte 18 couleurs, parmi lesquelles on compte 6 rouges, 3 bleus, 5 jaunes, 3 verts, 1 noir.

Il est intéressant de comparer cette palette avec celle des impressionnistes, qui, elle, ne portait que les sept couleurs du prisme. Elle renseigne immédiatement sur la méthode employée par Cézanne. Les nombreuses variations qu'y présente chacune des couleurs font part de ses préoccupations.

Disciple éloigné, mais fervent, de Delacroix, Cézanne avait retenu de celui-ci un principe fécond : « Tout champ s'enrichit du nuancement de sa couleur propre. » Si, par exemple, ce champ est un rouge, le déroulement de la gamme y apportera une variété et un chatoiement dont l'œil sera agréablement impressionné. Delacroix n'appliqua son principe que par à-coups, avec ces sursauts que son génie, dominé par la pensée, connaissait seul. Cézanne codifia ce moyen et en fit une sorte de loi clarifiée, pratique, que toutes ses toiles, à partir d'une certaine époque, présentent invariablement.

Je l'ai dit, il ne se pouvait qu'il se fiât à son œil seul, il devait en arriver à l'admission d'un système. Evidemment son œil restait son contrôleur, mais l'esprit ne persuade-t-il pas aux sens tout ce qu'il veut? Pourquoi les peintres du XVIe siècle n'ont-ils pas la couleur des primitifs ? Pourquoi ceux du XVIIe n'ont-ils pas celle de ceux du XVIIIe, et ceux du XIXe celle de ces derniers ? Enfin, pourquoi existe-t-il une si grande différence entre la vision de telle école et de telle autre ? C'est que, malgré nos efforts pour voir la nature, nous ne l'apercevons jamais que subjectivement, que plus ou moins nous y mêlons nos défauts optiques,

(1) *Souvenirs sur Paul Cézanne*, « Mercure de France », nos 247 et 248, octobre 1907. — Messein, Collection des Trente.

nos sensations, nos sentiments, nos aspirations ; et qu'ainsi nous la rendons analogue à nous-mêmes. Il semble tout à fait impossible que nous nous rendions semblables à elle, et ce serait la pire des négations de notre essence. Sans pousser les conséquences des erreurs de nos sens jusqu'à la négation du monde extérieur, nous pouvons dire qu'il n'y a rien de vrai pour nous sans le jugement intérieur, et que notre jugement est seulement bon lorsqu'il est tiré de notre pleine connaissance, de notre propre vérité. Dans la mesure où ceci peut être vrai, nous faisons d'autant plus d'art que nous unissons le moi spirituel à la chose vue, c'est-à-dire que nous la voyons non dans sa réalité, mais dans son sens beau ; et c'est par là que nous la mettons d'accord avec notre harmonie profonde. Cette constatation est peut-être propre à démontrer qu'en somme, en aucun cas, la nature ne peut absolument servir de guide certain à l'artiste, qu'il la doit utiliser, en découvrir les lois, les appliquer à l'art, mais toujours en préservant sa liberté spirituelle, jamais en s'asservissant à l'imitation de ce qu'il croit voir. Or, dans le cas de Cézanne, il s'agit de couleurs, c'est-à-dire de la partie la plus fuyante, la plus indécise des apparences : et c'est sur cet échafaudage fragile qu'il veut tout construire. « Se faire une optique » paraît donc ou tomber dans l'absurde des contradictions visuelles ou arriver à un système basé sur des observations hasardeuses dont l'œil est le seul agent (1). C'est à quoi Cézanne parvint, en limitant son expression à la sensation.

LES LOCALITÉS

Tandis que les impressionnistes, emportés par le souci de

(1) Jamais le chaos sensoriel n'a été mieux démontré que dans la peinture de ces dernières années. Qu'on se souvienne des expositions où les formes s'égarent en fragments sur la toile, à la manière éparse d'un jeu de patience. D'autres nous ont informé des illusions de la rétine. Et toutes ces démonstrations *sont exactes par rapport à nos sens*. Cependant, par rapport à l'art, nous devons dire : Il n'y a de vérité qu'en nous, d'équilibre qu'en nous, la sensation considérée en elle-même ne peut être qu'une cause d'erreur ; il faut la rattacher au *moi* central, conscient, pour en juger et lui donner sa place subordonnée dans l'harmonie générale.

l'air et de la lumière, consentaient de moins en moins à reconnaître la couleur propre d'un objet, — que nous nommons en peinture la localité ou ton local, — Cézanne s'efforçait de plus en plus au principe colorant de la localité et y cherchait les variations devant en vivifier les aspects. Il semblait dire : « Je ne connais pas autre chose que la couleur ; la lumière est un ton de la localité, l'ombre en est un autre. » Ainsi il faisait abstraction des agents producteurs de la lumière, de l'ombre, du reflet.

Importait-il qu'il en fasse la part ? Certes, il les savait existants ; mais, en tant que peintre, il ne considérait que des tons, et, par leur juste rapport, songeait que tout : dessin, ombre, lumière, reflet, modelé, devait s'établir par le ton seul, et le ton de la localité se modifiant en nuances.

LES DÉGRADÉS

Et c'est par les dégradés, tirés des nombreuses tonalités de sa palette, et augmentées encore par les mélanges, qu'il se fit une loi d'y parvenir. C'est par les dégradés qu'il *modula* au lieu de modeler, exprimant toutes les parties de la forme par des tons.

La condition d'une telle recherche imposait la tonalité considérée en elle-même ; il fallait qu'elle devînt la première préoccupation du peintre. Dans une toile où un ton faiblissait, il se faisait un trou dans l'objet ou dans le plan. Il fallait donner chaque forme par une suite de nuances soutenues et posées touche à touche. Aussi voyons-nous dans une toile de Cézanne les successions comme les notes écrites d'un morceau de musique. C'est une partition silencieuse que nos yeux lisent d'un regard, et qu'ils peuvent détailler lentement ensuite. Nous y suivons les passages, les transitions, nous y allons d'une violence à une douceur ; nous éprouvons que le tableau est fait pour l'œil, rien que pour l'œil, et que ce qu'il représente ne nous touche pas.

Les dégradés du ton ne peuvent s'établir que selon les lois que révèle le prisme. Le cercle chromatique nous les

présente dans leur ordre harmonieux et irréfragable : jaune, vert, bleu, violet, carmin, rouge, orangé, jaune. D'un côté ce sont les froids (verts et bleus), de l'autre les chauds (jaunes et rouges). Et tout sort de là. Une couleur ne se dégrade guère que du chaud au froid ou réciproquement. Je puis aller du jaune au vert, du vert au bleu, du bleu au violet, du violet au rouge..., etc., mais au delà de ces tons la couleur cesse d'être de même nature, et j'entre dans une nouvelle localité. Les couleurs du prisme elles-mêmes, employées à l'état pur, peuvent nous donner des sensations d'ombre et de lumière, selon qu'elles renvoient ou absorbent davantage les rayons du soleil.

Or celles qui les absorbent sont les plus riches, comme le rouge, et celles qui les renvoient sont les plus pauvres, comme le vert ou le jaune clair. On pourrait donc à la rigueur graduer avec les sept couleurs pures. Mais, outre la violence désagréable qui en résulterait, on perdrait l'avantage des douceurs qui naissent des jeux que leur apportent, en un clavier plus étendu, le blanc et le noir. Il faut donc user du plus grand nombre de modifications colorées pour obtenir un total de nuancements, dont la succession soit douce, et arriver à une somme suffisante d'oppositions. C'est ce que tenta Cézanne et ce qu'il réussit souvent.

SENSATIONS COLORANTES

Mais il ne suffit pas que la localité soit modulée par les dérivés de sa couleur propre. Il faut exciter ces tons locaux par une certaine somme de tons conventionnels qui leur donneront une vibration. C'est ce que Cézanne appelait *la sensation colorante*. Cette sensation n'est autre que l'éveil de la complémentaire dans notre rétine. Il en résulte que pour activer la localité il en faut tenir compte et la placer quelque part, dans son voisinage.

Il m'écrivait qu'il avait reconnu qu'une certaine quantité de bleutés était nécessaire pour donner la vibration aux couleurs chaudes. Ces bleutés, voilà la sensation colorante

que le peintre, selon Cézanne, doit semer dans son tableau.

STYLE ET DESSIN

Quant au style et au dessin, je l'ai dit, Cézanne entendait les faire sortir de la couleur même. Quand le tableau est entièrement couvert, que chaque couleur locale a ses tons et ses sensations colorantes, le dessin, c'est-à-dire l'observation des trois dimensions de la forme, est à sa fin.

Le style vient du caractère de l'objet représenté ; chaque artiste a le sien suivant sa vision, mais il doit le conformer à la nature. Il participe chez Cézanne de la chose regardée et des préoccupations du peintre.

Le style est du dessin à son total d'expression. Sans style il n'y a qu'un dessin convenu, appris, banal. Affirmer le style est nécessaire dans une œuvre. Il y a des cas où Cézanne semble lui sacrifier beaucoup.

NATURE

Cependant, quelle que soit sa théorie, le peintre doit toujours s'appuyer sur *la vision*. Sa vision, c'est sa personnalité ; ce qu'il voit, il est peut-être seul à le voir. La vision renouvelle constamment en lui la sensation, sans laquelle son œuvre serait morte. Il faut donc *tout faire sur nature*, réfléchir beaucoup, car chaque touche donnée doit contenir l'air, la lumière, l'objet, le plan, le caractère, le dessin, le style, en un mot tout ce que le tableau comporte.

CONCLUSION

On le voit, ce qui domine en tout ceci, c'est la préoccupation du peintre, c'est le ton, le ton vu en soi, le ton composé et appliqué franchement, à côté d'un autre dont il n'est que la suite et que la conséquence. C'est, à proprement parler, la recherche des chromatismes de la peinture, et l'on peut dire que, comme en musique, telle tonalité amène telles résultantes. Alors que les impressionnistes jetaient en les hanchant l'une dans l'autre, en les *divisant*, des

couleurs pures, ne leur demandant que d'exprimer de l'air, de la lumière ou des reflets, Cézanne reconstituait la science du ton, en établissant les modalités ; étendait la carte des variations prismatiques, reconstituait la nuance, les successions, rendant à l'œil le clavier que les impressionnistes, dans un désir intrépide de l'éclat, avaient réduit aux violences des accords plaqués et primitifs, avaient limité à l'expression souvent heureuse, mais fatalement bornée, des grands effets de l'atmosphère et du soleil.

IMPERFECTION

D'où vient l'imperfection de l'œuvre de Cézanne, quelle est la cause initiale de l'impuissance dont elle est frappée ?

Cézanne n'est-il que « le primitif d'un art nouveau », comme il le disait lui-même, ou bien y a-t-il dans sa formule quelque vue fondamentale qui en a sapé l'efficace ? Je penche pour cette dernière opinion, et je crois découvrir que Cézanne a créé son impuissance : 1° par l'inutilité de son but ; 2° par la complication de ses moyens d'expression.

1° *Inutilité du but.* Le but de Cézanne était *optique*. Il voulait par cette optique être coloriste et peintre. Peintre, il le fut nativement, et avec des dons uniques ; il le fut tant qu'il ne cessa jamais de l'être, malgré les efforts qu'il accumula pour se contrarier. Que le peintre se double d'un coloriste, qu'à la matière étalée avec tact sur la toile il ajoute le jeu des couleurs, rien de plus louable ; mais que la préoccupation extrême du coloris n'entraîne pas toute son attention, ne l'amène pas à la négation du but de son art. Que le moyen ne soit pas son unique souci, qu'il ne tue pas son âme ou sa pensée avec ses outils !

Or, dans le cas de Cézanne, c'est ce qui se produisit. Cézanne a voulu que la peinture ne soit qu'une *optique*. Il avait constitué la sienne à force d'observation, de logique et de pratique. Il faut désormais — selon sa parole même — que chaque peintre s'en fasse une. L'aboutissement d'un tel paradoxe sera que la peinture à chaque peintre recom-

mencera. Il s'ensuit que Cézanne n'ayant écrit que *sa vision*, quiconque l'adoptera ne sera pas, n'étant pas original, n'ayant pas une optique *à lui*. Donc Cézanne n'est pas le primitif d'un art nouveau ; il reste le primitif de lui-même. C'est ainsi qu'il est condamné par ses propres raisonnements.

En outre, tout peintre qui voudra *se faire une optique* et tentera ce que Cézanne a tenté ne sera jamais que l'expression primordiale et confuse de lui-même. S'il devient Cézanne, il se nie ; s'il veut être lui, il est forcé de se balbutier, la vie d'un homme étant trop brève pour qu'il puisse recréer à lui seul tous les moyens d'expression de la peinture. Il y a donc un point de départ faux dans le système ; un manque de vues générales en rend le but inutile par une confusion entre le moyen et la fin.

Il serait trop long de développer ici les causes et les conséquences de cette erreur. Disons simplement que Cézanne a détourné la peinture de l'art, c'est-à-dire de son but ; qu'il en a changé le point de départ et l'aboutissement. Le point de départ qu'il lui a donné est naturaliste, c'est-à-dire extérieur à l'homme ; le point d'arrivée qu'il lui veut est sensualiste, c'est-à-dire inutile à l'esprit. Il a pour base l'observation optique, pour objet l'œil.

Je ne rejette point l'œil de la peinture. C'est par lui que nous la faisons, c'est par lui que nous la percevons ; il faut bien qu'elle lui plaise pour qu'il y attire notre esprit ; mais tout l'art prouve que l'œil n'a été pour sa production qu'un intermédiaire entre l'âme humaine et lui. On peut affirmer, d'après cela, que faire de l'œil le seul et unique objet de la peinture c'est méconnaître l'art, c'est le réduire à n'être qu'un jouet extérieur à nous, c'est le nier dans son essence animique, dans sa vérité absolue.

2° *Complication des moyens*. Quiconque n'a pas un but spirituel s'éloigne des voies de la simplicité, se perd dans l'abstraction. Cherchant la vérité en dehors de lui, il se dissout dans la complication de la matière. Puvis de Chavannes, qui partait de l'esprit, a été, au XIX[e] siècle, un affir-

mateur de la synthèse et des lois essentielles de l'art. Cézanne nous offre le spectacle contraire par le sensualisme rétinien qui le dirige. Alors que l'un simplifie, l'autre complique. Alors que l'un n'a pas assez de murailles pour étaler ses vastes compositions, l'autre réduit son format, renonce à toute conception, se confine dans la représentation des objets les plus vulgaires Pour l'un tout est grand, pour l'autre tout est complexe, petit, difficile.

C'est cette difficulté, rencontrée à chaque coup de pinceau, qui a tué Cézanne; qui l'a empêché de se dire et l'a retenu dans les balbutiements d'une œuvre qui promettait les plus beaux dons. Regardez la plupart de ses toiles, elles ne sont que la préparation de ce qu'il va faire; bien peu nous en informent totalement. Est-ce impuissance native? Non! c'est le fait d'un moyen qu'il s'est créé et qu'il a érigé en ennemi contre lui par sa complication même. Son moyen était trop subtil, trop lent; le temps lui a manqué. C'est parce qu'il veut *tout dire* qu'il se heurte à tant d'obstacles, qu'il réduit son format. Il travaillait minutieusement, par atomes colorés; et, comme la vie est courte et le moyen long, que la sensation se fatigue en prenant un chemin incertain, il avait toutes les chances de ne pas aboutir. Si l'on joint à cela que chaque touche n'était jamais définitive, qu'après lui avoir coûté de longues réflexions elle était souvent remplacée par une autre, on admettra que cette recherche de l'absolu par le petit côté, par l'analyse constante, a été une des causes de l'impuissance du peintre.

Une nature morte lui demandait cent séances, un portrait cent cinquante; et quand il les quittait, rien n'y présentait une image achevée. Il y avait dans son système une cause de suicide, sa méthode par son étendue dépassait les possibilités humaines, contenait un mortel dualisme, était le contraire de la synthèse par laquelle les génies complets se sont toujours rapidement exprimés.

Toute l'erreur de Cézanne vint donc d'avoir jugé comme

il sentait, plutôt que d'avoir jugé comme il *concevait* (1).

PREUVES

Afin que tout ce que je viens de dire ne soit douteux pour personne, je rassemble ici les passages des lettres que Cézanne m'écrivait, et qui sont tous relatifs aux préoccupations de sa méthode :

1904. 15 avril. — La nature, pour nous, hommes, est plus en profondeur qu'en surface ; d'où la nécessité d'introduire dans nos vibrations de lumière, représentées par les rouges et les jaunes, une somme suffisante de bleutés pour faire sentir l'air.

1904. 12 mai. — Je procède lentement, la nature s'offrant à moi très complexe, et les progrès à faire étant incessants.

1904. 26 mai. — Le peintre doit se consacrer *entièrement à l'étude de la nature.*

Le peintre *concrète*, au moyen du dessin et de la couleur, *ses sensations, ses perceptions.*

On n'est ni trop scrupuleux, ni trop sincère, ni trop *soumis à la nature ;* mais on est plus ou moins maître de son modèle et surtout de ses moyens d'expression.

Pénétrer ce qu'on a devant soi, et persévérer à s'exprimer *le plus logiquement possible.*

1904. 27 juin. — Je me trouve sous le coup de troubles cérébraux... Je demeure sous le coup de sensations, et, malgré mon âge, vissé à la peinture.

1904. 25 juillet. — Je ne veux pas avoir raison théoriquement, *mais sur nature.*

Pour les progrès à réaliser, *il n'y a que la nature*, et l'œil s'éduque à son contact. Il devient concentrique à force de regarder et de travailler. Je veux dire que : dans une orange, une pomme, une boule, une tête, il y a un point culminant, et ce point est toujours — malgré le terrible

(1) Les moyens simples et rapides ont toujours été ceux du génie, qui n'a pas le temps de chercher, qui va directement au but. Pensez à un Rubens, un Hals, un Delacroix, un Rembrandt, un Michel-Ange qui fait le plafond de la Sixtine, à lui seul, en deux ans.

effet, lumière, ombre, sensations colorantes, — le plus rapproché de notre œil. Les bords des objets fuient vers un centre placé à notre horizon.

1904. 23 décembre. — Une sensation *optique* se produit dans notre organe visuel, qui nous fait classer par lumière, demi-ton, quart de ton, les plans représentés par des sensations colorantes. (La lumière n'existe donc pas pour le peintre.)

1905. 23 octobre. — Or, vieux, soixante-dix ans environ, les sensations colorantes qui donnent la lumière sont cause d'abstractions qui ne me permettent pas de couvrir ma toile, ni de poursuivre la délimitation des objets quand les points de contact sont ténus, délicats ; d'où il ressort que *mon image ou tableau est incomplète.* D'un autre côté *les plans tombent les uns sur les autres*, d'où le serti qui circonscrit les contours d'un trait noir, défaut qu'il faut combattre à toute force.

1906. 23 septembre. — Je me trouve en un tel état de troubles cérébraux, dans un trouble si grand, que j'ai craint, à un moment, que ma frêle raison y passât... Maintenant, il me semble que je vais mieux et que je pense plus juste dans l'orientation de mes études. Arriverai-je au but tant cherché et si longtemps poursuivi ?... *J'étudie toujours sur nature* et il me semble que je fais de lents progrès... Je vais au *développement logique* de ce que nous voyons et ressentons *par l'étude sur nature, quitte à me préoccuper des procédés ensuite...*

On le voit par ces fragments, la théorie et la nature ont sans cesse lutté dans l'esprit de Cézanne. Si on ajoute à cette lutte les troubles cérébraux, les sensations maladives et par conséquent fausses, on aura une idée nette de la fragilité du système et de tout ce qu'il présente d'illusoire.

Faut-il, en outre, montrer du doigt qu'il n'assigne à la peinture qu'un but purement oculaire ? Objectif et réaliste, malgré la part faite au tempérament par les sens. S'il s'agit donc ici d'une personnalité, elle ne résidera que dans

l'organisme physique et point du tout dans la spiritualité qui est la raison de l'art.

II

L'ART ESSENTIEL

Il y a des distinctions importantes à faire pour savoir la vérité des choses qui nous occupent. La première est celle de la *peinture comme moyen d'art*. L'art ne se limite pas, en effet, à la peinture, et quiconque peint par le seul fait de peindre ne fait pas de l'art. C'est une banalité qu'il est bon de répéter aujourd'hui. L'art est l'expression de notre spiritualité, et non pas seulement une certaine habileté technique employée à imiter ou non la nature.

L'art est vérité, parce qu'il appartient à l'absolu, parce qu'il en est un des attributs ; cet attribut est le Beau. Le Beau de l'art ne peut être constitué que par l'âme de l'œuvrant, et la beauté de l'âme c'est l'intelligence de la vérité suprême, c'est la spiritualité. L'art est donc un mystère, une religion, quelque chose de divin, que nous avons reçu avec l'âme. Il est peut-être notre souvenir des splendeurs d'une vie plus parfaite que celle-ci. L'art tient à l'âme, c'est son besoin de beauté manifesté. Ce besoin et la nature de ce besoin, voilà ce que je nomme l'*essentiel*, le *nécessaire*, et c'est sur ce nécessaire que le moyen de l'art doit s'établir pour arriver à ses fins.

C'est sans doute ainsi qu'il prit naturellement naissance parmi les hommes, et qu'il arriva sans heurt, sans contradiction, à son suprême développement.

Il chercha dans la nature extérieure des moyens d'expression pour traduire à nos sens sa nature intérieure, il se basa sur le système de la Création pour former son propre système ; en un mot, il tira ses règles de la constitution des choses visibles et audibles ; il se fit un corps vivant d'après les lois du monde. C'est ainsi qu'il entra en contact avec le *contingent*, et qu'il le réduisit à son service pour exprimer sa nature à lui.

Les grandes époques de l'histoire font foi de sa réussite parfaite dans la poursuite de l'extériorisation de l'âme sous la forme du beau spirituel. Puis un temps vint où le *contingent* fut élevé à la hauteur de son unique modèle, où l'exécutant cessa de sentir l'agiter le *nécessaire*, qui lui avait donné naissance ; et ce renversement causa sa ruine graduelle, puis enfin totale.

L'homme intérieur disparut : jouet de ses sens, il basa désormais son ouvrage sur ses illusions, la science intérieure l'abandonna, les vérités sublimes le délaissèrent ; cherchant les réalités de l'*accident*, il fut cahoté par les apparences, et erra à la recherche extérieure d'une science qu'il ne pouvait trouver qu'en lui. Les multiples formes de la nature, qu'il ne savait plus ramener à des ensembles de lois, l'égarèrent dans leurs complications. Il se persuada que la matière contenait tout, il oublia jusqu'à sa propre pensée : il se soumit à l'apparence.

Ne constatant que des faits isolés ou passagers, il délaissa toute profondeur intérieure et s'égara en systèmes contradictoires : bref, il fut absorbé par son moyen, il oublia le *nécessaire*, il s'établit sur l'*illusion*. Ayant perdu la loi fondamentale de son être, l'art se conforma aux phénomènes, aux erreurs de la rétine, aux extravagances des sens, aux maladies de l'esprit et du faux jugement. Il douta des vérités acquises, il en nia les preuves ; l'expérience lui sembla mensongère, il quitta toute tradition, parce que cette dernière vivait sur un fonds dont il avait perdu le sens et dont l'utilité même l'abandonnait.

C'est de ce renversement que naquit le chaos des moyens d'expression, et que l'art, qui est la raison même de produire, disparut tout à fait. Dès lors ses artisans ne cherchèrent plus des expressions intérieures, des beautés inconnues, mais des techniques, des procédés ; et la peinture devint, — selon Cézanne, — une *optique*. On lui assigna de reproduire des sensations colorées, des gammes ; on l'enferma dans un domaine purement expérimental.

Nous vivons dans un temps où l'on croit communément que plus on reçoit d'impression d'une petite chose, plus on est doué de finesse d'esprit et de capacité. C'est une erreur fort dangereuse, car c'est le contraire qui est vrai. Les petites choses n'ont d'empire que sur les petits esprits ; il faut les fortes pour émouvoir les grands. Ceci expliquera peut-être, à la réflexion, la décadence de tous nos arts actuels, qui ne s'attachent qu'à des raffinements.

Nous venons de traverser des événements considérables, de graves catastrophes humaines dignes de faire penser sur l'homme, la science et la civilisation ; mais les esprits sont tellement tournés vers ce qui est mesquin que rien de véritablement grand n'a répondu, que je sache, dans les arts à ces faits énormes. Pourquoi ? Ceci n'est-il pas l'indice le plus certain de l'amoindrissement de nos âmes ? Voyez ce qui est sorti des guerres de l'Empire, — pour ne prendre que le plus proche des exemples, et sans remonter aux guerres Médiques. — La cause fondamentale de ce mal est que nous vivons d'une imagination purement sensuelle et non d'une imagination animique. Nous restons attachés aux sensations et aux objets, nous avons perdu la faculté de concevoir, de transposer nos émotions selon le mode supérieur.

Les recherches pullulent, il est vrai, autour de nous ; mais elles furent, mais elles sont, mais elles ne peuvent être qu'à la surface du moyen d'expression ; abandonnant l'art même, elles s'adonnent à la déformation, au morcellement, à la destruction. C'est ainsi que dans le domaine de la peinture nous voyons écrire en lignes brisées des formes rondes, réduire des visions en figures géométriques ou le mouvement des lignes remplacer toute expression directe ; le langage abstrait s'oppose à la plastique concrète, au beau manifesté. Et de ce remplacement de la *cause* initiale de l'art par un langage hasardeux il résulte une sorte de négation de l'âme par le corps, de la vérité essentielle par les jeux de l'apparence, enfin de l'art même par l'intermédiaire qu'il s'était primitivement donné.

THÉORIES

On a beaucoup crié contre la tradition de l'art, qui, comme je l'ai dit, tient à son essence, vient d'elle, est sa véritable forme; et, pour se justifier, on a proféré : « Tout cela n'est que convention, théorie! » Mais qu'a-t-on fait pour se dégager de cette prétendue convention ? A-t-on pu créer quoi que ce soit en dehors d'un système ? Évidemment non! et l'on a remplacé le système juste et légitime — il l'a prouvé par ses résultats — par de nombreux systèmes faux. Si l'apparence de la logique suffit à justifier une théorie, toutes sont bonnes ; car il n'y a pas d'habileté d'esprit qui ne puisse démontrer que le bon est le mauvais et que le mauvais est le bon. Mais ce n'est là qu'une habileté d'esprit et non point une affirmation de la vérité. Or, cette habileté d'esprit a souvent suffi de nos jours, et on s'en est contenté avec une sorte de satisfaction vaniteuse. Un semblant de logique a facilement pris la place de la logique même ; la cause de cela est dans l'ignorance de l'art où l'on se tient généralement, et dans celle de mal raisonner. Ainsi nous avons beaucoup de systèmes, et tous se justifient de sophismes habiles, de paradoxes éblouissants ; mais ils ne peuvent remplacer la grande cause qui dépérit sous leurs influences.

Plutôt que les écouter nous donner leurs raisons, jugeons-les à leurs résultats. Or, nous les voyons tous marqués d'une erreur évidente, si évidente même qu'il est superflu de les discuter.

Constatons seulement qu'en voulant détruire la convention née de l'art même on a cherché dans le *contingent*, au nom de la liberté, des théories et des conventions étroites, mesquines, tyranniques, et d'autant plus impersonnelles qu'elles étaient liées à la matière et oubliaient tout esprit. Or, la vraie liberté de l'art est dans l'esprit, et les seules lois bonnes pour lui sont celles qui ne l'atteignent jamais dans son expansion.

Tous les nouveaux systèmes que l'on a opposés à la tradition sont donc avant tout des systèmes, et des systèmes en dehors de la liberté de l'esprit, parce qu'ils ont remplacé le *nécessaire* par le *contingent*, et ont passé, par ce dernier, à toutes les fantaisies des sens, à la folie inévitable aux erreurs.

Voilà comment, croyant réprimer la convention que l'art s'était donnée pour son expression définitive, on est tombé en des théories qui sont, dès maintenant, les agents de sa destruction.

L'IMITATION, L'INVENTION, LA NOUVEAUTÉ

Il n'y a guère de nouveauté dans un art s'il n'y a pas invention ; or, l'art est d'autant plus inventif qu'il tire de lui-même des beautés imprévues, sans cesse renouvelées.

Borner son moyen à la copie de la nature, à une optique, c'est lui assigner un but qui n'est pas le sien ; c'est l'asservir et le priver de sa meilleure faculté.

L'invention ou composition est donc le premier mobile des moyens employés, et sa source est dans la conception. Il y a une servilité qui touche à la déchéance morale en cette volonté de se renfermer dans la chose vue, c'est-à-dire dans la conformité de la copie.

L'artiste, usant des libertés que lui donne l'art, transporte dans une composition ce qu'il a éprouvé dans la réalité ; là, il s'élève à la hauteur poétique de la création. Son devoir, pour être compris de nous, est d'imiter la nature — soit de s'exprimer à nous par les apparences qui nous frappent directement.

Cependant son imitation ne doit pas être servile ; elle ne devra plus, pour atteindre véritablement à notre âme, participer de la copie : l'observation des lois générales et la grandeur simple de ces lois seront ses guides matériels. Le peintre doit en suivre plusieurs que lui prescrit son moyen pour arriver à l'harmonie : sa *composition* doit appartenir à l'architecture par les lignes, au rythme par la

disposition des groupes, à la perspective par les plans, à l'anatomie par les formes humaines, à la vie par l'air, la lumière, la couleur, l'expression, le mouvement.

Ces moyens sont des sciences constituées qui s'apprennent séparément, et desquelles chacun peut s'informer. Le peintre en tire l'appui de ce qu'il veut dire ; mais aucune d'elles ne représente l'art proprement dit. Si vous n'êtes que perspecteur, qu'anatomiste ou que coloriste, vous n'avez pas encore fait de l'art, vous avez remplacé le but par une partie séparée du métier, vous avez remplacé l'idéal par le savoir d'une chose. Il faut soumettre toutes les parties de la peinture à l'art, qui en est la volonté dirigeante et la conception maîtresse, pour arriver à une œuvre.

Il apparaît donc que l'art réside avant tout dans la conception, qui émet une invention, qui la réalise par ses moyens propres, mis en accord avec l'imitation, sans laquelle rien ne nous toucherait ; car, par nos perceptions, nous sommes liés au langage de la nature, et nous devons l'employer dans toute sa vie, pour faire aimer à chacun une beauté profonde et nouvelle sortie de notre âme.

SUR LES COULEURS

Outre qu'elles sont des moyens de plaire aux yeux, les couleurs ont entre elles des facultés de plan. Celles qui participent du chaud avancent, celles qui participent du froid reculent. Le bleu noir est essentiellement atmosphérique, le vert — fait du jaune, qui est la lumière, du bleu noir, qui est les ténèbres — est transparent. Le rouge avance avec une extraordinaire puissance, le jaune éclaire et vivifie toutes les teintes.

Ceci dit, il me reste à démontrer que dans une peinture où les couleurs pures sont hachées par une juxtaposition chaude et froide, il s'établit une sorte de chaos des plans sur l'objet même où se rencontrent ces couleurs pures. La sensation vibrante ne vient sans doute que de là, et cette sensation, loin d'être agréable, ressemble à l'étourdissement.

On s'en assurera en peignant n'importe quel sujet sur une toile, et en coupant toujours de barres complémentaires le ton local. Le repos du tableau, qui doit être le produit de l'harmonie, est juste à l'opposé de ce moyen qui donne la sensation désagréable d'un grincement. C'est donc que la théorie des couleurs doit être appliquée autrement, c'est-à-dire sans que son usage arrête notre esprit par un malaise physique incontestable.

La théorie des couleurs complémentaires est juste et parfaitement démontrée par les expériences scientifiques ; mais l'a-t-on appliquée à la peinture selon la science et selon l'art ? Je ne le crois pas.

Si la science nous dit et nous prouve qu'une couleur quelconque produit sur la rétine l'éveil de sa complémentaire, et que toute surface d'aspect neutre prend de ce fait l'apparence complémentaire de la couleur qui la commande, il reste à savoir si cette surface neutre doit être peinte de cette couleur complémentaire ou de sa teinte neutre. Je suppose un papier gris sous une rose rouge. Je dis que le peintre qui fera sur sa toile ce papier vert plutôt que gris ne sera point d'accord avec la sensation rétinienne. Pourquoi ce papier ne resterait-il pas gris dans le tableau et ne nous donnerait-il pas une sensation de vert, sans l'être, par la seule puissance du rouge de la rose peinte ? Si la sensation de vert n'est pas dans la chose même, mais dans ma rétine, pourquoi n'aurait-elle pas normalement lieu sans que je peigne ce papier en vert ?

« Toutes les perceptions des sens de l'homme — dit Bacon — sont de la nature de l'homme et non de la nature de l'Univers. » Si le phénomène est en moi, il suffit de le susciter et non point de l'accomplir, car, en ce cas, l'accomplir c'est l'empêcher en moi.

La théorie a donc été appliquée faussement par celui qui a peint ce papier en vert plutôt qu'en gris ; car, de cette façon, il a produit deux tons forts l'un contre l'autre, qui sont entrés en lutte, alors qu'il y avait un ton doux et un

seul ton fort. Il est résulté de cette erreur une égalité colorée et une imposition de rapports faussés par le peintre, alors que ma rétine aurait d'elle-même produit l'harmonie en donnant au gris, et à son juste degré, le ton vert appelé par le rouge de la rose.

Jouer dans un temps continuellement fort produit la monotonie, l'égalité, et par suite la fatigue. En poésie les longues et les brèves, en musique les temps forts et faibles, en peinture les dominantes et les neutres sont nécessaires pour produire la variété et donner l'union parfaite de la grâce et de la force. Tout peut se rapporter au plaisir et à la douleur, qui, mutuellement, s'aiguisent et ainsi entretiennent l'âme dans l'attention. Or, le plaisir est d'autant plus grand dans le temps doux qu'il y a une violence presque douloureuse dans le temps fort. Le ton fort et le ton faible sont donc aussi nécessaires à la peinture qu'à la musique, que les longues et les brèves à la poésie.

Je m'arrête à ces comparaisons. Je me borne au premier principe du contraste par lequel naissent, pour nous, et successivement, la sensation agréable de la douceur, puis celle, en sursaut, de la violence ; mais de telle sorte que ces deux contrastes soient accordés entre eux par une égalité d'esprit.

Si l'on s'appuie sur ce principe général, il est clair que l'application colorée repose sur la théorie de la sensation optique, et que le peintre n'a pas à la forcer dans son œuvre, mais à la produire en nous.

Voici un exemple : je prends sur la palette des couleurs complémentaires : bleu, orangé ; rouge, vert ; jaune, violet, etc.., et je les place crûment l'une contre l'autre. Je vois que leur choc est violent, sans rien d'agréable. Je place ensuite un rose près d'un noir, un jaune près d'un blanc, et j'éprouve aussitôt une sensation agréable. Pourquoi ? Parce que ces deux tons neutres, le noir, le blanc, laissent à la première couleur, le rose ou le jaune, le soin de les influencer. Il n'y a pas de dualité entre ces deux

tons. Si, au lieu du blanc et du noir, je mets le gris, la sensation sera encore plus douce, parce que, ne rencontrant ni ténèbres, ni lumière, la couleur agira avec plus de facilité sur cette tonalité neutre que nous nommons le gris.

Le résultat de cette expérience prouve que le véritable coloriste est celui qui se sert des couleurs fortes non pour offusquer les yeux par des violences contradictoires ou des accords faux, non pour revêtir, au mépris de tout ton local, les choses représentées de la complémentaire d'une couleur de hasard, — et faire perdre ainsi à l'objet son caractère propre de coloration, — mais pour susciter, *sans l'y mettre*, cette couleur complémentaire indispensable à l'harmonie de son ouvrage. Et elle s'y établira facilement, d'elle-même, et à son degré, si l'artiste a ménagé dans le tableau suffisamment de tons faibles ou neutres pour la subir.

C'est ainsi qu'ont toujours agi tous les grands coloristes : Titien, Tintoret, Rubens. Ils ont ménagé le fond de leur tableau de telle sorte qu'ils n'ont eu qu'à jeter une couleur entière quelque part pour susciter l'entourage complémentaire nécessaire. Voyez un chef-d'œuvre de Rubens : *Le Christ en Croix* du Louvre, par exemple, tout le fond est gris, un gris fait de noir et de blanc, et qui nous paraît bleu par un grand jaune et un grand rouge orange placés sur l'avant-plan.

Le secret consiste donc à laisser agir les lois naturelles à notre œil. Combien un peintre, qui a le souci de colorer chaque partie de son tableau, se donne plus de mal que Rubens et aboutit à de moins grands résultats ! Pourquoi ? Parce que nous devons opérer plus spirituellement que techniquement, parce que les moyens que nous en donne notre nature, par les lois qu'y a déposées le Créateur, sont toujours prêts à nous aider ; il faut seulement les connaître et les utiliser sans violence. Aussitôt que nous les violentons, nous les faussons, et ils se tournent contre nous.

D'après plusieurs écrivains anciens, Tintoret disait à ses

élèves : « Apprenez à peindre avec du blanc et du noir ! » Il entendait sans doute par là la distribution des lumières, la tache et les dessous de la couleur qu'il appliquait, pour achever, par glacis puissants. Il produisait sur les neutres l'action des tons entiers et suscitait dans l'œil du spectateur ceux qu'il n'y mettait pas.

C'est ainsi que le *visible* manifeste l'*invisible*, puisque ce seront les couleurs vues qui montreront celles qui n'y seront pas.

Cette constatation coïncide avec bien des mystères. On peut s'assurer au Louvre, devànt les tableaux des maîtres coloristes, de ce que j'avance ici. Découpez dans une carte blanche un trou, et, par ce trou, considérez-les à côté d'un grand ton franc que je nomme temps fort, ou mieux *dominante*. — Tout ce qui l'avoisine nous apparaît neutre, noir, de couleur indécise, alors qu'aussitôt que nous le rétablissons dans l'ensemble nous y pouvons percevoir des tonalités. Voilà la véritable application de la théorie des couleurs complémentaires : elles ne se mettent pas dans le tableau, mais y sont éveillées au sein des teintes douces, par l'ardeur des plus voyantes ; et c'est notre rétine qui les y fait paraître, sous l'action des couleurs fortes. Une telle démonstration est loin de la méthode compliquée de Cézanne qui veut voir du coloris partout, et qui, dans chaque touche, appelle une sonorité. Eh bien, la sonorité pour se *faire entendre* n'a pas besoin du bruit, mais du silence ; et la couleur n'a pas besoin de toutes les couleurs, mais du ton neutre.

Il serait trop facile de conclure que non seulement la théorie des couleurs complémentaires mal appliquée a conduit à l'erreur optique, mais encore a détruit les valeurs, le clair obscur, le dessin, le caractère et surtout la partie essentielle de l'art, la spiritualité et la psychologie. Ce *faire* minutieux lent et mécanique, cette préoccupation du ton jusque dans la moindre petite touche, ce besoin de détailler la couleur, de la considérer en soi, ont conduit à la

plus déplorable des exécutions. Un portrait n'est plus une étude de l'âme, c'est un prétexte à tonalités. Qu'une telle préoccupation se limite à un fruit (sujet aimé de Cézanne), on l'admet encore, comme un thème à coloration ; mais qu'un visage soit sacrifié à un exercice de palette, la raison même de l'art est outragée, car c'est tomber dans l'inutilité de la peinture *pour elle-même*. On a dit : « C'est de la peinture pure. » Acceptons-le. Mais, en ce cas, toutes ces minuties de méthode sont autant de raisons créées contre l'art et contre la peinture ; car nous y trouvons un système faux, une fausse application de la théorie des couleurs, et, en définitive, la ruine de la bonne exécution.

La nature elle-même dément l'application de la couleur telle que nous la voyons dans cette peinture, elle donne un sens pour ainsi dire moral au coloris lorsqu'elle l'emploie pour attirer notre attention sur ses ouvrages. Elle met sur les choses des couleurs qui frappent nos yeux et nous désignent les objets qui nous sont utiles ou agréables. Tels sont les fruits, les fleurs, toujours revêtus de vives colorations. Il semble qu'elle fasse une savante dégradation de ces couleurs éclatantes, qui se rompent tendrement et entrent les unes dans les autres au fur et à mesure que les choses (plantes, animaux) nous deviennent moins proches ou doivent nous échapper. Les insectes, les oiseaux, les reptiles, les poissons sont apparentés aux lieux où ils vivent, alors que les fruits et les fleurs tranchent même sur leur feuillage et nous apparaissent dessus en complémentaire, ce qui leur donne beaucoup de relief.

Cet exemple ne nous annonce-t-il pas que nous devons mettre les teintes vives à l'endroit du tableau où doit se poser l'attention, et que le reste doit se perdre dans une égalité de plus en plus uniforme, afin de ne point gêner l'esprit, ni le séparer du sujet principal ?

Or il n'y a rien de tout cela dans les toiles que l'on peint aujourd'hui, selon les méthodes diverses que l'on emploie. L'erreur des peintres consiste à copier la nature avec pla-

titude; représentant, les uns, ses accidents avec des couleurs qu'ils croient *vraies*, les autres en s'efforçant de l'imiter avec des théories scientifiques, faussées par l'application qu'ils en font. Mais tous, qu'ils soient esclaves de leur modèle ou libérés par la fantaisie déformatrice, font le contraire de ce qui constitue l'art. La peinture, hors les règles spirituelles qui lui ont donné naissance, flotte donc éperdument entre la singerie et la folie.

D'OU VIENT LE MAL ?

Le mal vient — selon moi — et c'est une étude attentive qui m'en persuade — de ce que l'art n'est plus le mobile de l'ouvrage, de ce que le peintre travaille sans raison de travailler.

Le mal vient de la contradiction des systèmes et de celui que l'art s'était donné. En un mot il vient de l'antagonisme actuel de la cause et de l'effet, de l'art et de la peinture; car il semble que cette dernière — par une perversion inqualifiable — veuille être non la fin de l'art, non son moyen, mais l'obstacle qui doit désormais l'empêcher de se manifester clairement à nous.

RETOUR POSSIBLE

Comment les moyens d'expression de l'art redeviendront-ils semblables à lui et retrouveront-ils leur raison d'être? En entrant à nouveau dans l'âme, en allant dans cette âme chercher leur raison d'agir, en se soumettant à ses lois.

Il y a deux peintures : celle qui vient du dehors et ne dit rien de nous ; elle s'exprime par l'imitation du dehors. L'autre, sortie de nous, est véritablement un art avec ses lois à lui et ses résultats très particuliers. Dans l'une et dans l'autre le peintre se sert de la nature, mais ses moyens de la rendre sont bien différents. L'une travaille pour notre regard extérieur, et l'autre, tout en peignant la réalité, la ramène en nous sous forme d'idées ou de beauté.

Charles Baudelaire, parlant des règles, dit *qu'elles sont*

réclamées par l'organisation spirituelle. Il semble par cette phrase avoir affirmé que les règles de l'art ne sont pas extérieures à lui-même, qu'il les a faites *selon son désir et selon sa fin.*

Si c'est l'organisation spirituelle qui les a créées, elles tiennent à l'âme plus qu'à la matière, elles sont les voies de son acte, les intermédiaires de sa véritable incarnation. Il n'est donc pas possible de les rejeter sans aboutir à l'assassinat de l'art.

Nous voyons en effet, par l'histoire, que l'effort de tout temps ne fut point l'imitation toute pure de la nature, — comme la plupart des écrivains du dernier siècle l'ont écrit. L'imitation est nécessaire comme langage, c'est l'hiéroglyphe de l'idée ; et l'art assemble cette imitation d'une certaine façon, l'éclaire de sa lumière, lui donne une forme personnelle. Nous voyons par son histoire que chez tous les peuples, il exista une grande époque où il atteignit à son apogée. Faut-il citer les Grecs, Phidias, Praxitèle, le treizième siècle chrétien, la Renaissance italienne, les grandes périodes égyptienne, indoue, chinoise, japonaise, kmer ?... Constatons seulement que le sommet de l'art est là où le plus d'âme fut capté, car c'est là qu'il y a — par l'effet de cette âme même — le plus de beauté et d'harmonie.

Léonard de Vinci est à cet égard un aboutissement jusqu'ici inégalé. *La Joconde*, la *Sainte-Anne* et le *Précurseur* sont les joyaux inestimables de cet inaccessible sommet.

Ainsi l'histoire de l'art nous prouve que l'imitation n'est que le langage dont l'âme se sert pour nous atteindre ; elle ordonne à la raison d'utiliser le monde extérieur pour, en définitive, nous en arracher.

Devant une si impérative preuve de la raison de l'art, je n'hésite pas à croire qu'il a sa nécessité en nous, qu'il est une nourriture divine dont nous avons un excessif besoin, qu'il est une somme de vérité écrite pour notre délectation et l'évidence la plus haute de la dignité humaine.

Si je me détourne maintenant de l'art entrevu, touché

par quelque sublime inspiré, ne conclurai-je point à la barbarie, à la brutalité, au néant, à l'absurde de tout ce qui se perd dans la laideur, qui descend dans l'abject, s'éloigne systématiquement d'une fin grande et belle ?

Pendant longtemps, il est vrai, le peintre oublia le *nécessaire* ; mais il vécut encore sur les lois de l'art, il persista, par les règles, dans une imitation de ses formes les meilleures. Il conserva, sinon son idéal, du moins ses procédés et ses principes. Une langue affaiblie, qui donnait souvent trop de place au *savoir faire*, restait comme un écho des grandes œuvres et offrait parfois à l'esprit un dernier plaisir. Alors la peinture, déjà trop soucieuse d'elle-même, sacrifia au morceau ; chaque partie de son moyen d'expression se spécialisa, tendit à plus de réalité, de faux semblant. Cependant, néanmoins ces tendances, les règles, toujours respectées, empêchaient la dissolution définitive de l'art. C'est en les abattant qu'on le supprima. J'userai d'une comparaison pour montrer ces trois phases. Dans la première, je vois les hommes s'unir dans un effort commun pour édifier une cathédrale ; dans la seconde, ils ne font plus que des écoles ; enfin, dans la troisième, chacun se construit à soi-même, isolément, une cabane dont les matériaux ont été volés en divers lieux.

Tel est le résultat produit par la recherche de la personnalité extérieure opposée à l'idéal et puisée dans le moi matériel, dans l'accident humain.

IDÉES GÉNÉRALES

Ce qui a fait la puissance des anciens, ce sont les idées générales. Leur disparition, l'intelligence étouffée par l'instinct, le jugement tué par la sensation : voici des causes certaines de chute.

Le noyau des idées générales, c'est la pensée ; sans elle il n'y a ni civilisation, ni art. Quand je dis pensée, je n'entends pas une idée de hasard, mais j'entends une idée consciente et dépendante des autres : voilà les idées générales. Elles

sont les synthèses de nos aperceptions, de nos idées, et elles doivent toutes à leur tour se rassembler dans l'idéal, qui est leur unité. Cette concentration n'est possible qu'au lieu même de notre noyau humain, dans notre âme.

C'est de là que l'art doit sortir à nouveau pour rouvrir à nos yeux le monde supérieur, lequel ne diffère pour nous du monde matériel que parce que, tout en nous restant reconnaissable, il revêt une forme plus noble, plus signifiante, il devient expression d'esprit et synthèse. Ce n'est pas l'altération de la forme vue, ce n'est pas son affaiblissement, c'est son affirmation, son développement, la révélation de son harmonie. Et ce qui doit en sortir, et ce qui en sort et en sortira toujours, à travers les temps, c'est le *nouveau*. Non point ce nouveau qui renverse les idées ou les pervertit, qui se plaît dans la barbarie et la négation ; non pas le nouveau de la fausse originalité, du calcul ou du mensonge ; mais le nouveau de la force créatrice, laquelle n'envisage jamais que la vérité essentielle ; car c'est elle qui l'inspire, car c'est elle seule qui peut l'élever à son total imprévu de puissance.

ÉMILE BERNARD.

LE NOUVEAU DÉSÉQUILIBRE EUROPÉEN

Emportée par les souffles de la tempête, n'ayant plus de pilote que l'aveugle destin, la galère de l'humanité vogue sur l'océan du désordre, avec son équipage en grève qui discute à satiété.

Tandis que, subjugués par une étrange folie, certains passagers dansent éperdument dans l'entrepont, insoucieux des lendemains tragiques, et que, dans les cales, les âpres marchands, cahotés par le roulis et le tangage, s'agrippent de leurs ongles crochus à la cargaison et parlementent en cherchant à se voler, quelques êtres anxieux demeurent sur le pont, suspendus entre les deux abîmes du ciel et de la mer, scrutant l'horizon, guettant à travers la brume les feux d'un phare, ou s'efforçant à faire le point en interrogeant les étoiles entr'aperçues et sitôt disparues à travers les déchirures des nuages bondissants.

Au milieu de ce déchaînement des forces indomptées, installés dans les salons de poupe, richement aménagés, les grands-prêtres d'Apocalypse, mystérieux, impuissants et sibyllins, tiennent conseil, se livrent à de mystiques incantations et proclament que la galère poussée par l'ouragan ne saurait faire autrement que d'atterrir *demain* dans les eaux calmes du port d'Eden, où les matelots en grève, les danseurs en folie et les marchands cupides trouveront à satisfaire paresseusement aux désirs insensés, aux appétits immodérés de leurs instincts pervertis.

Ce n'est point quelques pages, mais des milliers qui seraient nécessaires pour tenter d'expliquer et de décrire la

confusion dans laquelle on a jeté le monde ; il y faudrait une science sûre, une information immense, et nul aujourd'hui ne saurait nourrir cet ambitieux dessein.

Mais il est loisible et légitime de rechercher quelques points de repère et de risquer, dans un ordre forcément assez lâche, quelques considérations.

A tout seigneur, tout honneur.

L'humanité est largement redevable de l'inextricable gâchis où elle se débat au grand malade du Nouveau-Capitole, au prophète-marchand, à Woodrow Wilson.

Lorsque les années s'ajoutant aux années auront disposé devant les yeux des hommes un assez large espace de temps pour qu'on puisse contempler l'ensemble des choses avec un recul suffisant pour les embrasser d'un regard, le philanthrope de Washington, le chef à la parole inspirée, apparaîtra comme le plus cruel ennemi de la civilisation et comme le *malfaiteur* (1) du genre humain.

En vaticinant il a marqué pour la douleur toutes les créatures, tous les enfants des hommes sur toute la surface de la terre. Ses éloquentes promesses ont suscité, dans les cœurs humbles et naïfs comme dans les cœurs criminels, des espérances qui souffriront d'être déçues.

Ses faillites, ses hésitations, ses réticences ont facilité les entreprises des marchands qui s'engraissent de sang humain.

Tandis que ses lèvres minces, fécondes en paroles mielleuses, s'agitaient pour prêter voix aux chimères qui se disputaient son cœur, ses mains bénisseuses, aux gestes pleins d'onction, ont détourné vers sa terre natale le fleuve Pactole aux innombrables paillettes d'or.

Lorsque le Président Wilson décida d'intervenir dans la grande guerre, ce fut dans le dessein de sauver à la fois les créances américaines dans les pays alliés et l'Allemagne protestante. Tandis que le marchand s'assurait ainsi des garanties de paiement et le contrôle des principaux marchés

(1) Nous employons ici ce mot dans son sens étymologique de celui qui fait le mal, en opposition avec le *bienfaiteur*, celui qui fait le bien.

du globe, le prophète rêvait d'une rénovation du monde par une sorte d'impérialisme puritain. Ménageant, et fortifiant finalement la Prusse réformée, mais exigeant qu'on écrasât la catholique Autriche, humiliant l'Italie dont la Rome païenne et chrétienne, centre de gravité du monde antique et du monde catholique, est la capitale, traitant en gêneuse et en parente pauvre la Belgique martyre, coquetant avec le bolchévisme iconoclaste, destructeur de la sainte Russie, le Président souriait en caressant ses songes de pasteur fanatique. Exploitant les marottes du Chef, les financiers rapaces et les marchands avides remplissaient leurs coffres et leurs poches, évoluant dans l'ombre du plus haut et du plus stérile des cyprès, monnayant les deuils, la nudité et la famine.

L'or tintait partout dans les caves du satrape inspiré et têtu, organisateur dément de l'universel désordre.

Mais l'or ironique, semeur de haines, plein d'affinités avec le sang, a ses sourdes révoltes et ses rancunes tenaces qu'il ne tardera pas à satisfaire.

L'heure n'est point encore venue de traiter à fond et sous cet angle la *question d'Amérique* ; il suffit de marquer que le tyran de Washington, Attila mystique, enfourchant ses *dadas*, sous les sabots desquels l'herbe même ne croîtra plus, galope en tête de la horde farouche des Huns, porteurs de barbarie.

§

Si l'on quitte le Nouveau-Monde, qui, pour l'instant, reste en marge de la « société » des nations, pour tourner ses regards vers l'ancien continent, on a devant les yeux le spectacle le plus incompréhensible, le plus invraisemblable, le plus chaotique qui soit : le Monde, tel que l'ont constitué le mercantilisme et l'idéalisme désorganisateur.

Le pacifisme s'y dévoile militariste et armé jusqu'aux dents, l'internationalisme s'y révèle nationaliste, les haines religieuses prennent les apparences de la tolérance, l'hu-

manitarisme s'y fait persécuteur, l'égalitarisme s'y avère étroitement hiérarchique, la réaction prend le masque de la révolution et la révolution s'y démasque réactionnaire, les assassins font figure de victimes, l'héroïsme apparaît souvent comme une duperie et la trahison, parfois, a toutes les grâces de la vertu...

La pan-démocratie se nourrit de discours, crève de faim, succombe sous le poids des armures et danse ; les rois en exil scient du bois et les prolétaires conscients se croisent les bras, tandis que leurs chefs au pouvoir se prélassent dans de somptueuses automobiles : la paresse unanime acclame le travail introuvable, et tous les fainéants entonnent en chœur l'hymne à la production. Au sein de l'universelle frénésie les démagogues de places publiques prophétisent l'aube des Temps Nouveaux et dans le papillotement vertigineux d'une gigantesque danse macabre, rythmée par la musique nègre des *jazz-bànd* importés d'Amérique, les petits pantins humains en folie sautillent, tandis qu'au delà de la sphère des fixes, du haut de son Empyrée, quelque Dieu ironique tire les ficelles...

Entre les pays aux frontières mal définies ce n'est plus ni la guerre ni la paix ; à côté de chefs et d'hommes de bonne volonté qui peinent obscurément et durement dans l'ombre, des esclaves éperdus, des baladins mués en hommes d'Etat battent les tréteaux, imposant leurs fantaisies et leurs caprices au nom de *la Liberté*. Les faux-prophètes vaguent partout, accumulant les mensonges qui leur apportent gloire et fortune, justement persuadés qu'il suffit de s'être toujours trompé pour prétendre à l'infaillibilité... Quel vertige !

Dans ce prodigieux dédale nul ne sait plus où diriger ses pas, l'intelligence n'est plus un flambeau que l'on agite dans les ténèbres, un phare lumineux au milieu de la nuit, mais une lanterne sourde qu'on porte à tâtons dans l'obscurité et dont on abrite des deux mains la petite flamme qui vacille sous le vent de la bestialité.

On ne démêle pas en un jour l'inextricable, et, si l'on osait méditer sur une vieille légende, on se souviendrait qu'il fallût l'épée d'Alexandre pour dénouer, en le tranchant d'un élan, le nœud gordien. Il est sans doute au delà des forces humaines de résoudre les mille énigmes que propose le présent, et cependant il importe à la dignité humaine de tenter de les éclaircir.

L'homme d'action s'efforcera d'y répondre par l'action ; la tâche du philosophe en face de l'histoire est plus humble : avec sa soif inextinguible de connaître, faisant front aux forces aveugles qui l'entourent et menacent de le submerger, il doit encore essayer de comprendre.

§

On a dit de la paix de Versailles de 1919 qu'elle était une *paix anglo-saxonne;* peut-être aurait-on dit plus justement en parlant d'une paix protestante, dans son principe, où certaines nations sanglantes auraient été sacrifiées.

Protestante, biblique et messianique, dans son principe, la « paix nouvelle » porte la marque du *quaker*, empreinte comme au fer rouge sur son front ; mais le principe a souffert maintes et maintes atténuations de la part du mercantilisme, qu'il soit yankee ou manchestérien.

Le nouveau messianisme qu'on invoquait procède directement de ces entreprises missionnaires qui hantent le continent noir, et où le porteur de la parole de Dieu, qui distribue des bibles, des conseils moraux et des caleçons, est suivi, dans sa pénétration pacifique, comme un promeneur de son ombre, par le trafiquant qui échange contre de la poudre d'or son calicot aux couleurs voyantes, ses verroteries et son eau-de-vie. Si le Noir veut se défendre et chasser les intrus, au nom du Christ, au nom de la civilisation et de tous autres immortels principes, on le massacre ; s'il les accueille, il ne tarde pas, assis sur sa Bible, revêtu du caleçon, paré de verroteries, la bouteille à la main, à mourir

empoisonné par l'alcool, à moins que ce ne soit par le *corned beef*.

La « grande paix » humanitaire me fait invinciblement songer, dans son esprit, dans ses procédés, dans ses résultats, à ces sortes de missions qui ont ouvert la porte à toutes les calamités et qui, sous prétexte d'éclairer et de moraliser, ont dépeuplé, pillé et ravagé un continent.

O mage Wilson! dans votre sagesse prophétique, votre Bible sous le bras, n'étiez-vous pas venu, vous aussi, suivi de la horde de vos marchands, sous prétexte d'éclairer et de moraliser notre Vieille Europe ?...

Grâce aux nombreux comptoirs que vous y avez installés, l'Europe est aujourd'hui votre meilleure colonie; vous lui avez pris son or en échange de votre pacotille, mais de votre fait les pauvres *nègres-blancs* ne sont ni heureux ni prospères, si bien même vos trafiquants insatiables sont repus.

Mais revenons à ces jours mémorables où d'un geste auguste le Président sauva la Prusse de l'écrasement, au prix d'une bonne petite révolution, selon sa formule préférée : *démocratique*, au moment où la rude tenaille de Foch allait se refermer sur les armées impériales, à l'instant, quatre années attendu dans le sang, où justice allait être faite d'attentats monstrueux et de crimes innombrables.

Nouveau Christophe Colomb, mais en sens inverse, abandonnant sa machine à écrire des Notes, le professeur Wilson s'embarqua et partit à la découverte de l'Europe, avec de *grandes idées* dans la tête et le plan de la Société des Nations dans sa valise.

A peine débarqué, le quaker-explorateur de Washington rencontra un indigène de marque dans la personne de l'éloquent, fluctuant et subtil Gallois Lloyd George, quaker lui-même, mercantiliste aussi. On affirmait qu'épousant alors des préventions ancestrales, le Président était fort bien disposé pour la France, mais résolu à se montrer revêche, dur et sévère, non point pour le Boche, mais pour les Britanniques.

Au premier sermon sur la Société des Nations, Lloyd George s'extasia, Clemenceau, avec son bon sens gaulois, se laissa aller à sourire, d'où grande colère du messie ; auprès d'un homme si grave, un sourire vous perd : la tradition veut que les augures se rencontrent sans rire.

C'est en ces temps que se place une scène de comédie énorme qui fera que, pour les Anglo-Saxons eux-mêmes, la fameuse paix anglo-saxonne apparaîtra comme une farce insigne et comme la plus grande duperie de l'histoire.

En dehors des plans de la Société des Nations — dont ses mercantis tentent de faire aujourd'hui une Société Anonyme, — M. Woodrow Wilson apportait dans ses malles un petit projet de liberté des mers. Prévoyant un danger pour la Grande-Bretagne, Lloyd George s'écria : La Société des Nations est une invention admirable ! mais laissez donc de côté cette histoire de liberté des mers qui pourrait tout gâter ; si vous insistiez, je ne pourrais point, hélas ! vous prêter tout le concours que je désirerais pour vous aider à réaliser votre Grande Idée. La liberté des mers resta dans les cales du *George Washington* et la Société des Nations vit le jour.

Jeu de dupes et prodigieux enfantillage, fausse finesse du Gallois, insondable naïveté du Yankee ! Maîtrise ou liberté des mers, il n'y a là qu'une question de force. Aujourd'hui le peuple américain et ses représentants au Congrès réduisent à néant la précieuse Société qui tient tant à cœur au cher malade, mais votent par contre d'immenses crédits pour favoriser le développement de la marine. L'Amérique refuse de se laisser incorporer dans l'imbroglio funeste de la trop fameuse Société, mais elle s'efforce à grands coups de milliards de s'assurer pour l'avenir la maîtrise des mers (1).

(1) Chacun a pu lire dans les journaux du 9 février dernier la dépêche suivante :

« D'après la *Tribune* de New-York, M. Daniels, ministre de la Marine, prépare un grand programme de constructions navales qui comprendrait 16 superdreadnoughts et 10 croiseurs cuirassés. Les Etats-Unis posséderaient ainsi une marine plus forte que n'importe quelle autre nation. »

A ce jeu, l'Europe a perdu la paix, mais ni Lloyd George, ni l'Angleterre n'ont rien gagné qui ait une valeur positive, car on ne peut que le répéter, le problème des mers ne dépend que d'une question de fait et de force, sur les eaux, comme du reste, sur la terre ferme, le gouvernement, la maîtrise appartiennent au plus puissant. Quant à la Société des Nations, M. Woodrow Wilson, situation symbolique, la préside de son lit, restant à l'heure actuelle le seul Américain qui en fasse effectivement partie. Mais, en revanche, l'Ancien-Monde étouffe sous la chape de plomb de cette invention d'un messianisme délirant, que le Nouveau-Monde veut ignorer pour pouvoir se consacrer exclusivement à « ses affaires ».

Grâce aux dispositions funambulesques de la Société des Nations, l'Europe patauge dans les marécages de l'incertitude et risque à chaque pas de s'enliser dans les sables mouvants de ce que, par un bel euphémisme, on a baptisé le *Convenant*.

Les *questions* s'agitent en masse pressée sur tous les points du continent, sollicitant une réponse qui ne vient pas.

Question italo-yougo-slave, question rhénane, question hongroise, question polonaise, question tchéco-slovaque, questions lithuanienne, esthonienne, lettonne et finlandaise, question de la Baltique, questions du Caucase, de la Géorgie et l'Azerbeidjan, question roumaine, question bulgare, question ukrainienne, question turque, question arabe et question syrienne, et question égyptienne, et les dominant toutes : question allemande et question russe.

Il n'y a là que des questions et pas de réponse.

La fantaisie, la contradiction, le désordre règnent, on invoque des principes, on se bat à coups de notes, on s'exaspère, on menace, on grince des dents et parfois, dans quelque coin de l'Europe meurtrie, l'incendie se rallume, tandis que le Conseil des pompiers tient une séance extraordinaire où la fantaisie, la contradiction, le désordre...

Tout en affirmant le libre droit des peuples à disposer

d'eux-mêmes, le dictateur de Washington impose la révolution démocratique à l'Allemagne et Mr Lloyd George prétend interdire à la Hongrie de se donner un roi tout en couvant d'un regard indulgent des apaches à la Bela Kuhn...

Deux questions cependant, étroitement liées, dominent la situation mondiale: une question d'Occident, dont la clef est en Angleterre et sur les bords du Rhin ; une question d'Orient, dont la clef est en Russie.

§

Le nouvel équilibre européen, ou, plus exactement et sans ironie, le nouveau déséquilibre européen a sa clef de voûte en Grande-Bretagne. Ayant voulu ménager la Prusse, en souvenir sans doute du Grand Electeur, protecteur avisé de la Réformation, les quakers ont fait de l'Unité allemande un dogme intangible. On dut en échange apporter des garanties en vue d'assurer la sécurité future de la France menacée par toute cette dogmatique.

Les Etats-Unis d'Amérique et l'Empire britannique, ou plus exactement leurs plénipotentiaires, s'engageaient solennellement à maintenir et à défendre les droits reconnus de la France, s'il le fallait même, les armes à la main.

On sait, d'ores et déjà, que, dans l'immense majorité de son opinion publique, l'Amérique tend à se désintéresser des affaires politiques de l'Europe et à rentrer dans son splendide isolement doré.

Quant à l'Empire britannique, la caution n'est pas bourgeoise. La Grande-Bretagne traverse une crise sans précédent dans sa glorieuse histoire. Si la façade est encore magnifique, l'envers du décor laisse voir de profondes fissures qui chaque jour s'élargissent. La situation intérieure est grave, la nation essentiellement industrielle, terre d'ouvriers, de mineurs, de prolétaires, manque aujourd'hui de cette base solide qu'assure une population en majorité paysanne,

attachée, par la glèbe qu'elle féconde, aux solides réalités traditionnelles de la terre natale.

Nés l'un et l'autre de l'industrie, le socialisme le plus extrême et le mercantilisme égotiste s'entendent à merveille pour se mettre en travers de toute politique européenne de grande envergure et de prévoyante sagesse ; et Lloyd George le versatile, louvoyant entre les écueils des partis, mène au jour le jour une politique d'expédients, perpétuellement fuyante, et faite de concessions et d'abdications.

Sous l'influence des conservateurs et de leurs traditions insulaires, le Premier anglais avait commencé par appliquer à sa politique étrangère les vues d'un sage réalisme maritime. Mais toute son œuvre se trouve compromise par sa malheureuse politique continentale, conçue dans les nuées et marquée du double sceau d'une religiosité irréaliste et d'un commercialisme intempestif.

La doctrine positive peut se résumer dans cet adage, étroit et fort : l'Angleterre étant une île qui ne peut se nourrir par elle-même, *elle doit* donc avoir la maîtrise des mers, sous peine d'asservissement ou de ruine.

La doctrine négative, ornée du nom de politique d'équilibre, croit trouver à se satisfaire en organisant, sur tous les territoires de l'Ancien Monde, un état de désordre qu'on suppute profitable, et en exaspérant les rivalités de peuple à peuple, en opposant les uns aux autres tous les antagonismes qui se neutralisent les uns les autres en se combattant. L'idéal serait sans doute de voir d'immenses et faibles hordes d'acheteurs, implorant, les mains tendues et suppliantes, les services à haut prix des marchands britanniques. On ne demande ni sa race, ni ses opinions, ni ses antécédents à un client, on s'assure simplement qu'il pourra payer, bien mieux, s'il le faut, on prendra telles mesures utiles pour qu'il puisse payer (1).

(1) « Ne ruinons pas l'Allemagne, ce peut être une bonne cliente. ... Acceptons l'or volé des bolchéviks, l'argent n'a ni odeur ni mauvaise conscience. »

Cependant, au sein même de l'Empire britannique, mécontents des excès du mercantilisme manchestérien, inquiets des exigences et de la paresse prolétariennes, dès aujourd'hui conscients de leur puissance et de leur valeur, les Dominions : Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud, commencent à réclamer qu'une place éminente leur soit réservée dans les Conseils de Sa Majesté, afin que leur revienne une part effective dans le gouvernement de l'Empire.

La Métropole, qui régnait incontestée, doit songer, avant qu'il soit trop tard, à se fédérer avec ses peuples, répandus sur toute la terre.

De puissance européenne l'Empire britannique devient de plus en plus une puissance mondiale; mais en se dispersant ainsi à travers l'étendue, il voit lentement se distendre cette force unie, concentrée et continue qui était le meilleur ressort de son action et comme l'essence de son âme.

§

En outre, à côté de ces Dominions qui se veulent, amicalement, majeures, quelles causes de tourments ! que de graves soucis !...

L'Irlande avec ses troubles et ses haines est une plaie vive et saignante aux flancs douloureux de la mère-patrie ; l'Egypte s'agite, prête à la révolte; l'Islam énigmatique tout entier s'inquiète, jusqu'aux portes de l'Inde, terre immense où fermentent d'obscures mais pressantes menaces.

Pour la Grande-Bretagne, atteinte de gigantisme, l'Occident n'est plus qu'un point sur la carte du monde. Le colosse est d'un aspect magnifique, mais ses pieds sont d'argile.

Se sentant menacé de partout et perdant de vue que la question d'Occident, qui signifie la solidité rigide d'un ordre occidental, est la seule base où il puisse asseoir sa domination mondiale, l'Anglais croit trouver un expédient, une manière de gagner du temps, dans l'universelle faiblesse et dans l'universel désordre.

Contestée en Egypte, minée sur les bords de l'Euphrate et du Tigre comme sur les bords de l'Indus et du Gange, la puissance anglaise commet, par exemple, cette folie d'entretenir une agitation factice en Syrie, tandis qu'elle se désintéresse de plus en plus des réalités immédiates de l'Europe.

Cependant, quoi qu'il en paraisse, c'est sur les bords du Rhin que se décidera son sort, et sa politique d'aujourd'hui prépare, sinon sa ruine, du moins son abaissement.

Atteinte d'hypermétropie, à force de porter ses regards sur de fabuleux horizons, l'Angleterre ne voit plus ce qui peut se passer tout près d'elle, tandis que l'irréalisme quaker et le mercantilisme à courtes vues viennent énerver ses robustes vertus.

Pour échapper à des devoirs prochains elle se perd dans des espoirs lointains.

L'Allemagne, sentant que malgré tout quelque chose demeure de la robuste armature de ses disciplines, mène aujourd'hui une politique analogue ; obscurément confiante dans le bon sens servile de ses populations, elle travaille à créer et à entretenir le désordre, par tout le monde autour d'elle, avec l'espérance secrète de pouvoir édifier à nouveau, sur les ruines des nations et des civilisations, les citadelles de sa *Kultur*. Par là, la politique germanique et la politique britannique se confondent ; toutes deux sont à base de désordre et d'exploitation du désordre, toutes deux procèdent d'un sentiment d'inquiétude et d'impuissance ; elles devront désormais lutter de vitesse pour profiter de leur commun travail. Enfin le commerce et le mysticisme protestant servent l'Allemagne, qu'ils ménagent dans une double idée de lucre et de messianisme. Dans la nuit de l'histoire Luther travaille pour Ludendorff, Krupp et Rathenau.

Tout est danger dans cette course éperdue au désarroi où chacun souhaite que l'adversaire s'use et succombe le premier, tandis que la Civilisation roule à l'abîme.

§

A cette heure, le plus grand péril qui menace la paix anglo-

saxonne vient de l'Orient, de l'immense Russie tumultuaire et spasmodique, qui étend sur deux parties du monde ses steppes, ses montagnes, ses fleuves et ses mers.

Pantelante, livrée aux caprices d'une nuée de forbans, de traîtres et de fous, la *Sainte-Russie* est si riche cependant en hommes et en ressources de toute nature, qu'elle demeure la grande et redoutable énigme de demain.

Je n'ai aucune prétention de donner ici, ni même d'esquisser un aperçu du développement de cette révolution russe, qui, après une courte période d'exaltation et d'enthousiasme, sombra dans la trahison en invoquant des idées pacifistes, pour revenir, par un long détour, à travers une guerre civile acharnée et cruelle, vers une nouvelle période d'expansion nationaliste et militaire.

La révolution commença par dissocier et morceler la Russie; elle tente aujourd'hui, les armes à la main, de reconstituer le patrimoine des tsars; mais, visant au delà, elle s'avère nettement expansionniste, conquérante, panslaviste à la fois et *pansoviétique* (1).

Au nom du mercantilisme les marchands, au nom du pacifisme internationaliste les travailleurs anglais ont contraint Mr Lloyd George à tenter un rapprochement avec la République des Soviets, qui, par ailleurs, menace, au moyen des manœuvres de sa propagande, armée ou secrète, les possessions anglaises en Asie. Après avoir si souvent usé d'expédients, Mr Lloyd George puisa dans son esprit fécond en petites ruses la pensée de recourir à un nouvel expédient : se refusant *en principe* à renouer des relations avec les criminels du gouvernement de Moscou, sous couvert de philanthropie et d'entreprises commerciales, il s'arrangea cependant à rétablir des rapports avec eux.

(1) J'écrivais, dès janvier 1919, dans mon livre *La Guerre absolue* (Payot, éditeur) les lignes suivantes : « Certains signes permettent de supposer que, si l'on ne se décide point à l'écraser pendant qu'il en est temps encore, la révolution bolchéviste prendra aussi, fatalement, l'allure d'une croisade militaire toute pénétrée du souffle des passions égalitaires et d'une sorte particulière d'élan patriotique. »

Cette politique a pour résultat de contraindre les pays voisins de la Russie, dont on disait qu'ils devaient être la barrière qui protégerait l'Europe contre la barbarie bolchévique, à faire la paix avec l'Empire Rouge. Privées de l'appui effectif des grands Alliés, la Finlande, l'Esthonie, la Pologne, la Roumanie se verront fatalement contraintes de traiter.

Pendant le temps où il tournait ainsi délibérément le dos aux patriotes russes, ses protégés de la veille, Lloyd George prenait secrètement des mesures pour prêter son concours à de nouveaux protégés : les gouvernements et les peuples du Caucase et de la Géorgie, dans l'espoir de créer un barrage contre l'expansion bolchéviste en direction de l'Asie anglaise.

Ce calcul d'un machiavélisme puéril est absolument sans portée. Une fois de plus Mr Lloyd George n'a reculé que pour mieux sauter, et s'il persiste encore à reculer toujours sans sauter jamais, c'est l'Empire britannique qui sautera.

L'Egypte, la Perse, les Indes avec leurs populations de trois cents millions d'âmes, appuyées d'une part sur l'Islam et d'autre part sur un *pan-mongolisme* issu du communisme soviétique, balayeront la domination anglaise et la bouteront hors de l'Asie.

La paix anglo-saxonne, née des conceptions messianiques et des passions politiciennes de quelques hommes, aggravées de considérations mercantiles, prépare les temps qui verront se consommer la ruine de la domination anglo-saxonne sur le monde, et cela au prix de quelles guerres, de quels désastres, de quelle faillite de la civilisation. L'accomplissement de ces sombres perspectives n'est point inéluctable, mais il le deviendra si l'on persiste dans les mêmes errements. Ce sont les actes des hommes qui créent les fatalités historiques.

Le bolchévisme tente, avec des moyens d'une étrange puissance, de ruiner ce qu'il appelle avec mépris : le vieux monde, le nôtre.

Ses forces, minimes d'abord, se sont accrues de toutes les fautes de ses adversaires. Or, et c'est ici un point capital, le bolchévisme, né de la violence ; édifié sur la violence, ne peut se maintenir que par la violence, il s'est donc vu contraint, à l'heure même où les grandes armées du monde allaient prendre leur repos, de constituer une armée forte, animée de sentiments belliqueux. Si, pour une cause quelconque, cette armée venait à disparaître, le régime de pacifisme guerroyant du bolchévisme disparaîtrait du même coup. Et cela, les chefs bolchéviks le savent mieux que quiconque, d'où l'erreur funeste de Lloyd George qui raisonne ainsi :

Le régime des Soviets ne se maintient que par ses armées, qui n'ont de raison d'être que tant qu'il y aura la guerre ; faisons donc la paix, l'armée sera licenciée ou tombera en dissolution ; dans les deux hypothèses le bolchévisme sera liquidé (1).

Ce raisonnement est simple et parfait, si simple et si parfait que les Commissaires du peuple n'ont pas manqué de le faire. Aussi la paix devient-elle entre leurs mains une arme de guerre dont ils usent pour diviser et dissocier leurs adversaires, ce qui leur permettra de mieux grouper leurs armées, d'en parfaire l'entraînement et d'organiser plus savamment leurs plans de conquête. Mais, qu'on en soit bien persuadé, les Commissaires du peuple tiennent au pouvoir autant et plus que MM. Wilson et Lloyd George eux-mêmes; pour le conserver et l'étendre, ils feront la guerre. Quand on est en présence de ce dilemne : combattre ou périr, on combat.

Aujourd'hui le bolchévisme a les yeux tournés vers l'Asie, la terre des grandes révoltes et des grandes invasions ; il y travaille de toutes parts, attisant le fanatisme de

(1) Même dans ses combinaisons les plus « pratiques », le Premier Anglais introduit de la *blagologie* mystique. Tandis qu'il cherche à mener à bien son plan de reprise des relations commerciales avec les bolchéviks, il fait de grandes phrases pour chanter les *vertus* apaisantes (?) et civilisatrices (?) du commerce... Tout rentrera dans l'ordre grâce à l'intercession de *Saint-Commerce*.

l'Islam, prêchant la révolte et le paradis communiste en Chine, aux Indes, au Japon même.

Si les Soviets sont prêts à faire la paix en consentant d'excellentes conditions sur leurs frontières occidentales, s'ils la recherchent en se montrant disposés aux concessions, c'est pour gagner vers l'Orient une liberté de manœuvre infiniment précieuse ; ajoutons encore que le commerce nourricier leur fournira certainement les armes et les vivres qui leur font aujourd'hui défaut.

Qu'on cesse donc d'oublier qu'Attila venait des steppes de Sibérie, de même Tamerlan ou Gengis-khan.

Obsédé par des questions de politique intérieure, Mr Lloyd George est en train de consommer la ruine de l'Angleterre et de son Empire, en ouvrant la porte à une nouvelle invasion des barbares ; car tels seront les résultat de sa politique de banqueroute, s'il y persiste.

Après n'avoir été qu'anarchie pure à ses débuts, le bolchévisme s'est fait nationaliste et panrusse, pour entraîner ses masses armées, il sera demain panslave, après-demain panmongol. Sa pauvre idéologie, d'un caractère universaliste marqué, est assez rudimentaire pour que s'y adapte l'âme crépusculaire des simples. Les races et les peuples peuvent communier dans son mysticisme ravageur.

On rétorque parfois que, désormais, le bolchévisme sera sans prise, ayant causé trop de maux et s'étant souillé de trop de crimes. Mais, semblables aux anciens, les dieux nouveaux ont soif de sang, le salut est à ce prix, et la souffrance n'a jamais été un argument contre une aspiration, si funeste soit-elle ; bien au contraire.

C'est en cherchant à le détruire, disent ses Grands-Prêtres, qu'on a contraint le bolchévisme à la cruauté ; mais que vienne le jour de la victoire, il se fera tendre et doux en apportant, avec son paradis communiste, le bonheur, couronné de rouges églantines, à l'humanité. L'avenir lui sourit, l'aube de son matin glorieux point déjà, puisqu'il a forcé toutes les puissances du monde à reculer devant lui, qu'il a

brisé leur résistance et qu'il va les contraindre à faire la paix; chaque jour qui passe ajoute à ses triomphes.

Grâce au bienveillant concours de certain idéal anglo-saxon fait de biblisme, de capitulations et de *quakerisme*, grâce surtout à l'appui que lui apporte le mercantilisme aveugle et avide, la religion bolchéviste, religion casquée et bottée, sorte de pangermanisme de la canaille, se répand et s'insinue à travers les pays et les continents. Le fellah égyptien, le tchandalah hindou, le coolie chinois sentent déjà passer sur eux le grand souffle de ses espérances confuses. Comme leurs frères les moujiks, ils seront prêts à mourir pour l'idéal qu'ils pressentent, fanatisés par l'éternelle et fallacieuse promesse des jours meilleurs, de ces beaux jours qui sont la trame, toujours invisible, de l'insaisissable avenir.

En présence de ce déchaînement formidable de rêves embrumés, d'instincts déçus, d'appétits trompés et de haines vivaces qui s'exaspèrent d'être perpétuellement insatisfaits, et dont les réveils périodiques dans l'humanité marquent les temps de crépuscule et de sauvagerie, que peuvent peser les prêches du clergyman de Washington, les petites habiletés et les expédients du tribun gallois?

Une nouvelle invasion des barbares se prépare dans les steppes de Sibérie et vous délibérez !...

§

Si, plutôt que de céder aux imaginations frivoles et de faire un sort aux utopies messianiques de Mr Woodrow Wilson, si, plutôt que de chercher l'équilibre continental dans le désordre infécond et dans l'organisation systématique de l'antagonisme des peuples et des races, on avait imposé au monde une paix *victorieuse* au nom de ce Droit pour lequel on avait combattu et au triomphe duquel on avait consenti des sacrifices inouïs, on eût évité la guerre d'extermination, plus terrible que celle qui s'achève, dont

les menaces redoutables commencent à rougeoyer à l'horizon, en dépit des incantations ridicules et des litanies impuissantes des songe-creux du pacifisme.

Des peuples entiers — au prix de quel martyre ! — ont lutté pendant plus de seize cents jours et seize cents nuits, pour abattre la terreur prussienne et pour maîtriser le mysticisme pangermain, et, lorsqu'enfin on tint la victoire, au lieu de dicter la paix juste et rigoureuse, au lieu de récompenser les bons et de châtier les méchants, au lieu de faire justice du plus formidable déploiement de crimes qui ait jamais souillé l'histoire, au lieu de briser l'Allemagne et de la contraindre à faire pénitence à genoux, on lui a laissé assez de force pour qu'elle ose espérer, assez de force pour qu'elle songe à préparer sa revanche, assez de force pour qu'elle puisse nourrir, gonflée du venin de ses haines sanglantes, des pensées orgueilleuses et menaçantes.

Ceux qui ont voulu frustrer les victorieux de leur victoire ont travaillé non seulement contre la justice, mais contre la civilisation et contre l'humanité.

Ce n'est point uniquement affaire de vainqueurs et de vaincus : la question est, au plus haut point, une question universelle.

Il ne s'agit pas des intérêts égoïstes de tel ou tel peuple, belligérant ou neutre, mais des intérêts supérieurs et du patrimoine cosmopolite de la Civilisation.

Si l'Allemagne avait été réellement maîtrisée, et que les Alliés eussent mené une politique d'ordre énergique et décidée, le bolchévisme russo-asiatique aurait été jugulé en un tour de main ; privé de tous appuis, il n'eût pas tardé à succomber. Ce n'est donc point sans raison que les amis et défenseurs du bolchévisme se sentent étroitement solidaires du germanisme.

Vaincue, mais non point définitivement abaissée, l'Allemagne a déjà retrouvé sa voie, au sein de la défaite. Faisant appel à la ruse, tandis que le monde désorbité s'engage dans une impasse, elle sera demain l'arbitre de l'Eu-

rope (1) : soit qu'on recherche — et ce ne pourrait être qu'au prix d'un oubli absolu de tous ses crimes et d'un abandon total de tous les fruits de la victoire — son concours et son alliance pour repousser les menaces et les tentatives du bolchévisme conquérant ; soit au contraire qu'on la repousse et qu'elle se fasse alors, de toute la force éperdue de ses haines, l'organisatrice et le véhicule de l'invasion.

Par sa propagande sournoise et ses méthodes de guerre secrète l'Empire allemand a réussi à installer un régime de barbarie rouge en Russie ; enté sur un nationalisme renaissant, ce régime se fait conquérant et déborde de toutes parts sur l'Asie, en attendant que sonne l'heure où il pourra se retourner contre l'Europe avec des forces infiniment accrues. Pour frayer les voies à cette ruée rouge, l'Allemagne d'une part, le bolchévisme d'autre part, s'efforcent d'implanter, au cœur même des patries, dans le sein des pays « vainqueurs » ou « neutres », l'esprit de barbarie.

La terrible vague ne déferlera pas seulement de l'Est vers l'Ouest ; des forces complices se lèveront de la terre occidentale et le sol se dérobera sous les pieds de ses défenseurs. La révolution tendra la main à la conquête barbare au nom de leur commun idéal.

§

Les perspectives d'avenir apparaissent donc inquiétantes, troubles et sombres ; un égoïsme intelligent, moins de fades attendrissements, une plus stricte et plus étroite justice eussent mieux servi l'ensemble des sociétés humaines que les nuées inconsistantes d'un idéalisme messianique aggravé du rut fiévreux des appétits d'en bas et des louches évolutions du mercantilisme impénitent.

(1) Au moment où je venais de terminer la présente étude, j'ai lu le beau livre que le général Buat vient de consacrer à *Ludendorff* (Payot, éditeur) et j'ai trouvé dans la conclusion les lignes suivantes : « Qui sait si, dans les agitations que nous réserve l'avenir, il n'y aura pas place pour un dictateur allemand et peut-être même européen. »

Puisse-t-on souhaiter, car le destin dépend dans une certaine mesure de la volonté des hommes, que les pilotes endormis et grisés se réveillent et que, dans la tempête, contre flots et rafales, ils ressaisissent d'une main ferme, l'œil clair fixé sur le compas, la barre du gouvernail pour diriger le navire qui chasse dans le vent et court aux abîmes, non plus vers les vaines contrées du rêve et du mirage mais vers quelque port connu, où vivent d'une existence mêlée de biens et de maux des hommes réels qui marchent sur la terre (1).

GEORGES BATAULT.

(1) Je tiens à écarter ici, par avance, toute possibilité de malentendu. Les considérations qui précèdent ne m'ont été dictées par aucun sentiment de malveillance à l'égard des Etats-Unis ou de la Grande-Bretagne ; je me crois même fondé à prétendre que dans leur vivacité elles sont aussi « objectives » que possible.

J'ai pour l'Angleterre la plus franche et la plus vive admiration ; je regarde la nation anglaise comme une des plus policées qui soient et je révère dans la civilisation originale qu'elle a produite à travers les siècles une des plus nobles expressions de la grande civilisation d'inspiration gréco-latine.

Quant aux Etats-Unis, si je ne crois pas qu'on puisse à ce jour les compter parmi les nations véritablement créatrices d'une haute culture originale, cela ne m'empêche point d'avoir pour les Américains que j'ai connus une réelle affection et d'être honoré de pouvoir me dire leur ami.

Je pense en toute liberté que Mr Wilson et son colonel House ne sont pas plus toute l'Amerique que MM. Lloyd George et Asquith ne sont toute l'Angleterre. Je suis profondément convaincu qu'en tous pays, de tels hommes, de tels chefs, avec l'idéal politique et les intérêts qu'ils représentent, avec les groupes nationaux et internationaux qui les inspirent et dont ils s'inspirent, doivent être considérés, dans un sens très haut, non seulement comme de redoutables ennemis de l'humanité et de la paix humaine, mais encore comme des destructeurs acharnés qui travaillent à ruiner, du même coup, leurs patries respectives et la civilisation tout entière.

L'INTRUSE

—

A Georges Dubosc.

I

François Penchard, cultivateur à Rancourt-en-Tardenois, *tenait* depuis vingt ans la ferme de Villemaur. De cent hectares caillouteux et d'apparence médiocre, herbages et labours aux confins de la Champagne et du Soissonnais, il savait tirer de bons revenus. Dans les environs, aux marchés de Fère, de Dormans et de Fismes, on disait : « Penchard est un malin » — et ce mot exprimait plus d'admiration que de critique.

Veuf et sans enfants après deux ans de ménage, François Penchard ne se remaria pas. En vain, des amis officieux lui vantèrent plusieurs partis excellents ; la crainte de l'inconnu, une prudence extrême, certains ajoutaient l'avarice, les lui firent refuser. Au surplus, Léonie Penchard, vieille fille rébarbative et ménagère fort habile, surveillait la maison depuis la mort de sa belle-sœur. Soucieuse de ne point partager son autorité, elle usait de tous les moyens pour empêcher le fermier de prendre une autre femme. Levée dès l'aurore, elle était partout à la fois : à la basse-cour, aux étables, à la cuisine, aux écuries, gourmandait la servante et les valets, comptait les œufs, dirigeait la traite et le barattage. François subissait sans trop rechigner le despotisme minutieux de cette intendante modèle qui n'eût point sacrifié deux sous pour le superflu. Bien qu'elle y mît des formes, Léonie régentait son frère :

au retour des marchés ou de la ville, elle contrôlait recettes et dépenses, sans rien dire, d'un air tant sourcilleux que François eût préféré des reproches quand il manquait vingt francs laissés chez les filles. Car Penchard, plein de vigueur et beau garçon malgré ses quarante-huit ans, se consolait parfois de son veuvage. Léonie soupçonnait ces fredaines. Mais la ladrerie de son frère la rassurait : à l'exemple de sa sœur, il professait « qu'un sou est un sou » et que « les petites économies font les grandes maisons ».

Cette année-là, un temps superbe avait favorisé la germination et la récolte promettait d'être magnifique : les blés murs semblaient bons à couper bientôt. François et Léonie, supputant les gains probables, discutaient après dîner les conditions du travail et l'embauchage des ouvriers.

Le dimanche, l'ordre de mobilisation fut publié.

Depuis une semaine, pleins de leurs projets, inattentifs aux événements, les Penchard, estimant que « toutes ces histoires-là s'arrangeraient bien sans eux », parcouraient à peine les journaux. Le départ des réservistes, la réquisition des chevaux et des voitures, tous les préparatifs de guerre dont la répercussion s'étendait jusqu'aux moindres hameaux, les surprirent comme un mauvais rêve : plus de main-d'œuvre, les hommes étaient aux armées ; les écuries étaient vides. Et le soleil indifférent achevait de dorer comme de coutume les épis destinés à pourrir peut-être, faute de bras pour les couper.

François se désespérait. Léonie prit une grande résolution. On ne pouvait laisser perdre tant d'argent, et, puisqu'il n'y avait plus d'animaux pour atteler la moissonneuse, eh bien, on utiliserait les faulx comme autrefois. Elle-même, son frère, la servante, les deux petits vachers restés à la ferme, cela ferait cinq personnes ; on y pourrait joindre sans doute deux ou trois vieux du pays. Ce serait long, bien sûr, mais si, par chance, il ne survenait pas trop d'orages, on en viendrait quand même à bout.

Sans relâche, du lever du jour au coucher du soleil, tous

travaillèrent aux champs. On mangeait du pain et du lard que Léonie préparait chaque soir. Quand le facteur paraissait sur le grand chemin, Penchard le hélait de loin, tout en maniant sa faulx :

— Qu'est-ce qu'on dit de neuf, Gustave ?... Guillaume est-il pendu ?

— Pas encore. Mais ça va bien. On est entré dans Mulhouse. De ce train-là, ça ne durera pas seulement six semaines !

— Tant mieux, Gustave. Faut bien espérer qu'on ira chez *eux*, ce coup-là !

Le facteur continuait sa route. Penchard et les autres, ruisselant de sueur, buvaient un coup à la gourde passée de main en main, puis recommençaient d'abattre les longues tiges criant sous l'acier. Lorsqu'on ne voyait plus, Léonie disait, comme à regret : « Faudrait peut-être bien se rentrer. » François approuvait et se retournait pour estimer la besogne. Puis on reprenait les hardes laissées au bord du fossé, et, recrus de fatigue, tous gagnaient leur lit, sauf la vieille fille qui s'occupait encore des vaches et des poules.

Les jours s'écoulaient. On oublia de chômer le 15 août, car « on vivait comme des machines ». Grâce à la sécheresse, déjà la tâche avançait. Mais des rumeurs circulaient : inconsistantes et vagues d'abord, elles se faisaient plus précises et plus alarmantes. Le facteur n'apportait plus d'aussi bonnes nouvelles.

— On ne sait rien de chez nous. Ça ne va point fort, répondait-il aux interrogations. Mais on dit que les cosaques seront bientôt à Berlin.

Sur la route, jusqu'alors déserte, on voyait maintenant quelques cyclistes et des autos, qui semblaient se hâter vers le sud. Une inquiétude latente et chaque jour augmentée pesait sur tous.

Les paysans courbés sur leurs faulx continuaient leur travail paisible.

Un matin, on entendit au loin un roulement sourd et prolongé.

— Ecoute, Léonie, dit François, on croirait le tonnerre.

— Heureusement que le plus fort est fait. Mais ça serait embêtant quand même...

Le ciel restait pur, et le grondement persistait.

— C'est curieux, reprit-il après une demi-heure, il n'y a pas de nuages... Ça serait-il point le canon ?

Tous prêtèrent l'oreille, attentivement.

— Bah! ça doit être un orage là-bas, très loin... Il fait si chaud, ça n'a rien de surprenant.

— Pourvu que le temps ne change point avant que ça soit rentré !

La route s'animait. Des chauffeurs s'arrêtèrent auprès du champ pour remplacer l'enveloppe d'un pneumatique éclaté.

— Faut que j'aille voir, fit François. Ils savent peut-être, eux.

— Ne perds point ton temps. Qu'est-ce que tu veux qu'ils te disent ? blâma Léonie.

Mais déjà Penchard s'enquérait.

— Savez-vous quelque chose, messieurs ?

— Nous venons de Laon. Vervins est en flammes. On se bat du côté de Guise...

La réparation achevée, ils partirent.

François demeurait atterré. Léonie l'appela.

— Eh bien ! François, reviens-tu, voyons! Qu'est-ce que tu fais ?

Il retourna lentement ; il se grattait la tête.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ceux-là ?

— Les Prussiens sont en France !... C'est bien le canon qu'on entend.

— Jésus, mon Dieu ! C'est-il donc possible une pareille chose ?

Il avait repris sa faulx, mais sa main moins assurée la dirigeait plus mollement.

Parfois, un juron ponctuait ses efforts.

Dans un flot de poussière, les voitures se pressaient sur le chemin. A midi, tout en mangeant, François alla s'informer encore. Les gens confirmaient ce qu'il avait appris : tous fuyaient, jetant la panique au passage.

Ce soir-là, les Penchard quittèrent leur travail avant le crépuscule, et, silencieux, regagnèrent la ferme le long de la route encombrée.

Les trompes des autos cornaient sans arrêt.

Et toute la nuit, leurs appels sinistres retentirent avec les aboiements des chiens.

II

Quand le frère et la sœur furent rentrés, ils s'assirent devant l'âtre, et, longtemps, demeurèrent silencieux. Ils se remémoraient les souvenirs lointains de leur première enfance, l'invasion, l'occupation allemande, toutes les calamités légendaires que les anciens des villages rappelaient dans leurs récits et que les jeunes croyaient bien ne jamais connaître. Un soupir, parfois, exprimait leur angoisse. Enfin, Léonie parla.

— *Ils* vont arriver... Faudrait prendre quelques précautions.

— Quoi faire ?

— Je ne sais pas, moi... Si on enterrait l'argent tout de même ?

— Et s'ils le trouvent ? Ils peuvent nous fusiller.

— Il y a des caches sûres.

Ils choisirent un coin du potager facile à surveiller.

A la nuit, François creusa le sol et enfouit profondément un petit coffre de bois. Pour que la terre fraîchement remuée ne donnât à personne l'idée de fouiller, il repiqua sur le carré quelques scaroles : un plant de salades n'attirerait pas l'attention. Léonie l'aidait.

— Ecoute, lui dit-il quand il eut fini, nous devrions aller jusqu'à Ronceray voir un peu Malvina.

Ils trouvèrent leurs voisins, Louis et Malvina Fresse, fermiers de Ronceray, fort agités. Louis s'efforçait à persuader sa femme de partir au petit jour. Mais elle refusait obstinément, ne voulait pas quitter la maison. Enfin elle proposa d'aller à Reims chez sa fille aînée.

— Ça n'a pas de bon sens, objecta Louis. Les Prussiens y sont peut-être déjà, dans Reims. Ça serait quasi te fourrer dans la gueule du loup. Tu serais mieux à Château-Thierry chez ton autre fille.

Elle n'en voulait pas convenir et répétait :

— Je veux aller à Reims avec mes petits-enfants.

Pour la convaincre, Fresse, s'adressant à Léonie, lui proposa d'accompagner Malvina; il fallait agir au plus tôt. Peut-être se battrait-on dans Rancourt. Si l'ennemi arrivait, encore excité par la lutte, mieux valait que les femmes ne fussent point là, exposées à subir ses violences. Il suffisait que les hommes restassent pour tenter de sauver leurs biens du pillage ou de l'incendie.

François approuvait : Léonie devrait se réfugier à Paris, chez une cousine, charcutière dans le quartier de Montrouge.

Les Penchard rentrèrent à Villemaur. Louis les reconduisit quelques pas pour achever de décider Léonie, encore hésitante.

— On verra demain matin. La nuit porte conseil, répondit-elle en le quittant.

Comme l'aube blanchissait, les Fresse heurtèrent à la porte de Villemaur.

— Il faut se dépêcher. Les Français reculent, dirent-ils ensemble. Peut-être même que les Prussiens coucheront là ce soir.

Des gens, sur la route, leur avaient crié des nouvelles fort mauvaises.

— Qu'est-ce que tu en dis, François ? — interrogea Léonie.

— Il faut t'en aller, ma pauvre fille !

Léonie chercha dans l'armoire sa plus belle robe et fit un paquet de linge.

Quand elle fut prête, elle retint son frère dans un coin. On entendit un bruit de monnaie comptée. Malvina s'impatientait :

— Par où va-t-on passer ? demanda-t-elle.

On discuta. Louis proposait de gagner Fère, parce que c'était plus près. Mais Penchard croyait que mieux valait essayer de prendre le train à Dormans ou bien à Jaulgonne : franchir d'abord la Marne lui semblait plus sûr.

Son avis l'emporta.

Quand elle fut près de la porte, la vieille fille s'arrêta.

— J'oubliais de prendre à manger.

Penchard coupa la moitié d'un pain, un gros morceau de lard et enveloppa le tout dans un journal.

— Tu as ton couteau ? demanda-t-il.

— Oui.

Elle embrassa son frère. Il s'inclina pour lui dire à l'oreille, comme les Fresse étaient déjà sortis :

— Léonie, n'oublie pas, hein ? S'il m'arrive malheur... tu sauras retrouver, sous le plan de scaroles, devant le troisième pommier ? Rappelle-toi bien, n'est ce-pas ?

— Allons, dit-elle en soupirant. Notre pauvre récolte ! C'est tout de même dommage qu'on n'ait pas eu le temps de la finir...

Et elle partit.

III

François et Louis, sur le bord du chemin, regardaient les deux femmes s'éloigner.

Elles allaient sans hâte, pliées sous le poids de leurs paquets, s'appuyant à leurs parapluies. Ils les distinguaient au milieu de la foule des fuyards dont la route était pleine. Maintenant, passaient des piétons en grand nombre, escortant des voitures de toutes sortes attelées des chevaux de rebut ou bien tirées à bras. Des enfants couraient, amusés

par la nouveauté de cet exode, d'autres pleuraient de fatigue, pendus aux jupes des femmes, ou s'endormaient entre les colis, dans les carrioles. Les hommes, hébétés, marchaient au hasard, insoucieux des bifurcations ; tous ignoraient le terme de leur course.

Ils fuyaient.

Conservant un masque d'épouvante, une mère appelait encore, entre deux sanglots, son petit, perdu dans la bousculade d'un départ précipité. Au fond d'un grand chariot, un vieillard, étendu sur un matelas, le dos soutenu par une pile d'oreillers, haletait à chaque cahot. La sueur perlait à son front ; il semblait près d'étouffer. Des détails de toilette révélaient l'affolement de quelques malheureuses : l'une était coiffée d'un chapeau à fleurs ternies par la poussière, et portait un manchon de fourrure ; mais elle marchait les pieds nus dans des souliers à boucles et ses hauts talons se tordaient sur les pierres. Une autre était vêtue d'un peignoir sur lequel elle avait endossé un manteau d'homme.

Le troupeau s'écoulait, confus, grotesque et pitoyable.

François retourna vers sa moisson.

Mais il ne pouvait détacher son regard de la cohue, qui, toujours, là-bas, cheminait.

Il regrettait d'avoir laissé partir Léonie. Que deviendrait-elle parmi ces gens ? Pourtant, si tous fuyaient, c'est que la fuite était préférable à l'horreur de l'invasion. Alors, il hésitait à partir lui-même. Mais trop de choses le retenaient qu'il ne pouvait abandonner. Pour les préserver, il saurait se montrer habile et conciliant. Il ferait tous les sacrifices. L'amour de la terre l'attachait à Villemaur.

Des convois militaires parurent. De longues files de fourgons, des ambulances, avec des fanions de la Croix-Rouge flottant au vent, des sections de munitions, des équipages de pont, traînant de grands bateaux étroits renversés sur des haquets immenses, se succédaient à faibles intervalles. Pour dégager la route, les civils se jetaient

dans les chemins de traverse. Des avions passèrent, très bas dans le ciel.

Vers midi, la servante alla trouver Penchard. Sa mère était venue pour l'emmener. Il n'essaya pas de la retenir et lui paya ses gages. Ce serait une économie. Il ne l'aurait pas renvoyée, mais, puisqu'elle voulait partir, il se tirerait d'affaire avec les deux petits domestiques.

Des batteries d'artillerie lourde s'arrêtèrent pour la grand' halte. Les hommes, assis sur les talus, ouvraient des boîtes de conserve. Ils plaisantaient. François s'approcha.

— Où est-on, ici ? demandèrent-ils.

— A Rancourt-en-Tardenois.

— Quel département ?

— C'est dans l'Aisne... Où allez-vous ?

— On n'en sait rien.

— Vous venez de loin ?

— Pour sûr ! On vient de Belgique. Ce qu'on voyage !... Mais on s'arrêtera bien.

Un officier s'enquit où faire boire les chevaux.

François le mena vers la ferme et revint, pour passer le temps; car, décidément, il se sentait incapable de travailler aujourd'hui.

Les bêtes, débridées après l'abreuvage, plongeaient la tête au fond de leurs musettes-mangeoires pour y chercher l'avoine. Des hommes harassés dormaient dans les chaumes, leur képi sur les yeux.

Sur un coup de sifflet, la colonne reformée s'ébranla.

Et la route fut vide à nouveau, jusqu'au soir. Seuls, de rares civils passaient encore, en petits groupes. Ils se hâtaient. Le grondement du canon, plus distinct, semblait se rapprocher. On entendait des coups espacés vers Soissons et Reims.

— Ça sera pour tantôt, se dit François en rentrant chez lui.

Il arriva comme de l'infanterie débouchait, venant de Fismes. Un fourrier l'attendait sous le portail.

— C'est vous le patron ?

— Oui, c'est moi.

— Vous logerez deux compagnies ce soir. J'ai vu le cantonnement; comme vous n'étiez pas là, le domestique m'a conduit. Vous avez deux chambres pour les officiers, n'est-ce pas ?

Il partit, affairé, sans attendre la réponse.

Un quart d'heure après, les hommes s'installèrent. Des cuisiniers s'empressaient autour des feux allumés dans la cour. Des corvées étendaient de la paille sur le plancher des granges. François allait et venait, appelé partout à la fois, et cette activité le distrayait de ses soucis. Les troupiers lui achetaient des volailles, du beurre, du vin. Bientôt, il n'eut plus d'œufs, et les soldats crurent qu'il les refusait par calcul.

— Ce n'est pas la peine d'en garder pour les Allemands, allez. Vous ne verrez pas la couleur de leur argent, à eux.

Ils payaient en billets de cinq francs que Penchard n'acceptait encore qu'avec méfiance, préférant les espèces sonnantes. Ils parlaient des affaires récentes. A Guise, les Français étaient victorieux, et croyaient bien aller de l'avant, — mais on s'était replié, comme les autres jours. Sans comprendre pourquoi, l'on battait en retraite.

Vers minuit, comme tout sommeillait, hormis les hommes de garde, l'ordre de départ arriva, porté par un motocycliste.

Les soldats, réveillés brusquement, s'interpellaient dans le cliquetis des armes, s'équipaient en maugréant, à la lueur des lanternes. Les sergents couraient d'un groupe à l'autre, juraient et gourmandaient les retardataires. Enfin, les sections furent rassemblées, et le régiment quitta Rancourt.

IV

Penchard ne put se rendormir : des préoccupations continuelles assaillaient son esprit.

A l'aurore, il se leva pour s'occuper du bétail. Mille soins

lui incombaient que Léonie accomplissait jusqu'alors. Il remit en ordre les objets dérangés par les soldats, et la matinée entière fut remplie par ces travaux.

On entendait sur la route le piétinement des chevaux et des hommes, le roulement continu des caissons et des pièces. Des colonnes passaient, et, dans les intervalles, quelques civils suivaient, plus lamentables que des chiens errants. Et quand ce flux cessait, le silence, alors, étonnait comme un mystère.

A midi et demie, tandis que François achevait de déjeuner en compagnie des deux gamins, il aperçut une femme qui traversait la cour. Elle semblait hésiter, allait lentement, d'un pas mal assuré; puis elle s'arrêta devant la porte, comme si la peur l'eût empêchée d'entrer.

— Voilà du monde, dit le vacher.

Penchard ne bougea pas. Enfin, la femme frappa.

— Entrez ! — fit le maître.

Grande, court vêtue, sous un imperméable entr'ouvert, ses cheveux cuivrés coupés en frange bas sur le front, l'étrangère s'encadra dans l'huis.

Elle tenait à la main un petit sac de cuir noir et un réticule de soie.

Elle respirait fortement, comme à bout de souffle.

— Monsieur... Monsieur..., dit-elle.

Elle avança vers la table, en traînant la jambe.

— Ah ! je n'en peux plus !

— Asseyez-vous, dit Penchard.

Elle déposa sa valise à terre et prit une chaise. Il l'observait, attendant qu'elle parlât.

— J'ai cru que je n'arriverais jamais en haut de cette côte, fit-elle enfin.

— Qu'est-ce que je peux pour votre service ? demanda François. Et il commanda d'apporter à boire.

— Tenez, ça vous remettra, dit-il en versant.

Elle vida d'un trait le verre qu'il lui tendit.

— Je vous remercie, Monsieur... Excusez-moi si je suis

entrée comme ça chez vous... Mais les circonstances... n'est-ce pas ?... Je ne peux plus marcher. Je viens de la Fère. Avant-hier, on m'a emmenée en voiture jusqu'à Laon. On s'est séparé pour passer la nuit là où on a pu, et je n'ai retrouvé personne au matin. Je suis partie à pied. Je me suis reposée à Fismes hier soir, et je me suis remise en route à sept heures... Je n'ai pas l'habitude... J'ai les pieds blessés... Je ne peux plus... Alors...

Penchard la regardait à la dérobée.

Elle semblait jeune encore, mais de petites rides plissaient ses paupières et son front, et la peau de son visage, où coulait la sueur, paraissait déjà fanée. Des bagues chargeaient ses doigts.

Elle montra ses semelles trop minces, usées par la marche; un trou de ses bas découvrait une plaie saignante.

Il songeait à Léonie : sans doute, la paysanne accoutumée aux travaux des champs serait plus résistante que cette femme de la ville et souffrirait moins. Elle devait être à Paris, maintenant, ou bien, au pis aller, à Château-Thierry, chez la fille Fresse.

— Vous n'avez pas de chance, dit-il.

— Ah non ! Monsieur. J'ai voulu, naturellement, trouver une voiture à Laon et à Fismes. J'aurais payé ce qu'on m'aurait demandé... Mais je n'ai pas pu... Est-ce que vous voudriez me conduire, vous ?

— Je n'ai plus de chevaux !... Ma sœur est partie à pied, hier, ma pauvre dame !

— Et chez d'autres fermiers ?

— Ailleurs, c'est tout pareil. Il ne reste que les bœufs d'attelage pour la culture.

— Comment vais-je faire, mon Dieu, comment vais-je faire ?...

— Je ne sais pas... Il faut réfléchir.

— Et je n'ai pas mangé depuis hier soir... Voulez-vous me vendre à manger? Mes provisions sont restées dans la voiture — et les autres sont partis avec elles.

— Je n'ai pas grand'chose. Mais je peux toujours vous donner un morceau de pain et des œufs durs.

Il alla quérir un couvert et la servit. Elle fut bientôt rassasiée.

— Voulez-vous une tasse de café? proposa François. Il y en a de fait.

— Je voudrais surtout me reposer... Si vous le permettiez, je me mettrais un peu sur un lit.

Visiblement, cette demande contraria Penchard. Est-ce que cette intruse allait longtemps l'importuner? En un pareil moment, il avait d'autres soucis; pourtant, il n'osait refuser tout net.

— Ecoutez, lui dit-il, reposez-vous un moment sur le lit de ma sœur. Mais je ne peux pas m'occuper de vous... Attendez une minute.

Et sous prétexte de mettre la pièce en ordre, il s'assura que l'armoire était bien fermée. Rien ne traînait qui pût tenter l'inconnue.

— Voilà la chambre.

Elle entra.

La douleur, à chaque pas, contractait son visage. Les deux domestiques la regardaient curieusement. Elle appela le plus jeune et lui tendit le broc :

— Tiens, mon petit, veux-tu m'apporter de l'eau ?

Le gamin revint aussitôt.

La femme referma la porte et tira de son sac un mouchoir qu'elle humecta pour panser les plaies de ses pieds.

Puis elle se jeta sur le lit sans se dévêtir.

V

La peur, malgré sa lassitude, tenait en éveil la réfugiée. Jusqu'à cette étape, le cours des événements trop rapide l'avait surprise et assommée sans qu'elle réagît. Maintenant, avec la lucidité, le silence et le calme extérieur ramenaient l'angoisse dans son esprit, — comme la réflexion

donne le vertige au bord d'un précipice quand on en scrute la profondeur.

Etendue sur ce lit de hasard, Georgette revivait l'affolement des jours précédents, son départ de la Fère, en compagnie d'une autre femme qui l'abandonnait le lendemain ; puis la course éperdue sur la route avec des gens qui racontaient les pillages, les incendies et les meurtres ; l'horrible sensation de ses forces défaillantes, malgré sa volonté de fuir ; l'effroi la tenaillant à chaque pas ; puis l'absolue détresse, la douleur physique et le renoncement à toute espérance, dans cette côte que ses pieds sanglants et meurtris gravissaient comme un calvaire.

Toutes ces images se heurtaient dans son esprit. Le sommeil ne les chassa pas, quand, accablée de fatigue, elle s'endormit pesamment.

Penchard était sorti. Il aurait voulu continuer sa moisson ; mais il n'osait s'éloigner de la ferme. Des fantassins traversaient les champs par petits groupes.

— Est-ce qu'*ils* arrivent ? leur cria-t-il.

— Ne vous frappez pas ! Ils n'ont pas encore passé l'Aisne.

Il fut rassuré de ce délai.

On entendait des rafales de canon par instants, puis tout se taisait.

Un régiment de cavalerie défila, vers le soir, au trot sur la route. François rentra pour donner le fourrage aux bestiaux. Les valets trayaient les vaches.

— Elle est toujours là ? demanda-t-il en montrant la maison.

— Oui. On ne l'a pas revue.

Il pénétra dans la cuisine. L'étrangère dormait sans doute ; aucun bruit n'indiquait qu'elle fût réveillée.

— Est-ce qu'elle va s'éterniser ici ? fit Penchard entre ses dents. Ça n'est pas une auberge... Elle aurait bien pu s'arrêter ailleurs, tout de même.

Il maugréa durant le souper ; mais il n'osait la mettre dehors. La nuit était venue.

— Au jour, il faudra bien qu'elle décampe, songea-t-il... Je n'ai pas fait partir ma sœur pour me donner la charge d'une autre femme que je ne connais seulement pas, et à qui je ne dois rien. Ça m'attirerait des histoires si les Prussiens la trouvaient là. Je ne sais même pas ce qu'elle est ni d'où elle vient...

Il se coucha tout habillé pour n'être pas surpris à l'improviste.

Il croyait entendre à chaque instant la fusillade ou le piétinement des chevaux, et se dressait sur son lit; — alors il tendait l'oreille, et la nuit lui semblait pleine d'embûches et de périls.

Comme il s'était assoupi, vers une heure, il fut brusquement réveillé par le fracas d'une explosion. Les vitres tintaient.

Il scruta à terre, et courut dans la cuisine. L'étrangère ouvrait la porte de sa chambre, l'air hagard. Elle tremblait, répétant :

— Mon Dieu !... mon Dieu !...

— Le coup ne doit pas être loin pour être si fort, réfléchit Penchard.

Un long moment silencieux s'écoula, et François sortit devant la maison. Vers le nord, des incendies éclairaient le ciel.

— Les cochons ! fit-il. Oh ! les cochons !

Quelques fantassins passèrent encore qu'il reconnut pour des zouaves.

Il alla vers eux.

— Alors, vous partez... Est-ce qu'il y a encore du monde derrière vous ?

— On n'a rien vu. On a l'ordre de s'en aller. Les ponts sautent.

Une autre explosion, plus violente encore, gronda, se répercutant comme le tonnerre. François rentra pour expliquer :

— Ce sont les ponts de la Vesle et de l'Ardre... Il ne faut pas avoir peur. Ça va *les* retarder.

L'aube parut, filtrant à travers les persiennes.

On entendit une galopade sur la route.

— Les voilà!... gémit l'étrangère.

— Il n'y a plus moyen que vous partiez... c'est bien embêtant.

Pourtant, tout se calma, — mais ils n'osaient, après cette alerte, ouvrir les volets. François marchait de long en large. La hantise de l'inconnu, si proche, et pourtant si lent à venir l'énervait. Il rudoya les domestiques qui se sauvèrent dans le fournil.

— Il faut au moins cacher vos bijoux, dit-il à la femme dont les bagues scintillaient. Inutile de tenter ces sauvages-là.

— C'est vrai... Mais où ?

— Donnez vite.

Elle lui remit ses bagues qu'il enveloppa dans un papier de journal. Puis il grimpa sur une chaise, enleva la plaque de fer recouvrant le trou pratiqué dans la cheminée pour le passage d'un tuyau de poêle.

— On n'ira pas les chercher là, dit-il en redescendant.

Quelques instants s'écoulèrent encore, puis un coup de feu tiré tout près les fit sursauter.

Une patrouille de uhlans poursuivait deux chasseurs français, fuyant au galop de charge.

— Cette fois, c'est bien eux, dit Penchard.

— Que faire ?

— Rien... Attendre.

Les deux domestiques étaient accourus. Tous restaient immobiles, sans rien dire. Un quart d'heure, long infiniment, s'écoula.

Des pas se rapprochèrent et des cavaliers parurent. Deux mirent pied à terre, ouvrirent la porte, et s'avancèrent revolver au poing.

— *Kommen Sie mit uns*, dit l'un s'adressant au fermier.

— Je ne comprends pas.

Le soldat le prit par le bras et le poussa devant lui.

— *Wo sind die französischen Soldaten?*

— Je vous dis que je ne comprends pas, répéta Penchard.

— Soldates françaises, ici? traduisit l'autre.

— Non. Personne.

Ils le tenaient entre eux; ils visitèrent les écuries, les étables, la grange et les remises, fouillèrent la cave, le grenier et tous les coins de la maison, sondant les bottes de paille à grands coups de pointe. Georgette s'était enfermée dans sa chambre. Ils voulurent entrer.

— Ouvrez, dit François. Je suis avec eux.

Elle obéit. Pâle et défaite, elle recula pour s'appuyer au lit.

Celui des deux hommes qui paraissait commander dit quelques mots en la regardant — et l'autre ricana.

Ils revinrent dans la cuisine et firent entendre qu'ils voulaient manger. Le vacher les servit. Ils obligèrent Penchard et Georgette à goûter devant eux le vin, le pain et le lard qu'ils emportèrent pour les partager avec leurs camarades. Puis ils se remirent en selle et partirent.

La matinée fut sans alertes.

Vers onze heures, un escadron vint faire boire ses chevaux à la fontaine et gagna les bois aussitôt. Des colonnes d'infanterie débouchèrent avec leurs trains de combat. Elles marchaient en files serrées; les régiments suivaient les régiments. Au loin, la route, emplie tout entière, semblait un fleuve roulant des eaux sombres avec fracas.

Pas un paysan n'osait sortir. Tous se tenaient enfermés dans leurs maisons. A la fin de l'après-midi, le canon tonna dans la direction de la Marne. Les troupes passaient toujours, mais aucune ne s'arrêta dans Rancourt.

Georgette et François restèrent toute la journée, tête à tête. De temps en temps, ils regardaient par la fenêtre, en soulevant un coin du rideau, l'interminable cheminement des uniformes verts. Puis, elle demeurait assise, l'air

absent, et tressaillait au moindre bruit. Lui, marchait d'un mur à l'autre. L'attente, pleine d'aléas terribles, pesait sur eux.

Et quand la nuit fut complète, ils se séparèrent.

VI

Penchard et ses domestiques se retrouvèrent, comme de coutume, de bon matin, dans la cuisine. Georgette, terrassée par la fatigue, dormait encore. François sortit pour inspecter les abords de la ferme : tout y était calme ainsi qu'à l'ordinaire. Quand il rentra, la réfugiée s'inquiétait de ce qu'il fût parti. Il la rassura ; c'était une chance qu'il n'y ait pas eu de combat dont Villemaur aurait pu souffrir, et tout semblait fini.

Ils allaient déjeuner. Des soldats survinrent. En français, l'un d'eux expliqua qu'un convoi cantonnerait le même jour à Rancourt et que François logerait un lieutenant avec une trentaine d'hommes et de chevaux. Ils s'installèrent bientôt. Georgette était dans sa chambre quand l'officier arriva. Il parcourut la maison et choisit pour lui la chambre de la réfugiée. Elle protesta timidement, mais il répliqua :

— C'est la guerre.

Puis, avec un sourire équivoque, il ajouta :

— *So !* Je serais heureux de partager avec vous cette chambre.

Elle ne répondit pas, prit son sac de voyage et s'en fut retrouver Penchard.

— Ces hommes-là me font peur, lui dit-elle à voix basse. Il veut la chambre, et il a l'air de vouloir aussi...

François haussa les épaules.

— J'ai peur, répéta-t-elle.

— Vous vous faites des idées. Il ne vous mangera pas, allez.

Quand il eut achevé ses ablutions, l'officier reparut, rasé de frais ; il jouait avec une cravache de jonc.

— Je serai très bien chez vous, dit-il à Georgette. Très bien, vraiment, je crois.

Et il s'en alla rejoindre ses camarades au village.

Dans la cour, les hommes fourbissaient les armes et nettoyaient les harnachements. François, à la dérobée, surveillait sa cachette du jardin. Des gloussements et des cris l'attirèrent vers la basse-cour : deux soldats donnaient la chasse aux coqs. Tandis qu'il protestait, les volailles effrayées franchirent le mur et gagnèrent les champs. Enfin, l'affaire fut arrangée : mieux valait sacrifier quelques poulets — et même, pour éviter le pillage, Penchard distribua spontanément du vin aux troupiers.

Dès qu'il fut de retour, le lieutenant voulut engager une conversation avec Georgette. François, demeurant auprès d'eux, l'officier lui enjoignit de sortir. Une altercation allait éclater quand un planton entra et remit un pli : c'était un ordre de départ immédiat. Une heure après, le détachement quittait Villemaur.

— Je suis désolé de m'en aller si vite, dit l'officier en saluant la réfugiée. Tous mes regrets. Avez-vous des commissions pour Paris ? J'y serai bientôt.

Sur la grand'porte un homme écrivit à la craie :

NICHT PLUNDERN ! — GUTE LEUTE !

Penchard avait raisonné juste en sacrifiant quelques bouteilles. Il crut cette inscription destinée, comme les autres, à marquer l'affectation des locaux.

Des jours passèrent, avec des alternatives d'alertes et de tranquillité.

Insensiblement, dans le village dépeuplé par la panique, renaissait la vie. Derrière ses volets toujours clos, l'épicier vendait ses denrées.

Des troupes, des convois, de lourds camions automobiles se dirigeant vers le sud circulaient sans cesse sur les routes. Le bruit du canon s'éloignait. Aucune nouvelle ne par-

venait que les racontars des Allemands orgueilleux de leurs victoires. Pour mieux célébrer le succès de leurs armes et la prise prochaine de Paris, ils dévalisaient les caves et emportaient tout ce qui se pouvait boire.

Une sorte de stupeur, mêlée d'espérance et de résignation, pesait sur les envahis.

Après les émotions si vives et si diverses des jours précédents, Georgette s'abandonnait à une indolence extrême. Elle se sentait la tête vide, sans énergie. Habituée aux coups du sort, elle subissait passivement les remous de la tourmente. Le moindre travail lui coûtait une peine infinie. Sa blessure était presque cicatrisée, et pourtant elle affectait de boiter encore et prétendait souffrir, par crainte qu'on l'obligeât à partir. Elle demeurait de longs moments, causant avec Penchard, qui, lui non plus, ne se souciait pas de travailler. Ils disaient leurs inquiétudes communes, ressassaient cent fois les mêmes propos, parlant chacun pour soi, sans écouter ce que l'autre répondait...

Une rumeur se répandit : une grande bataille était engagée sous Paris. La canonnade retentit sans arrêt ; l'activité des convois se fit plus grande encore, et la brutalité des conquérants s'accrut avec leurs exigences. Mais à travers leur morgue ils laissaient voir des signes de préoccupation, et la confiance revenait au cœur des paysans. Le cinquième jour, la retraite commença.

Et les hôtes de Villemaur connurent de nouvelles transes.

On pouvait tout craindre d'ennemis n'ayant plus rien à ménager dans un pays qu'ils abandonnaient. Heureusement, la précipitation de leur fuite ne leur laisserait peut-être pas le temps d'assouvir la haine que leur causerait le dépit. Mais où s'arrêteraient-ils pour faire tête aux Français ? Repasseraient-ils l'Aisne comme ils semblaient devoir passer la Marne? Se battrait-on dans Rancourt, épargné jusqu'ici? Leur fureur d'être vaincus, sans doute, ils la tourneraient contre les habitants, et, cette fois, l'exode était impossible. Il fallait attendre et se résigner.

Le soir du 11 septembre, un régiment de la garde fit halte dans le village. Deux compagnies prirent à Villemaur leur cantonnement d'alerte. Georgette tremblait. Mais les officiers demeurèrent avec les hommes et se couchèrent tout équipés sur la paille de la grange, prêts à partir au premier signal. On entendit pendant la nuit le va-et-vient des sentinelles et des patrouilles.

A l'aurore, les soldats ravagèrent la basse-cour et le cellier, puis s'en allèrent.

Une meule flambait dans les champs.

Des coups de fusil éclatèrent bientôt. Des fuyards couraient éperdument. Des balles crépitèrent, ricochant sur les murs comme des grêlons. Des tirailleurs algériens parurent, gesticulant, ivres encore du combat. De même que les uhlans, quinze jours plutôt, ils fouillèrent la ferme.

Mais Penchard riait en les guidant.

VII

Comme la marée montante refoule le jusant, le cours des fleuves humains qu'étaient devenues les routes se renversa. Le flot des troupes françaises poursuivant les ennemis en retraite submergeait leur débâcle sous ses vagues déferlantes.

Avec leurs chansons de marche, les régiments semaient à travers les villages l'allégresse et l'espoir. La joie était partout.

Délivrés de l'angoisse et de la contrainte, si lourdes pendant l'occupation, les gens de Rancourt bavardaient. Devant l'épicerie saccagée par les Allemands le jour de leur départ, chacun racontait les larcins dont il était victime, et tenait pour miracle d'être encore de ce monde après si chaude alerte. On estimait les dommages subis, on enchérissait sur les récits du voisin, et l'on se félicitait d'être quittes, en somme, à si bon compte. Des vieux, qui avaient vu l'autre invasion, comparaient les malheurs de naguère aux espérances présentes : notre armée, de victoire en

victoire, culbuterait les Prussiens et les rejetterait au delà du Rhin. La paix serait bientôt signée...

L'après-midi, Penchard visita ses terres. Tout n'était pas perdu : en se hâtant, il pourrait sauver une bonne part de sa récolte. Derrière quelques javelles il trouva des cadavres étendus, la face contre le sol. Çà et là, des chevaux crevés, les membres raides, des objets d'équipement, des projectiles, — et partout, sur le bord des chemins, des bouteilles vides.

Des troupes anglaises traversèrent Rancourt. Puis des divisions de cavalerie passèrent, se dirigeant vers l'Oise et la Somme, à marches forcées. On entendait toujours le canon, et l'on sut bientôt que l'avance était arrêtée et qu'une autre bataille commençait. Alors la crainte revint. Mais comme on ne pouvait vivre toujours dans l'attente, et comme les soldats se montraient fort rassurés, on s'habitua petit à petit à l'insécurité, et l'on reprit les travaux des champs. Les chevaux des convois furent prêtés aux cultivateurs ; avec des moyens improvisés on organisa l'exploitation des terres.

Une sorte d'insouciance du lendemain invitait à jouir du présent : les Anglais payaient largement, et le profit que l'on tirait de leur séjour compensait les vols commis par les Allemands. Les femmes écoutaient les récits des vainqueurs, et pendant les soirées d'un magnifique automne, aussi doux qu'un printemps, des idylles naissaient, trop vite interrompues.

A Villemaur, Georgette ne parlait plus de partir.

Un dimanche matin que François lui parut d'humeur conciliante, elle proposa de demeurer chez lui en attendant des nouvelles ; les Français ne tarderaient pas à reprendre la Fère :

— Je n'ai personne, lui dit-elle, ni parents ni amis, ailleurs qu'en territoire occupé. Je ne sais où aller. Vous avez une chambre libre. Voulez-vous que je reste ici?

Elle avait fait toilette, et ses traits rassérénés semblaient

rajeunis. Sa chevelure abondante relevée par un peigne de fausse écaille dégageait sa nuque. Son corsage échancré laissait le cou libre et révélait une poitrine bien modelée. Sa jupe, sans ornements, dessinait les hanches. Un petit mouchoir, tenu dans sa main, répandait un parfum de violettes. Elle s'était parée de ses bijoux.

Penchard la reconnaissait à peine : il découvrait une autre femme et la comparait à celles qu'il avait eues dans ses escapades à Reims. Son regard trahit l'émoi de ses sens.

— Je ne dis pas non... C'est à voir, fit-il au bout d'un moment.

— Oh ! vous savez, je ne vous gênerai guère... Nous nous arrangerons pour ma pension. Je ne suis pas difficile, et vous êtes un brave homme, vous me l'avez montré déjà. Maintenant que mon pied est à peu près guéri, je pourrai vous rendre quelques services, pour la basse-cour et la cuisine.

— A quoi que vous êtes bonne, avec de jolies petites mains comme ça ?

— J'ai été élevée à la campagne, vous savez. Et je ne suis pas aussi maladroite que vous le croyez.

— C'est entendu, alors.

Ils furent vite d'accord sur le prix. Pour achever de se le concilier, elle offrit de payer immédiatement. Il accepta, se récriant pour la forme :

— Vous aviez bien le temps ! Vous ne vous seriez point sauvée !

On allait se mettre à table.

— Excusez un moment, demanda François.

Et il alla chercher une bouteille empoussiérée.

— *Ils* n'ont pas su trouver cette cache-là non plus, dit-il en la débouchant. Vaut mieux que ce soit nous qui la buvions que les Prussiens !

Il choqua les verres et vida le sien aussitôt.

— A votre santé ! C'est du vin du pays, et il n'est pas

jeune, car il y a beau temps qu'il n'y a plus de vigne ici. C'est dommage, hein?

Le lendemain, François apprit par le vacher que Malvina Fresse était revenue. Il se rendit à Ronceray pour demander des nouvelles.

Il songeait, durant le trajet, à l'affaire conclue la veille avec la réfugiée. Au fond, il se félicitait qu'elle restât chez lui ; mais l'argent reçu d'elle lui causait moins de plaisir que la présence même de l'étrangère. Il murmurait tout en marchant.

— La mâtine! Elle vous a des yeux, mais des yeux!... Je n'avais pas remarqué; fallait-il que ces bougres de Prussiens m'aient tourné l'esprit à l'envers!...

Il trouva les Fresse assemblés. Du dernier train partant pour Paris qu'elles avaient pris ensemble à Dormans, Malvina était descendue à Château-Thierry, laissant Léonie continuer son voyage. Depuis, elle n'avait rien su de sa voisine, mais le plus difficile s'était passé sans encombres.

François s'en réjouit.

Ce jour-là, d'ailleurs, il envisageait toutes choses avec optimisme.

Il plaisanta Malvina qui narrait ses aventures: elle était allée jusqu'à Romilly-sur-Seine avec sa fille cadette. Son aînée avait quitté Reims juste à temps pour les rejoindre à Sézanne. Elle raconta l'anxiété durant la bataille, les étapes du retour sur des chemins embarrassés de fils télégraphiques que des hommes du génie s'occupaient à relever, — les fermes incendiées, les châteaux en ruine, et partout, sur la campagne autour de Montmirail, l'odeur pestilentielle des cadavres en putréfaction.

Puis on parla des gens du village. Beaucoup étaient revenus déjà. Un nom, prononcé par hasard, délia les langues, et François, dont la maison se trouvait trop loin de Rancourt pour qu'il connût les événements, fut mis au fait des scandales ; c'étaient bien des scandales, en effet. Les notions de morale et de pudeur semblaient, comme bien

d'autres idées, bouleversées par la guerre. Après tant de jours vécus dans l'angoisse, et tout près de la mort, les femmes éprouvaient une sorte de frénésie. Follement, sans plus réfléchir aux conséquences de leurs actions, beaucoup s'abandonnaient, au gré de leurs caprices. Trois ou quatre, que Louis nomma, témoignaient aux soldats tant de sympathie qu'elles partageaient avec eux jusqu'à leur lit. Surprises par leurs voisines, elles ne pouvaient rien nier, — mais les voisines non plus paraissaient bien n'être pas sans reproche... Il y aurait des drames au retour des maris!

— On dirait que la guerre leur met le diable au corps, conclut Louis Fresse, en riant. Dommage d'avoir notre âge, hein?

— Parle pour toi, mon vieux. Moi, je me sens rajeuni, répliqua François en partant.

Il se sentait en effet l'ardeur d'un jeune homme. Excité par ces récits, il marchait à grands pas sur la route.

Un couple, à son passage, se cacha derrière un buisson.

— Il n'y en a que pour les militaires, décidément, grommela-t-il.

Il songeait à la réfugiée. Pourquoi n'essaierait-il pas, lui aussi, de s'amuser comme les autres? Il en était bien libre, après tout. Mais il réfléchit aussitôt : Si Léonie revenait, où logerait donc l'étrangère? — Bah, il s'installerait lui-même dans le fournil et donnerait à sa sœur la chambre qu'il occupait. Et puis, rien ne disait que Léonie, si pondérée d'ordinaire, dût imiter la précipitation de Malvina et commettre l'imprudence de quitter un endroit sûr avant que toutes les menaces fussent dissipées. Qui pouvait affirmer que les Allemands ne regagneraient point une partie du terrain perdu?

Il eût volontiers souhaité que sa sœur restât longtemps éloignée...

De son côté, Georgette elle aussi songeait.

Les regards de François, son attitude, tout indiquait un

changement en lui. Sans doute était-ce un bonheur pour elle de s'être arrêtée à Rancourt...

Maintenant, Penchard surveillait ses manières et ses propos et tâchait, visiblement, à paraître un « monsieur ». — Elle, cherchait à se rendre utile dans la maison, et ces travaux rustiques, dont elle était déshabituée depuis longtemps, occupaient le vide des journées et lui rappelaient son enfance.

Un jour, il l'aperçut reprisant une chemise ; il admira la finesse du linge, et ses yeux, une fois encore, révélèrent son trouble.

Il prenait plaisir à prolonger les repas, retardant, pour rester davantage tête-à tête avec elle, le moment de gagner chacun sa chambre. Il racontait par le menu les cancans du pays, les scandales récents, mais il se gardait de blâmer ses voisines.

— Il n'y a pas de mal à faire ce qu'on veut quand on ne trompe personne, n'est-ce pas ? — concluait-il toujours. — Et puis, c'est la guerre et on ne peut pas vivre comme des saints dans leurs niches.

Elle riait franchement à ces récits. Pourtant, elle ne disait rien de sa propre existence ; mais il ne remarqua pas qu'il était seul à se livrer.

Il s'accoutumait si bien à cette existence nouvelle, qu'il en oubliait Léonie.

Une après-midi, tandis qu'il travaillait aux champs, le facteur passa sur la route. Il le héla :

— Tiens, Gustave ! Tu as donc repris ton sac ?

— Oui. On recommence. J'ai même une lettre pour toi.

— Pour moi ? Qui est-ce qui peut m'écrire ?

— Mademoiselle Léonie, bien sûr !

Il n'y pensait plus.

Il attendit d'être rentré pour lire commodément. Devant l'écriture de sa sœur, il se sentait mal à l'aise, comme aux soirs de marché, quand ses airs d'écolier pris en faute révélaient à la vieille fille les fredaines qu'il eût souhaité lui cacher.

Il tournait l'enveloppe dans ses mains, l'examinait et ne se décidait pas à l'ouvrir :

— C'est timbré de Lannion, Côtes-du-Nord, et c'est bien son écriture, pourtant... Elle n'est donc pas à Paris? Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver, bon sang ? Elle n'aura pas trouvé la cousine Adrienne... Mais pourquoi est-elle à Lannion ? Elle n'y connaît personne, à Lannion...

— Lisez, monsieur Penchard, et vous le saurez, conseilla Georgette, amusée par ce manège.

— C'est vrai. Mais pourvu que ça ne soit pas du malheur!

Léonie, en peu de mots rapportait les incidents de son voyage: Adrienne, folle de peur à l'idée d'un nouveau siège de Paris, avait emmené sa cousine en Bretagne et laissé la boutique à son mari. Là-bas, son fils était, en arrivant, tombé malade. Il était encore en danger. Elle suppliait tous les jours Léonie de ne pas l'abandonner. Elle prendrait à sa charge tous les frais de voyage et de séjour pour la garder jusqu'à la guérison de l'enfant. La vieille fille demandait conseil à son frère et s'informait de la récolte ; elle espérait que Villemaur n'avait pas trop souffert.

La figure de François s'épanouissait en lisant.

— Bonnes nouvelles ? interrogea la réfugiée.

— Oui, excellentes... C'est-à-dire, euh... oui... ma sœur est en Bretagne avec une parente dont le fils est malade. Elle ne peut pas la laisser dans l'embarras, n'est-ce pas ? Faut rendre service au monde quand on le peut. Je vais lui répondre tout de suite qu'elle peut rester.

— Mademoiselle Léonie est comme vous, Monsieur Penchard... Aussi obligeante sûrement. C'est de famille !

Il rougit de plaisir.

Le soir même, il écrivit à Léonie, et sa lettre fut pleine de prudence et d'habileté. D'abord, il la rassurait : la ferme était intacte ; une bonne partie de la récolte était sauvée ; point de gros dégâts, en somme, seulement des poules, des lapins, des œufs et du vin volés par les Allemands, un peu de fourrage gaspillé. Les cultivateurs voisins perdaient beau-

coup plus, les uns des bestiaux, d'autres des meules entières brûlées. Mais on se battait encore sur l'Aisne, on entendait toujours le canon et l'avenir restait bien incertain. Il valait donc mieux, de toutes façons, faire plaisir à la cousine, — puisque cela ne coûtait rien, — et attendre encore, car on n'était qu'à demi sûr que les Prussiens ne reviendraient pas.

Il hésitait, de phrase en phrase, à parler de Georgette. Enfin, il annonça, en un post-scriptum de trois lignes, qu'une femme de la Fère, blessée et incapable de continuer sa route, s'était arrêtée à Villemaur le trois septembre, juste avant l'arrivée des premiers Allemands, et qu'elle payait pension.

Sa joie éclata quand il eut achevé. Il voulut porter immédiatement sa réponse à la boîte du village et, comme le temps était beau, il offrit à Georgette de venir avec lui.

— Heureusement qu'il n'y a personne dehors à cette heure-là, lui dit-il après quelque pas, — on nous prendrait pour deux amoureux !

— Vous allez trop vite pour moi, Monsieur Penchard, répondit-elle. Et elle dégagea son bras qu'il avait passé sous le sien et qu'il serrait contre lui.

VII

Il rentra très agité.

Vingt fois, au cours de la promenade, il avait cherché quelque fadaise, mais les mots n'étaient pas venus. Comment lui, d'ordinaire, fort entreprenant avec les femmes, restait-il coi devant celle-là ? Comment n'avait-il pas même tenté de reprendre le bras qu'elle avait retiré ? Il se jugeait plus niais qu'un gamin, indigne de sa réputation d'homme à bonnes fortunes. Après tout, Georgette était comme les autres. Il fallait seulement oser. Eh bien ! il oserait. Et il s'endormit en rêvant aux voluptés qu'il goûterait bientôt.

Mais, en présence de la réfugiée, son audace tombait. Parfois un regard, une intonation, une parole même, semblaient l'encourager. A l'instant où il ne doutait pas qu'elle se fît complaisante, un brusque changement d'attitude lui

révélait sa méprise et l'inanité de son espoir. Auprès d'elle l'expérience de ses amours faciles ne lui servait de rien. Il n'avait jamais vu de femmes qui lui inspirât à la fois tant de désirs et tant de timidité. S'il risquait une allusion ou bien une plaisanterie à double sens, elle paraissait ne pas comprendre et ses traits n'exprimaient ni l'approbation ni le blâme ; s'il montrait le visage dépité d'un amoureux éconduit, elle se faisait, au contraire, enjouée et rieuse, mais sans jamais rien dire qui l'engageât.

— C'est bien simple, elle ne fait pas plus attention à moi que si je n'existais pas, — conclut-il au bout de huit jours. — Il faudra que je me décide à lui mettre les points sur les *i*.

Il se trompait.

Georgette connaissait trop les hommes pour ne pas deviner son hôte. Elle l'observait, et sans exagérer le mérite d'une pareille conquête, il ne lui était pas indifférent de susciter des désirs ; leur éclosion était quand même un hommage. Habituée à recevoir des compliments exprimés parfois sans plus de délicatesse, il lui plaisait de n'en être pas tout d'un coup sevrée. Le trouble de François divertissait le séjour monotone de Villemaur. Mais, par prudence, elle feignait de ne rien voir: c'était, croyait-elle, le meilleur et le plus sûr moyen de gagner du temps et de réserver l'avenir. Car une chose était certaine, hélas : le peu d'argent sauvé dans sa fuite s'épuiserait bien vite dès qu'il lui faudrait quitter ce pays. Quel sort l'attendrait ailleurs? Tenter fortune à Paris ? La peur de l'inconnu la retenait et une apathie presque invincible. Plus jeune, elle n'eût pas hésité ; maintenant, la confiance en soi lui manquait. Elle ne savait aucun métier ; de plus habiles qu'elle parvenaient juste à vivre. L'existence lui semblait précaire. Elle redoutait le dénuement et l'hôpital, après un long temps de déchéance et de misère, et se trouvait sans courage pour affronter tant de hasards. Elle sentait toute énergie brisée en elle par les tribulations récemment endurées... Alors, mieux valait lais-

ser passer l'orage dans cet abri momentané. Pourtant, il importait que l'attente ne fût pas trop onéreuse, et Penchard pouvait la servir. La tâche n'était pas malaisée, il y fallait seulement un peu d'adresse. C'était un jeu d'encourager François sans lui rien accorder. Tout ce qu'elle refuserait gagnerait du prix aux yeux de son hôte en lui semblant très difficile, mais non pas impossible à obtenir un jour, — car elle éviterait de le rebuter formellement.

Son instinct l'avertissait.

Il était nécessaire de ne faire naître aucune médisance. Il ne fallait pas que Léonie fût prévenue défavorablement par des racontars, si elle rentrait bientôt à Rancourt. Jusqu'ici, personne ne s'était occupé de la réfugiée. On ne l'avait pas vue dans le village. Elle ne pourrait cependant se tenir cloîtrée, sans risquer d'éveiller, à la longue, des soupçons.

Elle résolut de faire quelques sorties, — mais elle affecta la plus grande simplicité dans sa toilette et dans son maintien.

Sous prétexte de ménager ses souliers et ses vêtements sur les chemins boueux, elle chaussa les sabots de Léonie et se couvrit d'une vieille pèlerine. Elle enfermait ses bijoux dans son sac avant de partir. Seulement, à la maison, dépouillée de cet accoutrement, elle retrouvait sa coquetterie.

Pour mieux plaire, Penchard, lui aussi, prenait soin de sa toilette. Il quittait sa blouse en rentrant, endossait un veston et portait maintenant tous les jours de la semaine un faux-col avec une cravate bleue, ornée de pois blancs très larges. Il ramenait habilement sur le milieu de la tête ses cheveux rares, bien séparés par une raie très droite.

Mais il n'osait toujours pas se déclarer.

Il écoutait en soupirant tout ce que Georgette lui disait. Elle lui fit un récit de son existence, irréprochable et banale. Elle ne dit rien qui ne fût vrai, mais elle omit tout ce qui eût pu la compromettre.

Il crut bon de répondre à cette confidence par une semblable marque de sympathie, et narra sa vie par le menu. Il fit ressortir avec chaleur l'analogie de leurs deux destinées. Il se plaignit d'être resté veuf, — car il aurait su rendre heureuse la femme qui l'eût aimé. Comme il avait du bien, elle n'eût eu rien à souhaiter, pour peu qu'elle se fût montrée raisonnable. Et n'était-ce pas triste, à son âge, de rester seul au monde avec sa vieille sœur ?... Et même en ce moment où il aurait pu, comme tant d'autres autour de lui, s'amuser, il n'en avait pas le cœur. (Elle devait comprendre pourquoi.) — Des allusions, accompagnées de clignements d'yeux, emplissaient son discours.

Mais elle ne parut point les entendre, — et la veillée s'écoula, comme les précédentes, sans que Penchard eût avancé d'un pas. Le spectacle de la débauche, les racontars licencieux aiguisaient ses désirs et ajoutaient à ses regrets. Il dédaignait maintenant les occasions faciles dont il s'était contenté jusque-là. Il s'énervait et, sa timidité, se muant soudain en hardiesse folle, il voulut, d'un coup, rattraper le temps perdu.

Un soir, — il avait gardé l'air sombre et préoccupé pendant le repas, — il se leva dès la fin du souper et vint auprès de Georgette. Il était seul avec elle.

— Ça ne peut pas durer, dit-il brusquement.

Elle avait pris son ouvrage et cousait sous la lampe.

— Non, ça ne peut pas durer, répéta-t-il en s'asseyant auprès d'elle.

— Qu'est-ce qui ne peut pas durer, Monsieur Penchard ? demanda-t-elle.

— Vous le savez bien, parbleu.

— Mais non, je vous assure...

— Il y a que vous me rendez fou !

— Moi ? Je vous rends fou ?

— Oui, vous, bien sûr !

Il lui prit les mains ; elle s'efforça de les retirer, mais il les serra plus étroitement.

— Je vois que vous devenez fou, en effet. Voyons, monsieur François, nous ne sommes plus des enfants, ni vous ni moi...

Il la tenait dans ses bras et cherchait sa bouche.

— Finissez..., mais finissez donc, voyons. Pour qui me prenez-vous ?

Il promenait ses lèvres sur le cou de la femme.

— Si vous continuez, je crie et je vous mords !

Elle parvint à se dégager et s'enfuit dans sa chambre. Il voulut la poursuivre, mais s'embarrassa dans une chaise et faillit tomber. Il entendit le bruit de la clef tournant dans la serrure.

— Allons, ouvrez-moi, dit-il.

Puis, au bout d'un silence, d'une voix plus humble, il répéta :

— Ouvrez, je vous en prie... J'ai tant de choses à vous dire ! Il faut que je vous parle... Si vous saviez !

— Vous n'êtes pas assez sage, ce soir. Bonne nuit !

Et elle ne répondit plus à ses supplications.

IX

Enfermée, Georgette réfléchissait aux conséquences de cette scène.

Elle en éprouvait en même temps de l'inquiétude et de la joie. Heureuse de voir Penchard si bien enflammé, elle se demandait toutefois comment se résoudrait l'aventure. Elle craignait que le dépit lui inspirât un revirement subit. Elle doutait encore de son influence, car elle n'avait aucun gage assuré. Il pouvait la chasser ou, tout au moins, lui rendre la vie impossible à Villemaur. Il fallait donc éviter le retour de pareilles scènes — et lui montrer qu'elle valait mieux qu'un caprice...

Quand ils se retrouvèrent le lendemain, elle conserva son attitude habituelle. François, fort gêné, appréhendait une semonce. Malicieusement, elle l'observait, semblant attendre qu'il parlât le premier.

— Vous m'en voulez ? lui dit-il, lorsqu'ils furent seuls.

— Il y aurait de quoi !

— Je ne dis pas... et pourtant, ça n'est pas absolument ma faute...

— Pas votre faute ? Allons, ne recommencez pas, hein ? Seriez-vous aussi brute qu'un Allemand ? Vous jetterez-vous, comme hier, sur une pauvre femme sans défense que le hasard conduisit chez vous ?

— Ça n'est pas pareil, Madame Georgette ! Ah, non ! Il ne faut pas redire ça. Je ne vous veux pas de mal, moi !

— Vous m'en avez fait.

— J'étais fou.

— Je veux bien le croire. Mais si vous deviez recommencer, eh bien...

Elle hésitait. Il demanda :

— Qu'est-ce que vous feriez ?

— Je m'en irais tout de suite.

Il répliqua sans même réfléchir :

— Je vous suivrais, moi.

— Me suivre ! Décidément, oui, vous êtes fou. Et votre ferme, vos terres ? Et que dirait-on dans le pays ?

— Je m'en moque bien !

— Et votre sœur ?

— Est-ce que ça la regarde, ce que je fais ?

— Mais on dirait que c'est moi qui suis une pas grand' chose. On dirait que je vous ai enlevé ; c'est à moi qu'on s'en prendrait. N'est-ce pas assez malheureux d'avoir tout perdu à cause de cette guerre !... mon Dieu !

— Alors vous voyez bien qu'il faut rester ici.

— Mais si votre conduite m'en chasse ?

— Ah ! excusez-moi. Je ne pense plus qu'à vous... Tenez, de savoir que vous êtes là, que vous vivez là, si près de moi, séparée seulement par l'épaisseur d'une porte, que vous dormez là, toutes les nuits... moi, je ne dors plus. Je suis tout le temps à penser à vous, je me retourne comme un possédé sur mon matelas... Ça n'est plus une existence, ça !

Et vous auriez le cœur de vous en aller sans moi ? Ah ! non. Je ne vous laisserais pas faire. Il faut rester. Je serai « sage », comme vous dites.

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

— Je vous le dis.

— Alors, il faut vous croire sur parole ?

Ils s'étaient tus et demeuraient en présence, embarrassés l'un et l'autre.

— Vous dites que vous avez tout perdu ? reprit-il au bout d'un moment.

— Mais oui. Et je ne retrouverai probablement rien. Tout doit être pillé, volé, disparu, à l'heure qu'il est.

— Ça doit être dur, ça ; je me mets à votre place. J'y ai déjà pensé... Ça m'embête de vous prendre votre argent, si peu que ce soit, dans ces conditions-là... Non, vrai, ça ne se peut pas. Si vous vouliez... m'écouter, on s'arrangerait autrement.

Elle feignit de ne pas comprendre pour l'obliger à préciser.

Les yeux de François luisaient.

— Eh bien, que feriez-vous ? demanda-t-elle.

— Si vous vouliez... être gentille avec moi, je vous tiendrais quitte.

— Comment, vous osez profiter de mon malheur pour me proposer un pareil marché !

Elle n'avait pas supposé que la conversation dût aboutir aussi promptement à cette proposition trop nette. Elle ne voulait pas rebuter tout à fait Penchard, mais elle sentait trop de risque à le satisfaire. Des larmes vinrent et la tirèrent d'embarras.

— Moi qui déjà vous considérais comme un ami ; moi qui me réjouissais d'être venue chez un brave homme... Mais non, vous êtes comme les autres, alors, et même pire ! Ah, Monsieur Penchard, je vous croyais plus de cœur !

Elle répétait entre deux sanglots :

— Je suis toute seule au monde... j'ai tout perdu, et vous profitez de ma misère !

Très rouge et fort dépité, il restait devant elle, balbutiant des excuses :

— Ne pleurez pas, Madame Georgette... ne pleurez pas, voyons. Ça m'a retourné le sang de vivre à côté d'une personne comme vous. C'est pas ma faute, je vous assure. Je ne sais pas faire les compliments comme les beaux messieurs de la ville, moi. Je n'ai pas l'habitude. Je vous ai dit tout bêtement des choses... parce que... j'en perds la tête ! Il ne faut pas m'en vouloir.

Elle continuait de pleurer, mais, redevenue maîtresse d'elle-même, et le voyant tout à coup docile, elle réfléchissait au moyen de tirer parti de cette nouvelle capitulation.

— Je veux bien vous pardonner, monsieur Penchard, lui dit-elle. Je veux bien croire que vous n'êtes point un méchant homme... bien que...

— C'est la faute à la guerre, aussi. Tout ce qu'on a vu, cette existence-là, à la fin, on finit par ne plus savoir.

— Allons, je veux bien : faisons la paix.

Elle lui tendit la main. Il y mit la sienne.

— Restons bons amis, conclut Georgette. Ça vaut mieux, croyez-moi.

X

Pendant l'après-midi, François arracha des pommes de terre dans le clos, et rumina ses déconvenues de la veille et du matin. Parfois, il s'appuyait sur sa bèche, essuyait son front en sueur, et, cherchant un moyen de reprendre l'avantage, se désolait de n'en point trouver. Il ne pouvait renoncer à la réfugiée ; il la désirait trop, et la vanité autant que sa passion naissante le poussaient.

Georgette, elle aussi, restait préoccupée, et quelques jours s'écoulèrent dans la contrainte, mais sans aucun incident. De longs silences embarrassés gênaient leurs conversations.

Un soir, Penchard rapporta la réponse de sa sœur : Léonie attendrait en Bretagne la guérison du petit cousin ;

le médecin redoutait des complications au cours d'une convalescence longue et difficile. Il fallait laisser le malade au grand air et retarder le retour à Paris. Bien que la famille se montrât fort prévenante, Léonie s'ennuyait, disait-elle, dans ce pays trop différent du sien pour lui plaire. Elle s'inquiétait de la ferme, mais espérait que tout allait bien malgré son absence, et que la pensionnaire payait régulièrement.

Ces nouvelles rendirent à Penchard sa belle humeur. Il lut à Georgette quelques passages de la lettre et les commenta. Il s'était assis auprès d'elle. Tout en l'écoutant, elle s'appliquait à son ouvrage ; elle tenait sur ses genoux croisés l'étoffe épinglée à sa jupe, et cette pose découvrait sa jambe plus qu'à demi. Elle s'aperçut que François la regardait et changea d'attitude. Il rougit, mais, la devinant troublée elle aussi, il crut l'occasion propice et lui dit :

— Ça m'ennuie, madame Georgette, de vous voir travailler comme ça sans répit. Vous allez vous tuer.

— Mais non. Et puis, il faut bien.

— Je voudrais reprendre Joséphine, la servante qui était ici avant la guerre. Elle est partie le matin de votre arrivée. J'irai voir demain chez sa mère.

— C'est inutile. Je ne suis pas fatiguée... Vous trouvez donc que la maison n'est pas bien tenue ?

— Peut-on dire ! Mais c'est justement parce que vous vous donnez trop de mal. Vous n'arrêtez pas du matin au soir.

— Croyez-vous que je sois habituée à ne rien faire ?

— Je ne dis pas. Mais vous n'avez pas si bonne mine en ce moment. Vous vous fatiguez trop.

Il s'efforçait évidemment de se faire pardonner. Elle répliqua :

— Je me porte à merveille, et ce n'est pas l'instant d'augmenter les dépenses. L'argent s'en va bien assez vite, et personne n'en gagne... Mademoiselle Léonie serait-elle contente si elle savait ce que vous voulez faire à cause de moi ?

— Ça ne la regarde pas, d'abord !.. Ah ! vous êtes une femme joliment organisée vous aussi !... Tenez, il faut que je vous dise quelque chose qui me trotte dans la tête depuis l'autre jour. Vous avez dû me juger mal après ce que je vous ai dit. Ne le niez pas. — Mais vous voyez que je suis raisonnable, hein ?... Eh bien, j'ai du mérite, allez !

— Et il faudrait sans doute que je vous en sois reconnaissante ? dit-elle en souriant. — Vous me demanderez de vous en récompenser ?

— Oui. Mais seulement en me laissant vous dire comme ça, gentiment, sans vous fâcher, que je pense à vous tout le temps, jour et nuit. C'est plus fort que moi... Tout le temps, si vous saviez !

— Monsieur François, je sais bien que vous allez recommencer...

— J'ai bien trop peur de vous faire de la peine, maintenant ! Dire que je vous ai fait pleurer, moi qui voudrais, au contraire, vous rendre si heureuse ! Je m'en veux plus que vous ne m'en voulez ; c'est ma punition. Dites-moi que vous me pardonnez.

— Je vous l'avais déjà dit ; mais, puisque vous le demandez comme cela, je vous le répète : oui, je vous pardonne.

— C'est oublié, bien vrai ?

— C'est oublié.

— Je voudrais être sûr, aussi, que vous pensez toujours ce que vous m'avez dit... vous savez, que vous me considériez comme votre ami... Je voudrais être sûr que je ne vous déplais pas plus qu'un autre, que je ne suis pas pour vous tout à fait comme un étranger, comme n'importe qui.

Il reprenait confiance.

Par une sorte de dédoublement de son esprit, il écoutait son propre discours, l'analysait, et, se convainquant lui-même, s'applaudissait de trouver tant de choses à dire et si persuasives. La douceur, il en était maintenant certain, réussirait mieux que la violence ou le badinage. L'expé-

rience présente était un encouragement à persévérer : avec un peu de patience, s'il savait profiter des circonstances favorables, il triompherait.

Georgette ne répondait pas.

Mais n'était-ce point beaucoup, déjà, qu'elle entendît sans les interrompre les propos qu'il lui tenait ? Et pour l'enjôler plus aisément, la voix de Penchard se faisait tendre et câline, comme lorsqu'on parle aux petits enfants.

Elle avait abandonné son ouvrage. Les paupières baissées, elle gardait une pose énigmatique et semblait suivre un songe.

Lui, s'échauffait, se grisait en parlant.

Dix heures sonnèrent. Elle lui tendit la main. Il la pressa longuement dans les siennes, et, sans avoir rien dit, elle se leva pour rentrer dans sa chambre.

Il était heureux. Il croyait toucher le but, mais, réfléchissant, il décida, pour mieux réussir, de lui promettre tout ce qu'elle demanderait. Il verrait bien, plus tard, comment échapper, s'il était nécessaire, aux conséquences de ses promesses...

Et le lendemain, à la veillée, il recommença. Il mêlait, cette fois, à l'expression de ses sentiments des projets d'avenir, — qu'un reste de prudence l'empêchait pourtant encore d'engager formellement. Mais, comme le soir précédent, il s'anima, plaidant sa cause avec une chaleur qu'il eût souhaité faire partager à Georgette. Comme elle se taisait toujours, il oublia tout calcul, et, à bout d'arguments, lui proposa :

— Si je vous demandais d'être ma femme ? Si je vous demandais de nous marier pour tout de bon, là, devant le maire et le curé ?

Elle parvint à rester impassible.

— Il faudrait au moins réfléchir, monsieur François... Vous me prenez au dépourvu. Vous me connaissez à peine...

— Je vous connais assez pour savoir que je ne peux plus vivre sans vous. Dites, voulez-vous ?

— Pourquoi tant se presser ? Pourquoi me forcer à répondre oui ou non dès aujourd'hui ? Et si vous regrettiez demain ? Soyons donc plus raisonnables.

— Ah ! vous parlez toujours de raison, vous !

— Il faut bien que j'en aie pour deux, puisque vous n'en avez plus du tout !

— Vous me laissez espérer ? Vous ne dites pas non ?

— Je ne peux pas vous empêcher d'espérer ce que vous voudrez...

Et, ce soir-là, elle lui abandonna ses mains à baiser et ne se dégagea qu'au moment où les lèvres de François devinrent trop hardies.

Le lendemain, tandis que Penchard était dans les champs avec les domestiques, un groupe d'artillerie fit halte devant la ferme, et des soldats entrèrent. Sur leurs écussons Georgette lut le numéro d'un régiment de la Fère, et une terreur soudaine lui fit craindre la ruine de ses projets. Tous les officiers la connaissaient. Dix ans plus tôt, un jeune lieutenant l'avait enlevée au comptoir d'une pâtisserie de Saint-Quentin, où elle s'était placée, à la mort de son mari. Elle avait eu plusieurs amants dans la garnison. Puis sentant venir le déclin, elle espérait trouver un célibataire près de la retraite qui l'épousât pour aller vivre avec elle bien tranquillement... La guerre avait dénoué sa dernière liaison sans espoir de retour. Depuis qu'elle apercevait le moyen d'assurer son avenir, elle tremblait qu'un hasard instruisît François. Si les artilleurs restaient à Rancourt, elle ne pourrait cependant se tenir cachée jusqu'à leur départ ; un mot suffisait pour tout perdre... Elle interrogea les hommes : ils s'installaient dans un bourg voisin, mais ignoraient pour combien de temps. Alors, elle vécut dans l'angoisse, redoutant à chaque minute quelque visite inopportune ou quelque indiscrétion.

Penchard remarqua le trouble de la réfugiée, mais, heureusement, l'attribua aux hésitations de Georgette, et, soucieux de les vaincre, il redoubla ses cajoleries.

Les artilleurs partirent enfin, et des dragons arrivèrent. François dut loger un peloton. Les allées et venues des hommes gênaient ses projets. Il crut voir qu'un lieutenant, durant le pansage, regardait Georgette avec insistance. Il en prit de l'humeur et ne sut pas dissimuler sa jalousie.

— Déjà ! lui répondit-elle. Ça ne donne pas envie de vous avoir pour mari, savez-vous !

— Si je l'étais seulement, je saurais bien...

Pourtant elle manœuvra si bien qu'il l'entendit, un matin, tancer l'officier trop entreprenant. Il en conçut une joie énorme, comme d'échapper à quelque grand péril, et multiplia ses démonstrations de tendresse.

Habilement, Georgette excitait la passion de François sans répit. Elle se montrait coquette, tout en feignant l'innocence, et le mettait au supplice. Il s'enferrait chaque jour davantage, oubliait ses ruses, et, n'obtenant rien, tandis que ses désirs s'exaspéraient, il en venait à souhaiter sincèrement tenir ses promesses, s'il ne la devait posséder qu'à ce prix.

Quand Georgette estima sa victoire complète et définitive, elle se laissa, non sans peine, arracher un *oui*, à peine murmuré. Et François trouva sur les lèvres de la réfugiée un avant-goût des félicités dont l'envie, sans cesse accrue, le harcelait.

XI

Des motifs différents les poussaient l'un et l'autre à hâter leur mariage.

En quittant la Fère, elle avait emporté son livret de famille, sans prévoir, à ce moment, qu'il dût lui servir à ces fins. Les formalités légales, qui eussent traîné fort longtemps, se trouvèrent, grâce à cela, réduites au minimum et grandement simplifiées.

Penchard vivait dans l'impatience, bien que Georgette lui permît quelques menues privautés. Mais, résolue à se défendre jusqu'au dernier moment, elle montrait une adresse

nfinie à déjouer les hardiesses de François. Le peu qu'elle ıccordait échauffait sans les apaiser les sens de son futur nari. Pourtant, à le mieux connaître, elle se félicitait : il 'était point un méchant homme ; elle était sûre, et pour ongtemps, de le tenir sous sa domination ; rien ne la choquait trop dans les manières ni les habitudes du fermier ; ıu surplus, il se laisserait aisément façonner comme elle le voudrait. Une pensée gâtait parfois le bonheur de Penchard : l ne savait comment annoncer à Léonie sa résolution, et le erme approchait sans qu'il s'y décidât. Habituée à tenir son frère en tutelle, elle blâmerait cette émancipation soudaine. Il redoutait les discussions désagréables qu'elle ne manquerait point d'engager à son retour. Il n'osait demander conseil à Georgette, par délicatesse, et surtout parce qu'il voulait paraître devant elle indépendant et maître de ses actions. Pour se prouver à lui-même son affranchissement, l reprit Joséphine à son service, et la réfugiée, cette fois, ne fit plus d'objections.

Une nuit, Penchard sortit furtivement. Malgré ses précautions, le bruit de la porte refermée réveilla Georgette. Elle souleva les rideaux de sa fenêtre et vit François creuser un trou dans le potager, puis en retirer un coffret. Quelques jours plus tard il lui fit présent d'une bague.

Le jour du mariage arriva sans qu'il eût écrit à sa sœur : l prétendrait que la poste avait perdu la lettre ; ainsi Léonie ne pourrait rien devant le fait accompli.

La cérémonie fut très simple. Les circonstances, l'état de veuvage des deux nouveaux époux, expliquaient ce manque d'apparat. Les témoins et les Fresse furent seuls invités au repas, préparé par Joséphine et la servante de Ronceray.

— Dommage que Mlle Léonie ne soit pas venue, dit Malvina, comme on allait se mettre à table.

Elle soupçonnait quelque mystère.

— Je n'y comprends rien, répliqua Penchard. Il faut croire qu'elle n'est plus à Lannion, ou que mes lettres se sont égarées.

Mais ce propos l'avait troublé, et le festin commença sans gaîté.

Des silences, que personne n'osait rompre, glaçaient les convives. Ils observaient curieusement la mariée, et leurs visages ne laissaient rien deviner de leurs pensées. Georgette s'efforçait de paraître aimable, désirant se concilier ses voisins. Penchard versait largement les meilleurs vins de sa cave.

Au dessert, on s'anima.

Fresse but à la santé des nouveaux mariés. Les verres furent choqués à la ronde, puis, tandis que François faisait sauter le bouchon d'une autre bouteille, Louis entonna le couplet d'une chanson traditionnelle dont le refrain fut repris en chœur par les assistants.

XII

Tous célébraient l'amour et le bon vin, quand un vieux cabriolet s'arrêta dans la cour, — et Léonie parut.

Stupéfaite, elle demeura sur le seuil.

— Bien, vous ne vous ennuyez pas ici ! dit-elle au bout d'un moment.

Penchard se leva pour aller au-devant de sa sœur. Il ne savait que dire, et balbutia :

— Tu as fait bon voyage ? On ne t'attendait plus.

Comme elle ne répondait pas, il reprit de l'aplomb et ajouta plus bas :

— On dirait que tu tombes de la lune. Tu n'as donc pas reçu mes lettres ?

Mais déjà Malvina s'empressait :

— Quelle bonne surprise d'arriver pour le jour de la noce, Léonie ! La famille est au complet.

— La noce ? A qui donc cette noce ?... demanda la vieille fille.

— Mais la noce à François. Vous ne savez donc rien ? D'où arrivez-vous ? Embrassez votre belle-sœur, au moins.

Et Malvina regarda Louis en clignant, d'un air qui s

gnifiait : Je ne m'étais pas trompée. Nous allons nous amuser !

Penchard s'était ressaisi, bien décidé de jouer jusqu'au bout son rôle. Il insista.

— Embrasse ma femme, qu'on te dit !

— Tu es donc marié ?

— De ce matin. Tu le sais bien, puisque je te l'ai écrit ! Mais ne fais pas une figure d'enterrement comme ça. Ce n'est pas de circonstance aujourd'hui.

— Ah ! je m'en doutais ! fit-elle à mi-voix. Mais on causera plus tard.

— Tout de suite, si tu veux, répliqua-t-il sur le même ton.

— Ne m'en défie pas !

— Ah ça, mais, est-ce que j'ai le droit de me marier ? Est-ce qu'il fallait ton consentement ? Est-ce que je suis le maître, oui ou non ?

— C'est bon. Je vois que je suis de trop ici. Je m'en retourne chez Adrienne.

— Je ne te chasse pas, Léonie.

— Mais tu ne me retiens pas, hein ?

Georgette, auprès d'eux, tâchait d'apaiser la dispute commençante :

— Ma chère belle-sœur, asseyez-vous, que nous fassions connaissance, dit-elle aimablement.

— Vous, d'abord, je ne vous connais pas !

— Ah ! tu le prends comme ça ? Eh bien, tu peux t'en aller. Qu'est-ce qu'elle te dit de malhonnête, ma femme ?

— Je m'en vais, et tout de suite, encore !

Elle ouvrit la porte :

— Ne dételez pas, ça n'est pas la peine, cria-t-elle au cocher.

Elle entra dans son ancienne chambre. Les convives, affectant la discrétion, étaient sortis déjà.

Georgette rejoignit Léonie qui faisait des paquets.

— Voyons, ne vous en allez pas comme cela... Je suis sûre que François ne voudrait pas... et moi-même...

— Je n'ai que faire ici tant que vous y serez, vous ! Espèce de mendiante... Ça vient on ne sait d'où, ça profite de la guerre pour prendre la place d'une honnête femme !

Comme son frère arrivait, elle ajouta :

— Je voudrais que les Prussiens reviennent ! Mais ça n'est pas la peine ; elle te les mangera bien toute seule, tes quatre sous !...

Et elle partit.

. . . .

Georgette et François, gênés par l'éclat de cette scène, restaient l'un auprès de l'autre. Le bruit des roues décrut lentement sur les cailloux du chemin.

— Bah ! fit Penchard en dégrafant le corsage de sa femme quand le silence fut revenu, — nous n'avions pas besoin d'elle, n'est-ce pas ?

RENÉ DUMESNIL.

LES HORIZONS

—

Pour Francis Vielé-Griffin.

Vers l'horizon.....
S'en vont
Toutes les routes....
C'est là-bas que le ciel et la terre se touchent
Et c'est aussi là-bas qu'il faut que nous allions.

Le temps nous pousse
Par les épaules et par les mains,
Il nous faut suivre le chemin.
Tu chercherais au ciel en vain
La brume douce,
Qui ressemblait à tes doutes
D'hier.

La route est claire,
L'azur du ciel a l'air
D'un grand lac tranquille....
Et l'heure agile
Te sourit.
A travers les nuages amis
La lumière a chassé le doute.
Prends le chemin ou prends la route,
Il n'y a pas d'ombre à midi.

★

L'herbe est plus verte...
Par la fenêtre ouverte

Rentre le vent.
La girouette crie,
L'orage qui menace a mis sur la prairie
Une lumière de printemps.

L'orage est là, l'orage gronde.
Les blés en houle
Comme la mer
Déferlent, et le tonnerre
Roule à l'horizon, où le ciel
Est couleur de palombe.
Des gouttes tombent
Maintenant.
Il semble qu'indéfiniment
Les nuages blancs
De l'Occident
S'écroulent,
Comme quand,
Au printemps,
Le vent brûlant
Effeuillait les fleurs de pommiers.

Devant ce souvenir ton cœur serait-il triste ?
Se pourrait-il qu'en lui persistent
Quelques reflets
De ce printemps dernier,
Où ta bien-aimée
Passait, se penchait, et riait...
Ta bien-aimée,
Qui mourut en ton songe
Sans mourir en ta chair?

A présent, l'ombre s'allonge
Sur les gazons trop verts.
Et les fleurs du pommier se sont toutes fanées.
N'évoque plus la bien-aimée...

Mais s'il fallait une caresse
A ta tendresse réveillée,
Referme ta fenêtre ouverte, au vent qui baisse,
Et pose ton front lourd sur la vitre mouillée...



Aux jours d'orage ont succédé
Les beaux jours clairs, les jours d'été
Sur la campagne féconde,
Où l'on voit à nouveau, parmi les champs de blé,
Les filles de vingt ans tressant les gerbes blondes.

L'horizon à la ronde
Est si calme
Que l'on n'entend au loin que le chant des cigales
Et que l'âme,
Endormie, on dirait, au rythme de ces bras,
Ne se souvient plus d'aucune
Amertume,
Et ne souffre pas.

Et l'heure et l'horizon, les cœurs unis ensemble,
Se mêlent en couronne au front du jour d'été ;
Et rien ne tremble
Dans l'air d'après-midi où le vent a passé,
Que la feuille du tremble,
Que son ombre qui flotte,
Que l'herbe,
Un peu trop haute,
Et que les gerbes
De blé.

★

Mais dans l'espace
De Juin
Les heures passent,

Comme le sable,
Dans ta main.

Dans le silence,
Où se balance
L'horizon sans fin,
L'heure qui passe n'est pas vaine,
Et le blé que tu vois mûrit pour notre pain.

La lumière en fuyant monte au faîte des chênes,
Mais le soir revient.

★

Le soir... n'entends-tu pas
Ses pas
Sur la mousse?...
Ils glissent, l'on dirait le bruit des robes douces...

Le soir... N'entends-tu pas
Sa voix
Sur les coteaux
Qui dorent ?
L'on dirait la chanson sonore
Des angélus et des troupeaux.

Le soir... Ne vois-tu pas
Son ombre sur la route ?
Elle aura gagné bientôt toute
La prairie.
Tu seras seule,
En face de ces choses mystérieuses
Et comme infinies...

Tu seras seule et cependant il y a la vie...

★

Malgré que l'horizon lentement soit passé
Du mauve des lilas au bleu des campanules

Et qu'elle soit semblable à celle du passé,
La vie anime encor les fleurs du crépuscule...
Elle est tout près de toi,
Si près qu'en ton cœur même
Tes poignets ne sauraient l'empêcher de bondir
Vers quelque joie,
Ou quelque peine,
Vers ce que l'on commence et ce qui doit finir.

De toutes parts la loi t'enserre de ses nombres.
Pourquoi
Tendre en vain
Tes mains?
Elle n'arrêteraient ni la douleur, ni l'ombre,
Ni cet oiseau tardif qui vole vers le bois.

Mais l'espace est si grand que la nuit nous dispense
Qu'il laisse place à notre foi.
Vois
Cette étoile lointaine,
Dont la lumière danse,
Et vois ce que tu crois.

Sous le vent rafraîchi les pauvres fleurs se touchent,
Des hommes peinent...
Des femmes prient...
Des enfants sans souci
Joignent leurs bouches.

★

Ne laisse pas dans ce voyage,
Où tes rêves te conduiront,
Trop de toi-même... Il est plus sage
De ne goûter sur ton visage
Que le vent frais du paysage,
Non les baisers de l'horizon.

Car l'irréel nous prend si vite
Que nous restons brisés de sa course rapide,
Quand une fois nous l'avons suivi,
Le front brûlant, les tempes vides,
Et les doigts désunis...
Mais si, tentés
Par quelque clarté
Griffant de son rayon les ombres oublieuses,
Tes yeux s'étaient rouverts sur les blés argentés,
Regarde... et souviens-toi que la nuit est heureuse
Et que l'étoile au ciel pèse d'un poids si lourd
Qu'elle ramènera demain l'aurore neuve,
Et la splendeur, neuve toujours,
De sentir ton cœur d'homme battre en face du jour.

JEAN DE COURS.

LE
SYMBOLISME ÉSOTÉRIQUE

Il faut avoir un peu de folie qui ne veut avoir plus de sottise.
MONTAIGNE.

Au XVIIIe siècle, toute la France, prise d'une crise de sensiblerie, s'était mise à larmoyer avec Rousseau et ses petits poètes, fabricateurs d'idylles. Au XIXe siècle, prise d'une crise de neurasthénie, elle se met à geindre avec Chateaubriand et les Romantiques. La mélancolie de René se fera plus âpre chez ses successeurs, sa misanthropie plus agressive. Sa plainte s'enfle à mesure, devient révolte chez Vigny, désespoir chez Musset, colère chez Baudelaire et aboutira, avec Léon Bloy, à une sorte de frénésie imprécatoire, j'allais écrire à une véritable attaque de *délirium tremens*. C'est ce même Léon Bloy qui signait Caïn Marchenoir, et que Barbey d'Aurevilly appelait « une gargouille de cathédrale déversant l'eau du ciel sur les bons et les méchants ». Tant il est vrai que les révolutions sociales engendrent une épidémie de troubles nerveux. Cela provient d'une déchirure subite. La France de Voltaire souffrait d'être amputée de sa foi comme la Jeune France républicaine d'être amputée de ses rois. Il y a un vide à combler. Un affranchissement trop brusque laisse les esprits désemparés. On songe au morphinomane à qui la drogue indispensable vient à manquer soudain. L'esclave libéré n'acquiert pas du jour au lendemain les sentiments d'un homme libre. Sa liberté lui pèse. C'est un nouvel apprentissage à faire. Je ne sais si, comme le prétendent certains, l'homme est né sujet et réclame un maître, mais, à voir ce

qui se passe, on serait tenté de croire que l'homme, né religieux, n'arrivera jamais à se passer d'idoles. Il ne démolit les autels que pour en édifier d'autres. D'où vient cet appétit de merveilleux, ce fétichisme indéracinable des cœurs? L'athéisme est un vain mot. Ceux qui en font profession adorent encore une entité : l'Art, la Science, la Patrie, l'Amour. Un besoin de dévouement et de sacrifice semble nous avertir que toute notre destinée ne se joue point ici-bas et qu'il y a pour nous, sur terre, autre chose à conquérir qu'une vaine satisfaction physique. Le paganisme même a connu l'amertume qui se lève *de fonte leporum*. La fréquence des suicides au sein de la fortune et des plaisirs est une démonstration évidente de cette vérité. Une soif d'au delà persiste malgré tout, et, de quelque côté que nous nous tournions, nous nous heurtons au Mystère, ce mystère dont la plupart des symbolistes, à la façon de Maeterlinck, ont fait leur spécial élément et où ils ont pris la révélation du « tragique quotidien ». Quand on écoute au ciel, dit Hugo, on croit entendre marcher quelqu'un. On a beau vouloir s'endormir sur l'oreiller d'une molle tranquillité, le doute revient plus angoissant que jamais, et quiconque a essayé de se réfugier dans l'indifférence, s'il mérite le nom d'homme, se surprend à murmurer avec Musset : « Je ne puis..., malgré moi l'infini me tourmente. »

§

C'est pour retrouver la sécurité et l'équilibre perdu que les esprits s'agitent. On veut échapper à la noire incertitude, au cauchemar du présent. Mais, tandis que la majorité voit luire l'âge d'or dans les brouillards de l'avenir, quelques-uns n'espèrent le salut que du retour au passé. Ces derniers, malgré tout, ont respiré l'air contagieux du temps. Quelque chose d'irréparable, la fêlure du cristal s'est produite dans les convictions anciennes. Les partisans du trône et de l'autel semblent moins les apôtres convaincus de leur foi que les avocats intéressés d'une cause retentissante. Dès la Res-

tauration, leur loyalisme s'altère d'une nuance suspecte. Ils se détournent du plantureux Louis XVIII, positif et podagre. Ils lui opposent l'aventurier Naundorff. Celui-là, au moins, est pittoresque. Le Mystère l'auréole. L'imagination trotte autour de lui. Pensez donc ! un prince détrôné, renié par sa famille, exilé, traqué, tourné en dérision, qui erre en paria dans sa bonne ville de Paris et que la misère oblige à coucher sous les ponts. Quelle romanesque aventure ! Voilà matière à discours pathétiques et à morceaux d'éloquence ! Voilà de quoi remuer les cœurs et bouleverser les âmes. Rappelez-vous ce conte de Villiers : Jules Favre, sommé par Bismarck d'apposer son cachet sur le traité de capitulation en 1870 et qui s'excuse n'ayant à sa disposition, en l'absence du sceau officiel, que le cachet de la bague qu'il porte au doigt : « Qu'à cela ne tienne, dit Bismarck, ce cachet me suffira ! » Et Jules Favre s'exécute. Coïncidence étrange ! Cette bague, à fleurs de lys, lui vient du fils de Naundorff dont il a plaidé la cause et qui n'avait d'autre moyen d'acquitter le prix de ses services. Ainsi, le cachet des Bourbons, l'écusson royal de Louis XVII consacre notre défaite, comme si Dieu avait choisi ce moyen d'inspirer à la France, athée et régicide, un retour salutaire et de lui faire expier son crime et ses erreurs. C'est, du moins, la thèse que soutient Villiers.

Ce fils de Naundorff est réduit pour vivre à se faire placier en vins. Ce prétendant déchu reçoit les hommages de ses derniers féaux dans les plâtras d'une banlieue ordurière. Cet héritier de cent rois est obligé, par intervalles, de s'arracher aux génuflexions, aux baise-mains, à l'étiquette de Versailles, installée dans une arrière-boutique de bistro, pour venir, les manches retroussées, servir à la clientèle interlope, filles en cheveux et rôdeurs en savates, le litre à douze. Cette aventure, tragique à la fois et ridicule, offre les éléments d'un drame shakespearien, d'un roman échappé à l'imagination d'un Balzac. Elle va susciter la verve vengeresse d'un Villiers de l'Isle-Adam, dé-

chaîner l'emphase tonitruante et la fureur d'invectives d'un Léon Bloy. Mais j'ai bien peur qu'il n'y ait, de la part de ces derniers, qu'un souci d'originalité et le besoin de se séparer du troupeau ou, comme ils disent, des imbéciles. S'ils gardent à Marie-Antoinette, sanctifiée par ses malheurs, une sorte de vénération sacrée, s'ils se lamentent sur le sort du roi-martyr, ne peut-on pas douter de leur sincérité quand on lit sous la plume de Villiers de l'Isle-Adam : « Les rois même défunts ont une manière parfois bien dédaigneuse de châtier les farceurs qui osent s'octroyer l'hypocrite jouissance de les plaindre? » Il est vrai que les rois vivants savent aussi emprunter, pour se défendre, le concours de la Providence. Le coup de fusil anonyme qui tuait le pamphlétaire Paul-Louis Courier et qui semblait venger de ses libelles, l'usurpateur couronné, aurait pu fournir au même Villiers matière à exercer sa déconcertante ironie. Ces légitimistes intransigeants me semblent aussi mal à l'aise et dépaysés dans leurs convictions et leurs proclamations emphatiques que les roturiers enrichis parmi la splendeur armoriée des palais qu'ils se sont acquis à deniers comptants. Ce sont les mêmes qui veulent nous ramener à la foi ancestrale, sans prendre garde qu'ils ont perdu l'humilité chrétienne et le véritable sens de l'Écriture. Ils empruntent comme un porte-voix l'éloquence des Pères de l'Eglise, mais, en s'insinuant dans leur doctrine, ils me font songer à ce personnage d'opérette qui, glissé dans l'armure géante d'un paladin, pense nous effrayer à manœuvrer sa mécanique rouillée. Leur catholicisme farouche, violent et outré, pue l'hérésie à plein nez, et, s'ils eussent vécu au temps des papes Farnèse et Ghisléri, il n'eût pas été prudent de les envoyer faire un tour aux environs du Saint-Office. D'ailleurs l'Eglise les a désavoués. Le premier en date de ces récurrents, Lamennais, a connu les foudres de Grégoire XVI. Un seul reçut l'agrément pontifical (encore, était-ce avant la lettre). C'est Roselly de Lorgues, qui fut chargé par Pie IX d'écrire l'histoire de Christophe Colomb en vue de

sa canonisation. Mais quel autre de nos militants catholiques eût trouvé grâce devant un collège ecclésiastique ?

Ce n'est pas Raymond Brucker, romancier oublié, qui eut de la vogue entre 1830 et 1850, et qui mettait au service de la foi un bagout faubourien, un brio populacier dont un concile se fût à bon droit scandalisé. L'histoire de sa conversion est assez curieuse. Cet utopiste, qui avait professé la doctrine de Saint-Simon, de Fourier et qui s'était fait successivement l'adepte de toutes les religions fantaisistes qui pullulaient comme des champignons des ruines de l'ancienne, entend, un jour, par hasard, prêcher le célèbre Père de Ravignan. Incontinent, il décide d'aller le trouver pour lui démontrer ses erreurs. Le jésuite l'accueille sans façons, mais, aux premières objections : « Confessez-vous d'abord ! » lui intime-t-il d'un ton impérieux. L'autre obéit. Tandis qu'il s'agenouille, la grâce opère. Il sort bouleversé de cette entrevue. Le voilà enflammé d'une ferveur d'apôtre. Il recrute les ouvriers des faubourgs, les invite à boire et les moralise au comptoir, le verre en main. Ses sermons s'émaillent de sacrements et de jurements de rouliers. Il a pris sa doctrine à l'Eglise, mais non sa révérence, ni les fleurs du beau langage. « Quand un homme aimé de Dieu, se plaisait-il à dire à propos de lui-même, s'écarte du droit chemin, Dieu l'y ramène à grands coups de pied dans le cul. »

Ce n'est pas non plus Louis Veuillot qui eût pu se concilier la faveur œcuménique, encore qu'il montât la garde aux portes de l'Eglise comme un suisse « pour empêcher les chiens d'entrer ». Et ce n'est pas non plus le satanique Baudelaire, ni davantage Villiers de l'Isle-Adam, que l'Eglise eût fait jadis brûler comme sorcier, et encore moins le névrosé Huysmans, chantre des messes noires, ou le vociférateur Léon Bloy. Ce n'est pas même Henri Lasserre. Ce publiciste, qui prônait Lourdes où il avait recouvré la vue et en affirmait les miracles, avait imaginé de traduire les Evangiles. Encouragé par le clergé de son diocèse, il de-

mande l'appui de Rome. Il s'y croyait accrédité par les 200 éditions de son *Histoire de Lourdes*. Mal lui en prit, une décision de l'Index désapprouve le livre et le condamne au pilon.

Comment l'Eglise eût-elle accueilli Joséphin Péladan, qui se disait issu des rois mages et qui, avec sa crinière d'astrakan, sa barbe cannelée, ses mandements au pape et sa phraséologie assyrienne, se plaisait à jouer le rôle d'étonneur de peuples ? Elle répudiait même Ernest Hello, cet homme de génie avec des éclairs de platitude, comme disait Léon Bloy.

Né à Lorient, le 4 novembre 1828, Ernest Hello, fils d'un conseiller à la Cour de cassation, semblait, avec ses longs cheveux et ses allures bizarres, sorti d'un conte fantastique d'Hoffmann. Petit, voûté, les yeux vifs d'un bleu d'acier pâle, ce Breton vivait reclus, en compagnie de sa femme, dans son domaine de Kéroman, où il mourut le 14 juillet 1885, au moment même où s'épanouissait l'idée symboliste qui, pour une part, relève de lui. Il semblait avoir renoncé au monde et se nourrissait, comme un moine des temps anciens, d'extase, de solitude et de silence. Tous les matins, après avoir ouï la messe de sept heures et communié, il se réfugiait à l'extrémité de son parc ombragé, dans un pavillon ouvert sur l'Océan. C'est là qu'il attendait, loin du bruit et de la vaine agitation des hommes, l'avènement de Dieu et son règne visible. Il l'attendait avec confiance. Il en était sûr. « La seule pensée de mourir auparavant le révoltait comme une injustice, tant il avait conçu dans un abîme de prières l'assurance d'être le créancier de cet événement » (Léon Bloy). Là, au bruit du vent et de la mer, l'esprit vibrant de l'écho des orgues sonores, il traduit Denys l'Aréopagite, qui pose les lois de la théologie mystique, et Jean Ruisbrœk l'admirable, qui les applique. C'est là qu'il transcrit les révélations qu'Angèle de Foligno dictait à son confesseur, le frère Arnaud, de l'ordre de Saint-François. Angèle de Foligno avait assisté en vision à

la passion de Jésus-Christ. « Tout ce qu'on dit de cette passion, disait-elle, tout ce qu'on raconte n'est rien auprès de ce qu'a vu mon âme. » C'est là encore qu'Ernest Hello s'essaye à mettre de l'ordre dans les divagations apocalyptiques de Jeanne Chézard de Matel. C'est là qu'il compose la *Physionomie des Saints* et qu'il anathématise Renan et Voltaire. En écrivant l'histoire de Renan, il veut nous montrer jusqu'où peut aller chez un savant l'ignorance et chez un incroyant la crédulité. « Les dangers de l'ignorance, énonce-t-il, et de la crédulité sont plus grands qu'on ne le croit. Il est bon de les signaler », et il écrit de Voltaire : « Sa position vis-à-vis du christianisme est franche. Son aveuglement est complet. C'est la tranquillité qui vient de la stupidité absolue. N'entrevoyant rien, il évite jusqu'au trouble. D'ailleurs son cœur aide son esprit. Voltaire, pour le définir en passant, est un imbécile malpropre (1). » Ernest Hello nous rappelle, comme Pascal, à notre néant et veut humilier notre orgueil, mais ce péché satanique d'orgueil, qu'il dénonce chez les autres, a pris, sans qu'il s'en doute, racine chez lui et il offre un magnifique exemple de la vanité contemporaine. S'il s'emporte avec tant d'indignation contre « l'homme médiocre », c'est parce que l'homme médiocre est un féroce ennemi du génie. Entendez du sien, car Hello ne se console pas d'être méconnu (2).

Pourtant, il n'y a pas seulement chez les incroyants d'alors, comme semble le croire Hello, un parti pris d'indifférence religieuse, et peut-être sont-ils animés d'une ferveur aussi intrépide que la sienne, mais orientée à d'autres fins. En réalité, ces incroyants sont des prosélytes de la religion nou-

(1) Le manque de charité chrétienne est le signe tellement distinctif des panégyristes de l'Eglise à cette époque que le *Petit Bottin des Lettres et des Arts*, paru chez Giraud en 1886, en traçait le schema suivant au mot *Catholiques* :

Charles Buet — Nicolardot est une crapule.
Nicolardot — Buet est une crapule.
Bloy — Vous êtes deux impavides crapules.
Josephin Péladan — Et vous donc !
Tous — Crapules ! Crapules ! Crapules !

(2) Cf. René Martineau : *Un vivant et Deux morts* (biblioth. des Lettres françaises), Paris, 1914.

velle. Ils sentent aussi passer sur eux le souffle de l'infini, mais il ne veulent plus du Dieu local des Juifs, du Dieu limité de l'Evangile chrétien. La science a écarté les nuages d'un ciel dont notre ignorance avait fait une cloison. Elle a ouvert le gouffre illimité des mondes. Nous savons que la terre n'est plus le centre de l'univers, comme l'attestait, à tort, l'Ecriture. Des milliards de globes, doués de vie comme elle, circulent à travers l'espace, aspirés par une force mystérieuse, plus puissante que celle du Jéhovah de la Bible, confiné à notre seul horizon. Ce Dieu-là, pour me servir de l'expression de Charles Morice, c'est « la porte fermée sur l'Au delà ». Ce n'est pas le Dieu universel que cherchent les hommes nouveaux.

L'Eglise se méfie des poètes, qu'elle considère comme des insurgés. Les poètes, en retour, rejettent sa tutelle intolérante et son système d'entraves et de restrictions prudentes. Charles Morice a résumé leurs griefs dans son livre : *La Littérature de tout à l'heure*. Les poètes de 1885 ne veulent plus sentir peser sur leur allégresse ses malédictions ni sa liturgie funèbre. Wagner est venu annoncer que la synthèse de l'Art, c'était « le Rêve joyeux de la vérité belle ». Puisque le poète a retrouvé sa patrie dans la formule de Wagner, la mélancolie n'est plus de saison et vraiment l'Eglise contemporaine est par trop dénuée de sens esthétique. « L'Art chrétien est mort le jour où un pape s'est avisé de voiler les nudités de Michel-Ange, dans le *Jugement dernier*. » Charles Morice, qui dit cela, ne peut souffrir l'imagerie ni les divinités en carton-pâte du style Saint-Sulpice.

Il écrit : « Pourquoi les merveilleuses basiliques du moyen âge sont-elles déshonorées par ces Sacrés-Cœurs dignes de figurer aux enseignes des marchands de chair crue et par ces Madones qui font concurrence aux dames en cire des coiffeurs ? » Et il se demande encore : « Pourquoi la littérature catholique est-elle nulle, moins que nulle, négative, un objet de dégoût pour les moins sévères ? Pourquoi, si

quelque vrai talent essaie de ranimer en elle l'inspiration, qui jadis y attirait les artistes comme dans leur cité naturelle et natale, toute la catholicité officielle le repousse-t-elle, bruyamment si c'est M. Barbey d'Aurevilly, silencieusement si c'est M. Paul Verlaine ? Est-ce bien cette même Eglise qui, au moyen âge, sauva, dans son sanctuaire, la littérature et tous les arts et toutes les philosophies ? » Et Morice conclut : « Non, ce n'est plus la même Eglise; les sources chrétiennes sont taries où se désaltéraient jadis notre soif d'absolu. » Au même moment M. Edouard Schuré, un autre philosophe poète idéaliste, nous explique pourquoi il s'est détaché de l'Eglise. C'est qu'elle s'est endormie en route. Depuis qu'elle est devenue romaine, l'Eglise s'est employée à immobiliser les esprits au lieu de les conduire à la découverte. M. Schuré oppose au parti pris de stagnation de l'Eglise contemporaine la parole de saint Thomas : « La foi est le courage de l'esprit qui s'élance en avant, sûr de trouver la vérité. » Il estime avec Charles Morice que l'ère des révélations n'est pas close et que, seuls, les poètes ont le privilège d'ouïr et d'interpréter les voix du Mystère. Ainsi ceux que ne satisfont point les conclusions matérialistes de la science officielle se voient astreints à continuer leurs recherches de la vérité en dehors de l'Eglise. C'est le départ à l'aventure. Les premiers pas sont toujours pénibles. On risque de s'égarer. Les obstacles et les ronces fourmillent. Les pieds s'écorchent. Les mains se blessent. La vue se brouille. Quelques-uns se découragent à la première déconvenue, tel M. Paul Bourget, et reviennent, comme à un pis aller, à la doctrine de l'agnosticisme clérical. « C'est acheter la paix de sa conscience, dit M. Edouard Schuré, au prix d'une abdication. » Et que vaut cette foi utilitaire dont s'indigneraient les premiers Apôtres et les Pères de l'Eglise et qui n'a même plus le courage de proclamer : *credo, quia absurdum?* Les autres poursuivent leur marche à l'étoile en s'adressant soit à la seule intuition, soit aux sciences hermétiques. La sorcellerie réapparaît. En cessant de croire

à Dieu, tous n'ont pas cessé de croire au diable. On sait que le duc d'Orléans, devenu régent, et sa fille, la duchesse de Berry, qui se donnaient comme esprits forts, s'entouraient de sorciers et de nécromans, consultaient les tarots et ne reculaient pas d'aller se perdre la nuit dans les carrières de Montrouge pour évoquer Satan. A leur exemple beaucoup de nos contemporains se mêlent de maléfices et de conjurations. La superstition fait tourner les tables et les têtes. On évoque les esprits. Il est plus d'une chambre d'étudiant au cinquième étage, plus d'un atelier d'artiste, sous les toits, où des initiés se rencontrent pour des sacrifices mystérieux, où l'on prononce les formules obsécratoires et les versets rituels de l'envoûtement. Le chat de la concierge, emprunté, symbolise dans ces cérémonies cabalistiques la puissance démoniaque. Pourtant, à travers tant de bouffonneries et d'enfantillages, un mouvement sérieux se dessine. S'évadant de la roulotte des charlatans, des somnambules extralucides, des chiromanciennes et des arrière-boutiques spirites, l'occultisme va refleurir sous le contrôle de la science. « La philosophie de la nature, qui a servi de guide aux alchimistes, dit M. Berthelot, est fondée sur l'hypothèse de *l'unité* de la matière ; elle est aussi plausible, au fond, que les théories modernes les plus réputées. Les opinions auxquelles les savants tendent à revenir sur la constitution de la matière ne sont pas sans analogie avec les vues profondes des premiers alchimistes. » Une élite se prépare à la tâche. Stanislas de Guaita y aidera.

§

Stanislas de Guaita, né en 1861 au château d'Alteville, dans le pays de Dieuze, était un lorrain blond. Issu d'une vieille famille noble, d'origine germanique, introduite en Italie à la suite de Charlemagne et devenue française à l'époque du premier empire, il portait en lui une longue hérédité d'agitations, de fièvres, de rêves éthérés et de sang lourd. Avant que l'âge ne l'eût empâté et bouffi de graisse,

il offrait l'image d'un adolescent aimable, au corps svelte moulé de complets ajustés. Sa diversité d'origine se marquait dans sa physionomie à la fois rêveuse et décidée. Pâle, la lèvre sensuelle ombragée d'une fine soie dorée, il ouvrait sur la vie un regard étonné que la lymphe humectait et voilait de mélancolie. Il fit ses études au lycée de Nancy. Il y fut le condisciple de Maurice Barrès. Sous le manteau des lettres s'établit entre eux l'une de ces amitiés solides qui ne se dénouent qu'avec la mort. Ils se visitaient au moment des vacances. L'auteur des *Déracinés* nous a raconté ces heures de foi et d'enthousiasme qu'il passait chez son ami, dans la campagne lorraine. Il nous a redit la chambre studieuse de Guaita, la table pliant sous le poids des livres, leurs soirées d'été, la fenêtre ouverte sur un ciel étoilé que zébraient les éclairs de chaleur.

Tous deux s'exaltaient, surtout, à la lecture de Baudelaire et nous touchons ici la puissance d'envoûtement de l'auteur des *Fleurs du Mal* sur les jeunes imaginations. « Combien de fois, écrit Barrès, nous sommes-nous récité l'*Invitation au voyage !* C'était le coup d'archet des tziganes, un flot de parfums qui nous bouleversait le cœur et qui nous atteignait au point névralgique de l'âme. » En même temps que Baudelaire, les deux amis « découvraient le tabac, le café et tout ce qui convient à la jeunesse (1) ». Ils lisaient fiévreusement jusqu'à une heure fort avancée de la nuit ; mais tandis que Barrès, épuisé par cette longue suite d'incantations lyriques, et, cédant au poids de la fatigue, cherchait à recréer ses forces dans le sommeil, Stanislas de Guaita, « qui avait une santé magnifique et qui en abusait, allait voir les vapeurs se lever sur les collines qui entourent Nancy, et, quand il avait réveillé la nature, il venait réveiller son compagnon en lui récitant des vers de son invention ou quelque pièce fameuse rencontrée au hasard d'une lecture ». En novembre 1882, tous deux viennent à Paris achever leurs études, sans rien abandonner de leurs ambitions littéraires.

(1) Maurice Barrès : *Stanislas de Guaita* (Chamuel, édit.).

Un courant contraire va les emporter. Stanislas de Guaita publie chez Lemerre deux volumes de vers : *La Muse Noire* (1883), *Rosa Mystica* (1885), vers jeunes et inexpérimentés de forme et où l'idée n'arrive pas à se dégager de l'empreinte baudelairienne. Il ne poursuivra pas d'ailleurs dans cette voie. Le *Vice Suprême* de Péladan lui tombe entre les mains et lui révèle sa vocation. Le voilà possédé du démon de l'occultisme. En l'abordant, il constate que cette science est dans un grand désordre. La vraie tradition s'est rompue depuis la fin du XVIIIe siècle avec la scission et les querelles des Martinistes et des Jacobins. L'enseignement officiel du jour et la poussée positiviste semblent lui avoir porté le coup de grâce. Il ne faut pas que ce qui reste de la doctrine s'égare aux mains des empiristes. Le plus pressé est de rétablir les textes, de créer le conservatoire ou, pour mieux dire, le *Collège de France de l'occultisme*. Guaita groupe les adeptes qui se pressent autour de lui et les invite à l'étude des classiques de l'hermétisme. Ainsi prit naissance l'*Ordre cabalistique de la Rose-croix*, qui avait ses aspirants, ses grades, ses trois chambres, son conseil suprême. Stanislas en fut élu le grand maître. Tout à son œuvre de reconstitution et de propagande, il constitue une bibliothèque d'occultisme. La librairie Chacornac réédite les textes anciens, publie des traductions françaises des vieux traités d'alchimie, remet en circulation les œuvres de Paracelse, d'Albert Le Grand, de Roger Bacon, de Raymond Lulle, d'Arnauld de Villeneuve. Tandis que Péladan poursuit son *Ethopée*, que le poète Edouard Schuré trace, avec ses *Grands initiés*, l'esquisse de l'histoire secrète des religions qui paraîtra en 1889, tandis que Huysmans abjure la foi réaliste et retourne à Dieu où il se délecte, par haine de la banalité, comme à un vocable rare ou à une idée exceptionnelle et qu'il ébauche *Là-bas*, Stanislas de Guaita amasse les matériaux qui lui serviront à écrire l'histoire des Sciences maudites. Qu'on ne s'effraye pas. Il se couvre de l'autorité de Kunrath : *Non scientia mali sed usus damnat*. Dans

son rez-de-chaussée de l'avenue Trudaine, bas et sombre, il vit seul, les rideaux tirés sur la lumière du jour, occupé à explorer les arcanes de la science spargyrique. Il met en pratique l'adage gnostique : *Lege, lege, lege, et relege, labora et invenies.* Il sue et pâlit sur les vieux grimoires, les parchemins noircis, les in-folios poussiéreux, mêlés de signes cryptographiques et de pentacles. On dit son appartement hanté, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Une femme y est morte mystérieusement aux mains du rebouteur qui l'occupait précédemment. Elle y revient en esprit. Son ombre glisse à travers les meubles le long des murs. Le jeudi soir, Guaita rompt sa solitude et ouvre la porte à ses amis. Aux adeptes se mêlent les poètes. Ils se réunissent autour de la table à thé, comme les anciens alchimistes autour de l'Athanor et de l'Aludel. On y rencontre tous les fidèles de la gnose : Saint-Yves d'Alveydre, Eliphas Levi, Jules Lermina, le docteur Encausse, l'abbé Rocca, Joséphin Péladan, Lady Caithness, en qui s'était réincarné l'esprit de Marie Stuart et qui, dit Laurent Tailhade, « ne cessait de fulminer contre sa sœur Elisabeth et débobinait, à qui voulait l'entendre, son exécution, l'échafaud de Fotheringay ». On y rencontrait aussi le poète Paul Adam, Albert Jounet, l'auteur des *Lys noirs*, car tout est noir chez ces adeptes de la clarté, Edouard Dubus, Victor-Emile Michelet... Là on commente l'enseignement des maîtres et des Patriarches : Apollonius de Thyane, Nicolas Flamel, Swedenborg, *la Table d'Émeraude*, *la Clavicule*, *le Trésor des trésors*. Là, en pleine foire foraine de Montmartre, à deux pas du Moulin-Rouge où triomphent Grille-d'égout, la Goulue et Valentin-le-désossé, dont les entrechats suffisent à combler le vœu esthétique des foules, une élite de cœurs fervents s'emploie à retourner aux sources de la lumière et à cueillir le rameau de l'antique sagesse, et, comme si tout à coup le monde s'était reculé de milliers d'années, la voix d'Hermès trismégiste se met à retentir, fraîche comme au premier jour.

« *Je dis la vérité. Tout est en tout. Tout vient d'un seul.*

Son père est le soleil. Sa mère est la lune. Le vent l'a porté dans son ventre. La terre est sa nourrice. C'est le Thélème de l'univers. Toi qui m'écoutes, sépare la terre du feu, l'esprit de la matière. Tu chasseras les ténèbres et toute la gloire du monde t'appartiendra. »

Guaita n'interrompt ses méditations dans le Paris d'hiver que pour les reprendre dans son domaine isolé d'Alteville où il va passer la belle saison, « au lieu le plus solitaire de la Lorraine allemande, parmi les vastes paysages de l'étang de Lindre ». Il vit là, sous un ciel bas, un horizon immobile, dans le mystère d'un bois de chênes et d'un parc fermé dont le cri aigre des paons importune seul le silence.

§

Dans *le Serpent de la Genèse*, œuvre divisée en trois septaines, Stanislas de Guaita étudie le drame de la chute originelle. Il ambitionnait de montrer au monde, afin de lui en inspirer l'horreur et de l'en délivrer à jamais, le fantôme du mal dans son épouvantable nudité. Mais la partie théorique ne lui suffit pas. Il veut y joindre la pratique indispensable, car, pense-t-il, si la tradition est l'une des colonnes du temple ésotérique, l'expérience en est l'autre. S'il est vrai que l'expérience seule peut conduire à sa ruine l'aventurier téméraire de l'arcane, il n'en est pas moins vrai que la science transmise resterait lettre morte sans l'expérience. Et le voilà parti à son tour à la conquête de la Toison d'or. Il veut, lui aussi, escalader le ciel. Sans souci de l'avertissement contenu à la fois dans le mythe hébraïque de la tour de Babel et dans le mythe hellénique qui commémore la déroute des Titans, il cède à la folie de renouveler une impossible aventure.

« L'œuvre capitale de l'initiation, dit Guaita, se résume dans l'Art de devenir artificiellement un génie. » On peut, par elle, forcer l'inspiration et communiquer à son gré avec le grand Inconnu. L'occultisme est l'instrument des plus hautes capacités humaines, la synthèse de toutes les sciences

et la clef de tous les mystères. Il fournit à l'homme le moyen de reculer à l'infini les bornes de la conscience et de la perception, de s'affranchir de l'espace et du temps, et de se réaliser dans l'unité en s'identifiant à Dieu. L'opération s'accomplit dans l'extase. Cet état d'extatique clairvoyance advient accidentellement à quelques natures privilégiées. Il est le signe du génie. On dit alors que Dieu descend chez l'homme et visite sa créature, mais le Mage entend monter vers Dieu à sa fantaisie et s'installer dans sa familiarité. Cette faculté ne se peut acquérir que par l'état de sainteté. La voie est longue et douloureuse. Les plus pressés ont recours aux narcotiques qui les délivrent artificiellement de leurs liens charnels. C'est à la morphine et à l'opium qu'ils demandent leur passeport et leur billet d'aller et retour pour ce voyage à travers l'infini. La tentation est forte. Stanislas de Guaita n'a pas su y résister. La drogue l'a tué, comme elle a tué les poètes Edouard Dubus, Albert Jounet et tant d'autres. Il n'a pas même obtenu la permission d'achever son œuvre, ni de faire ses révélations suprêmes. L'Astral ne souffre pas l'atteinte des mains sacrilèges. L'ombre a gardé son secret. On n'achète pas l'extase. Il faut la mériter. Son exemple n'a point découragé les autres. Il est vrai que tous ne se confient point aux toxiques et ne s'en servent point pour cambrioler l'arcane. L'occultisme continue à fasciner les esprits. Tous les symbolistes s'en inspirent plus ou moins. Charles Morice qui veut être leur protagoniste écrit : « *Les sciences occultes constituent un des principaux angles fondamentaux de l'Art. Tout vrai poète est d'instinct un initié. La lecture des grimoires éveille en lui des secrets dont il avait eu toujours la connaissance virtuelle.* » Il aurait pu ajouter, en guise d'exemple, que les plus grands génies poétiques dont s'honore l'humanité, Virgile, Dante, Shakespeare, Gœthe, furent instruits de la Gnose.

Nous avons vu que sa culture n'était pas sans danger. Au seul point de vue esthétique même, son influence peut

être nuisible ou profitable selon les vertus clairvoyantes de celui qui l'emploie. Morice en a fait une application détestable, qui y a vu la nécessité d'ajouter au vague de l'idée le vague de l'expression, et qui en prend texte pour donner à l'écrivain l'étrange conseil de se contenter du premier jet et de ne pas finir. Quel étonnement de l'entendre dire : *Il ne faut jamais peiner sur l'œuvre. Il arrive souvent que le travail manuel altère les mains, comme le travail spirituel déforme l'esprit !* Je sais bien que Morice suppose un travail préliminaire de feuilles noircies sans compter, mais, puisqu'il nous invite à les oublier au dernier moment, c'est revenir à l'erreur romantique, au verbiage diffus de l'inspiration, à l'improvisation stérile. Le poète Victor-Emile Michelet, au contraire de Morice, a puisé dans l'occultisme cette conviction que le poème, étant l'incarnation de l'idée, la forme est la condition essentielle de survie de l'œuvre d'art. C'est Victor-Emile Michelet qui a raison. Il se trouve ainsi d'accord avec Buffon, qui nous avertit que le génie est une longue patience et avec tous ceux qui estiment que « le Temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui ».

Voilà, pour l'écrivain, la vraie leçon utile à méditer.

ERNEST RAYNAUD.

VOLTAIRE
INVENTEUR DES TANKS

—

Tout le monde connaît Voltaire poète, dramaturge, historien, philosophe, pamphlétaire, épistolier, homme d'affaires, physicien, seigneur de village, diplomate. Il faut ajouter une nouvelle corde à son arc ; il travailla, selon ses moyens, pour la Défense Nationale, pendant la guerre de Sept Ans, et il n'a pas tenu à lui que son « invention » — car il fut une manière d'inventeur — fît merveille contre les troupes du Salomon du Nord. Voltaire s'efforçant de contribuer à la victoire de nos armes ! On se plaît trop souvent à suspecter ses sentiments patriotiques, à voir en lui un « germanophile » avant la lettre, à relever ses complaisances regrettables à l'égard du vainqueur de Rossbach, pour qu'il soit inutile de souligner un nouveau côté de son génie. Quand d'Alembert lui écrivait, le 11 janvier 1758 : « Oui, vraiment, votre disciple a repris Breslau... Pour moi, comme Français et comme philosophe, je ne puis que m'affliger de ses succès. Nos Parisiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Prusse... », le sentiment exprimé si loyalement par le Directeur de l'Encyclopédie était aussi celui de Voltaire et des autres philosophes. Sans doute ils avaient eu, eux aussi, la tête un peu tournée du roi de Prusse, mais la brutalité des faits les avait réveillés de leur bel optimisme, et leur cosmopolitisme littéraire ne les aveuglait pas sur leurs devoirs de citoyens.

Voltaire approuva sans répugnance aucune la politique nouvelle du cabinet de Versailles et le Renversement des Alliances n'eut point en lui un détracteur, car il ne manque aucune occasion de se dire l'un des plus anciens admira-

teurs de l'Impératrice qu'il appelle « Marie » ou « notre belle Thérèse » ; tout compte fait, il se frotte les mains de joie à la pensée que Frédéric va se trouver en mauvaise posture en face d'une formidable coalition, il s'apprête à savourer sa vengeance, car l'avanie de Francfort n'a été oubliée ni du poète, ni surtout de Mme Denis. Il écrira gaiement après l'affaire de Kollin : « Si les choses continuent du même train, je compte faire une pension au roi de Prusse (1). » Au reste, « Luc aura un grand malheur : c'est qu'il ne sera plaint de personne (2) ».

Voltaire se sent devenir presque guerrier, au fond de ses Délices, d'où il contemple la tragédie des événements « comme d'une bonne loge, où l'on est à son aise » (3). Il a trop de bon sens pour ne point combattre des espérances prématurées. « Il me semble qu'on chante trop tôt victoire » (4), écrira-t-il à une époque où les affaires de Frédéric paraissent cependant fort mal en point. Pour être sûr de la victoire, il serait à souhaiter que les Alliés réunissent les meilleures cartes dans leur jeu. Il ne faut rien négliger en vue de précipiter la défaite de Frédéric. C'est alors seulement que l'on pourra faire « le procès du marquis de Brandebourg dans Berlin » (5). Voilà un avant-goût du procès de Guillaume II.

Frédéric est entré en campagne le 28 août 1756 : il a occupé Dresde, Pirna, réduit les troupes saxonnes à capituler, Luc pour le moment triomphe : il faut absolument imaginer quelque nouveauté, dont l'effet de surprise sera décisif. L'auteur de *Zaïre*, encore qu'il ne soit qu'un « barbouilleur pacifique », croit avoir flairé la sensationnelle découverte, avoir conçu un engin nouveau ou du moins renouvelé de l'antiquité.

(1) A d'Alembert, 6 juillet 1757.
(2) Luc est un sobriquet donné par Voltaire à Frédéric. A Cideville, 15 juillet 1757.
(3) A la Comtesse de Lutzelbourg, 6 avril 1757.
(4) A d'Alembert, 6 juillet 1757.
(5) A Tronchin, de Lyon, 6 juillet 1757.

Les chars, écrivait-il plus tard dans le *Dictionnaire philosophique* (art. Barac), devaient être en usage longtemps avant la guerre de Troie, puisque Homère ne dit point que ce fût une invention nouvelle... Cette invention dut être d'abord très formidable dans les grandes plaines, surtout quand les chars étaient en grand nombre et qu'ils couraient avec impétuosité, garnis de longues piques et de faux.

Il s'agira donc de « renouveler cette ancienne invention et de la rectifier ». Dans cet article du dictionnaire, Voltaire fait erreur en disant que cette invention fut proposée pour la guerre de 1741. Il s'agit de la guerre de 1756.

Sans plus tarder, Voltaire écrit à son « héros », le duc de Richelieu, alors dans tout l'éclat de sa victoire de Port-Mahon.

On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses se sont servis longtemps. Je ne suis pas du métier, mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable ; elle faisait autrefois gagner sûrement des batailles. J'ai dit mon secret à un officier, ne croyant pas lui dire une chose importante et n'imaginant pas qu'il pût sortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans le beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle, il l'a porté à M. d'Argenson. On l'exécute à présent en petit : ce sera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui soit l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée et que vous tuassiez force Prussiens avec mon petit secret (1).

L'officier dont il est question dans la lettre de Voltaire n'est autre que le marquis de Florian, l'oncle du futur fabuliste, qui devait épouser en 1762 l'une des nièces de Voltaire, Mme de Fontaine. Le marquis sera le « surintendant des chars de Cyrus ».

(1) Au maréchal de Richelieu, 1er novembre 1756.

A quelque temps de là, Voltaire écrit encore à Richelieu :

Qui ! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier ! Non, assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part ou Florian ou Montigny, de l'Académie des Sciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle est toute prête. C'est à mon héros à en juger, et ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines... On ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohême. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague. Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon héros qui les battît complètement (1).

Il est clair que, pour battre Frédéric à plate couture, il faut lancer contre lui des escadres de chars légers, qui, apparemment, permettront de « faire la percée » ; Voltaire ne cesse d'insister auprès du maréchal :

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par Florian de la machine dont je lui ai confié le dessin. Il l'a exécutée, il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes. Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson, qui fit sur-le-champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous ; un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sais très bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer les hommes. Je me confesse ridicule : mais enfin, si un moine, avec du charbon, du soufre et du salpêtre, a changé l'art de la guerre, dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service incognito ? Je m'imagine que Florian vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt et qui ne sera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il

(1) A Richelieu, 2 juillet 1757.

ne doute pas du succès : il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois sous sa main, dans une bataille. Enfin, j'ai dans la tête que cent mille Romains et cent mille Prussiens ne résisteraient pas... Sérieusement je crois que c'est la seule ressource contre les vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas (1).

Remarquons en passant que Voltaire, prévoyant sans doute les futures appellations de « barbares » et de « Huns » données aux « Boches », les traite ici de « Vandales ».

Le châtelain des Délices, malgré ses multiples occupations, est tout à ses « tanks ».

Je suis toujours en peine des succès du char assyrien, écrit-il à Mme de Fontaine, en juin 1757. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'à Fanime (2).

Il a de fréquents rapports épistolaires avec son ingénieur Florian :

Mon cher surintendant des chars de Cyrus, j'ai oublié de vous dire qu'un petit coffre sur le char, avec une demi-douzaine de doubles grenades, ferait un ornement fort convenable. J'ai honte, moi, barbouilleur pacifique, de songer à des machines de destruction, mais c'est pour défendre les honnêtes gens qui tirent mal contre les méchants qui tirent trop bien. On verra malheureusement et trop tard qu'il n'y a pas d'autre ressource (3).

Mais voilà ! pour faire adopter notre invention, il faudrait vaincre la routine, l'inertie de M. Lebureau, qui a peur d'oser, de tenter l'inconnu : en haut lieu, on paraît assez tiède, et l'invention de Voltaire ne semble pas avoir produit une forte impression. Rien n'a été retrouvé aux Archives de la Guerre, qui soit relatif au char de Cyrus, et il est

(1) A Richelieu, 18 juin 1757.
(2) Autre titre donné à la tragédie de Zulime, alors représentée au Théâtre des Délices.
(3) Au marquis de Florian, mai 1757.

à croire que ni d'Argenson, ni Choiseul ne consacrèrent aucune de leurs veilles à l'étude du projet si cher à Voltaire, quoique celui-ci déclare, dans le *Dictionnaire philosophique* (*loco cit.*), qu' « un ministre d'Etat fit construire un de ces chariots qu'on essaya ».

Au reste, Frédéric semble glisser vers l'abîme. Daun lui inflige, le 18 juin, à Kollin, une sanglante défaite. Le Salomon du Nord est contraint d'évacuer la Bohême : se jugeant perdu, il prend les plus stoïques résolutions et songe à mourir en roi. Mais, comment ne pas redouter l'inconstance de la fortune ? Frédéric, écrasé aujourd'hui, ne peut-il se relever demain ? Sa défaite de Kollin ne doit pas faire oublier les succès du début de la campagne.

Pour vous, Monsieur le Grand Ecuyer de Cyrus, je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la tactique assyrienne et persane à un moderne qui se moque quelquefois du temps présent et du temps passé. Je m'imagine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin de machines pour achever la ruine de Luc. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Assyrie, on avait alors besoin de tout : les choses ont changé du 6 de juin au 18 ; et on croit tout gagné parce qu'on a repoussé Luc à la septième attaque. Les choses peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra nécessaire ; mais jamais aucun général n'osera s'en servir, de peur du ridicule en cas de mauvais succès. Il faudrait un homme absolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniste et qui aimât l'histoire ancienne (1).

Voltaire pense que « le roi de Prusse se défendra jusqu'à la dernière extrémité », « qu'il disputera le terrain jusqu'au dernier moment » (2). D'où, plus que jamais, la nécessité d'un engin nouveau ; mais enfin Voltaire se résigne, puisque Richelieu fait fi de sa découverte :

Mon héros, c'est à vous à juger des engins meurtriers et ce n'est pas à moi d'en parler. Je n'avais proposé ma petite drôlerie que pour les endroits où la cavalerie peut avoir ses coudées franches,

(1) A Madame de Fontaine, 18 juillet 1757.
(2) Au maréchal de Richelieu, 19 juillet 1757.

et j'imaginais que partout où un escadron peut aller de front, de petits chars peuvent aller aussi. Mais, puisque le vainqueur de Mahon renvoie ma machine aux anciens rois d'Assyrie, il n'y a qu'à la mettre avec la colonne de Folard dans les archives de Babylone (1).

Le vent, en France, est pour le moment à l'optimisme. Voltaire cède au mouvement général et semble croire Frédéric sérieusement menacé.

Le maréchal de Richelieu, écrit-il à d'Alembert (23 juillet 1757), a l'air d'aller couper le poing du payeur de la pension berlinoise (2). Il n'y a que quelque énorme sottise autrichienne ou française qui puisse sauver mon ancien disciple.

Cette énorme sottise sera-t-elle évitée ? Rien n'est moins sûr. L'événement devait, hélas ! donner raison aux inquiétudes de Voltaire. Décidément Frédéric ne veut pas mourir encore, il vient de prendre à Rossbach (5 novembre 1757) une éclatante revanche. Ah ! si Soubise avait eu les tanks assyriens !

Il (Frédéric) nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami (3), faire courir des chariots d'Assyrie en rase campagne que de se faire assommer entre deux collines et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant six bataillons prussiens sans avoir combattu (4).

Il reviendra sur cette amère constatation :

Quoi qu'on en dise, on aurait eu besoin de nos chars contre la cavalerie de Luc. Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent, le voilà au comble de la gloire (5).

Les revers vont se multipliant pour nos armes : le Hanovre sera évacué, le Rhin menacé, Frédéric échappera au désastre grâce à la défection russe (déjà !). Le char assyrien de Voltaire eût-il empêché les Soubise, les Clermont, les Castries de se faire battre ? Nous en doutons fort ; mais il

(1) A Richelieu, 19 juillet 1757.
(2) D'Alembert recevait du roi de Prusse une pension de 1.200 livres.
(3) Le Marquis de Florian.
(4) A Mme de Fontaine, 10 décembre 1757.
(5) A la même, 10 janvier 1758.

est piquant de voir surgir dans l'esprit de Voltaire une conception — encore à l'état embryonnaire, sans doute, — mais qui devait avoir une si belle destinée, en se transformant complètement d'ailleurs, dans une guerre contre ces mêmes « Vandales ».

Le poète rentra donc son « invention » dans son secrétaire et n'y pensa plus. Les jours s'écoulèrent, la paix arriva et fut désastreuse pour la France. Voltaire se mêla quelque peu aux querelles qui agitaient la « parvulissime » république de Genève. Le seigneur de Ferney recevait dans son château tout ce que l'Europe avait de plus distingué, et bientôt il compta au nombre de ses correspondants les plus assidus l'illustre Catherine de Russie, qu'il baptise la « Sémiramis du Nord » et que, dans l'intimité, il appelle « Catau ». Il est tout feu, tout flamme pour cette auguste souveraine, coupable sans doute de quelques peccadilles, telles que l'assassinat de Pierre III et d'Ivan, — mais si éprise de tolérance, si dénuée de fanatisme, si philosophe !

La voilà en guerre contre les Turcs : Voltaire ne rêve que plaies et bosses à infliger aux musulmans et à leur chef Moustapha : la civilisation ne sera affermie que le jour où Stamboul tombera au pouvoir de Catherine. Pour hâter la défaite du Croissant, Voltaire n'a rien de mieux à faire que d'offrir à Sémiramis sa mirobolante invention assyrienne, dont son ingrate patrie n'a pas voulu.

J'ai revu, lui écrit-il le 27 mai 1769, l'ancien officier qui proposa des chariots de guerre, dans la guerre de 1756. Le comte d'Argenson, ministre de la Guerre, en fit faire un essai. Mais comme cette invention ne pouvait réussir que dans de vastes plaines, telles que celles de Lutzen, on ne s'en servit pas. Je prétends toujours qu'une demi-douzaine seulement de ces chars précédant un corps de cavalerie ou d'infanterie pourrait déconcerter les janissaires de Moustapha, à moins qu'ils n'eussent des chevaux de frise devant eux. C'est ce que j'ignore. Je ne suis point du métier des meurtriers. Je ne suis pas homme à projets. Je prie seulement Votre Majesté de me pardonner mon zèle.

La future « triomphatrice de l'empire ottoman et pacifi-

catrice de la Pologne », comme l'appelle Voltaire, répond au philosophe, lui écrit fréquemment, mais, jusqu'au 20 mai 1770, ne fait aucune allusion à ces chars assyriens qui, dans l'esprit du seigneur de Ferney, réduiraient à merci « ce gros cochon » de Moustapha (lettre du 10 mars). Voltaire insiste de plus belle, le 10 avril, auprès de Tomyris :

Je vous supplie de me pardonner si j'ose insister encore sur es chars de Tomyris. Ceux qu'on met à vos pieds sont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne suis point du métier des homicides, mais, hier, deux excellents meurtriers allemands m'assurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille et qu'il serait impossible à un bataillon ou à un escadron de résister à l'impétuosité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains se moquaient des chars de guerre et ils avaient raison ; ce n'est plus qu'une mauvaise plaisanterie quand on y est accoutumé ; mais la première vue doit certainement effrayer et mettre tout en désordre. Je ne sais d'ailleurs rien de moins dispendieux et de plus aisé à manier. Un essai de cette machine, avec trois ou quatre escadrons seulement, peut faire beaucoup de bien sans aucun inconvénient... Daignez encore faire examiner la chose : je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils disent qu'il n'y a que les chevaux de frise qui puissent rendre cette manœuvre inutile : car, pour le canon, le risque est égal des deux côtés et, après tout, on ne hasarde de perdre par escadron que deux charrettes, quatre chevaux et quatre hommes.

Enfin, Sémiramis a entendu ! Elle prend fort gravement en considération les suggestions militaires du patriarche à qui elle répond le 9/20 mai :

Tout de suite, j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence.

Mais, un peu plus loin, Catau ajoute :

Nos militaires conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées ; ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne passée était d'entourer nos troupes en se dispersant, et qu'il n'y avait jamais un escadron ou un bataillon ensemble. Les janissaires seuls choisissaient des endroits cou-

verts, comme bois, chemins creux, etc., pour attaquer par troupes, et alors les canons font leur effet.

Le 27 mai de la même année (1770), nouvelle lettre de Catherine, toute remplie, celle-là, du récit de ses triomphes guerriers : prise de Sparte, siège des villes de Morée, etc., mais rien sur les chars. Notre inventeur s'inquiète et, le 4 juillet, chevauche à nouveau son « dada ».

Encore une fois, je ne suis pas du métier, mais je parierais ma vie que, dans une plaine, ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout escadron ennemi qui marcherait régulièrement ; vos officiers en conviennent ; le cas peut arriver. Il est difficile que, dans une bataille, tous les corps turcs attaquent en désordre, dispersés, et voltigent vers les flancs de votre armée ; mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière, en sauvage sans discipline, vous n'aurez pas besoin des chars de Tomyris ; il leur suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

Les bulletins de victoire de Catherine se succèdent et Voltaire les reçoit avec joie. Allons ! il n'a plus qu'à se résigner. Les armées moscovites vaincront, même sans chars ! « Je vois plus que jamais, écrit-il le 14 septembre, que les chars de Cyrus sont fort inutiles à vos troupes victorieuses. » Décidément, les généraux n'ont pas voulu « jouer à ce jeu renouvelé des Perses ».

Ainsi, malgré la bonne volonté ou du moins la politesse de Catherine, pas plus à la Cour de Pétersbourg qu'à Versailles, l'invention de Voltaire ne fut prise au sérieux. Ce fut de sa part une entreprise manquée. Il ne put ajouter à toutes ses gloires celle d'avoir contribué aux triomphes guerriers. Nous laissons aux critiques militaires le soin de décider si, au XVIIIe siècle, pareille invention était recevable et susceptible de donner des résultats. Sans doute peut-on sourire en songeant que l'imagination archéologique avait la plus grande part à cette « drôlerie », mais, à tout prendre, elle prouve qu'aucune préoccupation n'était étrangère au patriarche de Ferney.

J. CAZES.

LE GHETTO
DANS LA MOSQUÉE

—

Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem...!

I

Des nuits, la fièvre de Macédoine roule dans mon cerveau des souvenirs puissants. Air, chaleur et lumière; odeurs de la terre antique; Orient tout embaumé par l'amour et la mort; visions, — et d'abord, de ce rose qui baigna la ville au premier soir.

Je me souviens de toi, Thessalonique!

Je revois l'arrivée au déclin d'un jour de décembre; dans les brouillards dorés Pélion, Ossa aux fronts touchés par les frimas; le golfe, la rade, les escadres en ligne, les transports fumants, les pontons chargés de troupes, de canons, de caissons, de voitures; et les grandes barques levantines; et le port au soleil couchant!

A terre, spectacle coutumier des Echelles. Mais, par les rues, vers la gloire des cieux, les fanfares qui passaient avec leurs régiments exaltèrent les prestiges d'Orient et les vieilles séductions qui firent ses villes puissantes, voluptueuses et disputées.

Ainsi Thessalonique.

Ville qui n'est point grecque, mais la parfaite image de la Turquie morte et qui sent déjà. A ses minarets, ses dômes, ses cimetières, — jardins d'herbes folles et de cyprès, — ses vieux quartiers dont les maisons s'éboulent sur les ruelles en pente vers le port, ses bouges, son arc triomphal, ses basiliques du Bas-Empire, je reconnus Stamboul avec

Byzance, — un fantôme d'Orient dans la brume d'hiver qui, le soir, l'écarte comme un voile pour découvrir sa ceinture de murailles, vieilles pierres d'un éclat mourant.

O fièvre ! les feux roses qui brûlaient sur les tours sont morts : voici la nuit ! Et dans mon cœur, parmi leurs cendres, repose la bien-aimée.

II

En 1915, des marins furent envoyés pour concourir aux défenses du camp retranché de Salonique. Je débarquai avec la compagnie du *Styx*.

C'était la mi-décembre. Il pleuvait.

A Vathiluk, bourgade en ruines, nous campions dans la boue. Le matin, de la vallée où s'abritaient nos tentes, je menais mes hommes vers les crêtes des collines en arc depuis Lankaza jusqu'au Vardar qu'elles surplombent. Sous la pluie ils travaillaient d'un cœur joyeux, à l'imitation de leurs frères les poilus, et bientôt un immense réseau de tranchées et de fils de fer barbelés courut au long des pentes.

Devant nous, la Macédoine étendait sous le ciel bas son fleuve, ses lacs, ses marécages, sa plaine où nos colonnes en retraite descendaient des montagnes de Serbie perdues là-bas dans les nuées. Impériaux et Bulgares les suivraient-ils ?

Le choc des avant-gardes avait été très rude. Les sommets glacés, les cols couverts de neige, les villages déserts et brûlés, les ponts sur la Strouma s'étaient disputés dans des corps à corps que nous contaient les soldats des premiers bataillons revenus.

Nos marins leur tendaient des quarts remplis de vin. Là-bas, ils en manquaient, et le froid était dur. Ils avançaient pour boire d'honnêtes faces brûlées par les vents d'hiver, où les moustaches tombaient toutes droites et glacées. Et sous leur gilet de poil de chèvre, casque en tête,

portant leurs armes et leurs outils, ils ressemblaient aux Brenn antiques.

Un matin, la pluie cessa. Le vent du Vardar nettoya le ciel, et ses coups de fouet glacés nous cinglèrent la peau rageusement.

Quelle activité nous donnait l'espoir du choc avec l'ennemi ! Travaux, marches, équipées à cheval. Revenir à l'heure où l'on sent plus âpre sur les collines la brise du soir qui couche au loin la fumée des camps ; où, dans la vallée bleue d'ombres, les marais du Vardar tendent leurs nappes qui empruntent au ciel du couchant sa pourpre la plus intense et font monter leurs brumes roses vers les cimes de l'Olympe, demeure des Dieux ; s'endormir sous la tente qui frémit ainsi qu'une aile toute secouée par le grand vent ; s'éveiller quand la prime aurore blanchit la toile, laissant pleuvoir sa cendre grise sur vos paupières ; et sauter debout en secouant la fraîcheur de la nuit si la portière se soulève et s'ouvre à la lumière ; voilà quelle vie secouait ma nostalgie marine !

III

Certain jour, je retrouvai un consul de France que j'avais connu à Beyrouth avant la guerre ; le *Styx* faisait alors campagne sur les côtes de Syrie. Ancien élève de l'Ecole des langues orientales, il était fort versé dans le persan, le turc, le syriaque et l'hébreu, et même avait pratiqué, en curieux, les philosophies et les sciences mystérieuses de l'Asie. La kabbale et la gnose, autant que faire se peut, n'avaient point de secret pour lui, non plus que l'exégèse, qu'il entendait à la manière de Léon Bloy. Ses paradoxes, jadis, et l'art qu'il avait de trouver au fait le plus banal une correspondance symbolique dans le monde des Essences et des Formes pures, trouvaient en moi un auditeur attentif, mais sceptique. Nous étions très liés, car j'étais moi-même un hébraïsant. Je le revis avec plaisir. Quel sens mystique ce visionnaire trouverait-il au bouleversement universel? Il

voyait et cherchait sans doute bien au-delà des réalités nationales, qui, seules, comptaient pour moi, et déchiffrait l'avenir selon Ezéchiel et saint Jean, quand je m'en tiens, pour en saisir les causes, aux raisons d'un Joseph de Maistre.

Pour l'instant il était capitaine, attaché à l'Etat-Major de la *** division. Il s'appelait Claude Romée.

Le 24 décembre au matin,— cette date ne peut s'effacer de mon souvenir, — il fit très froid. La veille, il avait neigé, mais les lueurs d'une aube lucide colorèrent les blancheurs confuses du paysage. Je parcourais avec Romée le front du camp retranché. Les compagnies, l'arme à la bretelle et la bêche sur l'épaule, se rendaient au travail. Au loin, sur une ligne de crêtes, se profilaient, noires sur rose, des batteries en marche tirées par huit chevaux, enlevées d'un dessin précis comme d'une pointe de pinceau. Les aventures de ce jour défilent dans ma mémoire avec la même netteté.

Dans un ravin où sourd un ruisseau, les sources étant rares, des auges de bois avaient été construites. Le soir, les chevaux menés à la longe y venaient en pelotons ; le matin on y rencontrait seulement des corvées de cuistots. En cette aurore c'était une véritable solitude. Seul, un char macédonien y passait qui enlisa dans un trou de neige ses roues pleines jusqu'au moyeu. Pour l'en tirer, ses conducteurs, de grands diables d'Albanais, touchaient leurs sauvages buffles noirs unis sous le joug, dont la bosse soulevait le caparaçon de laine écarlate ; leurs naseaux soufflaient des vapeurs dans l'air glacé, l'effort gonflait les muscles des jarrets et les veines de l'encolure, tandis qu'impassibles sous leur manteau d'étoffe rude et leur fez brun, les conducteurs poussaient des clameurs gutturales.

Comment ce chariot avait-il passé de nuit nos lignes ? Les Albanais avaient des mines fières et mauvaises ; teint de basane, pinceau de moustache sous leur nez aquilin, et les yeux féroces de leurs buffles.

Romée souleva la toile qui, derrière, fermait la bâche tendue sur des arceaux. Je me courbai sur ma selle pour

voir sortir d'un monceau de fourrures jaunes et de tapis deux pieds d'homme chaussés de babouches. Romée, les touchant du pommeau de sa cravache, fit se dresser sur son séant un grand corps surmonté d'une tête rapace où s'accrochait au menton une barbiche rousse mêlée de poils gris. Un bonnet informe la coiffait, enfoncé jusqu'aux sourcils. Au fond des orbites, les prunelles profondes creusaient deux trous de feu.

Cette face d'Israël ne s'étonna point et nous salua dans un espagnol assez pur.

— C'est, me dit Romée, un juif salonicien. Il parle le langage de ses pères chassés d'Espagne par des souverains avertis et l'Inquisition, dont, sans blâmer la cruauté, je loue la sagesse.

Puis, il ordonna au juif d'amener son équipage jusqu'aux logis de l'Etat-Major ; là, il s'expliquerait avec le service de contre-espionnage, tout à loisir.

L'homme, nous lorgnant en dessous, se coula hors du chariot et s'en fut avec de grands gestes parler à ses Albanais. Je remuai les peaux de bêtes qui couvraient peut-être des armes. Une odeur fauve s'en dégageait et je ne sais quel parfum d'Orient tenace et chargé. Un rideau tendu masquait le fond du char ; comme j'allais le soulever, il s'écarta et j'aperçus une très jeune fille qui pleurait et vite se cacha ; sa main seule, — une petite main d'enfant rosie par le froid, — passait pendue à l'étoffe.

— Il vous faut descendre, ordonnai-je, sans me soucier de savoir si elle entendait notre langue.

Sa main fit glisser le rideau.

Elle était assise à la turque, le buste droit, soutenu par des coussins. Enveloppée de lainages sombres, elle avait froid, car ses lèvres, d'un arc tout à fait dédaigneux, tremblaient, et son haleine sifflait entre ses petites dents découvertes jusqu'aux gencives roses. Lasse, exténuée, sa tête penchait sur son épaule, ses paupières bleues se fermaient de sommeil et retenaient, à chaque battement, au bord de

leurs cils bruns, une larme prête à rouler. Enfin secouant son sommeil et ses pleurs, elle dévoila des yeux qu'ils embellissaient, couleur de lac, couleur de mer, couleur d'azur. Ses yeux seuls disaient sa souffrance. Son visage restait tranquille comme les visages des statues antiques, beau comme eux. Un voile couvrait son front et ses épaules, laissant voir de la chevelure les vagues brunes des bandeaux, et sur la peau chaude de son cou deux tresses déroulées parmi les pierres de lune d'un collier. Ses doigts égrenaient un chapelet d'ambre. Elle se taisait. Elle me regardait étonnée. Je ne lui causais de crainte aucune.

A ce moment le chariot démarra sous l'effort haletant des buffles. Les roues gémirent ; les membrures craquèrent. Romée devant cavalcadait, le juif à son côté ; sur le flanc, les deux cavaliers de notre escorte avec les Albanais ; moi derrière.

La toile était retombée.

Après un quart d'heure de chemin, nous arrêtions notre prise devant la ferme de Vathiluk où l'Etat-Major avait pris ses quartiers. C'était une bâtisse médiocre et ruineuse. Une salle y servait de corps de garde et de bureau. L'heure étant matinale, les plantons seuls s'y tenaient autour d'un maigre feu de brasero.

L'on enferma le juif dans la chambre du fond. Romée fit prévenir l'officier du Service des renseignements, les interprètes; et l'interrogatoire commença dont je ne me mêlai point. Quittant la salle, je retournai vers le chariot. La fille aux pierres de lune y grelottait sous ses laines et ses fourrures. Je lui fis signe de me suivre. Elle se voila. Ses yeux seuls étaient visibles. Ils paraissaient plus larges, plus lumineux et d'une indifférence sereine maintenant que leurs larmes étaient taries.

Près de sauter à bas du char, elle hésita, regardant d'un air inquiet ses jambes nerveuses, son pied mince et cambré sous le bas noir, chaussé de daim, qu'elle balançait au-dessus du cloaque de neige et de boue où je pataugeais.

J'allais la prendre. Elle tendait ses bras déjà. Mais j'ordonnai à un homme qui se trouvait là de la porter jusqu'au seuil du corps de garde. Il la déposa devant le brasero.

— Merci, lui dit-elle, avec un accènt à peine sensible d'étrangère.

Je me rapprochai. Elle se détourna de moi, fâchée sans doute de mon procédé. Je la forçai à s'asseoir.

— On vous interrogera tout à l'heure. Parlez-vous français ? lui dis-je. Pour l'instant, chauffez-vous et buvez ce café

Elle ne répondit rien, prit le quart et but à petites gorgées, soulevant à peine son voile sur ses lèvres.

— Merci, me dit-elle cette fois.

Ses yeux reprirent leur douceur et me fixèrent. Ses noirs sourcils se fronçaient d'attention durant qu'elle me dévisageait. Sa gravité enfantine me fit sourire. Elle détourna la tête et tendit ses mains qui s'empourprèrent à la chaleur des flammes.

— Quel bonheur de n'avoir pas froid, murmura-t-elle à mi-voix. Dans les montagnes j'ai cru mourir.

— C'est votre père, n'est-ce pas, qui vous accompagne ? D'où venez-vous ?

Je ne sais par quel mouvement son voile se détacha. Une rougeur couvrit son beau visage, ses cils frisés battirent.

— D'Uskub, répondit-elle.

Je compris sa réserve et me souvins de Jessica, fille de Shylock.

Elle s'adoucit tout à fait et je connus leur odyssée.

— J'étais pensionnaire, dit-elle, dans une école de l'Alliance depuis mes premières années et je ne me souvenais plus du visage de mon père. Il est venu pour m'emmener quand l'arrière-garde abandonna Uskub ; nous entendions déjà gronder les canons autrichiens, et nous avons fui devant l'invasion.

Ils avaient suivi l'exode misérable du peuple serbe et de

son armée en déroute. Sous les rafales de neige, par des chemins sans nom, l'homme traînait son enfant par la main, et parfois, avec de l'or, il obtenait une place dans un chariot. Lui, continuait à pied parmi le troupeau lamentable des exilés, femmes, enfants, vieillards, qui se retournaient pour voir derrière eux l'incendie répandu en reflets sanglants sur la neige. Au-dessus des cris, des gémissements, des appels plaintifs de soldats blessés et d'enfants mourants, montait sa voix, psalmodiant comme celle des aïeux lointains qui déploraient au bord des fleuves de Babylone la destinée de Sion.

Quand elle était trop lasse et qu'ils ne trouvaient pas de voitures qui pussent avancer par les pistes, il la portait, exaltant le nom du Seigneur, implorant sa force; il la réconfortait par l'espérance du repos, par la promesse d'une récompense inconnue et mystérieuse. Enfin, au passage de la Strouma, ils trouvèrent la protection des troupes alliées, et le chariot.

Elle me contait cela d'une voix jeune et pourtant chaude; des tableaux de douleur, de mort et de misère passaient devant ses prunelles, et, pour ne pas les voir, elle abaissait ses cils comme un rideau obscur, elle secouait la tête pour les écarter; et sa bouche entr'ouverte l'était comme en l'hébétude d'un rêve. Puis je ne sais quel divin sourire apparaissait sur cette bouche et dans ces yeux dont la lumière m'était si douce. Indifférence ou sérénité?

— Monsieur, allez-vous me garder longtemps prisonnière? Nous sommes si las d'être sans demeure!

Sa petite main toucha la mienne et je sentis qu'elle voulait m'apitoyer.

A ce moment Romée reparut. L'homme serait verrouillé jusqu'au lendemain. Sa fille ne devait point quitter le chariot que l'on garderait.

— Voulez-vous en charger vos marins? dit-il en riant. Les Albanais le conduiront à cent mètres d'ici devant votre camp. La surveillance sera plus aisée.

Le vent du Vardar s'était levé avec violence, son sifflement passait sur la vallée ; les tuiles mal jointes du toit cliquetaient.

— Vraiment, pensai-je, elle ne peut passer une nuit pareille dans le chariot. Je lui donnerai pour abri ma tente : un marabout assez vaste, sommairement meublé d'un lit de camp et de quelques chaises, et j'irai coucher au corps de garde.

Je sortis pour donner les ordres nécessaires. Et, pour éviter de revoir cette émouvante réfugiée, je passai l'après-midi à cheval en compagnie de Romée, que son service appelait à Topsin et Kapudzilar.

— Notre juif est un « Deunhmeh », me confia-t-il. Vous connaissez l'histoire de la secte ? « Deunhmeh » veut dire en turc « converti ». En 1655 un rabbin de Smyrne, Sabetaï-Zevi, apporta au monde juif une doctrine mystique dérivée de la Kabbale. Salonique était alors une des citadelles du judaïsme. La colonie puissante fondée par les juifs chassés d'Espagne au XVe siècle prospérait sous le régime bienveillant des sultans, et, par sa richesse, sa science et ses libertés, elle jetait dans l'Orient et l'Occident méditerranéens un grand éclat. La décadence de Venise avec laquelle son trafic était intense faillit entraîner sa ruine. Au XVIIe siècle, Smyrne l'avait supplantée dans sa fortune marine ; mais elle était encore libre et privilégiée, quand Sabetaï y vint prêcher avec éloquence ses doctrines mystérieuses et proclamer la divinité de sa mission. Des esprits séduits reconnurent en lui le Messie nouveau ; ses apôtres exaltés répandirent par l'Europe et l'Asie le schisme sabetaïste. La secte faillit compromettre l'unité d'Israël dans toutes les nations où l'exil les a dispersés depuis la Perse lointaine jusqu'à la Hollande. Enivré par son succès, Sabetaï se proclama le « Roi des Rois » et causa tant d'agitation et de désordre qu'il fut arrêté par ordre du Sultan et conduit à Constantinople. On lui promit la vie sauve s'il rendait sa foi. Il préféra la conversion au martyre et

embrassa l'islamisme. Ses disciples l'imitèrent. La secte en pâtit. Quelques milliers d'adhérents lui restèrent, dont nous retrouvons les descendants à Salonique, à Constantinople et à Smyrne. D'eux, l'on ne sait rien de plus, sinon qu'ils ont gardé les pratiques de la Kabbale. Certains prétendent qu'ils se sont convertis à l'Islam de la même façon que leurs ancêtres, les Maranos d'Espagne, au Catholicisme, et qu'ils conservent sous des apparences mahométanes les rites hébraïques et la croyance au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Quoi qu'il en soit, de nos jours ils deviennent puissants. N'ont-ils pas la force que donnent la richesse avouée et l'intrigue obscure? Leur secte s'est ramifiée dans l'Empire ottoman et domine les sociétés secrètes; ils ne font pas de politique ouverte, mais par l'or et la connaissance de secrets d Etat ils mènent l'élite qui croit gouverner.

Les véritables auteurs de la révolution jeune-turque, ce sont eux, et ils ont réussi à pénétrer dans l'entourage immédiat du Sultan. Le ferment juif active la pourriture des nations en décadence; les miasmes du ghetto contaminent le monde.

Pour moi, ces hommes reniés par leurs frères conservèrent les lois qui les rattachaient secrètement à la communauté juive par l'immense et subtil réseau qu'elle a tramé pour perdre les peuples. C'est au XVII[e] siècle que la puissance ténébreuse d'Israël augmente au delà de toute mesure, et que les sociétés secrètes organisent les forces de l'éternelle anarchie pour les mettre au service du rêve juif d'universelle domination.

« Demande et je te donnerai les nations pour héritage, pour domaine les extrémités de la terre », dit le Psalmiste.

Les Sabetaïstes constituaient alors une force assez grande, assez dissimulée, pour devenir un levier d'action dans l'empire des sultans. Il n'est pas impossible que ces prétendus « convertis » soient, comme les sociétés secrètes et le Grand Orient, sous l'obédience absolue du Palladisme.

— Qu'est-ce que le Palladisme? demandai-je.

— Vous ignorez ces questions terribles connues seulement des experts. Je vous dirai cela une autre fois. Retenez aujourd'hui que l'Alliance Israélite Universelle, le Sionisme, les sociétés multiples que les Juifs fondent au grand jour ne détiennent qu'une parcelle infime du pouvoir formidable concentré dans le Palladium, organisation internationale dirigée par une oligarchie occulte dont les Grands Maîtres sont tous juifs. Au grand jour ils revendiquent un vague idéal humanitaire, ils préparent l'esprit des peuples à la domination qu'ils organisent souterrainement.

— Renan, dis-je, dans ses *Dialogues philosohiques*, avait imaginé les peuples soumis à une dictature de savants possesseurs d'un explosif si formidable qu'il pourrait, d'un coup, anéantir notre planète. Cette menace assurait l'obéissance absolue de tous.

— Renan ne prévoyait pas que des moyens aussi puissants, mais moins brutaux puissent être rassemblés entre les mains de quelques chefs occultes.

— Allons, visionnaire, fis-je en riant, décrétons pour nous épargner ces maux l'extermination d'Israël.

— Comme catholique je ne le pourrais pas, répliqua-t-il avec gravité. Oubliez-vous la parole de saint Paul : « Si leur chute a été la richesse du monde et leur amoindrissement la richesse des gentils, quelle ne sera pas leur plénitude! » Les hérésies ont trouvé dans l'Eglise de Rome une ennemie décidée à les détruire; au regard de la Foi elles n'avaient pas le droit d'exister ; les Juifs avaient ce droit car les Juifs portent « témoignage » et leur conversion en masse sera pour le christianisme l'aurore des jours triomphants.

— Au fait, comment s'appelle votre Deunhmeh ?

— Naïm.

— Eh bien, ne croyez-vous pas que je puisse obtenir de sa fille quelques précisions sur leurs coutumes et leurs rites? Nous sommes devenus très amis.

— Elle se tairait. Et peut-être ne sait-elle rien ! Puis il vous faudrait une longue intimité... déjà vous imaginez une aventure passionnelle. Ce que vous venez d'apprendre jette sur notre rencontre d'aujourd'hui un mystère qui vous attire. Ces yeux si beaux — je les ai regardés, ne soyez pas jaloux, — vous les retrouverez approfondis d'un sens caché. Et pour vous y perdre, vous vous donnerez comme prétexte qu'un secret s'y doit trouver.

— Si je réussissais !

— Alors instruisez-moi de ce que vous apprendrez.

— C'est promis.

Nous rentrâmes au camp, botte à botte. Le soir commençait de rosir la plaine neigeuse où les lacs incrustaient leur lapis-lazuli, mais bientôt elle ne fut plus qu'une grande mer d'ombres froides et bleues d'où, lointains, des pics émergeaient comme des récifs roses. Ils sombrèrent. Un nuage léger simula une voile pourpre, disparut. Des étoiles scintillèrent. La lune mordit l'horizon et lente s'éleva. Des feux dans la vallée nous signalèrent le camp ; leurs fumées paraissaient monter de la lune de cuivre comme d'un encensoir. Nos chevaux hennirent longuement.

IV

La pureté de cette nuit de Noël brille encore dans mon souvenir. Le clair de lune gaze d'argent les constellations; la campagne est givrée sous la lumière. L'église orthodoxe de Vsthiluk, pareille aux granges que peignaient dans leurs « Nativités » les primitifs, se cache abandonnée entre les masures. Une cloche tinte, et, des camps étalés sous la lune, voici venir par files silencieuses des ombres qui seraient farouches sous leurs casques et leurs peaux de bête, s'il n'y avait pas ! par toute la nuit et dans la campagne aux grandes lignes apaisées je ne sais quel recueillement. J'entre avec Romée. Des fanaux, des chandelles s'allument et jettent des lueurs mêlées à des ombres sur les murs blancs de chaux et barbouillés par endroits de fresques ingénues. Un

clair-obscur de Rembrandt enveloppe ces silhouettes, ces profils fiers de soldats sous la bourguignotte. Et la nef retentit des vieux noëls et des cantiques latins dont notre enfance fut bercée par la voix de nos mères.

Quand l'aumônier monta vers l'autel dressé devant l'Iconostase où, des fonds d'or chauffés de reflets, sortent les chefs vénérables des Evangélistes et des Patriarches, pieusement Romée s'agenouilla, tandis que le souvenir de la Deunhmeh me détournait de l'office.

A la sortie, levant les yeux, je cherchai au ciel l'étoile que suivirent les Mages, et j'implorai tout bas qu'elle parût pour me guider, car mes voies ne sont pas droites et le plaisir m'y fait errer.

La lune menait le cortège des constellations, et sa lumière coulait avec la paix des Evangiles sur ces hommes de bonne volonté.

Par groupes ils s'en retournaient aux bivouacs, silencieux, rêvant aux Noëls de leur village quand sonnent dans la nuit les carillons qui portent à trois lieues, jusqu'aux fermes perdues, la musique du chœur des anges, l'appel de la Nativité. Romée me laissa. Je n'avais pas sommeil. J'errai autour du camp, n'osant m'approcher de ma tente. Seule, parmi les autres qui s'étaient éteintes, son cône aigu se dorait d'une clarté intérieure ; une ombre y levait un geste effacé. A l'entrée, mon factionnaire se tenait tout droit. Enfin je me décidai, et, marchant vers lui :

— Rien de nouveau? demandai-je.

— Si, capitaine. La demoiselle est malade, peut-être. Elle pleure et pousse de gros soupirs.

— C'est bien, dis-je. Tu peux t'en aller.

Quand il fut parti, je ne sais quelle force me poussa. Je défis si tremblant les lanières de cuir qui fermaient la portière qu'une boucle me déchira la main. J'entrai. La jeune fille se dressa sur la sangle, le buste rejeté hors des couvertures. L'air vif, entré d'un coup par l'ouverture, fit rougeoyer le brasero, et sa figure sans voile s'éclaira d'un

brusque reflet. Les dents fines dans la bouche vermeille, les cils noirs sur les yeux bleus, le rose des narines, ces tons, ces nuances et le dessin délicat du visage passèrent avec la flamme, et l'ombre les reprit dans sa langueur.

— J'ai peur, cria-t-elle, tendant les mains vers moi.

Je passai mon bras derrière son cou, je joignis ses mains enfermées dans les miennes. Elle eut un sursaut farouche, ses yeux étincelèrent dans l'ombre, pareils à de froides pierreries, l'orgueil arqua sa bouche dédaigneuse.

— Pourquoi êtes-vous venu ? Vous êtes un ennemi de ma race et de ma religion. Je ne vous ai pas appelé.

— Vous êtes ma prisonnière.

— Elle te méprise, elle se moque de toi,
La vierge, fille de Sion ;
Elle branle la tête derrière toi,
La fille de Jérusalem (1).

Mais elle vit mes mains que du sang tachait. Elle se tut soudain, posa ses lèvres sur la blessure ; et comme j'avais du sang sur la joue, elle déroula sa chevelure tiède, parfumée, ténébreuse, pour l'essuyer.

V

Raïssa Myssaël ! ce nom qu'elle avait murmuré au matin glacé où brûlaient nos fièvres sous la tente, ce nom chantait avec ses syllabes étranges, sa musique orientale, prolongée en mon être par tout ce que l'Orient a contenu d'harmonies : chansons des conducteurs de caravanes et des pâtres d'Idumée, harpe du roi David, et celle de Salomon exaltant la Sulamite, tambourins du cortège qui menait vers Jérusalem la fleur noire d'Arabie, Balkis la Sabéenne, et les cantiques inspirés des filles de Sion, et les hymnes de victoire que vous avez chantés, Judith et Déborah ! — Tous les concerts bibliques, frénétiques et jaloux.

Mais pour me plaire à leurs accords trop chargés pour

(1) Rois, II, 19, 21.

mon oreille, j'y mêlais la divine allégresse de son rire, et je me souvenais encore de Jessica.

La veille, le grand chariot à quatre roues était reparti au pas lent de ses buffles. Le Deunhmeh emmenait sa fille. La reverrais-je jamais ? A Salonique, comment la retrouver parmi les ruelles et les coupe-gorge du haut-quartier, où, sans doute, quelque maison ruineuse, barbouillée de pourpre et close de moucharabiehs, serait sa prison ?

Pour moi, j'étais rappelé sur le *Styx* avec ma compagnie, les travaux étant terminés.

A la tête de mes hommes, je parcourais la même route qu'elle avait suivie parmi le bled désolé, où les pistes sont de véritables fondrières. Depuis l'aube nous étions en marche suivis d'un équipage d'arabas à deux mules et de petits bourricots chargés à la grecque d'un invraisemblable barda.

Les nuées d'argent en fuite composaient la seule beauté du paysage : un plateau nu coupé d'étroits ravins et de crevasses. Çà et là, de misérables masures forment un village autour d'une église basse que l'on reconnaît à sa croix.

Point d'hommes ou presque ; des femmes, en pantalons bouffants, entourent la fontaine; dans les rues, des moutards, aux yeux noirs et vifs sous leur tignasse, glapissent et nous offrent à des prix excessifs des colliers de figues sèches, des noix, des oranges acides et minuscules.

Par moments la neige tombait, et pourtant les nuées paraissaient légères, tissées d'une trame sans cesse déchirée par le vent et toute pénétrée de lumière.

Vers trois heures, nous arrivions à Zeïtenlick par la route de Monastir. Elle était encombrée d'une file interminable d'équipages. Canons, caissons, voitures du train et du génie roulaient sans cesse et sans bruit au pas amorti de leurs chevaux. Dans les éclaircies j'apercevais sur la droite le grouillement des camps alliés, baraques, ambulances, tentes basses, coniques ou carrées, la ville de toile et de bois

surgie d'un coup dans la plaine, et dans le lointain, vague encore, la ville très antique aux noms de magnificence, — Perle de la Chalcidique, Diamant de l'Egée, — découpant sur le ciel fluide ses arbres, ses tours et ses minarets.

Mais une tourmente nous prit. La ville, le camp disparurent ; à peine apercevions-nous le dôme blanc d'un monastère prochain entre de hauts cyprès pareils à des fantômes. Tout devint irréelle blancheur, où, seuls, les jeux de la lumière, ou pâle, ou grise, ou nuancée d'or, tourbillonnaient.

Puis, la féerie de la neige cessa, et, comme soudain un encombrement de voitures nous força d'arrêter, je me trouvai près du chariot sans savoir comment. La neige, d'un tracé blanc sur fond brun, en dessinait les lignes grossières et faisait de la bâche un toit d'argent. Les buffles noirs recouverts de housses écarlates, les Albanais aux vestes soutachées et le Juif dont la barbe rousse se mêlait aux poils de renard de sa houppelande, composaient sur la blancheur un tableau d'un coloris exaspéré. La portière était close.

Bientôt la route fut libre. Ma compagnie se remit en marche. Et comme le soir allumait ses torches couchées selon les déchirures des nuages, passant la mosquée des Derviches Tourneurs et le cimetière musulman, nous entrâmes dans la ville par la porte de Monastir.

VI

Pour des mois, le *Styx* était ancré sur rade et chaque jour j'allais à terre, espérant la rencontre de Raïssa. Cette aventure bizarre guidait mon imagination vers un Orient de poésies et de légendes, tout enflammé de passion et de voluptueuses caresses, comme un conte de Shéhérazade.

Hélas! La réalité différait de mes songes! C'était l'hiver salonicien, le dégel était venu, la boue immonde transformait les rues en égouts ; les pluies délavaient les vieilles défroques coloriées qui charmaient Loti aux temps défunts

d'Aziyadé. Pourtant, si le soir défait les nues et peint le ciel d'un rose et d'un vert tendre de vieux satin, une magie de couleurs enveloppe la ville mouillée. L'Odos Egnatia redevient le cœur d'une étrange cité que le Dieu soleil visite à son déclin ; toutes les nuances du feu chauffent le minaret, le cyprès roussi, les vieux bois ouvrés de la maison turque et les loques enflammées qu'elle tend au-dessus de nous ; les misérables passants se parent de magnificence parmi les femmes toujours mystérieuses d'être vêtues de noir et voilées ; et je ne sais quelle fée plaisante transforme jusqu'aux matrones juives, qui deviennent, avec leurs bas blancs, leurs jupons courts, leurs tabliers éclatants, leur gorge croulante, leurs bonnets à brides ornés de soie, de gaze et de perles, des grotesques étincelants de fantaisie.

Fatigué des courses inutiles parmi les ruelles dont les cailloux pointus sont faits pour des sabots de chèvre, j'entrais parfois me reposer à Saint-Démètre. L'ancienne mosquée garde son minaret, le pope a chassé l'iman, les mosaïques sortent des badigeons de chaux qui cachaient leurs merveilles naïves et vivantes, mais des restaurations barbares les ont gâtées.

En forme de basilique romaine, avec ses cinq nefs, ses plafonds de bois portés par des colonnes précieuses aux chapiteaux fouillés comme des joyaux byzantins, elle conserve descoins d'ombre chargés d'une mystique tout orientale. Les femmes grecques y vont de nouveau s'agenouiller sur les dalles, devant les icones sacrées que veillent les lampes, ou puiser l'eau miraculeuse ; et les popes en chignon y nasillent tout le jour des offices orthodoxes, caressant de leur barbe les vastes antiphonaires aux majuscules fleuries.

La rotonde de Saint-Georges, où les autels s'abritent sous des baldaquins, où sur des fonds d'or se déploient en des fantaisies alexandrines des guirlandes de feuillages et de fruits, les voûtes de l'orientale Sainte-Sophie retentissent d'aigres chants tout semblables ; aussi leur préférais-je sou-

vent les églises plus humbles qui servaient d'asile aux réfugiés, suivant la haute tradition du moyen âge. Saint-Panteleimon, la gracieuse Théotokos, les Saints-Apôtres, Yacoub-Pacha-Djami, toutes fleuries de coupoles, l'étroit sanctuaire triconque de l'Eski-Serai, que les Grecs nomment Saint-Elie, abritaient à peine quelques familles; mais sous les vastes arcades de l'Eski-Djouma des village entiers campaient.

Combien de fois y ai-je cherché Raïssa ? Aucune n'abritait des Deunhmehs ou des Juives, mais des Serbes, des Macédoniennes, des Grecques d'Asie chassées par les Turcs. Leur dernière fortune — quelques tapis et des hardes, — composait à ces temples une parure de pourpre et de brocart illusoires. Elles avaient emporté leurs icones de cuivre autour desquelles les foyers de leurs villages, rallumés sur la terre d'exil, fumaient comme un encens ; dans le naos montait cette odeur de viandes grillées, jadis délectable aux narines des dieux. Et parmi leur progéniture tumultueuse, des femmes aux beaux yeux noirs pleins de flammes assoupies dans les poudroiements du soleil et les spirales des fumées suivaient les songes de la terre natale,— tèlothi patrès.

Les Grecques d'Asie comprennent un peu la langue d'Homère, et elles me disaient les noms de leurs villages, où jadis j'avais passé.

Adalia, gazouillante de ruisseaux et de cascades qui se jettent à la mer du sommet des falaises, — petit port encombré de mâtures avec ses chantiers sous les platanes, au pied d'un arc roux, qu'empanache un palmier.

Kélidônia, îlot de laves que fleurissent seulement les roses du couchant et celles de l'aurore.

Mégiste, avec son théâtre antique où les soirs empourpraient le Prométhée d'Eschyle ouvert sur mes genoux devant la mer orchestrant le chœur des Océanides.

Macri, embaumée de l'odeur des pins, des narcisses et des cyclamens, auprès d'un roc où sont creusés des tombeaux antiques pareils à des temples suspendus ; et Marma-

rice, île blanche couronnée de tours gênoises, encerclée de collines délicates et bleues comme des frises qui courent aux frontons ioniques.

Et Symé, où nous arrivâmes un soir sur l'eau berçant des traînées d'or entre les îles d'or. Et Boudroum, qui fut Halicarnasse : les coquelicots saignaient aux bases des colonnes brisées; les arbres étaient en fleurs, dans les vergers; des papillons blancs jouaient dans l'azur et la lumière qui caresse les marbres du mausolée.

Ces horizons étaient pour elles plus divins encore, car ils étaient le sol nourricier, la terre des aïeux, l'autel et le sourire de la patrie; elles les chérissaient comme le visage de leur mère et la chair de leurs enfants, et sous les pâles rayons d'un soleil de décembre, agenouillées devant leurs saintes icones ou tendant aux flammes leurs bras comme des suppliantes, elles demeuraient les figures éternelles des exilées et des bannies.

VII

Je pensais qu'elle était partie vers les Cyclades ou l'Archipel, dans ces grandes barques qui appareillaient à l'aurore et filaient inclinées sous leurs voiles, irisant l'azur marin du beau golfe. Combien en ai-je visité, quand le *Styx*, ancré devant Kara-Bournou, gardait l'entrée du barrage? Sur le pont, étendues parmi les corbeilles de légumes et de fruits, de misérables familles venues des îles repartaient vers des terres inconnues dans l'espoir qu'elles leur seraient hospitalières. Que de visages ai-je scrutés, en vain! J'atteignis le printemps sans avoir retrouvé Raïssa.

Printemps de la Chalcidique!

Là-bas, je me souvenais des avrils de France, des premiers jours de lumière sur les gazons acides. Saison aigre-douce qui correspond à l'amour des vierges, qui a les mélancolies de la puberté, les violences contrariées des premières heures sensuelles.

Ici, quand le soleil se dégage de la brume du matin, il

subtilise les rosées qui lustrent les herbes, il brûle tout ; tout est feu ; la mer, « tacite sous des fleurs d'étincelles », va perdre sa limite au rebord de l'Olympe. Pas un arbre. A cette terre nue il manque la floraison des marbres. Une colonne avec l'angle d'un fronton donnerait un sens à ce paysage qu'emplit la seule lumière.

Un mot de Romée, attaché à l'Etat-Major du général commandant en chef, m'annonçait son retour à Salonique et me donnait rendez-vous.

Je fus heureux de le revoir et ne lui parlai que de Raïssa, tandis que nous parcourions les ruelles tortueuses et couvertes des souks à la recherche d'armes et de tentures destinées à sa nouvelle installation.

Hélas ! le bazar n'offre de curiosités qu'aux naïfs et de pittoresque qu'aux yeux illusionnés par le mirage d'un Orient de mensonge. Dans le désordre d'une boutique les marchands vous attirent obséquieux et véhéments. Verroteries, chapelets d'ambre, bagues, colliers, bracelets, bijoux d'Albanie et de Macédoine s'amoncellent dans les coupes, sur les guéridons incrustés de nacre et d'ivoire ; les narghilés nouent leurs cols parmi les étoffes lamées ; les tapis étouffent les reflets des cuivres, — cassolettes, lampes ou plateaux ; — et sur les murailles, hors de leurs gaines cramoisies, les yatagans tirés en cercle rayonnent comme des soleils pâles de vieil argent. Mais turqueries que tout cela, venues de Vienne et de Berlin !

Romée avait choisi quelques broderies bulgares et discutait les prix avec deux Levantins gras au profil sémite sous le fez, pendant que j'explorais la boutique.

Dans l'arrière-fond, un escalier de bois la reliait à l'étage supérieur. J'y grimpai et découvris une vaste chambre également encombrée d'objets hétéroclites. Ne trouvant rien qui sût retenir mon attention, je soulevai une lourde portière dans l'espoir qu'elle dissimulait de moins frauduleuses curiosités.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction ! Au milieu d'une salle

étroite où le jour filtrait par des carreaux verdis, Naïm Myssaël présidait une assemblée de ghetto, étrange et fantasmagorique. Un Polonais blême avec des cheveux filasse, un Russe halluciné aux yeux de souffrance et de fièvre, un Juif de Tibériade dont les papillottes, hors d'un bonnet noir, roulaient en tire-bouchons sur les joues, un descendant des Maranos cuivré comme un Espagnol, quatre Orientaux aux yeux étincelants, avec des barbes frisées de princes assyriens, et autant d'Occidentaux en veston correct, dont les visages avaient, derrière les binocles, un air incontestable de famille : treize en tout, assis autour d'une table devant un nombre égal de tas d'or et de balances. Et c'était, par toute la salle, un bruit d'or qu'on remue, un tintement de pièces d'or, une cascade d'or ruisselant avec des chocs clairs dans les plateaux, tandis que chacun donnait un chiffre, un nom de ville à Naïm qui les inscrivait.

Les Orientaux murmurèrent quatre noms que je ne distinguai pas.

— Rome, Londres, Paris, Berlin, dirent les délégués de l'Occident.

— La Haye, dit le fils de Maranos.

Et le Polonais : « Varsovie ». Et le Russe, qui tordait sa barbe d'un poing maigre : « Odessa ».

Enfin le Galiléen, secouant ses boucles d'un mouvement de sa tête ardente, prononça :

— Jérusalem !

Naïm se leva.

— Frères, l'an prochain, nous serons réunis là-bas, dans la Ville Sainte, car les temps seront accomplis.

Et il lança le vieux cri prophétique que tous répétèrent :

— Jechi Hamelech ! (Vive le Roi !)

Je me retirai sans bruit.

Je retrouvai Romée en bas, et l'entraînai dehors.

— J'ai découvert le Deunhmeh de Vathiluk, lui dis-je. Nous allons guetter sa sortie. Entrons en face, sous prétexte d'achats.

En face, c'était une confiserie turque. Romée commanda des loukoums à l'orange et à la rose, tandis que je guettais Naïm. Il sortit enfin; il était seul; nous le suivîmes parmi la foule des souks, puis rue Egnatia. Passé la porte du Vardar, il se dirigea vers le quartier tzigane, situé aux confins de terrains vagues, qu'abritent de grands platanes où perchent des cigognes. Les Bohémiens ont là dressé leur camp fait de tentes multiformes et de cahutes misérables aux murs de boue, de roseaux et de boîtes de conserves. Les plus magnifiques sont blanchies au lait de chaux ; mais leurs meubles à toutes, ce sont quelques nattes, des cruches de terre rouge ou des bidons de fer-blanc. Autour, l'herbe est rase que broutent quelques chèvres et de petits chevaux.

Cette race, dans sa misère, conserve quelques restes d'une grandeur qui se marque à la haute stature des hommes, à la chaleur du regard des femmes. Les compagnes de ces démons, aux airs de mages hindous, ont des yeux d'une ardeur sombre et douce, une bouche couleur de rose velouteuse, des traits purs, des membres délicats, une harmonieuse nonchalance de porteuses d'amphores. Elles savent danser de belles danses sensuelles, mais réglées par des traditions très antiques et si sévères que l'on songe plutôt à ces danses sacrées chères à l'Orient, des rives du Gange aux oasis de Touggourt.

Dans l'une de ces demeures misérables, où l'on entre en se baissant, Naïm pénétra. A l'intérieur, une musique bizarre et cadencée résonnait. Ce n'était pas le cri du désir exaspéré, les notes aiguës des orchestres arabes qui montaient des guzzlas, des flûtes et des tambourins, mais une harmonie grave et soutenue, un chant de vagabonds, un refrain nostalgique d'éternels voyageurs, un peu las, mais jamais déçus des nouveaux horizons.

Je soulevais déjà un pan du rideau qui formait la porte. Assis contre la muraille, les musiciens suivaient avec un mouvement balancé de la tête et du buste le rythme impé-

ieux que marquaient les pas de la danseuse, à peine jeune ille, nue sous la blouse et la jupe cordée autour de ses anches, retenant du geste de ses mains brunes les flèches l'or du soleil passant dans les claies de roseau. Autour l'elle, onduleuse dans des écharpes de lumière, les plectres nontaient, les flûtes d'argent brillaient dans les barbes leues...

Personne, hormis la danseuse et les musiciens, pas d'au-res spectateurs que nous. Naïm n'était point là. La salle vait une autre porte par laquelle il avait sans doute disparu.

Patiemment nous l'attendîmes. Roméeavait donné quel-ues pièces aux tziganes et j'offris à la jolie tchinguennée ne bague en filigrane d'or. Pour me remercier, elle prit nes mains et les baisa ; j'élevai les siennes, qui étaient dou-es, brunes, un peu sales, avec des ongles rosés de henné, usqu'à mes lèvres. Cet hommage lui fit un plaisir aussi if que le cadeau.

Enfin, Naïm reparut. Il passa devant nous, ne semblant ien voir, et sortit. Je me levai d'un bond et l'arrêtai dehors. l n'en parut pas enchanté.

— Voyons, Naïm, nous aurais-tu oubliés? dis-je, d'une oix dont l'ironie dissimulait mal le tremblement.

— Pas tout à fait, seigneur franc.

Son échine se voûtait un peu plus sous la houppelande arnie de fourrures pelées. Il multipliait ses courbettes ; nais ses prunelles ardentes de voyant brûlaient d'un invin-ible orgueil, dans sa face de prophète sardonique et déchu.

— Quelles affaires traites-tu avec les Tchinguennés? Leur rêtes-tu ton or ? Leur vends-tu des joyaux ? Qu'as-tu ait du plus beau d'entre tous ?

Il comprit l'allusion, ricana :

— Mes affaires ne concernent point les chrétiens, répli-ua-t-il d'un ton mi-obséquieux, mi-arrogant. J'ai quel-ues intérêts dans la tribu.

Il riait. Des paillettes d'or jaune filtraient dans ses pru-elles.

— Te les paieront-ils ?

— Tout être est solvable ; quand il n'a pas d'or, s chair, son sang, sa carcasse, c'est encore quelque chose, el eh !

— Ce Juif, dis-je à Romée, a des paroles dignes de Shy lock, dont la fille Jessica ne valait point la sienne.

— Messieurs, je ne connais pas ce Shylock. Mais posse da-t-il un diamant d'un feu plus pur et d'un poids plu fort que le mien, sachez qu'il en est qu'on ne peut ache ter, car ils sont purs, saints, consacrés ; une famille royal ou sacerdotale peut seule veiller sur eux. Le malheur es sur ceux qui les touchent ou qui les volent.

Il redressait sa tête ardente et creusée et me fixait e plein dans les yeux. Son sourire découvrait ses dents e faisait trembler sa barbiche aux poils rouges mêlés d'a gent. A la fin il nous fit un grand salut et s'en alla ave majesté. La marmaille des petits bohémiens s'écarta de l en silence. Romée me dit :

— Ce Naïm est un personnage important et redout Certainement vous avez découvert la banque clandestin le lieu de complots où il trafique avec les conspirateurs les courtiers de la politique juive, les émissaires du Ghett universel envoyés aux *Convertis*.

— Que vient-il faire chez les tziganes ? demandai-je.

— Ils lui servent d'espions, de gens de sac et de cord bons pour les coups de mains et les assassinats rituels. Leu race, dispersée comme Israël, organisée comme Israël e dehors des nations, est son alliée, car toutes les puissance occultes s'entr'aident, toutes les Kabbales sont d'accor Méfiez-vous de ce Juif.

Et il me désignait du doigt l'homme qui s'en allait.

Les derniers rayons du jour rougeoyaient sur son f et sa lévite, qui disparurent derrière le mur rose d'u cimetière turc, où des femmes assises sur les tombes ca saient, drapées étroitement dans leur féredjé. Je restai les contempler, disant :

— Raïssa, pareillement voilée, peut-être a passé souvent rès de moi sans pouvoir me faire un signe, m'appeler d'un egard.

Un crépuscule très doux, vert et bleu, succédait au jour clatant. Les seringas secouaient leur parfum amollissant ans le vent tiède, indécis, où tournoyaient des fumées. Des hansons et des tambourins résonnaient sur un rythme lerte, soudain rompu, qui laissait les sens et l'âme en sus-ens.

Une main prit la mienne. Contre moi s'était glissée la etite danseuse tzigane. Dans l'ombre venue, elle souriait e toutes ses dents et me regardait de tous ses yeux, ses eux sombres et constellés, comme un ciel nocturne.

— Tu cherches une Deunhmed, je le sais ! Eh bien, pro-nène-toi demain devant la muraille de Yédi-Koulé. Si tu 'ennuies, va t'asseoir au café proche du minaret sans tête, u recevras des nouvelles de ton amie brune aux yeux bleus.

Et, me laissant stupéfait, elle s'enfuit légère.

VIII

Le lendemain nous suivîmes lentement, Romée et moi, chemin qui longe le rempart de l'ancienne Acropole. Je egardais le visage des passantes et l'aspect des maisons, pressais le pas pour une silhouette entrevue, ou bien je 'arrêtais pour entendre une jeune femme chanter quelque nélancolique mélopée ou rire sans fin, — de nous peut-tre, — derrière le grillage étroit d'un moucharabieh. Par-ois mon cœur battait à grands coups redoublés, car je royais entendre sa voix, son rire, vainement.

Enfin, j'allai m'asseoir avec Romée à la terrasse de humble café turc que m'avait indiqué la tzigane.

Le kawedji n'était pas grec ; il était doux, poli, très vieux, t ne nous assommait pas de bavardages. La paix de l'Is-am était sur sa maison.

Devant nos tasses, accoudés à la balustrade qui sur-lombe la rue pierreuse comme un torrent à sec, nous

savourions le calme du soir printanier. Devant nous, le maisons dévalent en troupe jusqu'au port ; les coupole roses s'arrondissent au-dessus des jardins verdissants ; le cyprès et les minarets se dressent à contre-jour sur l'étin cellement sombre de la mer ; une escadre fume au loin Derrière nous, c'est un petit jardin tout vert, sans fleurs abandonné dans son enclos dont les barrières de bois roug alternent avec des piliers blanchis à la chaux. Un platan antique se rajeunit de toute sa feuillaison nouvelle qu monte en bouquet sur le ciel profond et retombe contre l mur de soleil de la citadelle. Au coin, une tour d'angle dé coupe ses créneaux sur l'azur, une poterne s'ouvre sur de jardins, un minaret brisé symbolise l'Islam déchu, dor discutent encore près de nous de graves silhouettes musu manes inclinées sous leur turban.

Le soleil déclinait : l'un de ces hommes se leva. S lévite brune restait dans l'ombre, mais un dernier rayo empourpra son visage et le fez où s'enroulait un turban d pure blancheur. Il parlait, et sa prière montait vers le ci doré.

— Allah, père des créatures, brûle leur cœur d'amou S'ils t'aiment, ils possèdent la science parfaite ; ils com prennent la loi ultime des choses, la loi d'amour qui fa tourner les sphères et graviter les mondes dans l'espace, naître les générations. Tout est vain hors la Foi ; tout e folie hors l'extase. Cherche la Foi dans l'ivresse de l'amou et, dans la passion, l'extase !

Romée traduisait, et je lui demandais :

— Est-ce la Sagesse et la Vérité ?

Car je pensais à Raïssa ; et il me plaisait d'attiser m désirs à l'ardeur de charbons mystiques.

Romée devina mes pensées.

— L'Orient nous dévore, dit-il. Vous écoutez cette prièr sa prière éternelle ; elle vous trouble et vous séduit. tentation est si belle d'accorder la religion et la sensualit de vouloir respirer le souffle de l'Esprit à travers les odeu

arnelles! Ce fut celle où succombèrent les hérésiarques. un des plus fameux n'a-t-il pas dit : « Laisse la chair être rre et la doctrine ciel » ?

Mais je ne l'écoutais plus. Près de la porte je venais d'a- rcevoir la tchinguennée qui me faisait signe.

Elle se tenait droite, fière et cambrée. Le vent emmêlait s mèches folles sur son cou et, relevant sa courte jupe ouée, découvrait ses jambes parfaites.

— Raïssa m'a donné ceci pour vous. A bientôt.

Elle me remit un billet et s'enfuit comme dans les contes s belles esclaves messagères des sultanes amoureuses.

« C'est la Pâque dans deux jours. Au soir, rendez-vous ur la place que je marque d'une croix sur ce dessin. Celle qui vous l'a remis vous conduira vers moi. »

— A l'air de votre visage, railla Romée, ce petit billet cèle tous les mystères de l'Orient et tous les parfums de Arabie.

Avec lui je regagnai le port. Descente par les rues. Les gly- nes embaument; leurs grappes retombent contre les vieux urs herbeux aux ombres froides ; les arbres fruitiers per- ent leurs premières fleurs. Quelques coins solitaires ont ne douceur française, un air de petite ville de nos provin- es. Seulement des grilles aux fenêtres ramènent nos pen- ées vers l'Orient jaloux qui emprisonne Raïssa.

HENRI SERRE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Fontainas : *La Vie d'Edgar A. Poe*, « Mercure de France ». — Pier Loti : *Prime jeunesse, suite du roman d'un enfant*, Calmann-Levy. — Gu tave Simon : *Histoire d'une collaboration. Alexandre Dumas et Augus Maquet*, Georges Crès. — *Sous le Masque de Molière. Louis XIV est M lière*, Traduit de l'anglais par J. M., Figuière. — Memento.

M. André Fontainas a écrit la vie douloureuse du grand poè américain Edgar Poe. Ce livre, **La Vie d'Edgar A. Poe**, e un noble livre, qui nous laisse l'image que nous devons déso mais garder du poète calomnié. Des martyrs de l'art et de pensée il en est peu, écrit M. Fontainas, au seuil de son étud « pour qui la vie ait été, constamment, aussi inexorablement acc blante et hostile que pour le grand poète américain Edgar Alla Poe ». Certes, écrit encore M. Fontainas, il n'est plus poss ble, comme l'ont tenté les premiers défenseurs qui se levère « pour laver sa mémoire de la vie honteuse des outrages et la calomnie, de prétendre ... qu'Edgar Poe vécut exempt de fau et de faiblesse, que les vices qu'on lui prêta fussent entièreme imaginaires et qu'il ait concentré en lui l'image parfaite de vertu... ». Non, E. Poe ne fut pas un saint, mais un homme se lement, et il ne faut pas renier les vices qui font partie de s génie. Mais ce que ce livre de M. Fontainas nous montrera, c'e qu'E. Poe fut « un homme indubitablement noble, grand par cœur autant que par la pensée, un des plus admirables modèl de ce que peut réaliser de beau et de pur la splendeur de l'esp humain conscient et volontaire... ».

M. Fontainas nous évoque le poète harcelé d'attaques, d'outr ges, d'injustices incohérentes et folles, solitaire, maudit, inco solé :

Pour échapper à lui-même, il buvait alors, jusqu'à l'ivresse, jusq l'oubli. Avant qu'il eût rencontré la délicieuse puérile créature dont allait faire sa femme, — ensuite, lorsqu'elle eut disparu de la terre, martyre désespéré l'obséda le plus cruellement : celles qu'il avait élu

ns ses affections, dans ses délires, dans ses déceptions, comme de
res, de bienveillantes, d'intelligentes auxiliatrices qui auraient pu
imer, le fortifier, le comprendre, ne tardèrent pas à se montrer d'âme
che, mesquine, méfiante, asservie à de sottes et artificielles conven-
ons, et, saisies d'une vaine, indicible terreur, sinon pétries d'une lourde
mondaine indifférence, bien que subissant pour toujours l'ascendant
son prestige, à s'éloigner de lui, à le repousser.

C'est que, comme l'observe encore M. Fontainas, les artistes
rs, les littérateurs, les poètes possédés de leur art et désinté-
ssés comme Poe sont rares en tous temps et en tous pays, mais
aux Etats-Unis, dans la première moitié du XIXe siècle, y en
t-il eu un second »? Qui aurait pu le comprendre, sinon le
ndide amour de sa jeune femme? Et quand Poe, continue le
itique, s'élevait contre la pratique de l'art utilitaire instructif
moralisateur, il ne trouvait d'appui que dans la confiance de
jeune femme, qui était devenue sa raison d'exister, « la fête de
n cœur, de ses yeux, de son esprit ». Ne lui reprochons pas, écrit
ec émotion M. Fontainas, d'avoir gaspillé les brefs instants de
ette félicité passagère dans la contemplation et l'adoration de
lle qui était l'objet de cet amour, « de n'avoir pas fourni une
oduction littéraire énorme, alors qu'il était si heureux de n'a-
ir pas *travaillé* ». Ce sont les malheureux qui travaillent, pour
blier, ou les orgueilleux par dédain de la vie réelle.

Mais cet amour, cette sorte « de culte exalté de l'esprit de
auté », comme écrivait Graham, allait mourir, et c'est « cette
ticipation de sa perte qui a fait d'E. Poe un homme triste et
nsif et qui a teint d'une mélodie de deuil son chant immortel ».

A la période de félicité correspondent ces chefs-d'œuvre : *Gor-
on Pym*, *Ligeia*, *William Wilson*. Aux heures d'angoisses
composa : *Le domaine d'Arnheim*, *Le Mystère de Marie Ro-
et*, *La Lettre Perdue*, *Le Scarabée d'or*, *Le Puits et le Pen-
le*, et ce dernier conte n'est-il pas comme le symbole du cruel
stin qui pesait sur lui?

C'est aussi de cette époque agitée et angoissante que datent les
bitudes d'intempérance qu'on lui a si durement reprochées et
i ont probablement, écrit M. Fontainas, contribué à hâter sa
. Mais M. Fontainas tient à détruire la légende qui veut que
e ait puisé son génie dans l'alcool. Jamais, écrit-il, « le *génie*
Edgar Poe n'a été excité ni favorisé par le *désordre* qu'appor-

tait en son cerveau l'usage malheureux de l'alcool. Jamais il n'
eut au monde un génie plus ordonné que le sien ». Il a pu cher
cher dans l'ivresse un répit à ses tortures, mais Poe n'était pa
un ivrogne héréditaire ni habituel, et il supportait mal la bois
son : un *seul* verre de vin faisait de lui un fou, a écrit Graham

Après la mort de Virginie, il a bu pour anéantir en lui l
conscience, la douleur, mais il reconquit son énergie ancienne e
se ressaisit. Ce sont ses ennemis qui ont écrit qu'il n'avait cess
de boire et qu'il était mort d'avoir bu. A la fin de sa carrière, ob
serve M. Fontainas, sa lucidité d'esprit ne s'est pas amoindri
puisque *Eureka*, *Ulalume*, *Annabel Lee* nous en sont un témo
gnage.

Dans ce beau livre, écrit avec amour et émotion, M. André Fon
tainas a voulu, comme il le dit si bien lui-même, restituer, su
l'examen de documents plus sûrs, « l'effigie vraie et nette d'E. Po
lavée des souillures de la calomnie, et, autant que son œuvre
pure, puisque avec elle fut toujours en relations étroites sa vie »

§

Après avoir décrit tant de paysages exotiques, M. P. Loti s
retourne vers son passé d'adolescent et écrit ce livre aimable e
triste : **Prime jeunesse**, qui fait *suite au roman d'un enfan*
Même en écrivant ce livre, qui est l'autobiographie de ses pr
mières années à Rochefort, M. Loti reste imprégné d'exotisme.
y a des êtres qui naissent exotiques ; l'auteur de *Prime jeunes*
est de ceux-là. L'exotisme, c'est peut-être la faculté rare qui, a
cours de la vie, nous garde l'ingénuité de la vision et nous préser
de cette torpeur des yeux parmi les choses trop coutumières. J
suis sûr que M. P. Loti, en se promenant sur le Pont-Neuf, décou
vrirait des choses fraîches et neuves. Il apparaît tel qu'un prim
tif raffiné, qui, vivant exclusivement dans la sensation, comm
beaucoup de femmes (M. P. Loti est un homme-femme) n'éprou
aucun désir de raisonner, de déduire, ou même de comprendr
Jamais un écrivain ne fut, à ce point, dépourvu de sens critiqu
et c'est peut-être là son originalité.

Ces qualités et ces défauts devaient le servir pour composer u
livre qui narre des souvenirs de « prime jeunesse ». Il est de fa
que ce livre est touchant et qu'il réveille au fond de nous d
vieilles sensations presque oubliées. Dans le domaine de la sen
sation M. P. Loti est incontestablement un maître. Remarquons

'ailleurs, que l'adolescent Rochefortais ne nous parle pas de ses
ctures. Il pioche le grec, la géométrie, arrive bon dernier au
rcée de Rochefort en narration française, mais semble, d'après le
lence où il se tient à ce sujet, ne recevoir aucune émotion de la
cture d'un poème, d'un conte de fées, d'un roman sentimental.
a quatorze ans, âge où, dans ce temps-là (nous sommes en 1864),
s adolescents devaient se nourrir de Musset, voire de Vigny, en
chette naturellement. Il avoue détester Lamartine. Décidément,
jeune Rochefortais est bien un primitif très éloigné de nos
vilisations littéraires et qui déjà, pour nourrir sa vie sensorielle,
ve des tropiques et des îles lointaines.

Un écrivain comme M. P. Loti est vite monotone. Il l'est sou-
ent, mais rachète cette monotonie par quelques dons magnifiques
évocation, qui, chose curieuse, peuvent faire de cet auteur un
citateur d'intelligences.

M. Pierre Loti, qui appartient à une famille protestante, sérieuse
ns austérité, mais très attachée à la Bible (1), a tout de même
ardé de ce milieu une certaine roideur et cette réticence dans
confession qui enlève à ses souvenirs une grande part de
ur intérêt psychologique. Beaucoup d'effusions dans ce livre,
eaucoup de tendresses, beaucoup d'extérieur, une grande sen-
alité dans les descriptions, les émerveillements d'un enfant
vant les choses, le souvenir de sensations presque intact, des
ocations qui nous font voir un coin de gazon à telle heure de la
urnée, et, parmi tout cela, un grand silence, comme si l'âme
ouffée par tant d'enivrements était morte. Aussi les livres de
. P. Loti m'ont-ils toujours paru affreusement tristes. N'a-t-on
s, en les lisant, la nostalgie d'une autre vie plus légère, moins
argée d'émois, et surtout plus ironique ?

L'ironie manque à M. P. Loti d'une manière incroyable.

Toutefois le privilège du jeune Pierre Loti, à travers ses pre-
ières années, fut de beaucoup souffrir, comme ce fut celui de
famille — vieille famille provinciale affinée, honnête jusqu'à
rigidité et dénuée, comme toutes les aristocraties, de ce sens
atique si cher à nos économistes — d'être, plus que d'autres,
fligée de deuils, de ruines et de malheurs. C'est bien ce côté le
us émouvant et le plus beau du livre. J'y ajoute la narration très

(1) Le père de M. Pierre Loti lisait tous les soirs à haute voix un passage
la Bible et le commentait devant ses enfants et ses domestiques.

objective de l'arrivée au Borda et je note, en passant, cet amour de jeune homme débarquant à Paris, pour qui ? — pour l'impératrice Eugénie, aperçue deux ou trois fois dans un landau officiel. Cela aussi est touchant.

§

Ce livre de Gustave Simon : **Histoire d'une collaboration. Alexandre Dumas et Auguste Maquet**, vient trop tard. Alexandre Dumas est bien mort dans l'admiration du monde et l'histoire de ses collaborations nous intéresse assez médiocrement. Le style qui soutient les œuvres littéraires a trop fait défaut à l'œuvre de Dumas pour qu'après cinquante ans il n'y ait pas de fléchissements dans la sienne.

Dumas n'en fut pas moins une organisation étonnante, tellement puissante qu'elle absorbait tout et qu'elle devenait terriblement dangereuse pour les collaborateurs. Ce fut le cas du pauvre Auguste Maquet, dont M. Gustave Simon nous conte l'aventure. Il s'approcha du géant qui le mangea, qui le mangea en connaisseur, en gastronome pratique, sachant fort bien tout ce que l'infortuné Maquet lui apportait d'aliments essentiels, n'ignorant, d'ailleurs, ni son talent, ni sa valeur, ni encore moins sa force de travail.

Auguste Maquet fut professeur suppléant au collège Charlemagne. Très féru d'histoire et grand liseur de mémoires, il se sentit attiré vers la forme du roman historique. Il écrivit « Le Bonhomme Buvat », récit romanesque de la conspiration de Cellamare. Il le montra à Dumas qui en fut enthousiasmé. Tellement enthousiasmé qu'il prit à son compte *Le Bonhomme Buvat*, lequel devint, sous sa signature, *Le Chevalier d'Harmental*. Maquet reçut 1200 francs pour sa peine.

Des documents établiraient d'une manière incontestable que Maquet a conçu et écrit les *Trois Mousquetaires*. Maquet, pour cette œuvre si célèbre, eut un collaborateur : Dumas. « Celui-ci eut sa part active, nous dit M. Simon, il modifia l'ordonnance de quelques chapitres, il ajouta quelques développements, mais c'est bien Maquet qui conçut et conduisit le roman. »

Il resterait, d'ailleurs, à démêler si, dans un roman d'une valeur historique douteuse, d'un style très pompier, d'une psychologie rudimentaire, dont toute la valeur réside dans l'ordonnance et le mouvement, ces modifications apportées par Dumas ne cons-

tituent pas le coup de maître qui détermina le succès de l'œuvre.

D'après le tableau où M. Simon met en parallèle les deux textes, à gauche le texte définitif imprimé, à droite en italique le texte de Maquet (c'est la fameuse scène de l'exécution de Milady), il apparaît que Dumas a peu modifié. Toutefois, connaissant son public, Dumas développe certains passages, appuie là où il faut. En revanche, il aère certains dialogues, amène des répliques plus vives. Maquet fait prononcer à Athos un discours, Dumas le coupe en trois répliques, etc... Tout cela me paraît important et d'un vrai maître du roman d'aventures, tel que le public l'aimait alors et l'aime sans doute encore aujourd'hui.

§

Molière n'a pas de chance, cette année : Pierre Louys lui enlève ses meilleures pièces pour les redonner à Corneille; et voici qu'un Anglais découvre que, **Sous le masque de Molière**, c'est Louis XIV qui se cache. Molière, lui, n'est qu'un ivrogne, un lébauché, un ignorant et un plagiaire. Les preuves que c'est bien Louis XIV qui écrivit les pièces de Molière abondent. D'abord, ce fragment de lettre presque inconnu, dit l'auteur (et qui se rouve dans tous les morceaux choisis), de Mme de Sévigné : « Il aut que je vous conte une historiette qui est très vraie et qui vous livertira. *Le roi se mêle depuis peu de faire des vers.* » Evidemment, il composait le *Misanthrope*. Et lorsque Boileau, qui était renseigné, répond à Louis XIV, qui lui demande quel st le plus bel esprit du temps : « C'est assurément Molière », 'est la réponse d'un courtisan, n'est-ce pas? Et *Tartuffe*, joué (à ureau fermé) chez Monsieur, frère du roi, est-il possible de conceoir ces représentations, alors impies, autrement que par ordre u roi ? Qui donc aurait osé enfreindre sa colère, si l'on avait cru u'il devait s'en irriter ? etc., etc... Molière disparaît sous toutes es preuves et bien d'autres que je ne puis citer, mais qui abouissent à cette conclusion que le roi lui fait ses pièces... et son ls. Mais Poquelin mourut en 1673 et Louis XIV vécut encore isqu'en 1715. Le roi dut être fort ennuyé, mais après un moment e désarroi, il se ressaisit, reprit sa plume et se mit à faire... les ièces de Racine. Et comme il venait de se convertir sous l'inuence de la vieillesse et de Mme de Maintenon, il écrivit *Esther* *Athalie*.

§

Memento. — Alexandre Hepp : *Les Cœurs victorieux* (Fasquelle). Troisième partie d'une sorte de trilogie où l'auteur a résumé au jour le jour l'état d'âme de son pays devant l'épreuve, la lutte et la victoire. — M. Jean Bernard continue dans sa *Vie de Paris* (Lemerre) ses petites notations qui seront précieuses pour l'histoire, l'histoire littéraire et l'autre. — M. G. Bontoux étudie *Louis Veuillot et les mauvais maîtres du XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* : Luther, Calvin, Rabelais, Molière, Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes. Livre sérieux, très sérieux, mais qu'il ne faut lire que la contradiction en éveil. Mais les jugements littéraires de Veuillot sont intéressants parce que violents, sincères, et souvent injustes. — *Le Témoignage de la génération sacrifiée*, par Alphonse Mortier (Nouvelle Librairie Nationale). M. Alphonse Mortier rend hommage dans ce volume aux jeunes littérateurs qui se sont sacrifiés : Péguy, Lafon, Psichari, Paul Beker, Lionel des Rieux... Hélas, dans ce livre touchant de bonne volonté maladroite, M. Mortier découvre après M. Valery-Radot que « depuis la Renaissance, nous ne savons plus guère parler à la sensibilité ». Il n'y a de sensibilité que dans le classicisme. Le xviiie siècle n'est qu'un aveu d'impuissance, le romantisme n'est que sensualisme et le symbolisme n'a pu « faire rendre à la lyre poétique un seul accent vraiment inspiré », etc., etc. Autre remarque : en ce commencement de siècle, où (sans doute grâce aux leçons de M. Albalat) tout le monde écrit proprement le français, ce livre a cette originalité d'être écrit par quelqu'un... qui ferait bien de lire Mallarmé, pour l'intuition. — Tout le monde sera heureux de pouvoir lire enfin en volume la troisième série des *Conférences de l'Odéon* (Hachette) publiées par Paul Gavault. A signaler dans ce recueil Phèdre, par M. G. Truc ; Les Fausses Confidences, Le Sourd ou l'Auberge pleine, par F. Funck-Brentano. Ces conférences, comme le rappelle spirituellement M. Gavault, ont été prononcées et écoutées bravement sous la menace de Bertha.

Ce *Journal de bord d'un matelot* (Edition française), que nous offre M. Jean Perdriel, n'est pas de la vaine littérature, mais le vrai journal d'un vrai matelot qui est aussi un poète. Ecoutez ceci : « En mer, le 24 avril, 22 h. — Ce soir, il y a sur la mer des milliers d'hommes qui mourront demain...... Ce soir, il y a sur la mer des milliers d'hommes qui se dépêchent de revivre leur vie. » — Ces *Aveux de l'ingrat*, de Gabriele d'Annunzio (Grasset), n'est qu'un hymne d'amour — un peu attristé — pour la France. Depuis ces pages, le poète s'est fait roi et réalise ses images. — Un livre documentaire du Baron Gabriel d'Argeval : *Les maréchaux de France à l'Académie* (Boccard).

En élisant les maréchaux Joffre et Foch, l'Académie a perpétué une très belle et très noble tradition, et M. d'Orgeval, faisant allusion à la première élection d'un maréchal, Villars, le vainqueur de Rocroy, écrit très justement qu'alors l'Académie s'éleva à une « conception de la littérature assez large, qui devait comprendre non seulement les écrivains proprement dits, les hommes de goût et les grands seigneurs, mais aussi, après les jours sombres de la fin du règne (Louis XIV), ceux-là sans lesquels le pays même eût été exposé à périr ». Quelle petite figure font dans l'histoire de petits hommes de lettres, d'hier et d'aujourd'hui, auprès d'un Villars, d'un maréchal d'Estrées, ou de Duras, d'un Joffre ou d'un Foch. — Dans la deuxième série des *Paysages littéraires* de M. Gabriel Faure (Fasquelle), je signalerai aux Stendhaliens son étude : Stendhal à Laffrey, où on verra pourquoi le coup de feu qui devait sauver les Bourbons et épargner Waterloo à la France ne partit pas. — M. Henri Barbot écrit, en tête de son petit volume *Saint-Front* (Stock) : « Saint-Front est un artiste qui a jeté en pâture au public non seulement son œuvre, mais aussi une partie de sa vie privée, et a même heureusement mélangé l'une et l'autre pour en tirer mouture, et, quoiqu'on ait déjà souvent parlé de lui, c'est peut-être l'essentiel qui reste à dire. » Et c'est l'essentiel que M. Barbot nous dit sur Saint-Front, que ses amis et admirateurs et ses ennemis même, s'il en a encore sur la terre, auront reconnu, Léon Bloy, le mendiant éternellement ingrat, béatifié dans son ingratitude.

M. Henri Guyot nous donne, dans la collection Delagrave, *Les œuvres choisies de Paul Hervieu*. « L'œuvre de Paul Hervieu, écrit-il dans la préface, est l'une des plus belles, des plus consciencieuses, des plus fortes et originales que notre littérature ait produites depuis quarante ans. » C'est tout de même un peu exagéré. En réalité, Hervieu, qui était intelligent et cultivé, n'avait aucune des qualités de l'écrivain, et M. Guyot avoue lui-même : « Le style de M. Hervieu est avant tout abstrait. » Mais, ajoute l'auteur : « Cette concision combinée avec la force et la violence du sentiment ont amené des fins d'actes et des dénouements où le dialogue, par la contrariété ou la brièveté et la plénitude croissante des répliques, rappelle de célèbres passages de Corneille. » Non, des situations cornéliennes, peut-être, mais sans aucune poésie ni rayonnement. Mais M. Guyot trouve encore dans son auteur choisi le rythme et le balancement des vers raciniens, et il cite : « Ma jeunesse est passée, mes espérances sont abolies, mon avenir de femme est mort. »

Le jugement de M. Edmond Estève, qui a lui aussi étudié *Paul Hervieu* comme conteur, moraliste et dramaturge (Berger-Levrault), est plus modeste et me semble plus juste de ton. Il s'en faut de peu, écrit-il, que *les Tenailles* et *Connais-toi*, comme *le Dédale* et la *Course au*

flambeau ne prennent l'air du chef-d'œuvre. La nature, ajoute-t-il, avait doué Paul Hervieu « de ténacité plutôt que de facilité, de force plutôt que de grâce. Elle ne lui avait donné ni la verve qui fait le conteur, ni l'imagination qui fait le romancier, ni le pouvoir créateur qui fait l'auteur dramatique. Il a voulu être tout cela et il l'a été ». Il a eu tout ce qu'on peut s'assurer, « tout, sauf le génie qui ne s'acquiert pas. » En résumé, Paul Hervieu est une sorte de grand littérateur, qui ne serait pas un écrivain. Et c'est sans doute l'explication de sa fortune littéraire.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Francis Eon : *La Vie continue*... « édition du Divan ». — Charles de Saint-Cyr : *Complaintes*, poèmes, suivis de *Noël*, mystère des ans de l'Epreuve, illustr. de Jeannine de Saint-Cyr, « La Renaissance du Livre ». — Jane Hugard : *Le Voile sur les Heures*, « Les Cahiers Idéalistes ». — Henri Pourrat : *Les Montagnards*, Payot. — Pierre Courtois : *Le Vitrail Ensanglanté*, Plon. — Luigi Amaro : *Elégie héroïque pour la mort de Galliéni*, illustr. xylographiques par le peintre A. Moroni, Rome. — Maurice Heine : *Pénombres*, « les Muses Françaises ». — Francis Reeves : *Huitains à la Douleur*, illustr. en couleurs par P. Billard, « Ariste ». — Ernest Prévost : *Poèmes de Tendresse*, Jouve. — Géraud Lavergne : *Rivières de Dordogne*, Périgueux. — J. Irasque : *Tristesse ensoleillée*, « la Maison française d'Art et d'Edition ». — Pierre Manaut : *Le Jardin dans l'Ombre*, Lille, Dubar et Cie. — Georges Brissimizakis : *Les Quatrains de la Vie*, Alexandrie. — Georges Brissimazakis : *Les Cris d'un Solitaire*, Alexandrie, Egypte.

Que chacun de nous se souvienne et regarde en soi, autour de soi, ses *images familières*, la maison d'enfance et de jadis, celle d'aujourd'hui, les visages de son regret ou de sa joie présente, les enfants qui jouent dans les allées du jardin, les ruelles reconnues du village dès longtemps laissé ; qu'on s'attendrisse avec gravité au souvenir de quelque grand mort dont on révère la mémoire : qu'on s'amuse en des variations où l'on voile sa peine et où l'on laisse prendre forme à son espoir, qu'on se retrouve deux, aimant et aimé, par les vallons boisés où naguère on promena seul sa mélancolie ; qu'on s'égaie l'âme aux notes diverses de la lumière et des saisons, dussent les temps maudits interrompre de deuils inoubliables la sereine pureté et la fierté presque insouciante avec laquelle on accomplit son devoir et contribue pour son humble part à la besogne nécessaire et sacrée, la **Vie continue**... *La Vie continue*, et voilà qui raffermit singulièrement les énergies latentes et persistantes de tous ; ne sommes-nous pas, chacun de nous, à un degré moindre ou quelconque, l'indispensable visage

d'un moment de la vie universelle? Nous nous enchaînons tous les uns aux autres, nous poursuivons la tâche l'un de l'autre ; nous nous pénétrons les uns les autres; nous sommes inséparables et, au fond, pareils.

Je ne sais si M. Francis Eon pousse à ce point les rigoureuses conséquences de ses tranquilles méditations. Mais il se réclame de la sensibilité de Samain et de la docte et frémissante pensée de Jean Moréas. Comme celle de ses devanciers son inspiration est simple et ses moyens se développent sans recherches d'effet, sans contorsions ni grimaces. Chaque lecteur puisera de ses frais et mélodieux poèmes l'impression qu'il pourra : M. Eon n'est pas un poète qui attire l'attention par un étalage plus ou moins justifié d'extravagances, d'appels claironnants, ou par une somptuosité tapageuse et sonore. Ses vers sont doux comme doit être douce son âme, et, pour ma part, j'en apprécie au plus haut degré la discrétion élégante, le clair et sûr dessin.

Le volume de cent trente pages contient les poèmes écrits pendant dix années, de 1909 à 1919 : n'est-ce point preuve de modestie encore et un charme assez rare de nos jours ? La guerre même n'altère pas la douce sérénité du rêveur : il tient cependant des « feuillets de campagne », comme tant d'autres, sur le front, et il rend le plus pieux, le plus ému et troublant hommage à ses deux frères, Gabriel Eon, André Eon, morts pour la France, l'un en 1915, l'autre en 1918.

Je signalerai spécialement encore les stances dédiées *in memoriam* à Jean Moréas. « Il n'a pas connu, de ses yeux, la mortelle apparence », que la flamme a dissipée, sur le bûcher, comme il désirait, voici dix années précisément, après des journées d'agonie douloureuse et consciente, dont nulle autre mort, sinon celle du divin Socrate, n'a dépassé la grandeur calme, grave et radieuse. Si l'œuvre de Moréas ne suffisait à lui assurer l'admiration, l'exemple de sa fin lui doit à jamais assurer le respect unanime, la vénération la plus durable.

Les Complaintes de M. Charles de Saint-Cyr forment une suite de petits poèmes en vers presque tous octosyllabiques généralement groupés par quatrains, et écrits de 1915 à 1918. Ils sont simples et frais, spontanés et intimes, comme dans les précédents recueils du poète, et plus encore sans doute parce que sa volonté douce ou tendre s'est faite moins agressive, parce qu'elle dépend,

dans sa mobilité encore souriante et parfois anxieuse, des impressions ressenties durant les années d'épreuve, parmi la tourmente presque toujours dans l'éloignement des êtres chers, dans l'inquiétude, l'ignorance et la menace constante des heures. Mais la pureté du rêve, de la vision familiale, coutumière, d'une foi sensible qui soutient et qui guide plutôt qu'elle ne réconforte, n'est altérée par aucune défaillance de l'esprit qui songe, du clair regard qui s'enchante aux spectacles de la vie et du monde. Quoi qu'il en advienne, la source est proche : voici les chers vieux parents, les frères livrés cependant au même péril, la fille unique,

> Première et dernière tendresse,
> Ma fille, mon suprême amour...

la fleur des légendes populaires, les fééeriques et les chrétiennes, le sourire de Jésus tutélaire, la religion et l'amour :

> Ils ont soif à Noël, les loups,
> Quand le gel a pris toute eau vive...
> Moi, lorsque ma douleur s'avive,
> J'ai la source de vos yeux roux.

J'aime fort, je l'avoue, ce ton aisé et naïf, auquel M. de Saint-Cyr excelle, où je trouve, selon la définition d'André Chénier, qu'il parvient à « être vrai avec force et persuasion ».

La pieuse sollicitude du poète destinait ses *Complaintes* à être offertes, en témoignage d'affection durable et reconnaissante, à son père à sa mère, quand, effroyable, un événement soudain bouleversa ses projets et la sécurité calme de sa pensée. Son jeune frère Adrien, le plus jeune — si jeune qu'il eût pu être son fils, — après des actions de héros fervent et conscient, venait d'être, à la guerre, frappé d'un éclat d'obus. M. Charles de Saint-Cyr accourut à ses côtés, mais ne put, hélas ! assister qu'à son agonie, à sa mort chrétienne, à son ensevelissement. La douleur qu'il en éprouva lui fit écrire, en offrande, les pages d'introduction les plus intensément troublantes, les plus pénétrantes, les plus sincèrement vraies et pathétiques. Cette fois, il a beau chercher dans sa religion même un refuge, le doute l'effleure, la colère, quand il songe à toute la joie vivante qu'était ce frère, à toute cette irradiation splendide de vie et de bonheur. M. de Saint-Cyr a écrit, là, des pages profondément belles et grandes, sans même s'en douter, et l'on ne peut que s'incliner avec respect en présence de cette foi qui s'expose avec tant de franchise au milieu de ses

combats, pour mieux se reprendre, du reste, se roidir à nouveau, et s'imposer comme une ressource suprême au désespoir de sa souffrance, à la stupeur de son effroi moral, aux angoisses de son abattement, qui se sont traduites par une révolte de la conscience. Là, l'homme s'est livré tout entier; il explique et grandit le poète.

S'ils furent heureux, les temps écoulés dans la félicité rapide et captieuse des saisons, voici que, aux temps marqués, la guerre aveugle éclate et entraîne en son tourbillon les jeunes gens que la vie avait choyés. Hélas, elle a jeté **Le Voile sur les Heures**, le grand voile funèbre, et la poétesse qui adonnait son espoir à respirer les fleurs et à goûter la joie diaprée des instants, Mme Jane Hugard, désormais s'agenouille sur une tombe, devant la croix, où sa piété jette quelques fleurs vaines : son fils est mort !

Même alors, et dans la douleur, Mme Hugard porte son regard comme ingénument devant elle, elle voit le paysage qui l'environne et elle s'y fond harmonieusement, dans une sorte de volupté candide que son vers flexible et divers traduit sans effort ni recherche, cependant qu'elle semble elle-même l'ignorer. « Jaillissement » il ne sied qu'on en doute, arrangement d'harmonie et une très tendre émotion contenue.

Récit de la guerre, « chronique paysanne de la Grande Guerre, — mars 1916 », **les Montagnards**, par M. Henri Pourrat, racontent les heures de l'attente, les espoirs, les craintes, la patiente volonté des vieux, des faibles, des femmes dans un canton calme d'Auvergne, tandis que les fils se battent, avancent, s'immobilisent, sont frappés par l'impitoyable destinée, ou se relèvent, songeant toujours au pays délaissé, aux chers parents, à la payse. Et cela comme un roman réel est ému et palpite, se diversifie en épisodes tragiques ou tendres. L'insistance même du rythme n'engendre point de lassitude. Il y a des moments où le paysage fait songer à des sensations voisines, par la perception comme par l'expression, dans le *Jean de Noarrieu* de Francis Jammes. D'autres fois l'inspiration fléchit ; on y trouve de la monotonie, mais, en somme, le métier volontairement âpre et tendre n'empêche pas le sentiment d'être profond, subtil, ingénu et vivace.

Plus averti des exigences littéraires et des ressources traditionnelles de la poésie française, M. Pierre Courtois, en des vers de

verve parfois nerveuse, adroitement module le chant de ses impressions à la guerre, tableaux, scènes, souvenirs, luttes et souffrances. Pour des recueils précédents, le poète a déjà été couronné trois fois par l'Académie française ; il serait honorable qu'elle distinguât encore **le Vitrail Ensanglanté.**

M. Luigi Amaro, poète italien qui fut chanté par Guillaume Apollinaire, a composé, en vers français, dont il manie avec une souple et ductile magnificence la richesse onduleuse et sonore, une **Elégie héroïque pour la mort de Galliéni.** Elle nous vient de Rome (Roma, ab Urbe condita MMDCLXXI), ornée d'ardentes, romantiques illustrations par le peintre Antonio Moroni, envoyée, dit le poète, de là-bas à la France bien-aimée, « comme un message de latinité », bien que, contrairement aux règles, plus de deux ans après la mort du héros qu'elle chante.

J'eusse aimé me rendre compte nettement de ce que vaut de M. Maurice Heine le poème **Pénombres**, édité si étrangement, à petit nombre, et luxueusement, par « les Muses Françaises ». Mais pourquoi imprimer un livre, s'il n'en demeure pas moins impénétrable, et qu'est-ce que ce sibyllin caractère de fantaisie qui fait que l'attention tendue n'en achoppe pas moins tous les dix pas, et qu'on ne saurait presque lire un vers sans avoir hésité à le déchiffrer tout entier ? Ah, que ces Muses eussent été mieux avisées de reproduire la claire, courante, noble écriture de l'auteur ! Je devine, au peu de vers dont j'ai saisi le sens, le charme et la grâce, de quelle joie les méchantes m'ont sevré, mais sans doute permettront-elles, un jour prochain, à leur martyr de paraître en une présentation mieux accessible à la curiosité et à la satisfaction de chacun ? Je souhaite cette faveur au poète que je ne fais qu'entrevoir et deviner ; je me la souhaite donc principalement à moi-même, qui le lirai.

Les Huitains à la Douleur de M. Francis Reeves, décisifs et frémissants, possèdent la simplicité tantôt grave, tantôt souriante, des inscriptions votives et des épigrammes antiques. Un poète délicat et habile en dénoue et en suspend les guirlandes harmonieuses.

Les Poèmes de Tendresse de M. Ernest Prévost dénotent un artiste ému de sainte ferveur et d'ardente délicatesse ; il consacre ses vers à l'amour, à l'amitié, à tous les tendres senti-

ments, aux frêles beautés et à la grâce féminine ; c'est d'un homme de goût et d'un poète sensible.

M. Géraud-Lavergne, en captivité dans les forteresses allemandes, s'est souvenu de Virgile : *Quis caneret Nymphas?* et il a édifié diligemment, « genio fontium et amicis », douze stèles votives, douze sonnets, aux cours d'eau de son pays, les **Rivières de Dordogne**. En des sonnets moins sûrs de cadences ou d'images, surtout plus conventionnels, M. J. Irasque chante sa **Tristesse Ensoleillée**. M. Pierre Manaut se réfugie en **le Jardin dans l'ombre**, où ses rêveries s'alanguissent, mélancoliques mais assez banales. M. Georges Brissimizakis tantôt ciselle d'une main adroite **les Quatrains de la Vie** et tantôt fixe en devises volontiers sentencieuses **les Cris d'un solitaire**.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Théatre Antoine : *La Captive*, pièce en 3 actes, de M. Charles Méré (28 janvier). — Une lettre. — Anecdote sur Stendhal. — Fausse attribution.

Voici un compte-rendu, par mon suppléant, du nouveau spectacle du théâtre Antoine :

« En écrivant **La Captive** M. Charles Méré avait, sans aucun doute les plus nobles aspirations. Il rêvait de réaliser ce que l'on nomme, non sans emphase, une pièce d'idée. Le genre est actuellement fort à la mode. C'est aussi que les idées abondent comme jamais elles n'abondèrent. Chaque auteur en possède au moins une, dont, à en croire les œuvres nouvelles, il tient à faire part au public.

Encore faut-il avoir la manière, et nous devons, hélas! reconnaître que M. C. Méré, si neuve que son idée lui paraisse, n'a innové en rien dans l'art de nous la présenter. Il ne nous propose en effet ni plus ni moins qu'une pièce à thèse, qu'un ouvrage de parti pris où l'artifice et le sophisme collaborent pour donner figure d'idée à une opinion individuelle. C'est à la fois trop et trop peu. En tant qu'homme un auteur peut avoir une opinion, mais elle ne saurait suffire à l'écrivain pour en tirer une œuvre dramatique. De ceci M. Méré nous fournit une preuve évidente. Que d'artifices lui sont, en effet, nécessaires pour exposer cette opinion, en faire la conclusion de son ouvrage :

« Les Gallois et les Neustriens sont en guerre. Mme Forster est veuve d'un Gallois dont elle a eu deux fils, qui, bien qu'en pays neutre où ils vivent avec leur mère, se hâtent de partir pour défendre leur pays. Mais, avant que d'être Mme Forster, cette veuve fut l'épouse divorcée d'un Neustrien dont elle eut un fils et une fille. Le fils est demeuré auprès de son père, en Neustrie, la fille vit avec sa mère et ses demi-frères.

« Vous voyez la situation et le symbolisme aussi : les enfants d'une même mère sont appelés à s'entretuer. Situation tragique évidemment. L'auteur n'en tire cependant qu'une comédie larmoyante car elle lui sert uniquement de prétexte pour exposer une doctrine politique par les moyens d'une discussion contradictoire qui, sur le plateau, se prolonge pendant trois actes. Durant deux heures d'horloge cette pauvre Mme Forster ne fait que pleurer tout en ressassant, avec des personnages appropriés : le pasteur, le savant, le prêtre, le bourgeois traditionaliste et aussi ses enfants de chaque lit, les arguments contradictoires que nous pouvons lire quotidiennement dans les journaux quand on y dispute pour ou contre la patrie, pour ou contre la guerre.

L'opinion qui l'emporte est celle de l'auteur. Victoire facile où l'art dramatique perd singulièrement à se voir réduit aux moyens rudimentaires d'une conférence contradictoire.

Mlle Suzanne Després s'est efforcée de rendre vivant et varié un rôle de pleureuse obstinée, qui ne lui offrait aucune ressource tragique, puisqu'elle n'avait jamais à agir ; M. Daragon sut être un savant aimable et convaincu de la grandeur de sa foi pacificatrice ; M. Janvier, bourgeois aux idées étroites et patriote ardent, fait de son personnage une figure pittoresque. Quel que soit leur talent ces acteurs et leurs camarades ne purent métamorphoser en œuvre d'art ce qui n'était au fond qu'une discussion politique mal dissimulée sous l'apparence d'une pièce de théâtre. »

J'ai reçu la lettre suivante :

Versailles, 20 janvier 1920.

Monsieur,

Je lis vos chroniques. Je ne les approuve pas toujours. Je les approuve souvent. Enfin, je les lis, elles m'intéressent. Vous parlez souvent de l'amour, et je crois deviner en vous un homme qui paie par un été de la Saint-Martin assez chaud une jeunesse trop sage. J'ai été arrêté, dans votre chronique du *Mercure* du 15 janvier, parce que vous dites du

plaisir de l'amour, plutôt d'un certain plaisir de l'amour, à propos de la pièce de M. Nozière. Vous donnez là une définition qui, certes, est d'un homme qui doit savoir goûter profondément les femmes, spirituellement autant que sensuellement, et le mot que vous rapportez, après celui de Chamfort, donne la même impression : imagination, sensibilité, raffinement. Mais, je vous prie, qu'en concluez-vous quant au résultat et entendez-vous dire que ce soit là la meilleure façon de plaire aux femmes ? Ce serait nous la bailler belle, ou nous découvrir que vous les connaissez peu.

Veuillez croire...

J. DESPÉRIER.

L'amour est la plus belle comédie de la vie. Nous y avons tous joué notre rôle, effacé ou brillant, heureux ou malheureux. On ne m'en voudra donc pas d'ajouter quelques mots à cette lettre. Amour au théâtre, amour à la ville, je ne sors pas de ma rubrique, autant qu'il peut sembler. Mon correspondant, sur un certain point, est un peu indiscret. Il touche à des choses... Qu'il me laisse les dire moi-même, quand cela me plaira. Il est vrai que l'amour m'intéresse beaucoup. J'étais jeune, je ne m'en souciais guère. Aujourd'hui, le moindre fait divers passionnel m'est un sujet de rêverie. Mais ce que j'ai dit d'une certaine façon de concevoir le plaisir de l'amour n'emporte pas qu'elle soit celle qui plaît aux femmes et qui procure du succès auprès d'elles. S'il en est qui me lisent, je vais me faire honnir : je penserais plutôt le contraire. Les femmes n'apprécient guère l'intelligence, l'esprit, la timidité : elles s'attachent trop uniquement à l'extérieur. Un homme intelligent est souvent pour elles un niais. Un homme fidèle est pour elles un homme sans attrait. Un homme sensible est pour elles un homme maladroit. Il l'est, en effet, mais à son éloge, au contraire d'elles, qui gardent toujours leur sens pratique. Au moral et au physique, l'homme qui leur plaît, c'est le commis-voyageur et le hussard, — il y a des degrés dans le commis-voyageur et il en est de remarquables : certains deviennent ministres, — et il faut bien le dire, le commis-voyageur et le hussard, au total c'est l'imbécile. Le même homme dont j'ai rapporté le mot après celui de Chamfort, et que tous ceux qui le connaissent s'accordent à reconnaître comme un homme d'esprit, me le disait dans la même conversation que nous avions sur ce sujet : « Toutes les femmes que j'ai connues ont toujours fini par me traiter d'imbécile. » Et il ajoutait en riant : « L'homme est si vain que je n'ai jamais

voulu croire qu'elles eussent raison. » Il me rappelait cette observation de Stendhal, qu'il approuve fort, que les femmes trop raisonnables ne comprennent guère que la partie matérielle de l'amour. Pour lui, l'amour, sans une rêverie profonde et passionnée, sans romanesque et sans témérité, n'est pas l'amour. A l'appui, il me rappelait ce passage des *Mémoires d'un Touriste :*

Il y avait beaucoup de monde, ce soir, chez Mme Rauville. On parlait d'histoires d'amour. M. N... prétendait n'avoir rien à dire. Les dames l'ont tellement tourmenté qu'il a été forcé de parler. En rentrant dans ma chambre, j'écris cette histoire, telle que M. N... nous l'a dite. « J'ai connu une femme encore jolie sur le retour, qui, réduite à voir son amant dans les pires conditions, faisait l'amour avec lui tout contre un mur de l'autre côté duquel était couchée une de ses amies dont elle eût été au désespoir d'être découverte. Elle était mariée et recevait son amant chez elle. Un jour qu'elle changeait de robe, passant de son cabinet de toilette dans sa chambre, découvrant ses épaules, elle offrit rapidement ses seins à baiser à son amant, à peine séparée de son mari par le battant d'une porte entr'ouverte. Une journée sans se voir était pour elle insupportable. Elle ne redoutait rien tant qu'il ne se lassât bientôt d'elle et qu'il ne la trouvât trop vieille après deux ou trois ans. Une nouvelle jeunesse des sens et de l'esprit lui était véritablement revenue. Elle trouvait à chaque instant mille ingéniosités pour favoriser leur amour, toujours si adroite que personne ne pouvait avoir le moindre soupçon. Cet amant était commis aux Messageries. Souvent elle allait le voir à son bureau, et là, pleine d'ardeur, se donnait à lui, lui faisait les plus vives caresses, sans souci d'être surpris tous les deux d'un moment à l'autre. Témérités charmantes, délicieuses, témoignages de la passion qui oublie tout le reste, chez cette femme qui tenait extrêmement à sa situation et à sa réputation. Elles doublaient pour cet homme, et peut-être pour cette femme elle-même, ajoutées au secret de leur liaison, le plaisir de l'amour. Elle les a perdues, des dissentiments s'étant produits entre eux, le jour qu'elle aima moins et qu'elle n'eut plus que de la raison. Aujourd'hui, elle les renie, s'en étonne, et prend prétexte des soupçons possibles de son portier, lequel ne peut rien voir, ne sait rien et se moque bien de ce qu'elle peut faire. Il faudrait que son amant la trompe. Elle l'apprendrait. Sous l'effet de la jalousie, la passion lui reviendrait, et elle perdrait ses rigueurs. Peut-être aussi est-elle de ces femmes qu'il faut faire plier quand elles résistent et qui trouvent une sorte de jouissance à être tout à coup dominées par celui qu'elles ont vu pendant longtemps trop soumis. » Je crois bien qu'en racontant cette histoire M. N... parlait de lui et qu'il ne la prêtait à un autre que pour cacher ses regrets.

Puisque nous parlons de Stendhal, j'ai retrouvé dernièrement une **anecdote** sur lui. Elle est jolie. Je ne la donne pas pour ceux de mes lecteurs qui sont encore jeunes. Elle serait sans goût pour eux. Je la donne... pour les autres, qui sont à cet âge où l'on ne songe plus aux femmes qu'avec timidité, hésitation, comparaison, si j'ose dire ainsi, sans rien de l'heureuse illusion dans laquelle était Stendhal. On sait qu'il avait fait la campagne d'Italie avec Bonaparte. Il passa alors plusieurs mois à Milan, au milieu des succès de toutes sortes qui accueillaient les Français. Trente ans plus tard, ayant pris du ventre, les cheveux gris et le visage marqué, il y avait séjourné de nouveau, et il disait à son retour à des amis : « Les mœurs ont bien changé. Les jeunes femmes sont dédaigneuses et prudes. Leurs mères et grand'mères étaient plus aimables. » Il oubliait que lui, surtout, avait changé.

On joue à l'Olympia une pantomime : *Chand d'habits*, que l'affiche attribue à Catulle Mendès, qui en tira le scénario, disent certains critiques, d'un feuilleton de Théophile Gautier. C'est une **fausse attribution**. *Le Marrrrchand d'habits*, pantomime en 4 tableaux, est de Cot d'Ordan. Elle fut jouée, pour la première fois, le 1er septembre 1842, au théâtre des Funambules, avec Deburau dans le rôle de Pierrot. M. Sacha Guitry, dans sa pièce sur Deburau, à l'acte du Théâtre des Funambules, en a donné la représentation en raccourci. Théophile Gautier écrivit bien un article sur cette œuvre, mais un article qui n'est qu'un compte rendu. Catulle Mendès n'a aucune part dans tout cela, si ce n'est, peut-être, pour des coupures.

Vous voyez bien que cette chronique est tout de même (faute de français consacrée par l'usage) une chronique de théâtre.

MAURICE BOISSARD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Fr. Soddy : *Le Radium*, interprétation et enseignement de la radioactivité, traduit de l'anglais par A. Lepape, avec 37 figures, nouvelle collection scientifique, F. Alcan. — Ch. Staehling : *Sur la Radioactivité de l'uranium*, Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 1er décembre 1919. — G. Denigès : *Leçons d'analyse qualitative sur les éléments métalloïdes et leurs principaux dérivés*, Maloine.

Nos vues sur l'univers physique continuent à se modifier profondément. Nous ne serions plus les habitants d'un monde qui agonise lentement, par suite de l'épuisement de son énergie phy-

sique. Notre planète posséderait, dans l'énergie interne de ses constituants matériels, le moyen de se rajeunir. Un jour, encore fort lointain de nous, la terre redeviendrait un globe de gaz incandescent. Nous n'avons pas la preuve que cet événement n'a pas eu lieu, déjà, plus d'une fois, ni l'assurance qu'il ne se reproduira pas, encore, plusieurs fois. Dans le temps cosmique, la phase solide, ou géologique, et la phase incandescente de beaucoup d'astres alterneraient comme le jour et la nuit. Telle est du moins l'opinion d'un Anglais, Joly.

Ce serait là une des conséquences de la présence des substances radioactives dans la terre. En creusant le tunnel du Simplon, on a observé des températures élevées qu'on ne prévoyait pas. Joly explique les différences de température des roches rencontrées dans le percement du tunnel par les différences de leurs teneurs en radium. La présence, dans ces roches, d'une proportion de radium de quelques millionièmes de millionième supérieure à la proportion normale eût presque ruiné l'entreprise. Joly suppose que les substances radioactives ne restent pas confinées dans l'écorce superficielle, mais qu'elles se trouvent également distribuées dans tout le globe en proportions sensiblement les mêmes que dans la croûte. S'il en est ainsi, l'intérieur de la terre, loin de se refroidir, devient au contraire de plus en plus chaud ; la chaleur interne, dégagée constamment par les corps radio-actifs, s'accumule, ne s'échappant par la surface que d'une manière à peine appréciable, en vertu de la faible conductibilité des roches de l'écorce. Le professeur Joly suppose, dans tout le globe, une teneur moyenne de deux parties de radium par million de millions de parties de matière, et il calcule qu'au bout de cent millions d'années, cette faible quantité de radium doit produire un accroissement de la température du noyau central de l'ordre de 1.800°. Tôt ou tard, la croûte doit céder à la pression interne, et la terre revenir à l'état incandescent...

Ce sont bien là des vues nouvelles, que le célèbre professeur Soddy, membre de la Société royale de Londres, n'hésite pas à accueillir dans un ouvrage remarquable sur **le Radium**, à côté de vues fort intéressantes sur l'évolution de la matière.

L'idée qui vient à l'esprit, comme l'explication la plus séduisante et la plus cohérente de l'univers, en fonction des connaissances actuelles, consiste peut-être en ce que, pendant une certaine partie d'un cycle

d'évolution, la matière se désintègre, tandis que son énergie se dégage et se dégrade, et que, sur une partie du cycle, qui nous est encore inconnue, la matière doit de nouveau se reconstituer en utilisant l'énergie perdue auparavant.

§

En lisant le livre du professeur Soddy, pourtant d'une haute tenue scientifique, il semble bien, par moment, qu'on soit transporté dans le monde des rêves et de l'imagination la plus folle.

L'étude des transformations successives de l'uranium et du radium, dont les atomes se désagrègent, a conduit à envisager comme possible la *transmutation* d'un corps dans un autre.

Bien que nous soyons aussi ignorants que jamais sur la manière de nous y prendre pour réaliser la transmutation, personne ne saurait nier, déclare M. Soddy, que les connaissances récemment acquises constituent une aide très grande pour la compréhension correcte du problème et pour sa résolution définitive. La grandeur de la tâche et l'insuffisance des moyens, même les plus puissants que nous possédions, nous apparaissent avec une clarté qu'on ne pouvait auparavant apprécier, et nous avons aujourd'hui une perception nette de l'inestimable valeur de l'enjeu. Si, tournés vers le passé, nous jetons un regard sur les merveilles déjà accomplies par la science, et sur les progrès constants dus à la puissance et à la fécondité de la méthode scientifique, il ne saurait faire de doute qu'un jour viendra où nous parviendrons à disloquer et à construire les éléments, au laboratoire, comme, aujourd'hui, nous dissecions et nous reformons les composés.

Les chimistes ont réussi à dresser une « table périodique » des corps simples. Ceux-ci étant rangés suivant l'ordre des masses atomiques croissantes, on observe la périodicité des propriétés chimiques : le 9e élément ressemble au 1er, le 10e au 2e, et ainsi de suite. De sorte que les éléments se groupent naturellement par familles. Le tableau comprend 11 lignes, et 8 ou 9 colonnes ; chaque colonne contient ainsi les corps d'une même famille.

Chaque famille serait caractérisée par une constitution particulière de l'atome. On considère de plus en plus les atomes comme des systèmes fort complexes, formés de trois régions concentriques ; des électrons disposés en un ou plusieurs anneaux graviteraient autour d'un noyau central. Le nombre des électrons de la région superficielle serait le même pour tous les éléments de la même famille (ou colonne verticale de la table périodique), mais varierait d'une unité quand on passe d'une famille à la suivante

(dans le sens horizontal). Quant au noyau de l'atome, il paraît fort petit par rapport aux dimensions de celui-ci, et même à celles des électrons, et il est resté jusqu'ici impénétrable aux méthodes d'investigation.

Dans les transformations des corps radioactifs, on a reconnu que l'émission par un corps d'une particule α le fait reculer, dans le tableau périodique, de deux familles, et que l'émission par ce corps d'une particule β le fait avancer dans la famille suivante (on sait que les corps radio-actifs émettent des rayons formés de particules α ou β). Or, dans la 10e ligne du tableau périodique, l'or précède le thallium de deux places ; si donc on pouvait soustraire au thallium une particule α on obtiendrait un corps qui remplacerait l'or dans tous ses usages. Cette 10e ligne est la suivante :

Or, Mercure, Thallium, Plomb, Bismuth, Polonium.

Par conséquent un tel or pourrait provenir du bismuth, après expulsion de 2 particules α, ou du plomb, à la suite de l'expulsion de 2 particules α et d'une particule β, ou du mercure, par perte d'une particule α et d'une particule β. Voilà donc une série de recettes pour l'alchimiste moderne. Leur réalisation exigera sans doute la production de hauts potentiels électriques.

Avec de puissants moyens électriques on réussira à transmuter la matière, à libérer son énergie interne. Les hommes qui arriveront à faire cela n'auront pas besoin de gagner leur pain à la sueur de leur front. Etant donné ce que nos ingénieurs exécutent avec leurs ressources relativement restreintes d'énergie, nous imaginons facilement que de tels hommes pourront rendre fertiles des continents désertiques, fondre les glaces des pôles et métamorphoser la terre entière en un souriant Eden. Mais tout cela avait déjà été dit excellemment par le grand précurseur Gustave Le Bon.

La lutte pour l'existence n'apparaît plus comme une condition nécessaire et permanente de la vie ; elle pourrait bien n'être qu'une phase passagère de l'évolution humaine. Par la science, l'homme arrivera à dominer la nature.

§

La traduction de M. Lepape a été préparée à l'aide de la 3e édition anglaise du livre de Fr. Soddy ; celle-ci datant de 1912, l'auteur y a fait un certain nombre d'additions, et le traducteur a signalé, en appendice, les principaux travaux effectués au cours de la période 1914-1919.

Mais, depuis, M. Ch. Staehling, chargé d'un cours à l'Université de Strasbourg, a publié une note fort intéressante **sur la Radio-activité de l'uranium** ; certains résultats ne semblent pas conciliables avec la théorie de la radioactivité. Celle-ci est due surtout à des physiciens, qui n'ont jamais accordé une attention suffisante à l'état chimique des corps radio-actifs. M. Staehling a préparé, dans des conditions parfaitement définies, divers oxydes d'uranium : noir, noir-vert et vert. Tous ces oxydes ont montré une baisse d'activité, d'autant plus prononcée que la couleur se rapproche plus du vert. Or, certains traitements simples rétablissent les activités primitives. Jusqu'ici, on n'était pas maître de modifier ainsi à volonté le pouvoir radioactif d'un corps.

MEMENTO. — Je tiens à signaler ici les leçons très savantes, originales et pratiques à la fois, professées pendant la guerre à l'Université de Bordeaux, par M. Georges Denigès, et relatives à l'*analyse qualitative des métalloides*. Il s'agit de science raisonnée, et non de recettes empiriques. Nul doute que ce livre ait une heureuse influence sur l'enseignement de la chimie.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MEDICALES

Dr Georges Dumas : *Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre*, Alcan, 1919. — Dr Binet-Sanglé : *L'Art de mourir* (*Défense et technique du suicide secondé*), Albin Michel, 1919. — Dr G. Saint-Paul : *Le Médecin au Feu* (*le Médecin Divisionnaire*), Alcan, 1919. — Dr Jean Huard : *Comment guérir à coup sûr la tuberculose*, Soc. des Edit. médic. — Drs R. Cruchet et R. Moulinier : *Le mal des aviateurs*, Baillière, 1920. — Dr Jean Fiolle : *Essais sur la chirurgie moderne*, Alcan, 1919. — Dr Toulouse : *Pour penser et agir*, La Renaissance du livre, 1919.

Le docteur Georges Dumas, professeur de Psychologie expérimentale à la Sorbonne, a, dans les diverses fonctions qu'il a occupées aux Armées, observé de très nombreux cas de **Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre**. Il résume son expérience personnelle dans un petit livre très clair. Passant rapidement sur la coloration projetée par les événements sur les psychoses préexistantes, n'insistant pas sur l'action prédisposante de la guerre, il s'arrête longuement sur le rôle des commotions et des émotions, qu'à notre avis il n'a peut-être pas suffisamment différencié. La réaction pathologique essentielle en est, au point de vue psychique, la *confusion mentale*. Les malades sont des rêveurs délirants ou des confus, incapables de distinguer le rêve

de la réalité, présentant parfois, comme ceux qu'on a appelés des « aprosexiques », une absence totale de l'attention. — Georges Dumas, dans la richesse des symptômes de la confusion mentale, fait jouer le rôle essentiel à l'émotion. Celle-ci, en effet, à elle seule, peut créer des troubles organiques ; elle fait varier la pression du liquide céphalo-rachidien, modifie les glandes à sécrétion externe et interne, épuise le système nerveux, acidifie les humeurs, déclanche en un mot l'auto-intoxication sur laquelle se greffe la confusion de l'esprit. — L'auteur s'attache attentivement à délimiter aussi exactement que possible la part des altérations organiques, de la constitution émotive, de l'hystérie. Il sépare la constitution émotive de la constitution hystérique (ou pithiatique), le règne de cette dernière ne commençant guère que lorsque le règne de l'autre est achevé ou sur le point de finir. « L'autosuggestion, dit-il, n'existe pas avec une émotivité profondément troublée. » — Les accidents d'auto-suggestion sont toujours, pour lui, post-confusionnels et sont surtout des accidents de convalescence facilités par la difficulté de l'effort et la suggestibilité particulière qui caractérisent la confusion mentale légère. — Ce clairvoyant petit livre souligne donc l'importance de l'émotion chez les « éclopés psychiques » de la guerre. Il aidera, nous l'espérons, bien des commissaires du Gouvernement rétifs — nous en avons trouvés, dans notre carrière d'expert, de si férocement incompréhensifs ! — à comprendre enfin que « ces hommes sont, pour longtemps encore, des infirmes du système nerveux », que « ce n'est pas quelques années de prison ou le poteau d'exécution que nous leur devons, mais des soins et du repos dont nul ne songerait à contester l'utilité si leur infirmité provenait d'une blessure apparente ».

M. Binet-Sanglé est un esprit curieux. Il cherche le sujet dangereux et paraît se régaler des critiques virulentes. Il n'a d'ailleurs pas eu à se plaindre et semble avoir été servi à souhait ; ses quatre volumes sur *La Folie de Jésus* ont fait bondir les gens les plus calmes et son livre sur *le Haras Humain* a fait demander par des confrères rassis son exclusion de la médecine militaire. **L'Art de Mourir** pourrait bien lui valoir quelques flagellations, qu'il trouvera peut-être voluptueuses.

Cet homme qui écrit sérieusement :

L'euthanasie (c'est-à-dire l'assassinat bien réglé) sera confiée à des

spécialistes, les *euthanasistes* qui seront à la fois des pathologistes, des psychologues et des thérapeutes. Le candidat à la mort sera examiné par trois d'entre eux... A l'aide d'une pulvérisation de chlorure d'éthyle on provoquera une analgésie locale au niveau du flanc et on lui injectera en cet endroit deux centigrammes de chlorhydrate de morphine. Quand on aura ainsi obtenu un premier degré de béatitude, on fera respirer le protoxyde d'azote, etc...

Ou bien :

On administrera 50 centigrammes de conicine aux personnes désirant mourir en pleine lucidité d'esprit.

Cet homme qui déclare avec sérénité :

Stéphane Leduc devrait bien m'aider à fonder à Paris une Université indépendante,

m'inquiète presque autant qu'il m'intéresse.

Je lis comme un sage élève tous les livres dont j'ai à parler et... je ne vois le piège qu'à la fin. Mon intelligent confrère, le Dr Jean Huard, a su admirablement recouvrir le sien. Crac ! comme il m'a bien pincé les doigts ! j'aurais dû me méfier. Le titre seul : **Comment guérir à coup sûr la tuberculose ?**

Tout ce qui est devant... le piège est remarquablement exposé et écrit (110 pages). Historique anémique mais élégant, fréquence, ravages, dangers des tuberculoses ignorées. — *Comment se prépare la redoutable maladie* : l'hérédité, les enfants des pauvres, les enfants des surmenés, l'épuisement des riches, l'existence désordonnée des fêtards, cause permanente d'usure et d'intoxication, la privation de soleil. (« Il en est des maladies comme des moisissures, elles poussent à l'ombre ») (Fonssagrives), la privation d'air pur, la poussière des villes, le surpeuplement, le surmenage intellectuel, et surtout émotionnel, — dont le joli exemple, cité par Laënnec, d'un couvent de religieuses cloîtrées que la règle impérieuse de leur ordre s'efforçait d'amener par la succession ininterrompue de toutes les contrariétés possibles à « un entier renoncement », à une annihilation complète de toute volonté réfléchie, c'est-à-dire à un état de passion essentiellement dépressive : « En dix ans, l'illustre médecin vit se renouveler plusieurs fois la communauté ; l'une après l'autre, les pieuses femmes étaient enlevées par la phtisie » —, l'alimentation défectueuse, l'alcoolisme. — *Comment survient la tuberculose ?* les refroi-

dissements, les rhumes négligés, les maladies infectieuses qui préparent le terrain, la contagion par le poumon, par l'intestin, par la peau. — Ses *ravages :* les métiers dangereux : boulangers, blanchisseuses, raffineurs, postiers, tailleurs de pierre ; son *évolution :* les tuberculoses qu'on ignore, les bronchites dédaignées dont on meurt, les défenses naturelles de l'organisme qui doit être armé pour résister à cette maladie sociale, etc..., tout cela est joliment exposé et, si je résume, c'est que ma sèche énumération même est une utile leçon pour celui qui me lit. Dommage que ces pages ne servent que de prétexte à un éreintement brutal de toutes les méthodes connues précédant... un poème aux louanges de la *Loÿcine*, produit qui « constitue un traitement unique et complet de la tuberculose », produit aussi... mystérieux qu'actif... et que je continuerai sans remords à parfaitement ignorer.

Le Dr Saint-Paul avait déjà exposé, dans un livre édité chez Alcan, *le Rôle mondial du médecin militaire*. Dans le premier tome du **Médecin au Feu** il nous parle du *Médecin divisionnaire*. Il le fait avec sa clarté et sa vigueur habituelles. Il n'admet pas que le médecin militaire de carrière puisse, en temps de guerre servir ailleurs que sur la ligne de feu et regrette que ses camarades de l'active aient si généreusement cédé cette place à leurs confrères de la réserve.

> Je dénie qu'un jeune médecin puisse se dire digne de la qualification de médecin de l'armée active, si, durant la guerre, il a passé hors du front réel, *je veux dire hors des unités d'attaque*, le moindre temps employé à quoi que ce soit d'autre que de se guérir de blessures ou de maladies *réelles* (il souligne l'adjectif) ou à supporter la captivité.

Ce Saint-Paul a mon estime ; entre « toubibs » on se connaît ; ça nous change des « docteurs » de l'intérieur, « militaires » mais non « soldats », si « militaires » que beaucoup, aujourd'hui encore, dans nos grandes villes, s'attardent volontiers dans leurs fonctions dites... de guerre... Costume... et appointements.

MM. R. Cruchet et R. Moulinier viennent de consacrer une excellente monographie au **Mal des Aviateurs**, qu'ils avaient été les premiers à observer en 1910, à l'occasion de la « grande semaine de Bordeaux ». Ils font jouer un rôle prépondérant à la vitesse au cours du vol (montée et surtout descente) et mettent en évidence un état d'hypertension artérielle, ou mieux *d'hyper-*

onie vaso-motrice, dit le Pr Pachon, qui « constitue bien réellement le phénomène fondamental dont dépendent les troubles multiples qui n'en sont que l'expression variée et traduite, dans le domaine des centres nerveux, par du vertige, de la céphalée, de la somnolence ». Les auteurs croient que ce sont des phénomènes analogues qui ont entraîné la mort de Chavez après sa gigantesque victoire, de Hoxsey à Los Angeles, de Madiat à Douai, etc.... Ils étudient le mécanisme du surmenage physique et psychique de l'aviateur, ses névroses et ses asthénies, et concluent par des conseils que nos futurs as feront bien de connaître sur le bout des doigts.

Les deux frères Jean et Paul Fiolle s'étaient déjà fait un nom dans les milieux chirurgicaux avant la guerre ; esprits curieux, opérateurs adroits, ils appartenaient à la catégorie de ces techniciens qui ont l'amour de la culture générale. Paul s'est conduit en héros ; plusieurs fois cité, décoré de la médaille militaire, il est mort, médecin de bataillon, en suivant ses amis les Marsouins à l'assaut. Jean a porté une belle contribution aux progrès de la chirurgie des batailles. Les **Essais sur la chirurgie moderne**, qu'il dédie à la mémoire de son frère, sont un chef-d'œuvre de critique large, vigoureuse et subtile. Il y a là des chapitres qui m'enthousiasment et dont je ne puis, à mon grand regret, pas même donner des extraits. Jean Fiolle domine son métier ; notre regard y plonge avec lui, comme du haut d'une colline voisine nos yeux se promènent sur une ville dont ils voient et les fumées et les clartés du soleil sur les toitures.

Il est difficile de donner un compte rendu d'un livre de l'éminent penseur qu'est le Dr Toulouse. Au cerveau de ce savant convient à merveille la formule que William James appliquait à la pensée. Le philosophe américain voulait qu'on dise : *il* pense, comme on dit : *il* pleut. *Il pense* toujours dans le cerveau du Dr Toulouse. Les idées montent, descendent, l'auteur en fixe quelques-unes, puis tourne lentement autour, d'autres naissent et ainsi de suite. Son dernier-né, **Pour Penser et Agir**, porte bien la marque de fabrique. Il a la variété et la richesse qui caractérisent chacun de ses ouvrages. On est ravi des découvertes qu'on y fait, et, si parfois on éprouve le chatouillement du paradoxe, bien plus souvent on y admire des pensées coulées dans le plus pur métal.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Joseph Barthélemy : *Le Gouvernement de la France*, Payot. — Jacques Valdour : *L'ouvrier agricole. Deux chauffeurs conducteurs. Les Mineurs*, Arthur Rousseau. — André Lebon : *Problèmes économiques nés de la guerre, 2e série*, Payot. — Roquette Buisson et Marcel Hérubel : *La Terre restauratrice*, Payot. — Caziot : *La Terre à la famille paysanne*, Payot. — Memento.

Le livre de M. Joseph Barthélemy, **Le Gouvernement de la France**, est d'abord, comme le dit son sous-titre, un *Tableau des institutions politiques, administratives et judiciaires de la France contemporaine ;* et de plus c'est un très personnel traité de droit constitutionnel, car l'auteur ne se prive pas de dire en quoi nos institutions lui semblent perfectibles. A sa suite on voit rapidement toutes les améliorations qui devraient être apportées à notre régime : une déclaration des droits précédant la constitution, une autorité spéciale ayant le droit d'annuler les lois anti-constitutionnelles, le vote obligatoire et loyal, la régularité des élections à la Chambre jugée par d'autres que par les intéressés, l'immunité parlementaire ne s'étendant ni aux fautes lourdes ni aux délits, le président de chaque Chambre investi d'une autorité effective et dirigeant les travaux de l'Assemblée, pas de vote par procuration, le rôle des techniciens accru dans le travail politique, le président du conseil ayant barre sur ses collègues, et le président de la République puisant dans une élection plus large une certaine indépendance à l'égard du Parlement. Tels sont les principaux progrès que l'auteur voudrait voir réalisés dans nos institutions politiques et qui seraient en effet très désirables ; et d'autres sont également proposés par lui dans les institutions administratives et judiciaires que je ne reprendrai pas pour ne pas allonger à l'excès une énumération forcément aride. Toutes ces modifications de détail ne disent pas en effet grand'chose au lecteur, elles sont pourtant importantes, et chacune d'elles peut avoir des contre-coups énormes. Nous voyons, par exemple, en ce moment même, aux Etats-Unis, combien le système de la République présidentielle, pour qui tant de gens, y compris Probus et Lysis, s'étaient un peu emballés chez nous par réaction contre les vices de la république parlementaire, a de gros inconvénients. Un président élu par le peuple même au second degré et pouvant se croire en droit d'entrer en conflit avec les assemblées, cela suffit à tout paralyser dans le pays et même hors du pays, nous le voyons par la façon dont le traité de paix de Versailles est ballotté à Washing-

ton. Mieux vaut le président subordonné en fait à la représentation nationale, surtout avec le correctif proposé par l'auteur du président élu par *toute* la représentation nationale, soit 40 à 50.000 électeurs, et non par les 900 parlementaires. Ce n'est pas d'ailleurs là ce qu'il y a de plus important dans le plan des réformes de M. Barthélemy. D'autres me semblent plus efficaces encore pour le bon aménagement politique du pays, et puisque l'auteur se trouve depuis les dernières élections à même de faire prévaloir ses idées à la Chambre, souhaitons-lui bon succès dans l'effort en ce sens qu'il ne manquera pas de faire.

§

M. Jacques Valdour s'est consacré depuis plusieurs années à une œuvre du plus haut mérite, certes, à l'observation directe du peuple, de ce peuple dont tous les faiseurs de livres parlent et qu'aucun d'eux ne connaît exactement. Tour à tour il s'est fait ouvrier agricole, ouvrier citadin, ouvrier mineur, et les volumes dans lesquels il donne les résultats de ses enquêtes sont vraiment riches de faits et d'idées. Je viens de lire de lui d'abord **L'Ouvrier agricole**, journal de ses expériences terriennes (il a fait la fenaison dans la Brie, la moisson dans la Beauce, la vendange dans le Languedoc) ; **Deux Chauffeurs conducteurs**, recueil de ses observations quand il se fit embaucher pour le chauffage d'une machine d'usine à Lille et à Roubaix, et enfin **Les Mineurs**, livre non moins curieux et précieux sur le temps de travail qu'il accomplit dans les mines de Lens et dans celles de Saint-Etienne. Il a d'ailleurs publié d'autres livres que je ne connais que de titre : *La Méthode concrète en science sociale. Réponses à quelques objections. La vie ouvrière. Les Mariniers.* Et il en prépare d'autres, comme *l'Ouvrier espagnol*, d'observations vécues également, qui feront de son œuvre un véritable monument de dévouement à la science et de conscience.

Avec des livres de ce genre on se fait une connaissance exacte de cet immense monde ouvrier qui permet à l'élite de créer et promouvoir la civilisation, car si chacun de nous devait rechercher chaque matin sa pitance quotidienne comme les chiens sauvages, nos sociétés les plus brillantes tomberaient vite au niveau des tribus papoues ou fuégiennes, la Russie bolchévique nous le montre. Aussi faut-il aller vers ce monde ouvrier avec une sympathie ardente, celle que M. Jacques Valdour ressent, sans l'éta-

ler dans ses livres ; la galerie de types qu'il a crayonnés au cours de ses multiples avatars est aussi riche, aussi vivante et plus vraie que celle des romans de Zola. Certes, parmi ces ouvriers, il y a des ivrognes et des farceurs orduriers, des déprimés et des frénétiques, mais, dans l'ensemble, que de qualités laborieuses ! et dans les variétés que de richesse vivante, que de différences curieuses et sympathiques entre le paysan du Midi et le mineur du Nord, entre le moissonneur des campagnes et l'arpète des grandes villes ! Mais, ceci dit, peut-être trouvera-t-on que c'est se donner beaucoup de mal pour recueillir des observations qui n'apprennent pas grand'chose de nouveau ; revêtir le bourgeron ou la veste de cuir et s'astreindre au dur travail de la mine ou de la faux, quand on a tous les diplômes universitaires qui vous permettraient une besogne plus clémente, pour en arriver à constater que ses nouveaux camarades d'un mois ou deux vivent comme ceci ou comme cela, c'est peut-être ce que les sceptiques appellent une pénible élaboration de l'évidence. Quant aux conclusions générales politico-religieuses que M. Jacques Valdour tire de ses expériences, elles sont peut-être bien rigoureuses ; l'auteur a raison de condamner sévèrement les politiciens de l'ancien bateau et leur niais anticléricalisme, mais tout de même il va un peu loin quand il affirme que « la loi sur les retraites ouvrières n'avait pour objet et n'a eu pour effet que d'assurer au gouvernement par un impôt caché sur le travail des ressources secrètes ». On peut d'ailleurs penser avec lui que le milieu ouvrier gagnerait beaucoup en morale et en dignité si des volontaires dans son genre se vouaient à une œuvre discrète d'apostolat civique et éthique ; mais les dévouements comme le sien sont rares.

La deuxième série des **Problèmes économiques nés de la guerre** de M. André Lebon continue dignement la première, dont j'ai parlé en son temps (16 juillet 1918). L'auteur étudie tour à tour les méthodes de paix et de guerre de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France, et ses comparaisons sont précieuses. Sur un point spécial les idées du président de la grande *Fédération des industriels et commerçants français* devront être soigneusement étudiées. M. André Lebon nous met notamment en garde contre les inconvénients d'un rétablissement trop brusque ou même trop complet de la liberté commerciale ; cette liberté, dit-il, suppose, pour s'exercer à l'avantage de la communauté, un

ensemble de conditions économiques, stocks abondants et variés, transports faciles, moyens de trésorerie aisés, qui n'existeront pas de longtemps encore, et il demande que les consortiums du temps de guerre soient remplacés, s'ils doivent disparaître, par quelque organisation rendant des services analogues. L'idée peut, en effet, être approuvée, à condition que ces consortiums soient mieux contrôlés eux-mêmes ; sous prétexte de faire appel aux compétences, on les avait composés d'industriels ou de commerçants mobilisés qui s'en servirent, on l'a assuré, dans leurs intérêts propres ; en rendant à ces organismes leur caractère d'instruments de l'intérêt général et en y subordonnant les compétences privées aux intelligences publiques, on pourra arriver à leur faire rendre en effet de vrais services, car, l'auteur a raison, toutes les difficultés dont nous souffrons, problème des changes, crise des transports maritimes, remise en état de nos industries, pénurie de notre production agricole, demandent une haute surveillance d'Etat et une souple réglementation internationale.

§

Parmi ces difficultés, celles de notre agriculture sont peut-être les plus instantes. De là l'intérêt de livres comme celui de MM. de Roquette-Buisson et Marcel Hérubel, **La Terre restauratrice**, qu'on lira avec fruit, même après le précieux volume de M. Méline : *Le Salut par la terre*, dont j'ai rendu compte ici (15 septembre 1919). Les auteurs ont parfaitement raison de proclamer la prospérité prochaine de notre agriculture préalablement industrialisée et pouvant devenir ainsi très exportatrice, mais il faudrait pour cela que nos agriculteurs fissent de grands progrès d'initiative, de technique, de science, de méthode, et cessassent de réclamer à tout instant la protection de l'Etat. MM. de Roquette et Hérubel semblent bien de cet avis, puisqu'ils se prononcent contre toutes les mesures étatistes, taxations, réquisitions, même consortiums, qu'ils ne demandent pas de droits protecteurs, et qu'ils attendent tout des progrès scientifiques de la culture et des améliorations sociales de la population des campagnes. On ne peut donc qu'approuver leurs conclusions, qui se résument en une brève phrase : intensifier à tout prix la production agricole.

Sur le point spécial de la population des campagnes dont je parlais, M. Caziot, ingénieur agronome, déjà connu par un très savant travail sur *la Valeur de la terre en France*, apporte, sous

le titre **La Terre à la famille paysanne,** une solution du problème agraire. Cette solution, heureusement, est en train de s'accomplir sous nos yeux, grâce aux bénéfices énormes qu'ont réalisés tous les ruraux pendant la guerre. Le petit propriétaire terrien, qui était autrefois serf de sa dette, s'est libéré, et le fermier ou le métayer est devenu propriétaire. Les syndicats agricoles pourront ici compléter cette œuvre de restauration nationale en favorisant le remembrement, la culture scientifique, l'accroissement de rendement, etc. Il est donc probable que le taux de notre production agricole, qui est encore inférieur à ce qu'il devrait être (110 millions de quintaux de céréales en 1918 quand la moyenne d'avant guerre était de 171), ne tardera pas à regagner son ancien niveau. Maintenant cette universalisation de la propriété paysanne, que demande l'auteur, et pour laquelle il prévoit un plan réalisateur très pratique, aura-t-elle les heureux résultats qu'il espère pour le relèvement aussi de notre natalité? Je le souhaite, sans en être sûr ; le paysan propriétaire n'est pas très prolifique, c'est le paysan fermier qui l'est, ou le paysan usufruitier et assuré d'un usufruit analogue au sien pour chacun de ses enfants comme dans la commune connue de Fort-Mardyk. Malgré tout, la reconstitution d'une vaste classe de paysans propriétaires n'en est pas moins une œuvre de haute utilité nationale ; même peu nombreux, les enfants du paysan sont sains et robustes, bien plus que ceux de l'ouvrier urbain ; le pays a donc le plus grand intérêt à développer cette catégorie si méritante et si digne d'être favorisée de sa population.

Memento. — André Gayot : *La politique de demain*, Albin Michel. Recueil d'une cinquantaine d'interviews pris par l'auteur à des personnages politiques, dont plusieurs sont retombés dans le néant depuis les dernières élections, ou à des savants étrangers au Parlement. La lecture des recueils de ce genre est toujours un peu fatigante ; presque tous les répondants disent la même chose en termes différents (pourraient-ils ne pas prôner le progrès, la concorde, le travail, etc., etc. ?). Mais si l'on prend son temps on y trouve profit aussi : beaucoup d'idées, beaucoup de bon vouloir, et de temps, en temps quelques sottises ou truculences pour mettre un peu de variété, c'est parfait. — A. Marnoldi : *A la recherche d'une société meilleure*, Jouve. De très sages idées exposées par un modeste, épris de fraternité sociale — Georges Hostelet : *Contre l'impérialisme ouvrier*, *Contre les routines sociales patronales*, *Pour la Démocratie organisée*. Chez l'auteur, 32, avenue de la Floride,

Bruxelles. Encore d'excellentes choses. L'auteur discute avec beaucoup de courtoisie les idées qu'il n'approuve pas, et le fait est à louer par nos temps de polémique injurieuse. — Lucien Deslinières : *Comment se réalisera le socialisme.* Librairie de l'Humanité. Prévisions d'un marxiste très orthodoxe qui a déjà écrit pas mal sur ce sujet. — Georges Hoog : *A l'épreuve de la guerre, extraits des œuvres d'avant guerre de Marc Sangnier*, La Démocratie. La récente élection au Parlement du directeur de *La Démocratie* donne un caractère d'actualité à ces pages très louables.— Honoré Paulin : *Le Fer et le Charbon, conditions de la paix future*, Bossard. Exposé très clair de la situation résultant pour nous du retour de l'Alsace-Lorraine et de l'occupation temporaire du bassin de la Sarre. —Jacques Bonzon : *La Débâcle des placements russes*, Figuière. Le sous-titre de ce volume, d'ailleurs très curieux, est : « Les Responsables : Financiers, politiciens, journalistes. » L'auteur oublie vraiment ici les Bolchévistes, qui sont bien pour quelque chose dans cette débâcle, et « les Boches », qui y auraient été pour non moins si leur traité de Brest-Litovsk avait tenu. — Georges Aymel : *Travaillons donc à bien penser*, Bossard. Oui, certes, ô Pascal ! Mais pour bien penser il faut et il suffit, comme disent les géomètres, 1° d'avoir du bon sens, 2° de connaître les questions, et les littérateurs grands et petits que l'auteur prend pour guides laissent parfois à désirer sous ce double rapport. Le pire dérèglement de l'esprit ne serait-il pas notamment de mettre l'esprit de finesse au service de l'esprit de géométrie ? — Alfred de Tarde : *Organisons la démocratie*, Plon. C'est la réunion de conférences faites sous les auspices de l'Action de Probus, donc où il y a beaucoup à approuver et un peu à réserver. — Yves Guyot : *La politique économique depuis l'armistice et les élections*, Alcan. Cette « lettre aux membres de la Ligue du Libre échange » est un très habile plaidoyer en faveur du régime libre échangiste, et, en effet, c'est l'idéal vers lequel il faut tendre ; tout ce qui est protectionniste est suspect, quand ce n'est pas détestable ; néanmoins la prudence s'impose, même aux libre échangistes ! — J. L. de Lanessan : *La Civilisation et l'Organisation ; leur influence sur la guerre*, Alcan. Autant la verte vieillesse de M. Yves Guyot est lumineuse et féconde, autant celle de M. de Lanessan tournait au verbiage obscur et banal ; je n'ai jamais compris l'estime où certains tenaient ce médiocre graphomane, mais on passe si facilement pour savant dans les milieux politiciens ! Dans ce nouvel essai, M. de Lanessan affirme intrépidement qu'il n'y avait pas de guerre chez les préhistoriques paléolithiques, ni chez les primitifs ! Comment diable le sait-il ?

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

M. A. Czaplicka : *The Turks of Central Asia in History and at the present Day*, Oxford University Press, 1918, 8°. — Du même auteur : *Aboriginal Siberia, a Study in social anthropology*, Oxford University Press, 1914, 8°. — P. M. Sykes : *A History of Persia*, Londres, Macmillan, 1915, 2 vol., 8°. — Henry Baudesson : *Indo-China and its primitive People*, Londres, Hutchinson, 19·0, 8°. — J. Roscoe : *The Northern Bantu, an Accoant of some Central-African tribes of the Uganda Protectorate*, Cambridge University Press, 1915, 8°. — B. Spencer : *Native Tribes of the Northern Territory of Australia*, Londres, Macmillan, 8°. — R.-C. Clephan : *The Tournament, its Periods aad Phases*, Londres, Methuen, 1919, 4°.

Les mouvements politiques et le regroupement, sous l'influence des victoires bolchévistes, des diverses populations de l'ancien empire russe attirent de nouveau l'attention sur celles qui peuplent l'Asie et qui risquent de rentrer, après maints siècles d'un oubli relatif, dans le tourbillon sanglant de la politique européenne. A qui voudrait se renseigner exactement sur ces populations, leurs langues et dialectes, leur histoire et leurs mœurs et croyances, je recommande les bonnes monographies de Mlle Czaplicka. Dans le livre sur **Les Turcs de l'Asie Centrale** il trouvera un historique sommaire, mais bien fait, de ce qu'on nomme couramment le mouvement pan-touranien, à tort, d'ailleurs, car il n'y a jamais eu de race, de langue, de religion ni de nationalité touranienne. Ce mot désignerait le conglomérat de tribus turco-mongoles réparti de la Hongrie au Japon, et que des savants hongrois (Reguly, Ujfalvy, etc.) ont eu les premiers l'idée de considérer comme des éléments d'un même tout ; ce qui aurait indéfiniment augmenté la force de résistance du peuple hongrois lui-même, en créant une idée commune, et en éliminant les différences de religion et de race. Mlle Czaplicka renseigne sur la répartition des groupes occidentaux de ce conglomérat ; des chapitres consacrés à la langue, à l'histoire, à l'archéologie, à l'ethnographie, suivis d'un appendice bibliographique commode, rendent ce volume apte à donner au grand public des idées générales précises sur des mouvements politiques qui nous réservent sans doute encore bien des désagréments. On le complétera par le livre du même auteur sur **Les Indigènes de la Sibérie**, qui est plus scientifique en ce que les mœurs y sont étudiées davantage que les facteurs spécifiquement politiques. La discussion sur le chamanisme sibérien et sur les maladies nerveuses collectives des populations hyperboréennes est ce qu'il y a de mieux

jusqu'ici comme travail d'ensemble sur ces sujets. Un glossaire, une bibliographie très détaillée, plusieurs planches d'après photos et des cartes ethnographiques complètent l'ouvrage.

La Perse est, presque au même degré que l'Asie Mineure, une « marmite de peuples », mais avec cette différence qu'il y subsiste de nombreuses survivances de plusieurs civilisations jadis bien harmonisées. Les shahs actuels sont les successeurs directs des Achéménides et des dynasties suivantes, et malgré l'islam les populations des régions montagneuses ont conservé les mœurs des Parthes. On n'y constate pas, comme dans les pays devenus la proie des Turcs, une scission brusque entre le passé et le présent. Aussi saluera-t-on avec reconnaissance la publication, par le colonel Molesworth Sykes, d'une grande **Histoire de Perse**, dont ses livres antérieurs faisaient prévoir la rédaction. C'est le colonel Sykes qui, le premier, a identifié exactement les itinéraires d'Alexandre, en passant lui-même à cheval par toutes les étapes signalées dans les auteurs anciens, à travers la Turquie d'Asie, la Perse, le Turkestan russe et chinois, les passes de l'Asie centrale, pour déboucher dans le nord de l'Inde et revenir par le Beloutchistan. Une histoire de Perse rédigée dans ces conditions, après visite de tous les lieux historiques, examen de tous les monuments, exploration de régions presque inaccessibles, séjours dans des tribus sauvages, participe de la vie des êtres et des choses ; le style de l'auteur, clair et souple, accentue cette impression de vie. Je conseille particulièrement la lecture des chapitres sur Alexandre et sur les invasions mongoles, qui sont parfaits. Au surplus les références scientifiques sont données ; des illustrations très nombreuses et bien choisies, d'après des photos, des estampes européennes, des miniatures persanes, etc., et des cartes à grande échelle font de cette *Histoire de Perse* un ouvrage en ce moment indispensable, puisque les affaires persanes elles aussi tendent à peser sur les destinées de l'Europe.

Le livre du capitaine Baudesson sur **L'Indo-Chine et ses peuples primitifs**, quoique paru en anglais, appartient en fait à la littérature ethnographique française, puisque son auteur est un de nos meilleurs topographes, qui, en cette qualité, a vécu plusieurs années en pleins pays sauvages d'Indo-Chine, comme membre de plusieurs de nos missions. Mais, à son retour en France, il n'a trouvé aucun éditeur qui voulût de son manuscrit, ni de

ses photos. Notez que son livre, tout en décrivant en détail les mœurs et coutumes du conglomérat Moï et des tribus Tchames, est mieux qu'une simple monographie descriptive. Car les faits observés ont été classés d'après les catégories scientifiques aujourd'hui définies, et interprétés par rapport aux théories générales de l'ethnographie la plus moderne : ce qui donne au livre de M. Baudesson la valeur plutôt d'un manuel ethnographique spécial, et la portée d'un modèle à suivre pour une étude semblable des autres populations demi-civilisées de l'Indo-Chine, sur lesquelles on ne possède jusqu'ici que des renseignements fragmentaires et non coordonnés.

§

Le révérend John Roscoe, pendant un séjour de plus de vingt années dans l'Est africain britannique, avait recueilli une masse énorme de documents sur plusieurs tribus indigènes. Une partie de cette récolte, concernant la principale nation de l'Ouganda, les Baganda, avait fait l'objet de sa belle monographie, *The Baganda,* parue chez Macmillan en 1911 ; le reste se trouve maintenant classé dans son volume sur **Les Bantous du Nord**, qui décrit en détail, soit des tribus de langue bantou comme les Basoga, les Bagesu, les Bakene, les Banyoro, etc., soit quelques tribus hamito-nilotiques comme les Bateso et les Kavirondo. La plupart de ces tribus étaient fort peu connues. De par sa profession, M. Roscoe s'est plus intéressé à leur vie magico-religieuse, et c'est à l'étude de leurs cérémonies de toutes catégories qu'il a le plus consacré ses soins, davantage qu'aux métiers et techniques. On ne s'en plaint guère, d'ailleurs, parce que ce sont les tribus du Haut-Nil qui présentent le plus d'analogies avec les anciens Egyptiens, et les théoriciens ne sont pas loin d'admettre que leur étude permet d'interpréter maintes descriptions imagées et hiéroglyphiques de l'Egypte primitive. C'est la raison pour laquelle le projet d'une mission ethnographique spéciale dans ces régions a été accueilli volontiers par les savants anglais de diverses spécialités : actuellement, M. Roscoe est de nouveau en Afrique orientale, à la tête de la mission Mackie, qui a pour premier objet l'étude approfondie d'une grande tribu, celle des Bahima (voir sur quelques découvertes intéressantes de la mission le *Times* du 29 décembre 1919).

Pour l'Australie, dont les tribus primitives sont d'un si grand

intérêt théorique (n'est-ce pas sur leur totémisme que Durkheim, dans ses *Formes élémentaires de la religion*, a tenté de fonder sa théorie générale ?),on possède maintenant une nouvelle monographie, celle de Baldwin Spencer, sur **Les tribus indigènes du territoire septentrional de l'Australie.** Elle n'est en rien inférieure aux précédentes du même savant sur les tribus centrales, et complète heureusement le circuit du côté de l'Est, en raccordant les renseignements obtenus à ceux de W. E. Roth sur les indigènes du Queensland. Les tribus septentrionales possèdent aussi le totémisme sous diverses formes ; elles ont les mêmes conceptions sur la procréation que leurs frères du centre, des rites d'initiation et de chasse analogues et des formes de magie qui présentent des caractères identiques. Cependant quelques variations de détail donneront ample matière à des discussions nouvelles,car le problème précédent reste le même : faut-il, avec Frazer et Durkheim, regarder les tribus centrales comme les plus primitives, ou avec Lang, Sidney Hartland, et, comme je le crois aussi, comme les plus évoluées, sinon les plus civilisées ? La lecture du nouveau livre de Baldwin Spencer fournit des arguments à la deuxième opinion plutôt qu'à la première, et confirme sur un grand nombre de points les objections et les doutes de méthode et d'interprétation qui s'opposent à l'acceptation des théories générales de Durkheim.

Comme monographie spéciale, enfin, je dois signaler le très bel ouvrage, richement illustré, de M. Clephan sur **Les Tournois, leurs périodes et leurs phases.** L'auteur a étudié toutes les formes de joutes, pas d'armes, tournois, rennen et rencontres soit courtoises, soit à outrance, depuis leurs origines jusqu'à leur disparition à la fin du xvie siècle. Il reproduit leurs règlements et décrit les variétés qui ont été inventées dans les divers pays d'Europe. Il montre enfin quel était leur rôle social, en tant que divertissements collectifs et prétextes à réunions d'assistances choisies. La mode des tournois a aussi influé sur les industries du métal, parce que les armes employées à cet usage furent bientôt mieux trempées, mieux ajustées, puis raffinées et ciselées jusqu'à devenir de véritables œuvres d'art. En appendice on trouvera reproduits ou résumés plusieurs documents d'archives inédits. Des monographies comme celle-ci ont cette grande utilité de rendre saisissables certaines nuances de la vie collective au

moyen âge, et d'évoquer directement des mœurs dont les techniques militaires modernes, avec leurs gaz asphyxiants, nous ont éloignés autant que possible.

Memento. — La production ethnographique française est complètement arrêtée ; je suis averti que plusieurs grands ouvrages, déjà commencés d'imprimer avant la guerre, restent en souffrance ; les périodiques ethnographiques eux aussi en sont là, parce que leurs abonné se recrutaient beaucoup dans le monde militaire et fonctionnaire colonial, qui a été fortement atteint par la guerre ; ainsi la *Revue d'Ethnographie* a perdu un tiers de ses abonnés, rien que par morts à la guerre et devra peut-être interrompre sa publication, bien que des manuscrit pour deux ans soient rentrés, à moins que quelque nouveau riche (o ancien riche, il n'importe) ne consente à combler le déficit prévu.

Il en va de même des autres revues scientifiques, non pas seulemen d'ethnographie, mais aussi de préhistoire, d'anthropologie, d'archéologie. Donc quatre sciences, inventées et d'abord élaborées en France et qui sont un véritable patrimoine national, en ce moment se meurer ici, cependant qu'Américains, Anglais, Japonais, Allemands mêm malgré la défaite, publient plus qu'avant livres, manuels populaires revues. Inutile, je crois, de chercher les causes : il faut tâcher pourtar de réagir.

A. VAN GENNEP.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Edouard Schuré : *Les prophètes de la Renaissance*, in-16, Perrin et Cie. Mme de W.. : *Ceux qui nous quittent : Extraits de communications médianmiques*. — Memento.

M. Edouard Schuré a publié récemment **Les Prophète de la Renaissance**, divisé en dix chapitres : I, Rome à v d'oiseau, Cristallisation de l'Italie dans la ville éternelle ; II, *Moyen Age*, le Pape, l'Empereur et les Villes libres ; III, Dan et le génie de la Foi ; IV, Le génie de la Renaissance italienn V, Léonard de Vinci et le génie de la Science ; VI, Raphaël et génie de la beauté ; VII, Michel-Ange et le génie de la Forc VIII, Le Corrège et le génie de l'Amour ; IX, Les idées-mères la Renaissance et leurs perspectives ; X, L'Etoile des Mages. C dix chapitres sont précédés d'une préface.

La synthèse helléno-chrétienne, dit M. Edouard Schuré dans préface, qui rend ses droits à la science indépendante, à la pensée lib à l'inspiration individuelle, accompagne sans le savoir et sans le v

loir *une œuvre prométhéenne et luciférienne*. La Renaissance parachève cette œuvre hardie au centre même de la métropole chrétienne, au cœur du Vatican. Elle le fait ingénument, tranquillement, sans ébranler les bases essentielles du christianisme, mais en y jetant une foule de ferments nouveaux.

M. Edouard Schuré dit encore dans la préface :

Je ne veux qu'énumérer ici les idées principales qu'on trouvera plus largement exposées et développées aux derniers chapitre de ce livre :

1° *L'unité constitutive de l'Univers et de l'homme* (*du macrocosme et du microcosme*), par leur structure intime et leurs correspondances profondes. Cette loi nous montre dans l'être humain un extrait merveilleux, un minuscule mais vivant miroir du Kosmos, le reflétant et le reproduisant, en grand et en petit, physiquement, moralement et spirituellement. Un rapport magnétique unit chaque partie de l'homme à la partie correspondante de notre monde planétaire et du Kosmos, si bien que tous trois ont partie liée tout en évoluant diversement et à part. Grâce à cette idée, la sentence apollinienne du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même » et la parole de la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image » s'éclairent réciproquement et ouvrent dans les deux sens des perspectives immenses.

2° *La loi des métamorphoses, des renaissances et des réincarnations*, qui, avec ses modalités nombreuses, s'applique aux astres, comme aux peuples et aux âmes. C'est la grande loi de l'évolution, vue par le côté spirituel. Cet aspect nouveau élargit lui aussi dans des proportions infinies le concept de l'évolution purement physique et matérielle telle que l'entend la science d'aujourd'hui.

3° *Le mystère de l'Eternel-féminin*, qui s'ouvre et rayonne par les manifestations et les cristallisations successives de l'Ame du Monde, dans la lumière astrale, dans la Vierge-Mère du Verbe divin, dans la Madone et dans la Femme inspiratrice (qu'elle s'appelle Béatrice ou Joconde).

En celle-ci, le principe féminin, de purement *passif* et *réceptif* qu'il était, devient *actif* et *créateur* par l'intuition et l'amour conscient.

On verra ces idées évoluer et chatoyer dans les cinq grands coryphées de la Renaissance et dans leurs cinq Muses. Car chacun eut son Aimée et son Inspiratrice. Dante eut sa Béatrice, Léonard sa Mona Lisa, Raphael son Inconnue, Michel-Ange sa Vittoria Colonna et le Corrège sa Jéromine. Chacun de ses couples a son rythme particulier et sa note personnelle, qui tinte parfois comme une dissonance auprès de sa voisine. Et pourtant de leur ensemble se dégage une beauté et une musique merveilleuses. C'est tour à tour une harmonie d'outre-tombe pareille à celle d'une cantate de Palestrina, ou une vision

éblouissante, pleine de douceur et de majesté, sur laquelle plane la paix Elyséenne.

Quant aux cinq génies de premier ordre dont j'ai parlé, je suis loin d'avoir montré toutes leurs faces. Elles sont trop nombreuses. Ces colosses de la Renaissance dépassent de beaucoup leur propre nation, et leur siècle. Ils sortent des cadres de l'espace et du temps. On s'est efforcé ici de les placer au-dessus des modes qui passent, en dehors du patriotisme local et national, et de ne les contempler que sous l'angle de l'Eternel, *sub specie æterni.*

Ceux qui nous quittent : Extraits de communications médianimiques obtenues par Mme de W...

Le spiritisme, dit Allan Kardec, est fondé sur l'existence des Esprits, mais les Esprits n'étant autres que les âmes des hommes, depuis qu'il y a des hommes, il y a des Esprits ; le Spiritisme ne les a découverts ni inventés. Si les âmes ou les Esprits peuvent se manifester aux vivants, c'est que cela est dans la nature, et dès lors ils ont dû le faire de tout temps ; aussi de tout temps et partout trouve-t-on la preuve de ces manifestations, qui abondent surtout dans les récits bibliques.

Ce qui est moderne, c'est l'explication logique des faits, la connaissance plus complète de la nature des Esprits, de leur rôle et de leur mode d'action, la révélation de notre état futur, enfin sa constitution en corps de science et de doctrine et ses diverses applications...

La survie est la chose la plus simple et la plus naturelle. Nous continuerons certainement après la mort. Pourquoi vous dis-je cela ? Je le dis à un point de vue nettement scientifique. Je le dis parce que je sais que certains de mes amis décédés existent encore, puisque j'ai causé avec eux.

Voici la différence que ce livre établit entre le spiritisme et l'occultisme :

Le spiritisme est la communication avec les esprits grâce à des personnages que la médecine appelle hystériques, que la foule traite d'être bizarres, et auxquels nous autres nous donnons le nom de médiums.

Quant à l'occultisme, « c'est la communication non seulement » entre la terre et l'au delà, « mais encore entre ce monde-ci et les forces ambiantes disséminées tout autour de nous ».

Les occultistes ne sont pas occultistes comme les médiums sont médiums, c'est-à-dire malgré eux ; — tout le monde ne peut devenir médium, mais tout le monde peut devenir mage.

Il s'agit, pour cela, d'avoir une grande volonté, qui est l'alambic dans lequel se fondent toutes les forces dont je viens de parler et qui, une fois amalgamées, sont la puissance de l'occultiste.

Celui-ci remplace alors les fluides médianimiques naturels par cet ensemble de forces accumulées qui agissent comme un mécanisme puissant non seulement sur les incarnés, même à distance, mais encore sur toute une catégorie d'esprits, pas mauvais, mais seulement un peu inférieurs, qui, venant augmenter ces forces, font à l'occultiste une sorte d'échelle pour arriver aux communications avec les plus évolués.

Les communications n'arrivant pas directement d'esprit à incarné sont reçues, non pas comme dans le spiritisme, par l'écriture ou les moyens physiques, mais surtout par la vision et l'intuition.

La différence est donc dans les moyens employés : — le médium est naturellement en communication avec les esprits, et l'occultiste peut arriver à y être, après de très longs mois de volonté et de prière, mais il n'y est pas de la même façon. C'est toujours par son cerveau que se transmettent les messages : intuition, vision, double vue, acquis par la méditation et la volonté concentrée.

Dans tous les cas, le grand, l'unique moteur de l'occultisme, c'est la volonté — et la prière qui est une sorte de volonté — traversant l'espace et s'unissant, comme par une chaîne fluidique, aux pouvoirs de l'au delà.

Sans la volonté, point d'occultisme, ni de magie.

Mme de W... est plutôt hostile que favorable à la théosophie. Elle prétend que « la théosophie n'est pas en progrès » et qu'elle « prohibe » (p. 16) les expériences et les phénomènes du spiritisme.

Memento. — La *Revue théosophique* de septembre et d'octobre contient un article très intéressant sur *les Initiations* de M. H. Leblais. Il énumère d'abord les *initiations anciennes* dont les noms sont arrivés jusqu'à nous :

1° L'Initiation védique, dont les livres sacrés sont les Védas, les Pouranas et les Oupanichads.

2° L'Initiation Bouddhique, d'après les enseignements du Bouddha.

3° L'Initiation Egyptienne, basée sur les livres d'Hermès Trismégiste.

4° L'Initiation Zoroastrienne, d'après le Zend-Avesta.

5° L'Initiation Celtique et Druidique, dont les livres sacrés étaient les runes.

6° Les Initiations Helléniques d'Orphée, de Bacchus et de Cérès.

7° L'Initiation Pythagoricienne, d'après Pythagore.

8° L'Initiation Hébraïque, basée sur la Kobbale, le Sepher Djésirah, la Bible.

9° L'Initiation Essénienne, des Thérapeutes.

10° L'Initiation Gnostique et l'Initiation chrétienne, basées sur les enseignements du Christ.

Dès longtemps les Instructeurs ont compris que l'intellect était une arme à double tranchant, une force qui servait à éclairer, à construire, lorsqu'elle était appuyée sur le cœur, mais qui, d'autre part, conduisait à l'orgueil, à la

lutte et à la destruction. Sachant que chez toutes les âmes jeunes qui composent l'immense majorité de l'humanité le deuxième aspect de l'intellect l'emportait de beaucoup sur le premier, les Anciens avaient résolu de ne développer l'intelligence des hommes que lorsque ceux-ci auraient prouvé que leur cœur était lui-même assez développé pour diriger et maîtriser cette intelligence qui devait toujours rester un moyen d'évolution et non devenir le but unique de l'évolution.

Voilà pourquoi les connaissances dans les Initiations n'étaient dévoilées qu'après de très longues et très pénibles épreuves qui duraient de nombreuses années, après lesquelles le candidat était ou non reconnu digne de participer aux Initiations supérieures.

Chez les Pythagoriciens, la première épreuve consistait à soumettre le postulant à la discipline du silence absolu pendant 3 années ; il apprenait ainsi le contrôle de la pensée. Après quoi il passait à un degré supérieur.

Chez les Egyptiens, le sphinx se présentait lui-même, avec son énigme, comme le symbole du silence ; il semblait dire aux hommes : « Regarde en moi l'image de la force par le silence. Si donc tu veux être fort, apprends à pratiquer la dure mais noble loi du silence. »

De nos jours encore la plupart des hommes qui se sont acquis des droits à la reconnaissance de leurs concitoyens ou de l'humanité ont porté sur le front le pli de la volonté, de la concentration ; beaucoup d'entre eux ont été surnommés : le silencieux, le taciturne. Ce n'est pas en vain que le grand axiome des occultistes s'énonce ainsi : Savoir ; vouloir ; oser ; se taire...

Les prêtres d'autrefois, les Initiés, les Hierophantes n'étaient pas des prêtres dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot en considérant les membres du clergé. C'étaient plutôt des philosophes, des thérapeutes, des guérisseurs qui connaissaient les lois cachées de la nature, les vertus des plantes. Nul n'était appelé un Initié s'il ne possédait le réel pouvoir de guérir.

L'Initiation, qui est le sommet que doit atteindre la race entière, a toujours pour but la conquête de soi par le renoncement, par la loi du sacrifice, car nul ne peut arriver aux degrés les plus élevés de la conscience que par le sacrifice, qui est, suivant la magnifique expression des Védas : « Un vaisseau en partance pour le ciel... ».

L'Initié est un homme qui a traversé « les portes de la mort », et cela n'est pas une simple image, une métaphore, mais une vivante réalité. Il s'est éveillé à une vie plus haute, et comme un serpent se dépouille de sa peau il a dépouillé le vieil homme, la personnalité inférieure ; il a acquis la conscience supérieure, la connaissance des choses cachées de la nature, il a retrouvé le souvenir de toutes ses vies passées ; il a acquis par lui-même la connaissance des choses qu'il avait apprises par les livres, il a uni sa volonté à la volonté divine. Le Christ est né dans son cœur et, par sa présence en lui le transforme en un homme nouveau ; il développe les facultés transcendantes que chaque homme possède à l'état latent, mais qu'il ignore ; et c'est parce qu'il a développé ses facultés supérieures qu'il est capable de voir et de comprendre les grandes vérités cosmiques.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue des Deux Mondes : Extraits symptomatiques du nouveau roman de M. Henri Lavedan. — *La Revue Mondiale :* M. J.-L. Finot en faveur de l'égalité des races aux Etats-Unis. — *La Revue critique :* Si le français est une langue morte. — *Les Marges :* Deux poèmes de M. Ph. Chabaneix. — *Le Thyrse et les Chants de l'Aube :* D'une lettre inédite de Charles van Lerberghe. — Memento.

Depuis le 15 décembre dernier, la **Revue des Deux Mondes** publie « Le Chemin du Salut ; Irène Olette », un roman de M. Henri Lavedan. Ce n'est peut-être pas un chef-d'œuvre ; mais c'est assurément le chef-d'œuvre de M. Henri Lavedan. Ce grand homme a dû récemment lire ou relire (qui sait ?) *Les Misérables* ou *l'Homme qui rit*. Et le voilà qui écrit, à sa taille, à la manière de Hugo, un roman « social ». Nous n'en connaissons encore que les trois premières parties. C'est assez pour crier d'admiration et vouloir la partager avec les foules. Nous donnons ci-après quelques extraits typiques du dernier et mieux venu des enfants de l'auteur des *Médicis* :

Une rue, dont l'âme est vouée à la tristesse, ne peut pas être gaie.

Dans cette rue singulière M. Lavedan voit, ô merveille !

des petits tas d'isolés, rapprochés par un conciliabule imperceptible au cours duquel ne remuaient que les lèvres sans qu'il en sortît un son. La tête basse, ils se penchaient par instants sur le trottoir, comme sur de l'eau, et l'on eût dit que, d'une lamentable berge, ils regardaient couler leur existence. Presque tous ils tenaient leurs mains plongées dans leurs poches et personne n'aurait pu deviner si c'était pour émietter un croûton de pain dur ou serrer un couteau.

Peut-être était-ce tout bonnement parce qu'ils avaient froid.

Ici, le génie de M. Lavedan éclate : il découvre, en 1920, qu'un garçon de café peut être amoureux !!! Il revient à peine de son audace, lui, le père du *Prince d'Aurec*, le fils de feu Ignotus, et l'un des plus anciens élus de l'Académie française :

Le tourbillon de pensées nouvelles, dont ces lignes ne prétendent pas peindre le déchaînement et la promptitude, envahit le jeune homme en une seconde et le secoua comme une trombe qui a la joie de rencontrer une forêt.

Ne vous moquez pas. L'humble condition des individus et la bassesse des classes n'empêchent pas la force, la grandeur des mouvements qui les agitent. Loin d'en diminuer la violence, elles l'accroissent. Le flot, le raz de passion qui tout à coup, à la vue de cette fille du peuple,

errante, émouvante, inconnue, lança hors de lui ce garçon de café, n'est pas moins magnifique et moins considérable que le coup de foudre d'un prince.

Ce garçon de café porte « le tablier serré du haut sur des reins andalous ». Il sert à la jeune fille pauvre qu'il aime son propre dîner :

A chaque cuillerée qui coulait dans l'estomac de la jeune fille, il avait le cœur rempli, — observe M. Lavedan.

Il est exquis et imprévu :

Elle avait des joues... qui étaient comme des tartines de bonté.

..... Il marchait le corps baissé, et la tête très en avant, comme les reptiles.

Qui ne frémirait, à lire ces lignes rapides, bousculées ? Ah ! que M. Lavedan a donc le sens de l'alinéa et de l'antithèse, s'il a perdu celui du ridicule :

J'étais entre deux visages, l'un pur, l'autre affreux, l'un chéri, l'autre détesté, l'un protecteur, l'autre menaçant, l'un qui s'écriait : « Prends garde ! » l'autre qui répondait : « Trop tard ! » Lequel serait le plus fort ?

Celui qui resterait.

Lequel resterait ?

Celui de Féline.

Il fallait donc le fuir à tout prix. Ma résolution fut prise aussitôt.

Je partirais.

Comment ? Pour aller où ? Je ne savais pas.

Mais ce dont j'étais sûre, c'est que, dès l'instant où ma tante serait sortie de la maison, je n'y rentrerais pas.

Je me sentais forte et soulagée ; et déjà je cherchais. Mon cerveau travaillait... Le temps ne pesait plus.

Cela n'est pas mal. Ceci est mieux :

Mais il reprit : « Ma prière n'avait que trois mots. »

Je dis : « C'est peu. »

— Cela suffit. C'était : *Donnez-la moi*. Et le serment n'était pas plus long.

Malgré moi, je laissai échapper, comme si je voulais me moquer : « Trois mots aussi ? »

— Oui : *Je l'aurai*.

Il y eut un silence qui avait la profondeur d'un trou et dans lequel je m'entendais tomber..

M. Lavedan ne sait plus qu'un trou peut avoir n'importe quelle

profondeur ; mais, il sait écrire, le cher grand homme, il a du style :

Que signifie et que prouve une larme ? Rien. Le cœur peut être sec pendant que les yeux sont mouillés. Féline était capable de pleurer à volonté. Pourquoi une bête, un serpent, ne pleurerait-il pas, comme un crapaud bave ? L'œil de Féline avait bavé.

Tout cela est fort beau, d'après M. Lavedan lui-même, qui prend soin d'en avertir son public :

Peut-être, en suivant le récit que vient de faire Irène, certains lecteurs plus pénétrants se sont-ils étonnés de la maturité d'idées de cette jeune fille de vingt ans, de la bonne tenue de son langage, du choix de ses expressions, de la couleur et de la distinction de ses pensées...

« Orgueilleux sans même en avoir le droit », écrit M. Lavedan du garçon de café dont il daigne s'occuper. Il lui faut pourtant s'excuser d'avoir analysé un personnage de cette modeste condition :

Tels s'entrelaçaient les deux Panteau dont aucun n'était *le vrai* ; ils l'étaient tous les deux, ensemble et chacun à leur tour.

Est-il possible ? direz-vous. Tant de profondeur et de mystère ! Tant de trouble et d'espace ! Des torrents de mots pour définir une goutte ! Tout cela dans le creux d'un garçon de café !

Eh oui ! Ce drôle en tablier qui fait de l'équilibre avec des plateaux, qui dit : « Voilà ! » quand on l'appelle, c'est une immensité. Le plus humble, le plus petit de nous est le coffret d'un univers. On n'y pense jamais.

M. Lavedan se souvient, à propos de son héros, d'avoir écrit *Servir*, cette grande pièce comique, d'un comique dont l'auteur ne se doute encore pas :

Un fusil que vous avez tenu pendant deux ans vous reste dans les mains, même après qu'on l'a rendu, et raffermit les moindres de vos gestes.

Enfin, nous rencontrons au cours du récit l'homme riche et le bienfaisant ! M. Lavedan le marque d'emblée à son sceau :

Sa tristesse, incapable de l'abandonner une minute, comme si elle eût été sa *gardienne*, l'accompagnait et se mêlait à tous ses actes. Elle était tour à tour ramassée et dispersée, active ou ralentie, loquace ou muette, et gaie aussi à l'occasion.

Et voici M. Lavedan qui jongle avec Dieu, en virtuose supé-

rieur à tous les Zévaco, Richebourg et Ponson du Terrail, qui n'ont pas siégé à l'Académie :

Seule, la bonté sanctifierait en son cœur le repentir.

Quant à l'absolution, il ne la pouvait obtenir que de deux personnes : de Dieu et de son fils avant Dieu.

Il fallait que son fils commençât. Alors Dieu suivrait.

Peut-être.

Et que peut bien vouloir dire ceci : « une femme mûre, aux pieds silencieux et avec un regard instruit par les armoires » ?

Gogote, enfant, avait réchappé d'une petite vérole dont quelques traces lui étaient restées, juste assez pour ne pas l'enlaidir et donner au contraire du relief à sa physionomie.

En voulez-vous encore ?

Il avait gagné, rue de Sèvres, le trottoir d'en face, et de là, il regardait, non pas la lune, mais cette porte qu'on venait de lui fermer au nez.

Pourquoi restait-il là ?

Qu'attendait-il ?

Rien.

Il rageait.

C'est un état pénible et douloureux, mais qui a son charme amer. Comme s'il avait des dents, l'esprit grince, la pensée va plus vite, et le cœur bat plus fort.

D'un comparse de son roman l'auteur écrit : Il marchait « ratatin ». M. Henri Lavedan écrit « gagaga ».

Il est inouï que l'on ait pu imprimer un pareil galimatias dans une revue qui se flatte d'être un recueil littéraire, a publié Musset, Sainte-Beuve, Renan, et compte, aujourd'hui, parmi ses collaborateurs Mme Marcelle Tinayre, M. Henri de Régnier, M. Maurice Barrès, les frères Tharaud !

Il est vrai que M. Doumic régit la vieille maison, et qu'ayant à traiter de la reprise du *Prince d'Aurec* à la Comédie-Française, il fait cette constatation très précieuse pour nous :

Et c'est, tout le temps, un dialogue étincelant, l'esprit le plus mordant, et cette langue d'une étourdissante virtuosité, la même que nous admirons en ce moment dans *Irène Olette*.

§

M. Jean-Louis Finot (**La Revue mondiale**, 15 janvier) traite de la question des nègres aux Etats-Unis et du « Ku Klux Klan », société de blancs, fondée pour distribuer une justice

expéditive contre les noirs. Les Etats-Unis ont enrôlé des noirs pour participer à la guerre. Les gens de couleur pensaient de la sorte conquérir leur égalité civile au retour.

La guerre finie, on les oublia ; mieux, on les dénigra ; une campagne féroce se déchaîna contre eux : les nègres s'étaient conduits lâchement et les Français ne pouvaient plus supporter leur présence.

Ils virent l'écroulement de leur beau rêve. Ils revinrent sans un remerciement, et ils revinrent pour retrouver le Ku Klux Klan.

A la Conférence de la Paix, on traita bien des questions, on discuta même l'égalité des races blanche et jaune. Mais il ne fut point question de la race noire. Pourquoi un des alliés, devant l'intransigeance des « principes humanitaires » du président Wilson, ne lui a-t-il pas opposé la conduite adoptée vis-à-vis des nègres ?

Il n'est pas rare d'entendre des nègres s'estimer supérieurs aux blancs. On connaît ce mot, qui peint d'une façon humoristique le mépris de bien des noirs pour les citoyens des Etats-Unis ; il fut prononcé par un nègre éminent de l'Université de Colorado : « Quelle estime voulez-vous que nous ayons pour les Américains ? C'est un peuple fini ; ils n'ont ni dents, ni estomac, ni cheveux. » C'était dire sous une forme aimable ce que M. Marcus Garvey a dit récemment à une réunion devant plus de 6.000 nègres : « Ce sera un terrible jour que celui où les nègres tireront l'épée pour conquérir leur liberté. Nous avons combattu pour les blancs et n'avons obtenu que leur mépris. Le jour du châtiment viendra pour eux. L'étoile noire se lèvera et brillera d'un éclat incomparable sur le monde. »

Le premier article du statut de la Ligue des nations devra proclamer l'égalité des races. Nous le devons à tous les noirs qui sont tombés pour nous, nous le devons à notre conscience même.

Cela est parfaitement dit. Il serait sage de proclamer l'égalité des races et de l'établir en fait. Les noirs ont appris à faire la guerre pour autrui. Il ne faudrait pas leur donner sujet de la faire pour leur propre émancipation.

§

M. André Thérive donne à la **Revue critique** (10 janvier) un article fort intéressant : « Si le français est une langue morte », à propos du beau livre de M. A. Maillet : *Les langues dans l'Europe nouvelle.*

Si, maintenant, l'on considère l'histoire de nos lettres, — remarque M. Thérive, — force est de confesser qu'elles ne sont point fort populaires. Nos grands écrivains, sauf Hugo, et dans ses pires œuvres, n'ont jamais fourni de feuilletons lisibles à la masse ; et je me souviens

d'avoir en vain voulu faire lire les romans de Voltaire à des soldats pourtant d'esprit ouvert. Il n'est rien de si simple ni de si uni qui ne doive exiger d'autant plus d'initiation : auteurs clairs, auteurs compliqués, c'est tout un pour le peuple. Et la raison en est dans une langue trop subtile pour lui.

A l'inverse, le vulgaire appelle bien écrit ce qui lui semble épicé et bizarre, et cela nous explique la fortune des poètes balbutiants,comme des gazetiers peu corrects. De quel horrible jargon Verlaine, chez qui c'était procédé, n'est-il pas, en ses descendants, responsable ?...

... Le français se trouve, au stade extrême où il est parvenu, dans l'incapacité de se nourrir normalement comme une plante dont les racines plongent avant dans le terreau. Il vit en pot ou en caisse, dans quelques jardins peu hantés du public. Nous habituerons-nous à l'idée de le parler, nous qui le parlons, et de l'écrire, à la façon d'une langue morte ? Sera-t-il pour nous le truchement supérieur des idées, mais rien de plus, comme le latin pour Erasme, pour Descartes ? ou bien, rompant avec cette encombrante tradition qui nous attache à un parler artificiel, adopterons-nous officiellement, par parole et par écrit, le démotique, puis l'argot ? Ce ne serait qu'une défaite provisoire, avant d'autres plus graves, et, comme le disait Gourmont, il pourrait venir un temps où, ne considérant plus les raisons d'art et culture, l'on s'apercevrait que l'usage de la langue nationale n'est qu'encombrant pour les relations extérieures, n'est qu'inutile pour l'usage.

§

M. Philippe Chabaneix donne aux **Marges** (15 janvier), sous le titre *Parenthèses*, des poèmes familiers, d'un rythme, d'une couleur vraiment très heureux :

Amis, à Charmes que de charmes :
Le printemps, cette enfant
Qui souriait le cœur en larmes
A l'amour triomphant,
Triomphant de moi comme d'elle...
Un étroit escalier,
Une chambre où la moins fidèle
Prend un air familier.

Tout près, douce, tranquille et verte
La Moselle coulait,
Mais soudain brilla, découverte,
Une hanche de lait.

*

Le poète suit la catin,
Aimant tout d'un cœur tendre,

Et la catin suit son destin :
Monter pour mieux descendre.

Tu ris sous l'électricité
En penchant ton visage.
Malgré ton impure beauté
Je te devine sage.

Mais qui donc est sage, ici-bas ?
Celle qui se met nue
Et que l'on serre dans ses bras,
Ou la rose ingénue ?

§

Le Thyrse et les Chants de l'Aube (1er janvier; ces deux revues ont fusionné) publient une lettre inédite de Charles van Lerberghe. Elle est datée du 10 décembre 1901. Le grand poète y annonce qu'il vient de donner sa démission de « conservateur (en herbe) au musée du Cinquantenaire ». C'était pour lui le pain assuré ; mais, dit-il, « la poésie courait de graves dangers en cette aventure ». Il avait à terminer, alors, *la Chanson d'Ève*, ce livre admirable, trop peu lu encore et même des poètes.

Ma famille, où l'on désigne la poésie sous le nom de *carabistouilles*, me croit définitivement fou et a peur. Surtout que j'y ai déclaré brièvement que je renonçais à mes fonctions enviées et enviables à cause de l'intérêt supérieur desdites « carabistouilles ».

Et mon mariage ? direz-vous. Evidemment, puisque c'en était comme d'un char à deux roues, où rien ne va plus dès qu'une des deux roues casse, il a fait culbute. Hélas ! ceci m'a un peu serré le cœur, m'aurait beaucoup assombri même et chagriné, si j'étais capable, moi, d'avoir de sérieux chagrins en dehors de tout ce qui n'est pas le monde de mon Eve, de mon Pan, de mes anges et de mes fées. Tout ce qui est humain m'est par trop étranger. Cela me semble d'une existence si contestable, si falote. Néanmoins, je m'étais déjà attaché un peu à cette belle et charmante jeune fille humaine, que ma décision, qui l'est si peu, va peut-être faire souffrir. J'espère cependant qu'elle me comprendra. Ce qui lui était sympathique en moi, c'était, je suppose bien, tout ce que ma famille y abomine. C'eût été un triste présent de noce que de lui offrir, en place d'un poète, avec les restes d'une ardeur qui s'éteint, un fonctionnaire et un bourgeois qui s'éveille.

Je vois en N... quelle chose lamentable c'est que d'avoir trahi pour une meilleure situation dans le monde l'idéal de sa jeunesse. Moi, je veux vivre et mourir fidèle à cet idéal. La pauvreté ne m'effraye pas tant que ça.

Si tout le monde m'a blâmé, j'ai du moins trouvé une approbation violente, absolue, celle de Verhaeren. « Faites des vers, N. de D. ! et soyez pauvre ! » C'est au Musée même que je l'ai rencontré un jour, alors que j'y « fonctionnais ». Comme il n'y va jamais, à ce qu'il m'a dit, c'est évidemment ma Destinée qui l'y avait conduit à l'heure où j'hésitais encore sur le parti à prendre...

§

Memento. — *Les Saisons* (numéro d'hiver) : « Les commandements de l'hygiène alimentaire », par M. le docteur Marcel Labbé. — Poèmes de MM. P. de Bouchaud, H. de Gallier, etc. — M. Jean Ott fait avec infiniment d'esprit, en vers, la critique des livres. Voici une épigramme inspirée par un bref roman dont l'auteur nous est particulièrement cher :

> Quand on possède tous les argots,
> On peut toujours tirer mille mots
> Du plus banal des incidents, fût-ce
> D'une simple noyade de puce.

La Nouvelle Revue (15 janvier) : M. G. Labouchère : « L'Istrie et la Dalmatie ». — MM. Lyonnet : « Une prison pour comédiennes (1793) ».

Littérature (janvier) : M. André Gide : « Pages du Journal de Lafcadio ». — « T. S. F. », par M. P. Drieu, La Rochelle. — Réponses à l'enquête : « Pourquoi écrivez-vous ? », dont celle-ci très belle de M. Michel Corday :

« Persuadé que le livre le plus modeste exerce une action et laisse une trace, j'écris surtout pour répandre les convictions qui me sont chères, pour combattre la souffrance et servir le bonheur ».

La Nouvelle Revue Française (1er janvier) : M. Valéry Larbaud : « Samuel Butler » et des fragments d' « Erewhon » de cet auteur anglais. — « Poèmes », de M. A. Thérive. — « Renoir », par M. Roger Allard. — « A propos du style de Flaubert », par M. Marcel Proust. — « Le centenaire d'H. Spencer », par M. A. Thibaudet.

Je sais tout (15 janvier) : « Les derniers jours de Miss Cavell », par miss Pauline Randall. — « L'éternel bavardage », poème dialogué par A. Bertrand. — « Le Cœur cambriolé », roman de M. Gaston Leroux.

L'Opinion (10 janvier) : suite de « La mission secrète du prince Sixte de Bourbon », par M. J. de Pierrefeu. — « Paul Adam », par M. Edmond Jaloux. — « Marches et chansons des soldats de France », par M. H. Bidou.

La Revue de l'Epoque (5 février) : « Excursion au pays des muets », par M. Marcello-Fabri. — Poèmes de MM. Fagus et R. Dessambre. — « Gob, Gob and Cᵒ », roman de P. Barniard.

Revue bleue (10 janvier) est désormais sous la direction de M. Paul Gaultier. — M. G. Renard : « L'Ecole normale supérieure (1867-1871).

— M. J.-G. Prod'homme : « Deux cent cinquante ans à l'Opéra ». — M. L. Narquet : « La diminution du goût du travail ».

Le Correspondant (10 janvier) : M. F. Bac : « Correspondance d'un universitaire allemand ». — Les Mystères d'Eleusis », par M. Maurice Brillant.

Les Feuilles libres (1er janvier) : « Les Jacques », par M. Han Ryner. — « Music-Halls », poème de M. Nicolas Beauduin. — Poèmes de trois poètes morts victimes de la guerre : André Puget, Georges Bannerot, François Lafond.

La Minerve française (15 janvier) : — Un inédit de Montesquieu : « Considérations sur les richesses de l'Espagne ». — « Pour le catéchumène », poème de M. Charles Derennes. — « Paul Adam », par M. Joachim Gasquet. — « Les Amants enchaînés », par M. Gabriel Faure.

La Femme et l'enfant (15 janvier) : Sur l'allaitement mixte et l'alimentation des nourrices », par M. le Dr Variot.

Le Crapouillot (janvier) : — « Les soirées parisiennes », par M. J. Galtier-Boissière. — « Natures mortes », poème de M. Emile Henriot. — « Les ballets russes », de beaux croquis pleins de vie, de M. A. D. de Segonzac.

Revue hebdomadaire (10 janvier) : « Petites trilogies », par M. A. t'Serstevens. — M. Muret : « L'infirmité morale de Guillaume II ». — (17 janvier) : « Le poète Charles Morice », par M. Louis Lefebvre. — *** : « Il n'y a pas de crise du charbon ».

L'Œil (février) : « L'Automne », ballade de M. Paul Fort.

La Revue de Paris (15 janvier) commence la publication de « L'Ame en folie », la grande œuvre de M. François de Curel, et continue le nouveau roman de M. Pierre Benoît : « Pour don Carlos ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Les Editions populaires françaises (*Suite*). — Dans le *Mercure* du 16 février, je terminais en démontrant que, par la taxe douanière de 70 o/o que désirent nos éditeurs sur la musique de provenance allemande qui n'existe pas chez nous, le consommateur français serait soumis à un impôt stérile, à moins que des « décrets » appuyés de « sanctions » ne lui interdisent formellement la connaissance de « créations de l'esprit » — et souvent de l'esprit ou du génie *français* — introuvables dans nos frontières. Cette dernière éventualité se divulgue d'emblée assez absurde pour en écarter l'hypothèse. La première suffit largement à souligner la monumentale inconscience de ceux qui en ont eu l'idée. On ne peut que féliciter nos éditeurs de vouloir « supprimer

Peters » et ses pareils, à condition qu'ils les remplacent. Il n'est pas un Français mélomane qui ne se réjouisse à l'espoir de s'approvisionner enfin chez eux. Mais il faut une belle dose de puérile incompétence pour se figurer remplacer de but en blanc des collections dont l'établissement a exigé plus d'un demi-siècle. Des entreprises de ce genre ne s'improvisent pas, ne sauraient désormais prospérer et grandir qu'en s'adressant au plus vaste marché mondial, ce à quoi il ne paraît guère que songent, et à aucun égard, nos éditeurs. D'une façon générale, ils trahissent tout d'abord nettement une irrésistible tendance à considérer l'édition « populaire » avant tout à un point de vue étroitement didactique. Il n'est pas de conception plus erronée. Sans doute, ils ont paré au plus pressé en gravant des *Etudes* dont les événements avaient démuni leurs magasins. Mais, s'ils ne voient pas là qu'une nécessité momentanée et un côté de la question, en réalité, accessoire, ils font fausse route, et ils en ont aussitôt recueilli la preuve sur leur propre marché même, où la concurrence pullule à l'endroit de cette « marchandise de vente certaine ». Le moindre débitant de musique au détail a les moyens d'imprimer « son » édition peu dispendieuse d'*Etudes* ou de *Sonatines* réputées, tombées dans le domaine public et ce n'est pas plus difficile au commerce local étranger. Surtout à l'heure actuelle, une édition populaire ne saurait imposer sa partie didactique au dehors qu'en primant tous ses concurrents, pour le reste, par sa haute teneur artistique et son incontestable valeur pour la culture purement musicale. Ce n'est d'ailleurs pas autrement que les collections ennemies y sont insensiblement parvenues en devenant célèbres pour les plus légitimes raisons. Voici, en effet, dans l'ordre de leur apparition dès son origine, les premiers numéros de l'Edition Peters : *le Clavecin bien tempéré* de Bach, les *Sonates* de Beethoven, *les Pièces de Clavecin* de Haendel, les *Compositions* pour piano de Mozart, puis de Schubert, les *Symphonies* et le *Septuor* à quatre mains de Beethoven, les *Compositions originales* de Mozart à quatre mains, les *Sonates* pour piano et violon de Beethoven et de Mozart, les *Quatuors* de Haydn, ceux de Mozart et ses *Quintettes* en parties, les *Lieder* de Schubert et *320 Chorals* de Bach. Le *Gradus ad Parnassum* de Clémenti n'y porte que le numéro 147 ; les *Caprices* de Rodé et les *Etudes* de Kreutzer, les numéros 281 et 284. La Collection

Litolff a débuté ainsi : les *Sonates* de Beethoven et de Mozart, les *Symphonies*, *Quatuors*, *Trios*, *Sonates* avec violon et avec violoncelle, *Quintettes*, *Sextuor*, *et Octuor* de Beethoven arrangés à deux mains; les partitions piano et chant de *Don Juan*, *la Flûte enchantée*, *les Noces de Figaro*, *Cosi fan tutte*, *Titus*, *Idoménée* de Mozart, du *Messie*, de *Samson* et des *Noces d'Alexandre* de Haendel. Les trois cahiers du *Gradus ad Parnassum* de Clémenti ne s'y rencontrent qu'aux numéros 341 à 343. Et on remarquera ici l'abondance des réductions à deux mains d'œuvres de musique de chambre ou orchestrale, qui s'étendit bientôt aux ouvrages lyriques. Il n'est pas de plus précieux facteur de culture musicale. Car chacun n'a que deux mains et tout le monde ne sait pas chanter, et c'est seulement par la lecture réitérée au piano qu'on se prépare à une audition compréhensive des chefs-d'œuvre ou qu'on approfondit une impression éphémère inévitablement superficielle. Et pendant que, vers 1864 ou 1865, en pleine vogue meyerbeerienne ou italienne en Allemagne autant qu'ailleurs, ces deux éditions populaires vulgarisaient ainsi une culture du plus pur et parfois austère classicisme, que faisaient nos éditeurs parisiens ? Ils exploitaient jusqu'à la corde la vacuité d'Adam, d'Auber, Massé, Bazin, Thomas ou Clapisson ; ils importaient et implantaient, entre Meyerbeer et Verdi, la pire décadence italique, lançaient des *Prière d'une Vierge* ou *Cloches du Monastère*, sachant à peine, de Chopin, répandre deux ou trois *Valses* ou *Nocturnes*, et, si, à l'intention des maîtresses de piano, ils débitaient quelque classique, c'était par tranches minces et à des prix de scandaleuse exorbitance. Au lieu de créer la culture purement musicale, à l'instar de leurs concurrents d'outre-Rhin, ils s'y sont opposés tant qu'ils ont pu et inlassablement, comme on s'en convainquit plus tard encore avec Wagner, acharnés à défendre *unguibus et rostro* leur camelote lucrative, mais bientôt surannée et caduque. Car rien ne dure que ce qui le mérite.

Et nous touchons ici du doigt la cause primordiale de l'état d'infériorité où se débattent aujourd'hui nos éditeurs. Pendant le dernier siècle presque entier, ils se sont contentés d'être des marchands de papier noirci qu'ils vendaient le plus cher possible, flattant le mauvais goût et entretenant l'inculture du public au lieu d'éduquer celui-ci. Ils en étaient d'ailleurs fort incapables. C'est tout inconsciemment qu'ils contribuèrent à briser notre

tradition nationale par une indifférence à ses gloires égale à leur dédain pour des chefs-d'œuvre étrangers dont il leur était aussi loisible de s'emparer qu'à leurs « concurrents ennemis ». Car, si ce fut d'abord leurs maîtres nationaux que ceux-ci propagèrent, nous avions les nôtres, que nos éditeurs ignoraient ou méprisaient d'une unanimité têtue. Il y avait tous nos clavecinistes, familiers à Sébastien Bach, les premiers Couperin, Chambonnières, Daquin, Dandrieu, Danglebert, Marchand et bien d'autres, de qui, par le canal de Philipp-Emanuel, a procédé le classicisme allemand : même encore à présent, ce sont des collections allemandes qui ont le monopole de leur vulgarisation trop succincte à des prix vraiment « populaires ». Il y avait Couperin-le-Grand et Rameau, contemporains de Bach et de Haendel ; Méhul et Boieldieu duquel précisément, seuls, les « concurrents ennemis » ont sauvé quelques partitions, tandis que l'unique édition d'une exacte authenticité des *Pièces de Clavecin* de Couperin fut publiée par Brahms, à Bergedorf près Hambourg, pour être incorporée ensuite à l'édition anglaise d'Augener. En remontant plus loin, il y avait le merveilleux essaim de notre Renaissance ; puis Josquin, Ockeghem, Dufay, Machaut : à peu près tout ce qu'on imprima de ceux-ci le fut par les « concurrents allemands ». Il y avait à Trente des *Codex* vénérables, trésor inestimable découvert par Haberl en 1885, renfermant plus de 1500 *Messes*, *Motets* ou *Chansons* pour la plus grande part de nos maîtres *français* du XVe : nos éditeurs ont laissé aux Austro-Hongrois le soin munificent de leur publication malheureusement fragmentaire. Et tout cela serait dorénavant frappé pour nous d'un impôt à la douane. Ce ne sont pas nos éditeurs, mais des musicographes opulents ou enthousiastes qui ont sauvegardé chez nous quelques lambeaux de l'héritage de notre passé : Pierre Aubry, qui publia de ses deniers le manuscrit de Bamberg contenant *Cent Motets* français du XIIIe siècle ; Ecorcheville, d'intéressantes *Suites* de notre XVIIe ; M. Henry Expert, qui consacra sa vie et sa fortune à tirer de l'oubli pour une admiration tardive nos robustes et délicieux *Maîtres Musiciens de la Renaissance française*. Un érudit musicologue, le regretté Henri Quittard, avait réduit pour piano et chant une partition de Méhul, *Uthal*, mais la garda en portefeuille, averti de l'accueil que lui eussent réservé nos éditeurs. Il avait, en effet, pareillement transcrit naguère, de Francisque, un

des maîtres les plus illustres de notre école française de luth, *le Trésor d'Orphée* (1600), qui n'aurait jamais vu le jour si la Section de Paris de la Société Internationale de Musique ne l'avait imprimé en 1906, aux frais d'Ecorcheville et de M. Louis Laloy. Ce fut semblablement de la poche de M. de Saint-Foix que sortit l'argent nécessaire à l'édition du catalogue analytique et chronologique de Mozart en deux gros volumes, écrit en collaboration avec Teodor de Wyzewa, rectifiant les erreurs de l'allemand Kœchel. Opération, d'ailleurs, sans aléa ; mais nos éditeurs n'ont pas le plus léger soupçon que des ouvrages d'érudition de cette espèce, acquis régulièrement par nombre de bibliothèques ou d'universités du monde entier, sont de vente, encore que limitée, pourtant aussi « certaine » que des *Etudes* de Czerny. Evidemment, sauf nos clavecinistes, Couperin, Rameau, Méhul et Boieldieu, la plupart des auteurs ou des compositions que je viens d'énumérer ne semblent point *à priori* du ressort d'une édition populaire. Tout cela, depuis les *Motets* du XIIIe, nés au cloître de Notre-Dame de Paris avec la première « forme » musicale accomplie, jusqu'aux *Suites* du XVIIe siècle, en passant par les gallo-belges fameux et nos savoureux renaissants, n'en constitue pas moins musicalement l'histoire de notre art « national », — et, non seulement nos éditeurs ne s'en préoccupèrent jamais, abdiquèrent le devoir de le préserver de l'oubli entre les mains de leurs « concurrents ennemis » ou de savants zélés et magnifiques, mais ils l'ignorent aussi infiniment que si c'était de l'iroquois. Je vois d'ici leurs yeux ahuris s'arrondir en lisant les noms de Machaut, qui ne fut pas moins le plus grand musicien que notre plus grand poète du XIVe siècle ; du génial ancêtre Dufay, chantre à la chapelle papale, gradué *magister in artibus* en Sorbonne, et chanoine de la cathédrale de Cambrai ; d'Ockeghem, qui fut « conseiller, premier chapellain, maistre de la chapelle roialle et trésorier de l'église de Monsieur Sainct Martin de Tours » sous Charles VII, Louis XI et Charles VIII. De Josquin, disciple bien-aimé du précédent et son successeur sous Louis XII, certains peut-être ont vaguement ouï parler, mais l'idée d'éditer de lui trois pages leur paraîtrait le comble du maboulisme. — « Mais, cher Monsieur, cela ne se vendrait pas ! » répondraient-ils avec une ironique stupéfaction.

En quoi ils errent : si, cela se vendrait, moins vite et certes en

moindre quantité que la « marchandise » courante, mais plus longtemps, puisque toujours, et aussi sûrement, puisque jusqu'à épuisement des éditions, ainsi que le démontre l'expérience, si bien que les ouvrages épuisés de ce genre en arrivent à faire prime chez les libraires spécialistes et atteindre parfois des prix considérables. Cela se vendrait et surtout *cela ferait vendre le reste*. Car c'est ainsi qu'on fonde inébranlablement les assises d'une « industrie vivace » et puissante. On ne bâtit pas sur le vide. Les « concurrents ennemis » l'ont compris. On trouve chez eux, — et chez eux seuls, — en superbes éditions critiques, *le texte original complet* des œuvres de Palestrina, de Lassus, Schütz, Haendel, Bach, Mozart, Beethoven, puis de Schubert, de Mendelssohn, de Chopin, Schumann et Berlioz. Et ces grandioses éditions, dignes de tout respect autant pour leur qualité même que pour les nobles aspirations qui les ont provoquées, ont souvent précédé les éditions populaires, ou se sont développées et poursuivies parallèlement. Celle de Bach date de 1851 ; celle de Haendel, de 1859, pour parvenir en 1894 à son centième et dernier recueil. L'édition de Palestrina, en trente-quatre volumes, fut établie de 1862 à 1894, année où commença immédiatement celle de Lassus ; celle de Beethoven, de 1864 à 1867 ; celle de Mozart, de 1876 à 1886. Or, sous leur forme académique et tout objective, ces éditions critiques ont secondé les populaires, leur fournissant tout assemblée, en des textes généralement sûrs et d'ailleurs désormais aisément contrôlables, la matière originale intégrale de leurs arrangements pour piano, chant ou instruments d'un usage pratique, leur permettant d'accroître leur essor en se perfectionnant sans cesse, et les faisant participer dans l'univers au lustre qui fut leur récompense. C'est de la sorte que, après un XVIIIe siècle d'asservissement de leur art national à l'italomanie princière et aristocratique, les « concurrents ennemis » ont su créer chez eux un incoercible courant de culture musicale et, du même coup, une « industrie vivace » qui domine aujourd'hui le monde. Comme on voit, cela ne s'est pas fait en un jour et n'alla pas sans difficultés ni sacrifices. Et on ne saurait vraiment trop admirer le désintéressement qui, surtout aux débuts, présida à ces entreprises. Il ne pouvait naturellement être question de faire des bénéfices en gravant l'œuvre complet de Bach en 1851, de Haendel en 1859 et de Palestrina

en 1862 : c'était assurément plus téméraire que d'éditer notre Josquin depuis dix ans. On opéra méthodiquement. Sous l'impulsion des éditeurs, on institua des Sociétés, — *Bach-Gesellschaft*, *Haendel-Gesellschaft*, — on suscita des souscriptions, desquelles on tint et publia une comptabilité minutieuse; des comités de direction, composés de musicographes et de praticiens compétents, y dévouèrent leur temps et leur sollicitude assidue, effectuèrent patiemment la tâche proposée en terminant un ou plusieurs in-folio chaque année. Le branle était donné; il n'y eut plus qu'à continuer. La fondation de Sociétés préalables s'avéra bientôt superflue ; les éditeurs firent directement appel aux souscripteurs qui affluèrent, assurés par l'épreuve que les engagements annoncés seraient tenus. Ailleurs les autorités officielles apportèrent spontanément leur concours. Ce fut le Ministère des Cultes et de l'Instruction publique viennois qui acquit, en 1891, la propriété des *Codex de Trente* pour en subventionner la publication confiée, non certes à MM. Mahler, Schœnberg, Bela Bartok ou compositeurs analogues, mais au musicographe Hugo Adler. M. Dalimier conviendrait probablement lui-même que voici un « appui de l'Etat » autrement intelligent et fécond que des « décrets » comminatoires ou des « sanctions ». Pas plus que ses prédécesseurs n'y songèrent, quelqu'un de ses pareils ou succédanés en aura-t-il jamais l'idée? Et on peut remarquer, avec Palestrina, Lassus, Chopin, Berlioz et les vieux maîtres français des *Codex de Trente*, que l'effort des « concurrents ennemis » ne s'est nullement limité à leurs musiciens nationaux. Qui empêcha nos éditeurs d'en faire autant? Bach, Mozart, Beethoven ou Schubert n'étaient pas moins à leur disposition que Berlioz et Palestrina à celle de leurs concurrents d'outre-Rhin. Et on constate aussi que ce n'est pas non plus uniquement à leur clientèle nationale que se sont adressés les éditeurs teutons. En ouvrant un volume de la grande *Edition de Bach*, je trouve une liste de 549 souscripteurs se décomposant ainsi : Allemagne et Autriche, 271 ; Etranger, 189 ; Princes allemands, 69 ; Ministère de l'Instruction public de Prusse, 20. Il eût suffi chez nous d'une souscription de l'Etat à 100 exemplaires représentant la somme de 2.500 francs par volume paru, pour remplacer les Princes et le Ministère prussien. Et, quant au reste, on ne voit guère *à priori* de plausible motif pour que, en présence d'une entreprise d'un

intérêt égal et d'une réalisation correspondante, il n'ait pas répondu à l'appel de nos éditeurs avec autant d'empressement qu'à celui des autres. Ici comme auparavant, pourquoi nos éditeurs français n'ont-ils pas imité leurs « concurrents » ?

Toujours pour les mêmes raisons, qui sont avant tout l'ignorance et l'incompétence, puis, sans doute aussi, quelque excessive avidité. Quand on a l'occasion de causer par hasard avec nos éditeurs de musique, en effet, on est le plus souvent littéralement abasourdi de leur ignorance, non seulement de l'art musical, mais des choses élémentaires de leur profession commerciale. Le *Bulletin mensuel* de la Chambre de Commerce de Montréal de septembre 1917 était obligé de leur apprendre que « le Canada est un Dominion autonome, financièrement indépendant, faisant ses propres traités de commerce par lesquels les produits anglais sont taxés aussi bien que les produits français », et qu'en persévérant à recourir à l'intermédiaire de Londres et de New-York au lieu de traiter directement, ils continueront à ne pas vendre leur musique dans « un pays où six millions d'individus parlent français ». Le même organe les avertit aussi que l'élévation de leurs prix et l'insuffisance des remises laisse le plus libre champ à la concurrence voisine américaine. D'une façon générale, nos éditeurs ignorent à peu près tout de ce qui, de leur profession, se passe hors de France d'où la plupart ne sont probablement jamais sortis que pour des voyages d'agrément. M. Gustave Schirmer, le chef actuel de la première firme d'édition d'Amérique, vint jadis en Europe aux environs de sa vingtième année, envoyé par son père pour y apprendre les langues et son métier. Après un séjour en Allemagne, il resta chez nous pendant un an dans la maison Durand et Schœnewerck, y remplissant l'office de commis à la vente, servant le public, remuant et déficelant les cartons ou rangeant les paquets de neuf heures du matin à sept heures du soir. Quelque temps avant la guerre, M. Furstner, le fils du grand éditeur berlinois propriétaire des principales œuvres de Richard Strauss, avait fait la même chose dans les magasins de l'éditeur Heugel. Ces deux jeunes gens fortunés, voués à la direction de puissantes maisons d'édition, se préparaient ainsi à leurs fonctions futures. Je ne crois pas qu'un de nos éditeurs se soit jamais soumis à un pareil apprentissage. Aussi n'ont-ils, au meilleur cas, qu'une vague teinture de l'état de leur industrie,

des us et coutumes commerciaux et de la littérature musicale dans les autres pays, des ressources que ceux-ci leur offrent et du marché qu'ils y pourraient exploiter. Ils en savent parfois moins sur tout cela que tels de leurs clients. Certains, s'en remettant à des sous-ordres, ne connaissent même pas leur propre fonds tout entier. C'est avec une identique insouciance qu'ils se sont lancés dans l'édition « populaire » des classiques, sans se douter que la publication d'œuvres datant d'un siècle ou de plusieurs requiert une culture spéciale dont ils sont totalement dépourvus. La plupart sont fort peu musiciens ; quelques-uns pas du tout. Celui qui l'est le plus fut élève au Conservatoire. Inutile d'ajouter qu'il n'est pas moins que ses con frères démuni desplus minces notions de musicologie. Il s'ensuit que nos éditeurs n'ont pas le plus lointain pressentiment de ce que c'est que d'établir un texte. L'un deux me montrait un jour un recueil de Mendelssohn balafré d'indications de nuances par un quelconque pianoteur. Je lui demandai quel texte il avait suivi. Il me regarda avec un ébahissement dont le comique était presque touchant et s'écria : « Le texte ? Quel texte ? Que voulez-vous dire ?... Voici, Monsieur : vous avez entendu M. X., le célèbre virtuose, jouer du Mendelssohn et vous l'avez admiré. Eh bien, ce recueil vous donne la pensée de Mendelssohn interprétée par M. X. » Je ne pus le tirer de là. Il n'arriva pas à concevoir qu'il pût y avoir quelque importance à ce que le texte qu'il avait reproduit fût ou ne fût point authentique. Pour publier leurs collections des classiques, nos éditeurs prennent tout simplement, au petit bonheur, deux ou, rarement, trois exemplaires du même ouvrage, provenant respectivement d'éditions antérieures différentes, et chargent un pianiste ou un compositeur, aussi peu qu'eux musicologue, d'en confectionner une « révision » de Bach, Beethoven, Weber, etc. Avec son édition incomplète, apocryphe en partie et fautive des *Sonates de Mozart*, M. Saint-Saëns a démontré, certes plus brillamment que personne, ce qu'il en devait résulter. Nous avons cependant chez nous une pléiade de musicologues français tout désignés pour un travail de cette espèce, possédant à fond chacun tel ou tel auteur. Ils sont connus et estimés à leur valeur à l'étranger ; leur nom est sur toutes les lèvres ; mais nos éditeurs les ignorent. C'est cette incompétence indurée, doublée des habitudes de négociants ne pouvant se résoudre à vendre bon marché et beau-

coup au lieu de cher et peu, qui a causé l'avortement de tentatives excellentes en principe. Un éditeur, enrichi par *les Cloches de Corneville*, se ruina jadis en publiant *les Chefs-d'œuvre de l'Opéra français*, collection copieuse et intéressante remontant jusqu'aux origines du genre au XVIIe siècle. Ces partitions étaient fort bien gravées, mais d'un texte peu sûr, gauchement réduit pour le piano, et leur prix était de 15 francs. Il eût fallu, à l'instar des collections populaires allemandes pour des ouvrages analogues, pouvoir les offrir à 3 francs. C'est d'ailleurs à ce prix que bientôt on les rencontra sur les quais. Nous avons une grande édition de Rameau, de laquelle on doit louer vivement l'intention en déplorant que l'absence de critique ait dénué son exécution de toute garantie scientifique. Les éléments de cette grande édition ont été transportés récemment dans une édition populaire ouvertement destinée à « remplacer définitivement Peters ». A quels prix ? Les *Pièces de Clavecin*, quoique inutilisables, puisque sabotées par M. Saint-Saëns qui les châtra avec sérénité des « ornements », y sont cotées 10 fr. comme les *Pièces en Concert*. Les *Cantates* et les *Motets* y valent de 3 à 6 fr. et les *Opéras*, indistinctement, 8 fr. Sauf *Samson* qui est à 3 fr., un « concurrent allemand » vend les *Opéras* de Hændel 2 fr.50 et les *Cantates* de Bach 1 fr.90. J'ai signalé déjà, chez un autre éditeur, des pièces de Dandrieu et de Daquin vendues séparément à 0 fr. 75 « le numéro » et montant pour l'ensemble au total de 11 fr. 25 et de 12 fr. 75. L'un des « concurrents ennemis » fournit un « choix de clavecinistes allemands, français, anglais et italiens » en treize fascicules à 1 fr. 50 ou réunis en deux recueils à 6 fr. 50 chaque, et contenant à prix égal environ dix fois plus de matières que l'édition française. *Vingt Sonates ou Caprices* de Clémenti coûtent au même endroit 15 fr., tandis qu'une édition populaire allemande donne pour 18 fr. 75 *Soixante-quatre Sonates* du même auteur, et, rien qu'à la lecture, j'ai pu corriger de ma main cent six fautes, dont bon nombre de grossières, dans les deux volumes de l'édition parisienne. Il est trop évidemment peu probable que, dans ces conditions, nos éditeurs réussissent à faire beaucoup de tort dans l'univers à leurs « concurrents ennemis ». En dépit de leur ignorant aveuglement, ils semblent s'en douter un peu, jusqu'au point de prévoir amèrement que le « consommateur français » lui-

même puisse leur échapper peut-être, et c'est à la protection douanière qu'ils ne craignent pas de recourir afin de conserver du moins cette poire — c'est le cas de le dire — pour la soif. On a vu comme ils le méritent. Mais il y a bien mieux : cette protection, ils en jouissent à certains égards, la détiennent complète, absolue, et cela précisément fait leur perte et leur interdit à jamais le succès dans les éditions populaires, en même temps que l'espoir de fonder une « industrie vivace » et prospère. En effet, le droit de propriété des éditeurs, sur les ouvrages qu'ils publient de musiciens vivants, a en France une durée abusive de cinquante ans après la mort des auteurs. En Allemagne, cette durée n'est que de trente années, ce qui est encore trop, mais a pour conséquence de conférer aux collections populaires des « concurrents ennemis » une avance de vingt ans pour inonder le monde à bas prix des ouvrages qui en valent la peine. C'est ainsi que l'œuvre entier de notre Berlioz est, depuis 1900, « dans le domaine public » outre Rhin, où les « concurrents ennemis » lui ont dressé le monument d'une grande et luxueuse édition critique. Il va sans dire que les collections populaires s'en sont pareillement aussitôt emparées, si bien que, depuis cette époque, on peut dans tout le globe, à bien peu près, acquérir, pour piano et chant, *Benvenuto*, *l'Enfance du Christ*, *Lélio* ou *Roméo et Juliette* au prix de 7 fr.50 ; *la Damnation* pour 6 fr.25 ; le *Requiem* ou le *Te Deum* pour 3 fr.75, comme le recueil de toutes les *Ouvertures* de Berlioz à deux mains ; *la Damnation* ou *Roméo* à quatre mains pour 2 fr.50 ; — partitions que, depuis vingt ans, nos éditeurs français propriétaires nous font payer entre 12 et 20 fr., à nous « consommateurs français », et vont continuer de le faire pendant cinq années supplémentaires, leur privilège ayant été prolongé de toute la durée de la guerre. On comprend facilement que nos éditeurs de Berlioz n'aient pas vendu durant tout ce long laps et ne vendent plus guère un seul exemplaire de leur stock ailleurs qu'à l'intérieur de nos frontières. Bien plus : à mesure qu'approchait chez nous l'échéance fatale à leur prérogative, ils n'en réimprimaient même plus les ouvrages épuisés, se contentant de faire venir les éditions de leurs « concurrents ennemis », desquelles ils augmentaient paisiblement le prix pour l'ajuster à leurs barèmes. De telle façon qu'il advint, en 1919, cette aventure paradoxale que les Concerts Pasdeloup ne purent célébrer

le cinquantenaire de la mort de Berlioz, certains matériels d'orchestre étant épuisés et manquant chez l'éditeur propriétaire français que le blocus de l'Allemagne avait empêché de se réapprovisionner auprès de ses fournisseurs ordinaires. Tels sont, pour le « consommateur français », les résultats de ce genre de protection absolue. Quant à celle que nos éditeurs souhaiteraient à présent obtenir de la douane, j'en ai montré quelques effets ; en voici d'autres. Grâce à l'impéritie de nos éditeurs, la publication du matériel d'orchestre de toute la littérature musicale classique, — sans en excepter la française, — et dans la proportion d'au moins 99 o/o, est depuis bien longtemps le monopole exclusif de leurs « concurrents allemands ». De sorte que, si les désirs de nos éditeurs étaient exaucés, nos Sociétés de Concerts symphoniques, dont les frais déjà sont énormes, et qui ne roulent pas sur l'or, seraient obligées de payer 70 o/o de plus ce matériel *introuvable chez nous*. Mieux encore : non seulement introuvable, mais parfois volontairement détruit. M. Rhené-Baton me contait récemment une scène assez vive ayant eu lieu entre lui-même et un éditeur parisien qui, possédant seul en France les parties d'orchestre de l'*Ouverture de Joseph* de notre Méhul, les avait mises au pilon, n'en trouvant plus l'écoulement, sans doute, à cause de leur qualité inférieure et de leur prix trop élevé. En résumé, lorsque nos éditeurs français nous reprochent aujourd'hui d'acheter de la musique en Allemagne, ils oublient que, à tous égards, c'est eux qui nous y ont forcés et nous y forcent. Qu'ils aient pour le moins la pudeur de ne pas nous faire payer plus cher la marchandise qu'ils refusent ou sont incapables de produire. Peut-être cet exposé de la vérité sans fard engagera-t-il ces messieurs à rentrer quelque peu en eux-mêmes. S'ils invoquent notre patriotisme, qu'ils veuillent bien prouver le leur. L'ignorance, l'incompétence et une cupidité maladroite sont les principales raisons de leur situation défavorable. Nul de ces maux n'est sans remède avec quelque bonne volonté et surtout sous le stimulant de la concurrence. Qu'ils ne renoncent pas à celui-ci pour l'étouffoir d'une protection aussi nuisible, au fond, à leurs « intérêts particuliers » que désastreuse pour notre « intérêt national » et la bourse suffisamment aplatie par ailleurs du « consommateur français ».

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition des Indépendants. — Onze cents exposants, cinq mille toiles, une centaine de sculptures, une rencontre de sages, d'audacieux, d'instinctifs, de méditatifs, de réformateurs, d'esprits aventureux, çà et là quelques extravagants (j'entends des artistes résolus à demander à la peinture ou à la sculpture ce qu'elles ne pouvent donner); un apport infiniment varié, bariolé, un peu heurté parfois, de par les voisinages de peintures à tendances très diverses, mais pas du tout fiévreux, car parmi ces peintres, il n'en est guère qui soient effleurés d'un doute sur la vérité de leur méthode. Les plus tranquilles sont peut-être ceux qui devraient, dans le silence de l'atelier, se susciter des objections; mais cette confiance en soi est une force. Elle n'est point tant fondée, chez ces peintres, sur leur habileté de métier que dans leur foi complète en leur raisonnement. En ce moment, dans le monde des peintres, on raisonne beaucoup. La synthèse et la science sont fort à la mode. J'accorde que ceux qui ne veulent pas raisonner sont tout de même arrivés par un raisonnement à se méfier des théories, à travailler d'après leur mémoire, leur acquit, en esprit de fidélité devant le modèle, la nature, en éliminant les schématisations, les stylisations et les recherches d'ornementation qui font la joie des autres. Il y a beaucoup de chemins à suivre dans le monde de l'art, excepté ceux qui mènent à Rome.

Parmi ces peintres, nombreux ceux qui sont hantés d'un désir de cérébralité pure. La recherche de l'émotion de pensée, c'est-à-dire d'une certaine hauteur de vue et d'ambitions, est au point de départ de maintes tentatives nouvelles, et ce n'est point que dans l'art plastique. Mais précisément, dans l'art plastique, il est plus difficile, sinon tout à fait impossible de n'accepter les sens que comme des moyens d'information pour conclure à des problèmes à poser et à résoudre, de ne point rechercher la forme en elle-même pour son exactitude, la sensualité qu'elle dégage ou son caractère pittoresque. Cette tendance à la spiritualité engendre un mode de peindre particulier. L'objet n'a plus d'existence réelle : c'est un signe. Il n'y a point de nécessité à présenter ces signes en l'ordre rigoureux où les dispose la nature, ni dans la joie de lignes et de symétries qu'elle offre. On peut procéder par évocation, par allusion. Ainsi sera-t-il possible de toucher à tous les points d'un sujet en augmentant ou diminuant l'importance de place ou de volume d'un

objet ou plutôt du signe d'un objet. Puisque évoquer n'est pas décrire, la configuration exacte importe peu. Mais comme il faut réunir tous les signes en une arabesque harmonieuse, il faut relier ces signes en un ensemble géométriquement exact et qui doit en même temps être agréable à l'œil. La première condition pour qu'un tableau quelconque puisse émouvoir physiquement ou cérébralement qui le regarde, c'est sa lisibilité. C'est-à-dire qu'il faut qu'au premier regard le spectateur ait l'impression nette de ce qu'on veut lui montrer. Pour placer simultanément devant lui un ensemble compliqué de signes, l'artiste groupera tous les signes représentatifs de l'idée qu'il veut présenter selon les convenances d'une ligne flexible ou harmonieuse, ou dans une volute qui réunira les éléments de sa vision comme en un total émotif. Il est parfois délicat, avec cette technique, d'assurer au spectateur toute facilité à se rendre compte, même avec de la bonne volonté, de l'idée maîtresse du tableau qu'on lui montre, d'autant que ce système de présentation est employé impartialement pour figurer une ville ou circonscrire une nature morte, ou décrire un ensemble d'actions et de mouvements. Pour traduire une ville, M. Léger juxtaposera les éléments principaux d'une ville, murs, escaliers, piliers, affiches, toits, machines à produire les forces motrices. Pour décrire des scènes de cirque, M. Gleizes se refusera à figurer une scène du cirque, ce qui ne donnerait à son gré qu'une anecdote, mais entreprendra de décrire tous les mouvements et les colorations du cirque, en une sorte de sommaire allusif à tout ce qui peut se passer dans un cirque. Quand il y a notation de la forme, elle est la plupart du temps différente de la forme exacte et obéit à des déformations très variables, car les cubistes admettent l'existence d'un jeu de déformations des formes analogues aux variations qu'exercent les couleurs les unes sur les autres. Dans cette théorie de la déformation des lignes, les cubistes en sont à l'hypothèse. De l'application de cette théorie dépend pour beaucoup l'aspect particulier de leurs tableaux. D'ailleurs le cubisme a des degrés, ou plutôt l'étiquette recouvre une série d'efforts parallèles, mais divers ; le point commun de ces artistes est moins technique qu'intellectuel ; leurs traits de parenté sont la recherche de quelque chose de nouveau dans le construit et l'ordonné. Il n'y a pas de similitudes de technique entre les arabesques de M. Gleizes et la transcription des baigneuses de M. Favory, qui ne

fait, cette année, courir un jeu d'arêtes anguleuses que sur une figure de second plan et la moins éclairée de son tableau; M. Metzinger n'entend pas les choses comme M. Lhote ou M. Severini; M. Severini donne des points de départ de lisibilité comme en cadre de son motif central. C'est aussi le cas de M. Lhote, qui, lui, lorsqu'il peint un nu, laisse de côté tout artifice ou recherche de stylisation pour obéir à ses dons de peintre, qui sont grands, et à la vraie et naturelle distribution des lumières sur des formes nettement traduites, presque réalistes. M. Krog, dans des évocations de figures, est spectral; M. Boussingault fait la part de la coquetterie féminine. Qu'on ne voie point dans cette constatation de différences essentielles entre des artistes acceptant la même étiquette un blâme. Pas le moins du monde. C'est au contraire la constatation, chez eux, d'une vitalité méditative et la preuve que, si les vérités ou les hypothèses d'ordre scientifique ont prise sur eux, ils ont néanmoins conscience qu'il y a en art un fait d'émotion communicable qui est en dehors de l'emprise scientifique, donc une possibilité d'évasion hors de leurs procédés. D'aucuns parmi eux philosophent volontiers, et c'est excellent pour l'artiste, car la philosophie est une sorte de matière lyrique où la vérité est inatteignable ou indémontrable, mais qui est un merveilleux prétexte à rêveries, parmi lesquelles il s'en doit trouver d'esthétiquement fécondes. Mais quand M. Lhote dit qu'il peint le prolongement de l'objet, du modèle, dans la cérébralité, il ne fait que caractériser la manière de tous les peintres, puisque l'objet n'existe pour nous que par la perception que nous en avons. M. Bail, quand il peint une lingère et sa pile de linge, reproduit l'image qui se détache en sa cérébralité, de même que M. Lhote et ses amis d'art; seulement il y a des différences entre les centralités, et il y a la manière, et chez M. Lhote ou M. Leger, ou M. de Segonzac, ou M. Luc-Albert Moreau, la manière est très intéressante.

Aussi faut-il examiner avec curiosité et sympathie les envois de M. Marcoussis, qui ordonne sur verre des formes de couleurs éclatantes; les arabesques diaprées de M. Valensi, les polychromies très vives de Mme Wassilieff, et aussi s'intéresser à M. Jacques Villon, Alix, Kupka, à Mme Marthe Laurens, à MM. Gimi, Mme Rousseau, M. Survage, etc... En pointe extrême du cubisme et en souci d'un art intégral, oubliant simplement d'y convoquer

la peinture, M. Picabia expose des épures — sentences sur toiles imbriquées de métaux ; ces fantaisies semblent plutôt relever du dandysme que de l'esthétique. Je vois de jeunes esprits ardents qui professent en être férus ; mais n'avons-nous pas été avertis, il n'y a pas très longtemps, qu'un sérieux imperturbable ne seyait pas à la littérature ? Donc passons ou plutôt attendons de voir la courbe que ces tendances sont appelées à décrire. L'humour est toujours acceptable, sauf quand les humoristes prennent figure de prédicateurs. Revenons aux peintres pour nous plaire à la finesse de Mme Charlotte Gardelle, aux pages curieuses de MM. Ramey, Sabbagh, André Thomas, Simon Levy (très doué), Bissière, imagier aux harmonies un peu grises mais de curieux dessin ; Morgan Russell, fougueux peintre de nu ; Gondoin, robuste, quelque peu hermétique, mais avec des dons de caractériste étouffés par sa méthode ; Granzow, très clair ; Gromire, tordant des nœuds de muscles avec joie et emphase ; Huyot,, bon peintre ; Lazare, Coubine, évocateur sage d'images strictes ; Feder, qui a un beau portrait de femme en blanc ; Galanis, qui, après des expériences d'école, se retrouve en s'écartant du parti-pris inutile ; Bischoff, en grand progrès, naturel et élégant, non sans puissance ; Deslignères, qui synthétise habilement le paysage ; Lotiron, très clair et, non sans charme ; Mmes Irène Lagut, Marthe Laurens, Mlle Chérie Charlesse, dont les peintures sont dictées par une jolie imagination ; Mme Halicka, dont il faut signaler l'important envoi : portraits très équilibrés et natures-mortes un peu paradoxales.

Biégas montre trois grands tableaux *sphériques;* nous avons expliqué ici, et il serait long, dans un article où tant de noms doivent se presser, d'y revenir, ce mode de transcription soucieuse de montrer et en place tous les reflets des choses. Ces toiles demandent pour être comprises un recul assez grand et une exposition dans la clarté, qu'elles n'ont pas rencontrés cette fois-ci. Les nus, qui constituent le centre et le sujet de ces tableaux, sont fortement modelés et diaprés de reflets un peu trop géométriquement disposés, mais très variés de couleurs et d'une jolie exécution. Effort vers l'art décoratif qui doit s'assouplir pour devenir tout à fait expressif.

§

Le port de Marseille, sous le pinceau de Paul Signac, vibre de

lumière, et tout son ensoleillement est détaillé dans cet esprit de féerie réaliste qui anime l'œuvre de Signac. Luce a une belle exposition. Sa *Baignade* est à part dans l'ensemble de son œuvre par la gaîté qu'il y inscrit de par les souples mouvements de ses personnages. Angrand a des dessins teintés rentrée : au soir à la campagne de chevaux lourds et las, de cultivateurs fatigués, évocation d'une maison parée de fleurs, un peu voilée de brume, d'un grand charme naturiste ; de Mme Gousturier des salles ensoleillées, des fleurs de la vision la plus fine, des poudroiements de reflets d'une harmonie multiple et curieuse. MM. Antoine de La Rochefoucauld, Fer, Mme Selmersheim-Desgranges, habile peintre de fleurs, M. Cluzeau sont fidèles à l'esthétique pointilliste. M. Cluzeau ajoute à la science de la couleur des aperçus ingénieusement déduits ; sa peinture est d'une très intéressante polyphonie, les détails de son exécution très variés et d'une extrême finesse ; il manque parfois comme un temps fort, comme une ligne de vigueur accentuant la variété multicolore de la vision et certifiant d'un relief l'ensemble.

Mme Agutte a trois bons tableaux, portraits très vivants, d'un faire solide qui accentue les êtres dans leur vérité, sans déformation. Peské évoque le Midi par des dessins où les gradations du blanc et du noir réalisent une symphonie colorée et par des peintures dont l'une joint au mérite du faire l'intérêt documentaire de fixer la vision d'un point de l'Estérel après les récents incendies de forêts. Un panneau décoratif de M. Friesz, la *Danse*, est de la plus joyeuse harmonie. D'ailleurs presque tous les bons artistes que nous avons coutume d'admirer chez Bernheim-Jeune, ou chez Druet, ou au Salon d'automne sont là représentés au moins par une œuvre importante : Charles Guérin, avec un beau portrait, Bonnard, Van Dongen, avec des portraits très vibrants et gracieux ; Vlaminck, avec ces paysages construits et harmonieux dans des gammes sombres ; Camoin, avec une almée brillante ; Henry Ottmann, avec une séance de musique de chambre, d'une belle intimité ; Mainssieux, avec un nu très remarquable ; Deltombe, avec une belle scène pastorale, d'évocation féminine aux nobles proportions ; Jean Puy, avec de remarquables *Intérieurs* ; Valtat, avec un beau paysage verdoyant et des fleurs d'un superbe mouvement ; Lebasque et sa grâce lumineuse, Mme Marvel, avec une *Madelon*

joliment construite et campée dans le plus frais décor, M. Carlos Reymond, Henry de Warocquier, avec des puissantes évocations de villes, exactitudes pittoresques que son dessin ramasse en évocations lyriques ; Zingg, au beau dessin simplifié, presque de primitif, maître d'une polychromie sobre et expressive. Urbain expose un nu, d'une parfaite simplicité et d'une admirable construction ; c'est, sans aucune déformation, et pourtant dans une grande vérité de caractère, une belle forme humaine et très bien traduite. D'ailleurs la déformation pour le caractère, érigée en méthode, a peut-être été poussée un peu loin et une réaction vers l'exactitude, vers la fidélité au modèle n'est pas improbable. La volonté absolue de certains peintres — tels les cubistes — de s'éloigner de la nature y ramènera les autres. M. Barat-Levraux décrit de très aimables paysages de Provence, pleins d'ombre et de profondeur fraîche. M. Van Maldère cerne de traits vigoureux les effigies de ses modèles qu'il cherche et réalise dans la grâce. Ses accords de couleurs sont vigoureux, quelquefois présentés par plaques un peu larges, et ses nus s'animent parfois de reflets imprévus, mais l'aspect général est neuf et très agréable.

M. André Chapuy se modifie et précise son évolution par de curieux dessins figurés pour les besoins d'une frise décorative, et d'une particulière observation, très exacte et très esthétique. Asselin exprime sa maîtrise en quelques beaux paysages, notamment sa *Maison sur la côte* et des natures mortes. A noter les paysages vigoureux de M. Fernand Olivier, les nus harmonieux de M. Quelvée, en large progrès ; un bon portrait et des paysages très fins de M. Jean Saint-Paul, les fleurs et les nus de M. Ekegardh, bon symphoniste ; les figures de M. Castelucbre, les paysages de M. Gaspard Maillol, les fruits et les fleurs joliment disposés par Mme Val, la pittoresque *Roulotte* qu'a peinte Mlle Lucienne Barbey et encore les fraîches simplicités de M. Guillaume Dulac, les natures mortes sombres et brillantes de M. Pierre Dumont, les images florales de M. Filiger, d'un mysticisme pénétrant, les paysages de MM. Dufy Ladureau, Tarkhoff, Thorndik, Seysnaud ; des intérieurs très équilibrés et de tonalités très spéciales de M. Sarfati, de clairs paysages de M. Chavenon, les fleurs de Mme Crissey et, encore, MM. Fougita, Hurard, bon peintre du midi, Gyounel de Villers, bon peintre de Paris ; Mlle Alice Kleimann, le beau portrait et les études d'enfants de Mme Margue-

rite Herold, les Arcadies de M. Paviot, les villages espagnols de M. Pichot, les hardies natures mortes très intéressantes où s'affirme le jeune talent de Mlle Andrée Fontainas, un beau tableau décoratif, de concept audacieux, de M. Marcel Roux, des bonnes œuvres de MM. Zanon, Maurice Mathurin, Paul Ramond, René Juste, Francis Smith, Rougeot, Henri Lejeune, Oppi, Turin, Fraye, Villard, Morin-Jean; les paysages sévères mais bien établis de Mme Caradek, une belle série de Mlle Karpelés, parmi laquelle un nu très délicat, des barques vigoureusement peintes de M. Dagnac-Rivière, un portrait intéressant de Mme Olga Bing, des dessins très artistes de M. Synave, une vision décorative très harmonieuse de M. Emile Bertin.

Paul-Emile Colin, notre puissant graveur sur bois, expose cinq toiles; les bons graveurs ne se décident à montrer leurs peintures, et même n'adoptent la peinture comme moyen d'art qu'assez tard. Est-ce modestie? Est-ce nécessité d'assouplir la main habituée à des outils plus lourds que le pinceau ?... Mais habituellement l'événement est heureux pour l'art et cette fois plus que d'autres. Les figures sont extrêmement expressives, dans un parti pris de rigueur plastique peut-être un peu poussé à la rigidité : influence des imagiers gothiques ! Ou plutôt préoccupation de style ! En tout cas cette sévérité de lignes, conjurée avec cette habileté de la nuance et de la sincérité de l'émotion donne dans la *Fenaison* de Paul-Emile Colin un tableau de premier ordre.

M. Le Scouezec est un débutant ; je ne pense point encore avoir vu son nom dans un catalogue, il mérite toute attention. Il se présente avec une *Visite à l'hôpital*, d'une extraordinaire vigueur ; c'est un beau peintre qui se révèle.

M. Cornilleau évoque d'une touche vigoureuse et d'un métier neuf des figures féminines, d'une intéressante tendance caractériste. C'est encore Mlle Bunourt, M. Vogelveilh, Adrien Bas, Maurice Barbey, MM. Fiebig, Fernand Trochain, Capon, Kickert, Mme Boullard de Coras, MM. Jacquemot, Maurice Marque, Mmes Marthe Galard, Sjoetedt, etc...

La sculpture est peu nombreuse aux Indépendants, on y trouve de beaux travaux d'Abhal, dont un buste d'Ingres (terre cuite), des bois de Zadkine tourmentés non sans vigueur, des statuettes en bois d'un beau caractère de Mme Chana Orloff, des figures de pierre très hardiment traitées de M. Lipschitz, des

œuvres intéressantes de MM. Popineau, Diligent, Brancusi, Benneteau, Swieczinki.

Aux arts décoratifs, très peu de vitrines ; M. Jouhaud, bon émailleur, traite dans de jolis tons et avec une belle certitude de dessins des scènes modernes et en tire un bel effet.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La réouverture du Musée du Louvre. — Entrée au Louvre de l'*Atelier du peintre* de Courbet ; les nouvelles salles de la peinture française. — La réouverture du Musée de Cluny et de la Maison de Victor Hugo. — La nouvelle salle de l'Indépendance américaine au Musée de Versailles. — Memento bibliographique.

La direction des Musées nationaux nous a fait attendre un peu plus longtemps que notre dernière chronique ne le faisait supposer aux lecteurs du *Mercure* la réouverture de la Galerie d'Apollon et des salles de peinture du **Musée du Louvre**. Mais enfin l'inauguration solennelle en a été faite le 16 janvier, et la presse et le public ont été unanimes à ratifier le jugement que nous avions porté par avance sur cette réorganisation du Salon Carré, de la Galerie des Sept mètres et de la Grande Galerie, à louer la logique et la clarté de ces nouveaux arrangements, et en particulier, l'heureuse idée de cette « tribune » où resplendissent quelques grands chefs-d'œuvre de l'école italienne. (Notons, pour être tout à fait exact, que, depuis notre article d'il y a deux mois, le *Portrait de Balthazar Castiglione* de Raphaël y a été remplacé par celui de *Jeanne d'Aragon* du même maître, dont la tonalité s'harmonise mieux, d'ailleurs, avec celle du *François Ier* de Titien, auquel il fait pendant, et qu'on a placé à droite et à gauche de la *Joconde* les deux petits tableaux de Raphaël : *Saint-Michel* et *Saint Georges*) (1).

Une heureuse surprise attendait, le jour de l'inauguration, les invités de la direction du Louvre : à l'endroit où se termine actuellement la réorganisation de la Grande Galerie, ils ont trouvé, barrant celle-ci dans toute sa largeur, l'immense toile de Courbet, l'« **Atelier du peintre** », acquise quelques jours auparavant et qui, malgré son allure romantique, ne se montrait pas indi-

(1) Et corrigeons, en outre, une malheureuse coquille qui s'est glissée dans cet article (16 décembre 1919, p. 777, ligne 18) et que nos lecteurs auront sans doute rectifiée d'eux-mêmes : dans l'énumération des grands maîtres vénitiens c'est *Titien*, naturellement, au lieu de *Téniers* qu'il faut lire.

gne, grâce à ses admirables qualités picturales, du glorieux voisinage des maîtres classiques. La souscription dont nous avions parlé dans notre dernière chronique n'ayant permis d'ajouter que 150.000 francs aux 250.000 votés par le Louvre, les Musées nationaux avaient complété par une nouvelle mise de 300.000 francs les 700.000 demandés en fin de compte par le marchand détenteur du tableau. Il avait été payé 26.000 francs, en 1897, à la vente Haro, par M. Victor Desfossés. A sa mort, l'œuvre fut mise en vente, le 26 avril 1899, par sa veuve, qui, jugeant insuffisant le prix de 60.000 francs atteint par les enchères, retira et conserva le tableau jusqu'à ces derniers mois, où elle le céda pour 600.000 francs au marchand qui vient de le vendre au Louvre. Si l'on songe que celui-ci aurait pu l'acquérir, il y a vingt-deux ans, et même il y a vingt ans, pour une somme infiniment moindre (mais à ce moment, paraît-il, le Conseil des Musées nationaux fut hostile aux propositions du conservateur des peintures), on ne peut s'empêcher de déplorer, une fois de plus, le gaspillage auquel entraînent finalement la timidité et le peu de clairvoyance de ceux qui, chargés d'enrichir notre Louvre, ne savent pas s'assurer au bon moment la possession des œuvres désirables et semblent attendre, pour les acquérir, que la vogue de leurs auteurs en ait fait monter le prix. Néanmoins, tout compte fait, et étant donné le taux actuel des chefs-d'œuvre, l'acquisition pour le Louvre de l'*Atelier* de Courbet est excellente : si étrange et arbitraire que soit cette composition où, sous le titre : « allégorie réelle, déterminant une phase de sept années de ma vie artistique », Courbet, avec des intentions philosophiques à la mesure de son intelligence de primaire vaniteux, a prétendu rassembler dans un même cadre tous les types et toutes les idées qui avaient rempli son existence depuis 1848, et a groupé autour de lui peignant — « avec le côté assyrien de ma tête », note-t-il complaisamment (1) — près d'un modèle nu au centre de la toile, d'un côté ses amis Champfleury, Baudelaire, Bruyas, Buchon, Proudhon, etc., de l'autre « le monde de la vie triviale : le peuple, la misère, la pauvreté, la richesse, les exploités, les exploiteurs, les gens qui vivent de la mort », — malgré le caractère hétéroclite de cet

(1) Dans sa lettre à Champfleury au moment de l'exécution du tableau, à la veille de l'exposition particulière de 1855, — lettre qui servait de catalogue-commentaire à la récente exposition à la galerie Barbazanges.

assemblage, cette toile n'en est pas moins une des créations capitales de Courbet, celle qui le résume tout entier, et elle contient des morceaux — tels le portrait de Baudelaire, la figure nue du centre, l'amas des vêtements à ses pieds, peints avec la virtuosité délicate d'un Velasquez — qui l'apparentent aux plus grands maîtres. Avec cette autre page-manifeste du Courbet purement réaliste, *L'Enterrement à Ornans*, elle représentera magnifiquement dans la salle des Etats, réservée aux grandes œuvres du XIXe siècle, celui qui, avec Ingres et Delacroix, fut un des chefs de notre école française et véritablement le père de la peinture moderne.

On a l'espoir d'ouvrir prochainement au public cette salle des Etats, remaniée de la façon que nous venons de dire et d'où l'on a retiré, en conséquence, tous les tableaux de petite ou de moyenne dimension placés autrefois sur la cimaise. Ceux-ci ont été répartis, avec un choix d'aquarelles et de pastels de nos maîtres du siècle dernier, d'Ingres à Manet, dans quatre des anciennes salles de dessins où l'on avait installé provisoirement l'an dernier, en attendant la réouverture de la Grande Galerie, les principaux chefs-d'œuvre du Louvre, et on leur a donné comme voisines, dans deux salles précédentes, où elles forment un ensemble magnifique, les toiles de l'école anglaise du dix-neuvième siècle, retirées de la Grande Galerie et dont certaines — par exemple les œuvres de Constable et de Bonington — forment une préface logique à notre école de paysage de 1830, qui leur dut tant. Delacroix, Ingres, Chassériau, Millet, Corot, Daubigny, Th. Rousseau, Courbet, Flandrin viennent à leur suite, représentés par un choix d'œuvres qui, à lui seul, offre un excellent résumé de notre école française jusqu'à l'époque du second Empire, — en attendant que quelque heureuse combinaison permette enfin de réunir en un seul ensemble toutes ces œuvres de notre école française du dix-neuvième siècle dispersées aux quatre coins du musée....

§

De son côté, le **Musée de Cluny** avait rouvert ses portes le 26 novembre. Là aussi, la conservation a profité de la clôture prolongée du musée pour en réorganiser les collections. Ce nouveau classement a été établi d'après le plan suivant : au rez-de-chaussée, les bois sculptés, les œuvres en pierre et en métal ; au premier étage, les céramiques, comme précédemment, et les

ouvrages en matières précieuses (ivoires, orfèvreries, émaux); au second étage, occupant de nouvelles salles installées dans les anciens appartements du conservateur, les tissus, broderies et dentelles qui se trouvaient autrefois dans les dernières salles du rez-de-chaussée à gauche. Les armes et armures et les objets en fer et en cuivre ont pris leur place dans ces salles, où l'on n'a laissé que la grande vitrine contenant les manteaux d'apparat des dignitaires de l'ordre du Saint-Esprit. Dans la galerie qui, vis-à-vis, à droite, précède l'entrée des Thermes de Julien et qui est réservée principalement aux sculptures sur bois, tout a été modifié également, mais on ne voit pas trop pour quels avantages : les grandes statues y sont moins bien mises en valeur (et même l'ange et la Vierge de l'*Annonciation* de l'école italienne, dressés de chaque côté de l'entrée, ont été placés en sens inverse, se tournant le dos), et un certain classement ne serait pas superflu parmi ces nombreuses statues et statuettes (1). Il eût été bien désirable aussi qu'on leur associât, plutôt que les râpes à tabac, les figurations peintes qui, dans le couloir voisin, sont absolument invisibles et qu'on essayât ainsi d'esquisser un tableau de la production des diverses écoles à une même époque dans le domaine de l'art religieux. Le classement par matière n'a aucun sens à Cluny : avant d'être un musée d'art industriel il doit être un musée *historique*, qui tende principalement à nous donner, aussi vivante que possible, la vision de l'existence et des mœurs aux siècles passés. Il n'en est guère ainsi présentement. Pour ne prendre qu'un exemple, les grands moules à gaufres qu'on voyait autrefois dans l'âtre de la cheminée d'une des premières salles n'étaient-ils pas mieux à leur place en cet endroit que maintenant près des armes, étant donné surtout qu'on les a remplacés dans cette cheminée par une cloche (!) qui n'a vraiment aucun titre à se trouver là ? Aussi bien, le principe du classement par matière a reçu ailleurs — et sans raison — d'autres accrocs : pourquoi a-t-on relégué au second étage, près des tissus, au lieu de les montrer au rez-de-chaussée, près d'autres productions du même genre, les admirables boiseries provenant du château du cardinal Georges d'Amboise à Gaillon ? Pourquoi des statues sont-elles mélangées aux armes ? Et, d'autre part, puisqu'on a dû laisser à leur

(1) Il y aurait lieu aussi de modifier l'étiquette de la statuette provenant de la donation Victor Gay : ce « *Saint Michel* » est bien plutôt un *Saint Georges*.

ancienne place les grandes tapisseries que possède le musée, pourquoi avoir transporté dans ces petites salles, où on a dû la morceler (!) et l'éparpiller, la belle tenture de la *Vie de saint Etienne* provenant des ateliers d'Arras vers 1500, au lieu de la présenter comme autrefois, mais à une hauteur moindre, dans son magnifique développement et dans son intégrité ?

Une vitrine à l'entrée de la première salle du rez-de-chaussée contient les nouvelles acquisitions du musée ; on y remarque particulièrement deux châsses limousines du XIIIe siècle en orfèvrerie et émaux ; une grande tête de Christ en bois sculpté, œuvre très réaliste de l'art allemand du XVe siècle ; une curieuse statuette en jais, travail espagnol de la même époque, et une belle épée du XVIe siècle.

§

Une autre réouverture a été, le 22 décembre, celle de la **Maison de Victor Hugo**, enrichie, par une ingénieuse idée de son conservateur M. Raymond Escholier, de l'attrait d'une exposition toute de circonstance : dessins tant appartenant au musée que prêtés par d'obligeants collectionneurs, et souvenirs divers, parmi lesquels des photographies revêtues d'intéressantes annotations (1), rapportés par Victor Hugo de ses voyages sur les bords du Rhin. Tout le monde a dans le souvenir les évocations saisissantes, largement tracées, aux violentes oppositions de lumières et d'ombres, où Victor Hugo s'est plu à retracer soit des paysages réels, soit les visions romantiques de son cerveau et où il s'est affirmé aussi puissant dessinateur que grand poète. « Dans ces pages d'album, » a écrit à juste titre M. Raymond Escholier dans la préface du catalogue de l'exposition, « dans ces croquis rapides ou appliqués, dans ces architectures minutieuses, dans ces tableaux médités, où les ténèbres rembranesques s'animent d'une vie surnaturelle, dans des études magistrales comme le *Chariot à bois* ou des œuvres définitives comme le *Burg sans nom*, pas un instant l'amateur n'apparaît. C'est bien le même génie qui magnifie la *Légende des siècles* et le *Burg à la croix* » (2).

(1) Celle-ci, entre autres, qui figure sous une vue de la cathédrale de Cologne encore inachevée, et qui frappe par sa justesse prophétique : « Cathédrale très belle, qui risque d'être mal continuée et d'être finie sans être achevée. »

(2) Lire également sur ces dessins de Victor Hugo la belle étude du regretté Emile Bertaux, *Victor Hugo artiste* (Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1903).

Entre tous ces dessins, on admirera particulièrement, entre ceux qui viennent d'être mentionnés, le *Burg dans l'orage*, la *Tour des Rats*, le *Château fort*, la *Tour au cadran*, *Crépuscule*, l'*Ogive*, le *Burg en ruines*, le *Rhin à Cologne*. — Cette intéressante exposition, que complète une réunion de souvenirs ayant trait au général Hugo, père du poète, qui défendit Thionville en 1814 et en 1815, restera ouverte jusqu'en mars.

§

Autre exposition de circonstance au **Musée de Versailles**: le 25 septembre dernier on y a ouvert au rez-de-chaussée de l'aile du Nord, avec l'appui de la Société des Amis de Versailles, une salle nouvelle consacrée aux souvenirs de l'Indépendance américaine. Au centre, la reproduction en bronze, offerte il y a quelques années par les Etats-Unis (1), de la célèbre statue de Washington par Houdon, dont le marbre est conservé au Capitole de Richmond, et un buste du même Houdon représentant le grand fondateur de l'unité américaine dans le costume antique que le sculpteur avait d'abord souhaité donner à sa statue, président, avec des moulages des bustes de Franklin et de La Fayette, à toute une série de portraits et de compositions évoquant l'histoire de l'aide apportée par la France aux *insurgents* du Nouveau-Monde : d'abord un beau portrait de Louis XVI par Duplessis ; puis, une effigie de son ministre Vergennes ; une grande image en pied de Washington par un peintre de Philadelphie Charles Wilson Peale ; des portraits de La Fayette, de Rochambeau, de l'amiral de Grasse et d'autres vaillants officiers français ; des effigies des principaux acteurs américains de la guerre de l'Indépendance ; enfin, des marines de Gudin et d'intéressantes scènes de batailles par Jean-François Hue et un peintre amateur, le marquis de Rossel, qui avait pris part à l'expédition française en Amérique.

Memento. — Sur l'initiative et sous la direction de l'actif et érudit conservateur des Musées de Lyon, M. Henri Focillon, dont nous signalions récemment, ici même, le petit guide illustré consacré à la galerie de peinture de ce musée, vient d'être entreprise, sous formes d'élégantes plaquettes illustrées, éditées par le musée lui-même, une série de monographies décrivant quelques-unes des principales richesses de ces collections. Quatre de ces brochures ont déjà paru ; dans les trois premières, un de nos meilleurs archéologues, M. Henri Lechat, étudie trois re-

(1) V. *Mercure de France*, 16 novembre 1910, p. 346.

présentations antiques — deux figurines grecques en terre cuite du ve siècle avant J.-C. et une statuette en marbre — de ces *Sirènes* qui n'étaient pas, comme on le croit communément et à tort, des femmes-poissons, mais des femmes-oiseaux ; puis une très belle *Aphrodite* grecque archaïque du vi^e siècle avant notre ère, où l'influence de l'école ionienne primitive est très visible ; enfin, avec une pénétration non moins grande, les sculptures de Rodin que possède le musée. Dans la quatrième plaquette, M. Claudius Cote présente une série d'intéressantes *Montres et horloges* du xvie et du xviie siècle. Deux autres fascicules sont annoncés comme devant paraître prochainement : *Les Dessins*, par M. H. Focillon ; *Mosaïques romaines*, par M. Philippe Fabia.

AUGUSTE MARGUILLIER.

GRAMMAIRE

Encore les fautes de Molière. — Si je me suis permis de présenter au public quelques observations sur la lettre à M. Fagus intitulée : *Molière et Corneille*, c'est que cette lettre m'était apparue comme un essai de réfutation des hypothèses de M. Pierre Louys touchant la « collaboration » (?) des deux grands écrivains. Il m'a semblé que cette réfutation était tout à fait remarquable en la plupart de ses parties et je l'ai dit sincèrement. Il m'a paru que, sur un point, elle portait à faux, et je l'ai dit franchement. Je l'ai dit parce qu'il ne me paraissait pas inutile de signaler une confusion à laquelle les « connaisseurs » mêmes ne prenaient pas garde.

Cette confusion, la voici. Lorsqu'on rappelle, à propos des deux fautes d'accord relevées dans les documents de Montpellier, les résistances auxquelles se heurtait la règle de Vaugelas, du temps de Molière, cela équivaut à faire entendre que : ou bien les contemporains n'auraient vu aucune faute dans les erreurs incriminées ; ou bien ils n'y auraient attaché aucune importance. Telle est bien la pensée de M. P.-P. Plan, en particulier, puisqu'il l'exprime sans ambage dans sa réponse à mes observations sur sa lettre à M. Fagus.

Or une telle argumentation est, à mon sens, regrettable, non en elle-même, mais au point de vue spécial de la réfutation des théories de M. Pierre Louys.

L'auteur du *Roi Pausole* ne manque pas de pénétration psychologique. Il sait que dans un état démocratique, où tous les citoyens passent par l'école primaire, la Grammaire jouit d'un

immense prestige : ses règles sont des dogmes, elles sont sacrées, et quiconque les viole ne saurait être aux yeux de la foule qu'un illettré. M. Pierre Louys a pensé que si Molière pouvait être convaincu d'avoir péché contre les commandements grammaticaux, si ses péchés se trouvaient être particulièrement graves, s'ils se répétaient, surtout, et devenaient ainsi en quelque sorte des péchés d'habitude, tous les échappés de la laïque ou de l'école des Frères seraient disposés à admettre qu'un ignorant de cette espèce ne pouvait pas avoir écrit le *Tartuffe*, par exemple, à lui tout seul.

Ce fut donc pour M. Pierre Louys une aubaine inespérée de rencontrer *deux fois, à six ans de distance*, la même défaillance, et cela *dans les deux seuls manuscrits que nous connaissions de Molière.*

Ainsi il importe, selon moi du moins, d'établir si, oui ou non, les erreurs reprochées à Molière eussent été, *de son temps*, considérées comme des fautes grossières.

La règle de Vaugelas, ainsi que celui-ci le constate lui-même, se heurtait au XVIIe siècle à des résistances tenaces, ou, plus exactement, comportait, dans l'application, des fantaisies infiniment plus variées qu'aujourd'hui. Ainsi, il était admis par les bons écrivains (et par Vaugelas lui-même) qu'on ne devait pas faire l'accord du participe employé avec *avoir* et précédé de son complément direct, *lorsqu'il y avait inversion du sujet.*

Cette bizarre exception à la règle générale de l'accord du participe est encore en vigueur (à titre facultatif tout au moins) vers le dernier quart du XVIIIe siècle. Je la trouve formulée en ces termes dans la onzième édition des *Principes généraux et raisonnés de la grammaire françoise* de Restaud, publiée en 1774 :

Suivant M. Vaugelas, M. l'abbé Regnier Desmarais, l'auteur de la Grammaire générale et raisonnée, et les bons écrivains de leurs temps, les participes passifs, quoique précédés de leur régime absolu, sont indéclinables, quand le nominatif du verbe est mis après le verbe. Ainsi, en adoptant cette règle, on écrit : *Vous devez être satisfait de la justice que vous ont* RENDU *vos Juges ;* au lieu qu'il faudrait écrire, en mettant le nominatif avant le verbe : *Vous devez être satisfait de la justice que vos Juges vous ont* RENDUE. (Restaud indique formellement que, de son temps, plusieurs bons auteurs se conforment à cette exception.)

L'érudit M. Jules Couet, bibliothécaire de la Comédie-Française,

signale donc à tort les vers suivants de Corneille comme des exemples prouvant que l'auteur de *Rodogune* et de *Théodore* commettait aussi « des fautes dans l'accord du participe » :

> Pardonnez donc, Seigneur, à la première idée
> Qu'a *jeté* dans mon âme une peur mal fondée.
> (*Théodore*, vers 819, 820.)
>
> C'est cette Rodogune où l'un et l'autre père
> Trouve encor les appas qu'avait *trouvé* son père.
> (*Rodogune*, vers 235, 236.)

Dans l'un et l'autre distique, Corneille a suivi l'usage des bons auteurs et appliqué la règle formulée par les grammairiens. On citerait des centaines d'exemples analogues sur lesquels on s'appuie volontiers pour démontrer que le XVIIe siècle se pliait mal aux règles ; ils prouvent, au contraire, son scrupule à les observer au moins sur ce point.

Mais, d'ailleurs, en prose comme en vers, l'usage était extrêmement hésitant. On écrivait : *la joie que cela m'a* DONNÉ, à côté de : *la joie que cet accident m'a* DONNÉE ; *le commerce de cette ville l'a* RENDU *puissante*, à côté de : *nous nous sommes* RENDUS *puissants* ; *elle s'est* TROUVÉ *guérie*, à côté de : *ils se sont* TROUVÉS *guéris*.

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que les grammairiens ont tenté de mettre de l'ordre dans ce chaos. Ils ont formulé des règles, d'ailleurs parfaitement arbitraires, qui demeurèrent impérieuses jusqu'au jour où les réformistes primaires, las de les enseigner sans y rien comprendre, arrachèrent au Ministre de l'Instruction Publique le décret de 1900 qui a la prétention d'autoriser l'invariabilité du participe dans tous les cas. Mais, de même que Vaugelas avait tort de vouloir forcer l'usage en contrariant l'évolution naturelle de la langue et en maintenant une construction archaïque qui n'avait plus de raison d'être, de même aujourd'hui, quand l'usage paraît fixé, c'est une erreur de vouloir le réformer, sous prétexte de le contraindre à revenir à la logique. Les grammairiens et les ministres sont de plaisantes gens de légiférer d'autorité contre l'usage : la grammaire n'est que la codification de l'usage, sinon elle n'est qu'une fantaisie de pédants ou de rhéteurs.

Il est certain qu'à l'origine de la règle de Vaugelas, il y eut le principe judicieusement formulé par M. Pierre-Paul Plan : « Le

participe s'accorde quand il est adjectif, il est invariable quand il est verbe. » Encore faut-il savoir quand le participe est adjectif et quand il est verbe. Qu'il me soit permis de penser que le principe si clair, si simple, si logique que M. P.-P. Plan a adopté « pour son usage personnel » ne saurait suffire à démêler le « pont-aux-ânes qui lui fut enseigné dans les petites classes » et encore moins celui qu'on enseignait au temps de Molière. Le « *galimatias* » d'aujourd'hui n'est rien, en effet, je l'ai dit, à côté de celui d'alors.

Serrons la question d'un peu près.

Dans ce que nous appelons aujourd'hui le passé indéfini il y avait, pour l'ancienne langue, un verbe personnel autonome (le verbe *avoir*), qui conservait sa signification propre, et un participe passif distinct de ce verbe, que l'on traitait comme un adjectif, qui en jouait le rôle et qui s'accordait avec le régime du verbe, quelle que fût sa place. On disait : *j'ai* ÉCRITE *la lettre*, où : *j'ai la lettre* ÉCRITE.

Dès le XIIe siècle, le verbe *avoir*, accompagné d'un participe, commençait à devenir *auxiliaire* avec la fonction propre *d'indiquer un temps du verbe ;* dès lors, le participe passé prenait une valeur *active*. Jusqu'au XVIe siècle on écrit tantôt : *j'ai* ÉCRITE *la lettre* et tantôt : *j'ai* ÉCRIT *la lettre*. Mais les deux expressions n'ont pas le même sens. Dans le premier cas on veut dire : j'ai, ici, sous la main, *déjà écrite*, la lettre (*habeo scriptas litteras*) ; dans le second cas, l'auxiliaire et le participe, intimement liés par le sens, constituent une simple variante du prétérit actif du verbe *écrire :* la signification propre du verbe *avoir* est abolie ; le participe *écrit* n'a plus aucun sens passif. *J'ai écrit la lettre* est l'exacte traduction du latin *scripsi litteras*.

Pendant tout le XVIe siècle la confusion la plus absolue règne parmi les lettrés. On accorde toujours naturellement le participe quand il conserve sa valeur passive ou adjective ; mais quand il fait partie du prétérit actif, tantôt on l'accorde, tantôt on ne l'accorde pas, au gré de la fantaisie de l'écrivain, *quelle que soit la place du régime*.

L'exemple tiré de Ronsard est célèbre :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin *avait desclose*

Sa robe de pourpre au soleil
A point *perdu* ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée.

Les deux participes sont *suivis* de leur régime ; l'un s'accorde, l'autre non.

Cependant, il y avait un cas où l'usage était fixé et pour lequel on formulait une règle : quand le régime SUIVAIT *l'auxiliaire, mais* PRÉCÉDAIT *le participe*, celui-ci s'accordait avec ce régime. C'était une règle d'écrire : *J'ai la lettre* ÉCRITE. On considérait comme évident que, dans ce cas, le participe était passif et non actif.

La règle de Vaugelas semble n'être qu'une extension de ce cas particulier à tous ceux où le régime précède le participe.

Mais il n'est plus question désormais d'admettre une nuance de sens quelconque entre : *j'ai* ÉCRIT *la lettre* ou *la lettre que j'ai* ÉCRITE. Il serait paradoxal de prétendre que, dans un cas, le participe est verbe et, dans l'autre, adjectif. Il s'agit dans les deux cas du prétérit d'un verbe actif : *j'ai écrit* (*scripsi*).

Il n'importe qu'on assure *aujourd'hui* se soucier ou non, de la place qu'occupent les mots dans la phrase, il *s'agit de constater des faits d'histoire* (de l'histoire de la langue). C'est un fait que, par la grâce de Vaugelas et des grammairiens, un participe, *sans qu'il change le moins du monde de signification*, ou plus exactement de *fonction*, s'accorde ou ne s'accorde pas, suivant que son régime le précède ou le suit.

C'est un fait qu'au XVIIe siècle on faisait même intervenir volontiers la place *du sujet* du verbe pour décider de l'accord du participe.

C'est un fait que durant le XVIIe siècle l'usage hésitait sur l'application des règles, mais en vérité personne n'eût songé, alors, à considérer comme une faute grossière un accroc à ces règles.

C'est un fait que, toujours au XVIIe siècle, il pouvait arriver à Racine, comme à tout le monde, d'écrire *par un lapsus* : *cinquantes* (avec un s), mais il n'eût pas manqué de corriger ce lapsus s'il s'était relu, tandis qu'il n'a jamais songé à rectifier les vers où se trouvent violées nos règles de l'accord du participe.

C'est un fait que d'écrire *mille livres* ACCORDÉS était, au XVIIe siècle, une incorrection aux yeux de tous les lettrés, tandis que écrire : *les mille livres que m'ont* ACCORDÉ *les Etats* eût été

considéré comme parfaitement correct, en raison de la *postposition* du sujet.

Donc, non à titre de connaisseur, ni à titre de grammairien, mais à titre *d'historien*, je suis obligé de maintenir, malgré les objections qui me sont faites, que le participe passé de l'exemple de Vaugelas : « *les lettres que j'ai reçues* » ne rentre à aucun titre dans « le même cas que ceux des documents de Montpellier attribués à la main de Molière ».

Ceci étant, j'ai pensé que M. Pierre Louys eût été fondé à répliquer à M. P.-P. Plan à peu près ainsi : « Vous prétendez que les fautes de Molière n'ont pas d'importance. Vous en donnez une preuve : Vaugelas, dites-vous, indiquait lui-même que sa règle du participe était fort ignorée ou fort mal appliquée de son temps. Votre argument ne porte pas, parce qu'il ne s'agit pas de la règle de Vaugelas. Une faute contre la règle de Vaugelas n'en était pas une si elle ne violait pas les bons usages ; par conséquent elle ne préjugeait en rien de la culture de son auteur. Mais, au contraire, une faute contre l'accord du participe adjectif employé sans auxiliaire était et a toujours été une faute contre l'usage ; par conséquent, si cette faute *se répète, à deux reprises, dans les deux manuscrits connus de Molière*, j'ai le droit de dire que celui-ci ne connaissait pas l'orthographe, qu'il était un *illettré ;* j'ai le droit d'ajouter que ce prétendu poète, qui ne savait pas distinguer entre des consonnances masculines et des consonnances féminines, était incapable d'écrire ou d'entendre un alexandrin. J'ai le droit de me demander si les excellents vers qu'on trouve dans son œuvre, mêlés à de mauvais, ne sont pas d'un autre. Et je dis qu'ils sont de Corneille. »

Toute la portée de l'argument Louys était là : je me suis efforcé de la détruire en démontrant dans ma précédente communication :

1° Que la faute incriminée ne *se répétait pas*, puisqu'elle n'existait pas dans le reçu de 1650 ;

2° Qu'on pouvait ne voir qu'*un lapsus* dans l'erreur de 1656, et qu'on y était d'autant plus autorisé que le second document était écrit avec une hâte visible, dont le premier ne porte pas la trace.

En ce faisant je n'ai prétendu donner de leçon à personne : je suis, dans une controverse littéraire engagée publiquement, inter-

venu, non à titre d'éminent grammairien (je ne suis ni grammairien, ni éminent), mais à titre de lettré, intéressé, comme tous les lettrés, à une exacte interprétation des textes classiques.

FRANCIS BAUMAL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La Manifestation Verhaeren. — Le banquet Albert Giraud. — L'exposition James Ensor. — L'exposition George Minne. — L'exposition des Peintres français. — Les *Epaves* de M. Henry Soumagne, au Théâtre du Parc.

Le lundi 19 janvier 1920, dans la salle de séances du Sénat, dont les fauteuils avaient été réservés aux écrivains et aux artistes, devant le Roi, la Reine, le Prince Héritier, des ministres, des députés et des diplomates, M. Jules Destrée, au nom du Gouvernement, M. Henri de Régnier, au nom de l'Académie-Française, et M. Brand Whitlock, au nom des Etats-Unis d'Amérique, célébrèrent l'illustre mémoire du poète des *Débâcles*.

MM. Sem Benelli et Wells, qui devaient lui apporter le salut de l'Italie et de l'Angleterre, s'étaient fait excuser.

MM. Carl et Sambreuil récitèrent quelques-uns de ses plus beaux poèmes et M. Alexandre lut d'admirables strophes écrites en son honneur par Grégoire Le Roy.

Le lendemain, sur la scène du Théâtre de la Monnaie, les artistes de la Comédie-Française interprétèrent *Hélène de Sparte*, que la foule salua de ses acclamations.

Ainsi fut consacré officiellement le génie d'**Emile Verhaeren** qui, il y a quinze ans à peine, n'avait, sauf l'admiration d'une élite, recueilli dans son pays que railleries, injures et sarcasmes.

Cet unanime hommage semble l'indice d'un revirement dans la mentalité belge.

A l'indifférence ostensiblement affichée naguère pour tout ce qui dépassait le niveau des préoccupations quotidiennes a succédé un enthousiasme, d'autant plus pathétique, qu'il n'est que l'expression d'un remords inavoué.

C'est ainsi que furent glorifiés, en l'espace de quelques semaines, Victor Rousseau, James Ensor, Albert Giraud et Emile Verhaeren, et que l'on assista à ce spectacle émouvant d'un pays, mal remis de ses blessures, réparant ses erreurs passées et atteignant tout à coup à une maturité spirituelle digne de son héroïsme.

Verhaeren, que les petites revues fêtaient jadis en des banquets protestataires, s'est brusquement imposé à la multitude. Par la violence de ses images, le grondement hallucinant de ses cadences, son allégresse forcenée et son immense amour, il a galvanisé des âmes à peine libérées d'effroyables épreuves et qui découvrirent, soudain, dans son œuvre mieux comprise, le prophétique écho de leurs ardeurs, de leurs espoirs, de leurs souffrances et de leurs joies.

Aussi la cérémonie du 19 janvier ne fut-elle que la cristallisation fragmentaire d'un enthousiasme unanime, et peut-être eût-on pu souhaiter, pour le triomphe d'un tel poète, un plus vaste décor, où la clameur des foules se fût mêlée à l'exaltation des artistes.

C'est par un banquet, où s'étaient paradoxalement donné rendez-vous des ministres, des députés et des poètes, que l'on célébra l'œuvre hautaine d'**Albert Giraud**

Le banquet est une tradition belge, un peu galvaudée avant la guerre, mais qui, en certaines circonstances, s'ennoblit et prend le caractère d'une apothéose. Ce fut le cas pour le banquet Giraud, qui, selon le mot de Jules Destrée, fut la revanche de la *Jeune Belgique*.

D'un caractère moins universel et moins passionné que celle d'Emile Verhaeren, à laquelle on l'a quelquefois et sans raison opposée, l'œuvre d'Albert Giraud vaut surtout par l'impeccabilité d'une forme fleurie de somptueuses images et par la puissance concentrée d'un rêve toujours maître de lui-même.

Une indicible angoisse jaillit de ces poèmes où se débat une âme qui, trop fière pour s'abandonner à de publiques confessions, enclôt fébrilement dans d'éblouissantes gemmes et d'impeccables vases son sang, ses rêves et ses secrètes larmes.

Albert Giraud a toujours défendu avec acharnement les lois traditionnelles de la langue française, et il n'est pas de plus féroce pourfendeur de néologismes.

Jamais il ne s'abandonnera à un délire capable de lui faire oublier la dignité de l'outil qu'il s'est choisi et qu'il manie avec un religieux émoi. A d'autres les idoles barbares, les dieux informes et les fétiches monstrueux !

Les Dieux qu'il honore n'abdiquent pas. Ils restent les maîtres des hommes, et c'est vers ces maîtres, en qui s'incarne la Beauté

immuable que s'élèvent, brûlants de douleur clandestine, meurtris de nostalgie et empourprés d'un royal orgueil, ses hymnes enflammés.

C'est ce splendide aristocrate, presque ignoré en Belgique et trop peu connu en France, que l'on fêta l'autre soir, sans doute parce qu'aux jours de deuil et de colère il exalta, dans d'ardents poèmes, l'esprit toujours vivant de sa patrie mutilée, mais aussi et surtout, parce que, dans un pays hostile à toute noble entreprise, il eut un jour l'audace d'élever à la Beauté, sur la plus haute des cimes, un temple altier d'où partaient d'héroïques voix, dont on comprit trop tard la fierté.

A la revanche de la *Jeune Belgique* succéda celle des *XX* : l'exposition de **James Ensor** en fut le prétexte. Après le banquet Giraud, il y eut le banquet Ensor. Ensor, depuis longtemps, est célèbre par delà nos frontières. Les plus fiers artistes de tous les pays se sont plu à lui offrir, au temps des batailles vingtistes, l'hommage de leur admiration et de nombreuses monographies ont consacré son génie bizarre et tourmenté.

La réunion d'une centaine de ses œuvres à la Salle Giroux n'a fait que confirmer les belliqueux enthousiasmes de naguère et ce précieux jugement d'Emond Picard, publié en 1898 :

Un œil tenace et froid, constamment et prodigieusement ouvert sur *le Dérisoire* des choses. Un esprit flegmatique et grave, conversant incessamment avec le Démon sarcastique et cruel qui fait ses farces dans les organisations, les programmes et les espérances des humains lamentables. Un dénicheur du Caricaturisme latent, qui gangrène partout l'apparente harmonie du monde. Un flaireur subtil du comique ubiquitairement répandu dans l'universel. Un peintre alors, coloriste avec opulence, dessinateur avec âpre malice pour exprimer, dans une salutaire joie de scandale suscité, « parmi les mufles qui ont de la dignité », ses découvertes au pays de l'invincible Ridicule. Des œuvres multiples, infailliblement originales et prenantes, faisant jaillir les clameurs, exaspérant les fureurs, aussi infailliblement que des projections de vitriol sur la peau des petites maîtresses. Un étrange miroitier pince-sans-rire distribuant à ses contemporains des glaces sataniques où, surpris et révoltés, ils aperçoivent leurs péremptoires horreurs. Et aussi, parfois (tel un jongleur au repos), une œuvre câline, puissante, se nuançant en tons merveilleux dans laquelle des poissons, des végétaux, des hommes, des féminités apparaissent magnifiquement nuancés, des accords et des prestiges de l'inégalable coloris flamand.

Sans qu'un banquet ait tangiblement confirmé notre admiration pour **George Minne**, on peut dire que son exposition est de celles qui laisseront dans les mémoires le plus pathétique des souvenirs.

Par son inconsciente audace, son prodigieux savoir et par le mystère à la fois serein et douloureux qui se dégage de ses sculptures et de ses dessins, il s'apparente à la fois aux primitifs, dont il possède la divine ingénuité et aux plus hardis novateurs.

Méticuleux et précis dans l'exécution, au point de braver souvent la beauté formelle, il reste toujours l'esclave d'un rythme secret qu'il dépiste aussi bien dans un réflexe obscur que dans la plus fière attitude et qui imprime à ses plus téméraires figures une élégance sans pareille et une sveltesse inégalée.

A ce point de vue, *L'Homme à l'outre*, avec sa rigide anatomie, sa pose paradoxale et l'audace de son geste, est une merveille de souplesse et d'harmonie.

Dans ses dessins, où revit la savante innocence des Cimabue et des Giotto, mais qui laissent deviner, sous la synthétique simplicité de la ligne, la science admirable du sculpteur, souffre, songe ou prie une pitoyable humanité qu'illumine la Grâce.

Presque tous les dessins de Minne sont inspirés par le drame poignant de la maternité et si, dans le geste crispé de ces mères défendant leur enfant contre les mauvais sorts,il n'y a pas la tendresse spiritualisée d'un Carrière, on y trouve une inquiétude et un effroi hallucinants que n'arrive pas à tempérer la confiance en un Dieu toujours présent.

A la salle Studio il importe de signaler l'**Exposition des Peintres français**, parmi lesquels René Ménard, Le Sidaner, Charles Cottet, Lucien Simon, Albert Besnard ont requis particulièrement l'attention d'un public à la fois émerveillé et ravi.

Au Théâtre du Parc, outre les représentations régulières de la Comédie-Française, il faut citer les débuts d'un jeune auteur belge, M. Henry Soumagne, qui, dans une pièce en trois actes, **Les Epaves**, exposa avec plus de candeur que de métier, plus de littérature que de vraisemblance, mais — les Dieux soient loués! — avec un enthousiasme et un lyrisme toujours ardents et fous, l'éternel conflit entre l'Art et la Vie.

La pièce, admirablement défendue, notamment par Mme Colonna Romano, fut accueillie avec déférence.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Annette Kolb : *Wege und Umwege*; Berlin, Hyperionverlag. — Expressionnisme et Dadaïsme.

Mlle Annette Kolb a recueilli les articles et les études qu'elle avait fait paraître en diverses revues et publications pendant les dix ans qui ont précédé la guerre. Elle intitule cette série **Wege und Umwege** et ces *chemins* et *détours* représentent, en effet, un effort vers quelque chose qui n'a abouti à rien. Ce n'est pas notre faute. Il y avait, avant la guerre, des personnalités qui étaient de véritables cosmopolites. Mlle Kolb a pu rendre visite à Taine, dans son petit appartement de la rue Cassette, se rencontrer à Rome avec M. Barrère et le père Duchesne, être reçue à Cambridge, sans que sa présence ne choquât personne. Bien qu'Allemande, elle était d'une mère française et elle savait notre langue assez bien pour l'écrire. Par une certaine coquetterie, elle a même ajouté à son volume un court essai composé en français, où, sous forme d'une conversation fictive avec l'ambassadeur de France à Rome, elle expose ses idées de conciliation franco-allemande. Le morceau est daté de 1907.

Mais l'évocation rétrospective de tous ces généreux desseins ne saurait nous émouvoir à l'heure où nous sommes. Par la volonté même de l'Allemagne, en juillet 1914, il a fallu choisir. Le seul article écrit pendant la guerre que contienne ce volume est une analyse de la pièce alsacienne de René Schickelé, publiée dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*, en septembre 1916. Schickelé a pu faire applaudir à Berlin son *Hans im Schnakenloch*, mais la suite des événements a montré qu'il avait mis son argent sur un mauvais cheval. N'ayant rien compris au caractère alsacien, il attend maintenant en Suisse le moment où il pourra de nouveau faire usage de son talent. Le cas de Mlle Kolb a été celui de quelques Alsaciens issus de mariages mixtes. En novembre 1918, ils ont choisi. Mlle Kolb ne l'a pas fait.

§

Les Allemands n'arrivent à en finir avec rien, disait déjà Nietzsche. Ils s'attardent à des formules qui, ailleurs, sont devenues des lieux communs et s'en font gloire, comme s'ils les avaient inventées. Les voici encore en train de se fourvoyer dans les sentiers d'une littérature où il ne reste plus grand'chose à

glaner. Ils ramassent les déchets que le symbolisme finissant a laissés au bord de la route. Nous avons eu avant la guerre le simultanéisme et l'unanimisme. Laissons-leur **l'expressionnisme**. Ils sont si fiers de leur trouvaille qu'ils ont voulu aussitôt lui consacrer une institution. Les journaux allemands annoncent, en effet, qu'une « Bibliothèque pour la littérature expressionniste » vient d'être créée à Mayence. C'est une façon comme une autre de fortifier l'idée allemande sur la rive gauche du Rhin et d'y combattre notre influence. Un citoyen de la ville a fourni les fonds destinés à recueillir « les œuvres des auteurs qui, par a force de leur âme et leur façon de s'exprimer, peuvent être considérés comme les pionniers et les ancêtres du nouveau mouvement intellectuel ». Cette collection sera incorporée à la Bibliothèque municipale, sous la direction particulière de M. Eppelsheimer, et l'on prévoit qu'elle sera si complète qu'elle ne négligera aucun de ceux qui s'inspirent de l'esprit nouveau. Ajoutons pour mémoire qu'une revue paraît depuis l'an passé à Cologne qui s'intitule *Der Strom* (*le Fleuve*) et dont les tendances se rapprochent beaucoup de celles de la nouvelle école. Editée par le *Kairos-Verlag*, elle publie des dessins cubistes et a pour but d'exprimer « ce qui est purement humain dans sa forme la plus vigoureuse », en même temps qu'elle proclame « la volonté créatrice de notre époque ».

Tout cela est infiniment touchant. Mais une discusion a été soulevée ces temps-ci dans la presse allemande pour établir l'origine du terme « expressionniste ». Dans le *Kunstblatt*, le docteur Elias a noté que le mot « expressionnisme » a été employé pour la première fois par Julien Auguste Hervé, en 1901, pour les toiles qu'il exposait aux « Indépendants ». Quant à l'origine allemande de ce néologisme, les philologues ne se sont pas encore mis d'accord sur ce grave sujet. Un M. Dæubler s'y est appliqué cependant sans faire la lumière. Dans le même *Kunstblatt*, M. Daniel Henry a tenu à fournir quelques précisions. L'expressionnisme est d'origine française, mais n'a jamais désigné une école littéraire.

Le brave Julien-Auguste Hervé, écrit M. Daniel Henry, n'était pas du tout un peintre de profession. Il était concierge ou quelque chose de semblable. Les tableaux qu'il exposait chaque année aux Indépendants, il les dénommait depuis 1901 *Epressionnismes*, par un jeu de

mot assez enfantin. Ce n'était pas du tout de la peinture naïve, mais elle avait plutôt quelque chose de pompier. Le brave Hervé représentait par exemple un buveur devant son verre et on savait ce qu'il entendait par là. Quant à la critique d'art française, elle ne s'est jamais servie de ce mot. L'affirmation de Daeubler que Matisse l'a employé pour la première fois et que *de Vauxelles* l'a publiquement exprimé repose sur une confusion avec le cubisme. Une autre erreur de Daeubler, c'est d'avoir anobli M. Louis Meyer, dénommé Vauxelles. La seule chose vraie c'est qu'un dilettante pompier et académique a donné en France le nom d'expressionnismes (qu'on remarque le pluriel) à ses toiles. L'idée de l'« expressionnisme » est complètement étrangère aux beaux-arts français.

Après cette mise au point il n'y avait qu'à baptiser d'un nom nouveau le genre littéraire qui fait fureur dans l'Allemagne révolutionnaire. Il faut croire, cependant, que l'on n'est pas parvenu jusqu'à présent à germaniser le mot baroque qui continue à s'étaler dans les journaux et qui paraît être décidément la forme d'art par quoi nos anciens agresseurs prétendent exprimer leurs idées. « L'expressionniste est le prêtre de notre époque », écrit gravement M. Reinhold Zickel dans la *Gazette de Francfort* du 28 janvier. Et il ajoute sans ironie : « Ce que le *bolcheviste de l'action* exécute avec ses mains de bourreau, le *bolcheviste de l'âme* le sanctifie inconsciemment au nom de l'humanité sauvée. » Il faut éclairer ce charabia par une autre citation qui répandra peut-être un peu plus de lumière sur la pensée de l'auteur. M. Zickel croit que l'humanité ayant perdu la foi en Dieu, il convient de lui conserver l'idée du divin. Dans l'alternative qu'il propose il n'y a qu'un parti à prendre :

Le chaos du désespoir dans l'âme de l'expressionniste peut engendrer l'enfer de l'impiété anti-divine ; il peut aussi engendrer le ciel de la foi. Un cri ne décide de rien ! Seuls décident le sens et la force de l'esprit, lequel engendre lui-même la forme et la création (?). Chez très peu d'expressionnistes qui écrivent aujourd'hui, peut-être chez aucun, le pas décisif n'a encore été fait ; ils luttent tous avec le chaos de leur incrédulité, avec le chaos de leur âme et de leur forme.

Il y a deux types entre lesquels il faut décider ; mais l'un des deux est seul à avoir la forme, l'autre est difforme et se termine dans le chaos ou dans l'engourdissement. L'expressionniste, en tant qu'activiste et bolcheviste de l'âme, se trouve à l'une des extrémités de l'humanité : il met un terme à la divinité et par là même à l'humanité ; il veut réaliser, en tant que poète, ce qu'il ne peut accomplir que dans le symbole :

l'éternel avenir de l'humanité. Il confond l'idée infinie et l'action infinie... C'est ainsi qu'il détruit la création, aussi bien dans l'action que dans l'idée, et engendre le chaos.

L'autre type est l'expressionniste qui cherche la divinité et qui a la foi; il se trouve à l'autre extrémité de l'humanité : il crée l'homme d'action en l'imaginant, par la poésie, non pas en grimaçant, comédien de lui-même, sur le tréteau de l'époque. Il crée l'image d'une nouvelle création intellectuelle et la porte devant l'humanité historique, sur le chemin vers une nouvelle action historique.

Sous cet amphigouri on devine à peu près ce que l'auteur a voulu dire. Mais n'est-il pas significatif que de pareilles insanités puissent s'étaler, tout au long, dans les rez-de-chaussées littéraires des grands journaux quotidiens? M. Hans Franck, qui est un des représentants les plus illustres de la nouvelle école, écrit du reste lui-même, dans la même feuille (11 février), que l'expressionnisme n'a rien donné, qu'il est devenu un procédé que des jeunes gens de dix-sept ans peuvent appliquer et qu'il faut à tout prix le faire sortir de cette impasse.

Si les Allemands avouent qu'ils ont pris en France le mot expressionnisme, en le détournant de sa signification, ils peuvent, par contre, revendiquer à juste titre la paternité du **Dadaïsme**. Le Dadaïsme a été imaginé en 1917 par des Allemands réfugiés à Zurich pour fuir les multiples désagréments de la guerre, impropres ou insoumis, aux nerfs détraqués, et qui ont voulu revenir à la santé en imitant les balbutiements de la prime enfance. Apollinaire, qui avait le goût de la mystification, s'était amusé de ces excentricités et leur avait donné son appui. Des tentatives récentes pour les importer en France ont rencontré l'accueil sympathique que nous réservons à tous les novateurs. Pourtant *Dadaïsme* avait quelque chose de trop germanique et de trop pédant, pour plaire à nos snobs, épris d'art primitif et de poésie de sentiment. Il a donc fallu modifier la raison sociale. De même que l'*Allgemeine Electricitaets-Gesellchaft*, quand elle a créé chez nous une filiale, avant la guerre, s'est appelée *Société française d'électricité*, le *Dadaïsme*, en s'installant chez nous, est devenu le *Mouvement Dada.* Pourtant, aux auditions du Salon des Indépendants on a cru devoir tempérer un peu les excentricités qui, il y a quelques semaines, plongeaient les Berlinois dans la stupéfaction. A une matinée dadaïste donnée dans la capitale allemande les exécutants s'étaient mis en bras de chemise et M. Al-

fred Polgar constate, dans le *Tage-Buch* (10 janvier), à son grand regret, que parmi eux il n'y avait pas de femmes.

A Hanovre une série de brochures littéraires et artistiques qui s'intitule *Die Silbergaeule* (les « Coursiers d'Argent ») publie des écrits dus à la plume des dadaïstes. Un recueil de vers et de prose de M. Kurt Schwitters s'intitule *Anna Blume* et porte sur sa couverture en lettres rouges, en travers d'un dessin cubiste, le mot fatidique *dada*. Les pièces y sont numérotées, mais elles ont cela de particulier qu'elles sont reproduites en ordre dispersé, le n° 1 se trouvant par exemple à la suite du n° 37 et précédant le n° 29. L'assemblage des mots est tout aussi arbitraire et l'effet comique résulte de leur rencontre fortuite. Mais les dadaïstes ne veulent pas qu'on les trouve comiques. Que veulent-ils donc?

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

M. Alfredo Panzini. — M. Ardengo Soffici. — *La Voce.*

Les livres d'**Alfredo Panzini**, que je considère comme un des meilleurs écrivains de l'Italie contemporaine, reposent du grandiose verbe d'annunzien. Décidément, l'auteur des *Vierges aux Rochers* et ses disciples ont trop laissé couler le flot de leur éloquence ; de Fiume il en est venu des torrents intarissables ; on est heureux de trouver un prosateur qui ne se laisse pas prendre aux illusions de l'Hyperbole. M. Panzini connaît admirablement la langue italienne ; il la parle avec élégance et il lui donne une vivacité qu'elle possède rarement. C'est un ironiste désabusé qui se souvient d'avoir lu et relu certains conteurs français d'un esprit savoureux. Il ne procède nullement par larges aperçus, par synthèses puissantes, et souvent aussi fausses que puissantes ; c'est un observateur de faits menus, de la vie banale et monotone de tous les jours.

Un spectacle qui peut frapper l'attention de tout le monde frappe la sienne au plus haut degré : dans le train de Pise à Florence il rencontre une charmante *donnina* accompagnée d'un homme gros, poussif, apoplectique. De jeunes officiers sont là aussi. Panzini regarde les uns et les autres : cette scène muette est pour lui un des aspects les moins sympathiques de la vie moderne : « Oh ! gros homme, conclut-il, gros homme aux yeux qui sortent de la tête, ô toi, propriétaire de cette jeune adoles-

cente, remercie ton saint protecteur que nous vivions dans un siècle civilisé; car, en vérité, si nous vivions à une époque primitive, tu passerais maintenant un bien mauvais quart d'heure. »

Au cours de ses voyages, Panzini constate qu'il vaut mieux être hautain que bonhomme partout où l'on passe, et surtout dans les hôtels. Si on prend des allures démocratiques, on vous traite sans égards. Le mieux est de se faire passer pour un Allemand, d'écrire son nom sur les registres en caractères gothiques, en changeant l'i en y, et de demander d'une voix impérieuse : « Voulez-vous informer moi subito, si le diretto Bologne a correspondance mit Venedig ? »... Et tout le monde est aussitôt à vos ordres.

Le dernier livre de M. Alfredo Panzini, *Viaggio di un povero letterato* (Treves, Milan), est plein de notations de cette nature ; ce sont des vues ingénieuses et fines sur la vie courante : philosophie de tous les jours qui nourrit l'ironie amère du pauvre homme de lettres. Il roule sa bosse un peu partout, de Vicence à Pise, de Florence à Venise ; il revoit avec joie mille lieux où sa culture classique évoque de nombreux souvenirs littéraires ou historiques. Il est étonné, mais non irrité (car il a perdu toute illusion) du béotisme moderne. Quand il passe à Pietrasante, il constate qu'il est seul à se souvenir que c'est là que naquit Carducci, et à en être ému...

Un jour, à Bologne, il retrouve une jeune personne qu'il connut, lorsqu'il était étudiant : il pense aux jours anciens où il voulait l'épouser. Et en y songeant, il ne peut résister au plaisir de développer le thème qui lui est cher : l'absurdité du mariage. M. Panzini n'est pas tendre pour cette institution sociale fondamentale ; il a écrit tout un livre, d'ailleurs charmant à lire, *Santippe* (publié chez Treves, comme le précédent), pour raconter la triste vie que dut être celle de Socrate, sans cesse exposée aux fureurs de sa méchante femme. C'est le triste sort de beaucoup d'hommes de talent d'être ainsi le jouet d'une stupide virago. Panzini les plaint de toute son âme ; et dans le *Viaggio di un povero letterato* il revient sur les malheurs de l'homme marié. Il a le frisson en pensant qu'il voulait épouser, dans sa jeunesse, sa « petite amie » : « Je voulais l'épouser devant le maire, devant le prêtre, avec le code, avec les plus lugubres instruments du mariage... — Voilà qui prouve en faveur de ma précoce stupidité. »

§

Si j'avais à parler des livres de guerre de M. **Ardengo Soffici**, je dirais que ce sont certainement les plus remarquables qui aient été écrits en langue italienne. L'écrivain compliqué du *Giornale di bordo* est arrivé à donner l'impression de la vie et du tragique par des moyens littéraires d'une étonnante simplicité. *Kobilek* et *la Ritirata del Friuli* sont des œuvres qui n'ont rien de celles d'un « homme de lettres » ; il n'y a pas recherche d'effet ; les impressions du combattant l'emportent sur n'importe quelle littérature.

Mais c'est de Soffici critique d'art et critique littéraire que je voudrais dire quelques mots. Deux livres, publiés par Vallecchi, dont la maison d'édition florentine est déjà une des moins banales d'Italie, sont également curieux : *Scoperte e massacri, scritti sull'arte* et *Statue e fantocci, scritti letterari*. Je suis loin de partager les enthousiasmes de Soffici pour l'art ultra-moderne. Il a été, il est peut-être encore un théoricien du futurisme. Je ne le suivrai pas sur ce terrain, qui n'est pas de ma compétence. J'avoue humblement, avec une triste franchise de passéiste, que je n'ai jamais compris un mot aux œuvres des disciples de Boccioni — mort à la guerre — et de Balla 2e manière. Donc il y a toute une partie de l'activité de M. Soffici qui m'échappe.

Cet aveu me donne toute liberté pour affirmer que ce passionné a écrit sur certains peintres des pages comme n'en excogiteront jamais les critiques d'art officiels : et c'est naturel ; car les critiques d'art officiels n'ont pas d'autre mentalité que celle de leurs lecteurs — qui en savent autant que M. Homais, dès qu'il s'agit de Watteau ou de Poussin. Tandis que M. Soffici connaît très bien le métier de peintre ; et c'est pourquoi il sait reconnaître le véritable artiste de l'artisan ou du commerçant. Il « massacre » les trois sculpteurs contemporains, Canonica, Bistolfi et Trentacoste, il prononce l'oraison funèbre de la sculpture italienne du xxe siècle et il sait en même temps exposer avec une rare lucidité les raisons de ses préférences pour un Manet, pour un Cézanne ou pour un Medardo Rosso.

La critique de M. Soffici est, nous l'avons déjà dit, celle d'un homme passionné : et c'est heureux. Car rien n'est si stérile que la critique froide, dite impartiale, qui apporte dans l'étude des œuvres du génie humain un éclectisme falot. On ne saurait re-

procher à M. Soffici ses enthousiasmes violents et ses haines, non moins violentes. Comment peut-on admirer sincèrement quelque chose, si on ne ressent pas de « l'emballement »? Et conçoit-on un critique exposant froidement les raisons de son emballement? Quand ils sont admirés, les grands artistes le sont avec fanatisme.

Reste à savoir quels sont ces grands artistes, s'il suffit d'être sincère et spontané comme le douanier Rousseau pour avoir du génie. Il ne faudrait pas non plus transformer en article de foi ces mots de Baudelaire : « Nous savons que nous serons compris d'un petit nombre, mais cela nous suffit. » C'est un lieu commun de dire que s'il y a eu des hommes de génie incompris, il y en a eu de très populaires. Les écrivains et les artistes contemporains ont une tendance trop marquée à croire qu'il suffit d'être estimé par une vingtaine d'esthètes ou d'illuminés pour être un artiste, même un génie. On aurait ainsi du talent à trop bon compte...

Cela explique que j'aime mieux l'étude de Soffici sur Renoir que celle sur Rousseau, celles où il parle de Dostoïevski et de Verlaine que celles consacrées à Apollinaire et à Rimbaud... Et, entre toutes, « le claudellisme » est peut-être celle que je préfère. Car, en quelques lignes, il a démontré la vanité d'une œuvre qui ne restera pas et d'un engouement qui ne peut durer. Pour employer une expression italienne, le génie (quel étrange usage on fait de ce mot!) de M. Claudel est une simple « martatura ». Soffici y retrouve du whitmanisme, du « décadentisme symbolique » et de l'esprit biblique, avec de l'affectation et un manque total de sincérité. Au demeurant, conclut-il, « un écrivain tout au plus honorable ».

§

Nous aurions encore beaucoup de nouveautés à signaler dans cette première chronique d'après-guerre. Nous les remettons aux suivantes. Nous nous contentons seulement de mentionner un groupe de publications sur lequel nous aurons souvent l'occasion de revenir ; c'est celui qu'a entrepris la société anonyme **La Voce**, dirigée par M. Giuseppe Prezzolini. *La Voce* n'est plus une revue; elle est devenue une maison d'éditions; et ses « cahiers » (quaderni) présenteront à leurs lecteurs des livres d'art, de littérature et d'histoire. L'activité devient beaucoup plus variée qu'au temps où la *Voce* n'était qu'une revue de jeunes florentines. M. Prezzolini a exhumé le *Napoli a occhio nudo* de

Renato Fucini, le *Ministro della mala vita* de Salvemini ; parmi les inédits, citons *Ragazzo* de Jahier, et le *Libro dei morti* de Panzini. Ceci pour mémoire seulement, car nous reparlerons prochainement de ces deux derniers volumes.

HENRI PRADES.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

H. von Eckardstein : *Lebenserinnerungen u. politische Denkwürdigkeiten*, Leipzig, P. List. — Alexandre Grabiansky : *La Pologne et la Lithuanie*, Comité polonais, 37, avenue Kléber. — Simon Askenazy : *Dantzig et la Pologne*, Alcan. — Marian Seyda : *Territoires polonais sous la domination prussienne*. — Zoltowiski et autres : *Questions relatives aux territoires polonais, sous la domination prussienne*, Comité national polonais, Paris.

Les **Mémoires** du baron Hermann von Eckardstein, dont le tome I vient de paraître, ont été écrits sous l'influence de l'indignation causée aux Allemands par l'effondrement de l'Empire en novembre 1918. L'auteur, mal disposé depuis longtemps pour Guillaume II, à cause de sa politique de la « main libre » à l'égard de l'Angleterre, se décida, en avril 1919. à utiliser le « journal » où il consignait chaque jour les confidences qui lui étaient faites. Eckardstein ayant été de 1888 à 1905 successivement attaché d'ambassade à Madrid, à Washington et à Londres, puis secrétaire et chargé d'affaires dans cette dernière ville, s'est trouvé en situation d'apprendre des secrets importants. Il en fait connaître quelques-uns dans son tome I, qui est consacré à ses *souvenirs*, le tome II, encore inédit, devant contenir ses *mémoires politiques*.

Voici ses principales révélations :

En 1871, pendant les négociations à Versailles, Bismarck reçut un soir, tard, le télégramme suivant : Monsieur Bismarck, Versailles. Dites à M. Thiers que je n'ai rien à faire avec les capitulateurs de Paris. GAMBETTA.

Après qu'en 1875 le danger d'une guerre provoquée par le parti militaire allemand lui eut montré si clairement les périls menaçant constamment le jeune Empire allemand par la possibilité d'une coalition pacifique (!!) générale de l'Europe, Bismarck voulut éviter tout ce qui aurait pu l'alimenter.

Le 14 avril 1898, le prince de Münster écrivait : « Je sais que Bismarck, depuis longtemps, désirait l'alliance anglaise. Comme il ne pouvait l'avoir, son tempérament colérique faisait qu'il était parfois très excité contre l'Angleterre... Lorsqu'en mi-décembre 1875 Lothar Bucher vint à Londres, envoyé en mission secrète par Bismarck pour dis

cuter avec moi la possibilité d'une alliance anglaise, je lui déconseillai nstamment tout pas dans cette direction, l'Angleterre n'étant point alors mûre pour l'alliance. Des démarches eurent lieu cependant et Bucher s'attira un affront. Cela ne retint point Bismarck d'essayer de nouveau. » Bucher avait dû, de plus, ajoute Eckardstein, expliquer au Cabinet anglais les nécessités de l'expansion coloniale et économique de l'Allemagne dans l'avenir. Bismarck voulait, en effet, la poursuivre suivant un grand plan et sans cependant mettre en danger la sûreté de l'Empire.

Lorsqu'à la mi-novembre 1887 Alexandre III vint de Copenhague à Berlin, il eut, sur la demande de Guillaume Ier, un entretien avec Bismarck. Celui-ci fit ensuite annoncer officiellement au monde entier qu'il avait réussi à persuader Alexandre III de son innocence dans l'affaire des *lettres bulgares*... Je doute fort que ce soit exact... Lorsque Alexandre III revint à l'ambassade, il monta l'escalier avec le comte Paul Schouwalow, et le comte Thiessenhausen l'entendit dire en russe : « De ce que Bismarck m'a dit, je n'ai pas cru un mot, il est trop rusé pour moi »... En ce qui concerne l'auteur des *lettres bulgares*, il est certain que Bismarck, même au sein de sa famille, quand on l'interrogeait, gardait un silence glacial... Maintes fois, quand on en parla, Herbert Bismarck se comporta assez imprudemment... Il est certain dans tous les cas que c'est Jules Hansen qui, avec l'aide de la princesse Waldemar de Danemark, les fit parvenir à Alexandre III.

Pendant l'hiver 1887-88, Bismarck dit : « Si nos diplomates pouvaient enfin se mettre dans la tête que l'Egypte ne représente pas pour nous un but politique indépendant, mais seulement un moyen de régler avantageusement nos rapports internationaux. »

En ce qui concerne le traité du 1er juillet 1890 par lequel l'Allemagne abandonnait le protectorat sur Zanzibar, Witu, l'Ouganda et les autres acquisitions de Peters, le comte Hatzfeldt avait originairement traité avec Lord Salisbury pour ne renoncer qu'à Zanzibar en échange d'Heligoland. Ces négociations prirent d'abord une tournure favorable pour l'Allemagne, mais subitement Lord Salisbury retira ses concessions et devint intransigeant. Hatzfeld, qui ne pouvait d'abord s'expliquer ce changement d'attitude, apprit enfin par hasard que Guillaume II avait dit à Sir E. Mallet, alors ambassadeur à Berlin, qu'il lui était indifférent de faire des concessions dans l'Afrique Orientale, pourvu qu'il obtienne Heligoland. Après cette première faute de Guillaume II, Hatzfeld avait réussi

à replacer la négociation sur une base convenable, quand Berlin

troubla tout une seconde fois. L'ambassadeur reçut brusquement l'ordre télégraphique d'en finir n'importe comment, les plans de voyage de l'Empereur exigeant qu'il hisse le drapeau allemand à Heligoland à une date donnée...

Pendant la première moitié d'août 1893, les rapports franco-anglais au sujet du Mekhong se tendirent tellement que Lord Rosebery, alors ministre des Affaires étrangères, redouta plusieurs jours l'ouverture des hostilités. Il envoya à la Reine, qui était à Osborne, un courrier pour lui exposer la gravité de la situation et lui demander d'en informer Guillaume II, qui était à Cowes... [Sir Henry Ponsonby porta à celui-ci une lettre de la Reine à ce sujet.] Après l'avoir lue et avoir écouté Ponsonby, Guillaume II se mit à rire aux éclats, et tapant son oncle, le prince de Galles, sur l'épaule, lui dit : « Maintenant, tu vas aller en Cochinchine pour montrer ce que tu vaux comme soldat. » Le prince racontait ainsi la chose le lendemain avec indignation dans son cercle intime, mais quelques témoins oculaires soutenaient que l'Empereur avait tapé son oncle sur le ventre... Deux jours après, on apprit que l'incident du Mekhong était réglé.

Cet incident et d'autres exaspérèrent le prince de Galles. Il surnomma son neveu le « boss [maître d'équipage] de Cowes ». En août 1895, il déclara qu'il ne reviendrait peut-être plus à Cowes pour ne plus le rencontrer. On colporta des mots amers du prince sur son neveu et le kaiser fut encore plus imprudent. Eckardstein l'entendit dire devant des Anglais que son oncle était « un vieux paon ».

Le 8 de ce même mois, Lord Salisbury rendit visite à Guillaume II et arriva en retard de plus d'une heure par suite d'un accident de chaudière, mais le kaiser se montra blessé de ce retard.

Dans l'entretien qui suivit, Lord Salisbury proposa au Kaiser le partage de l'Empire turc entre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche. L'acceptation de cette proposition géniale eût amené automatiquement l'accession de l'Angleterre à la Triple Alliance... Par l'indécision du Kaiser et de ses conseillers de Berlin, cette grande occasion fut perdue... L'entretien de l'Empereur et de Salisbury prit finalement une forme très vive et laissa entre eux un ressentiment profond et durable... Lord Salisbury revint souvent par la suite sur cette conversation et m'a dit plusieurs fois à ce sujet : « Votre Empereur semble oublier que je ne suis pas ministre du roi de Prusse, mais premier ministre anglais. »

En 1901, à Berlin, Holstein communiqua à Sir Valentine Chirol, alors directeur du *Times*, des documents contenant les proposi-

tions faites par Salisbury au Kaiser en 1895 et ils firent une profonde impression sur ce journaliste. Mais, plus tard, Chirol apprit au Foreign Office anglais que ces documents étaient des faux et qu'on y attribuait à Salisbury précisément les propositions faites par le Kaiser, propositions qui, par leur hardiesse, avaient effrayé le ministre anglais. Il serait curieux que le Kaiser ait menti à leur sujet à ses propres serviteurs. Eckardstein semble en tout cas de bonne foi. Chirol a naturellement cru à une falsification fabriquée par Holstein à son intention.

Le 2 janvier 1896, Guillaume II envoya un télégramme à Krüger. D'après l'amiral Hollmann, témoin oculaire, il avait été rédigé par le secrétaire d'Etat Marschall, assisté du Dr Kaiser, directeur des colonies. Guillaume, étant allé chez Marschall, ne fit qu'autoriser l'envoi du télégramme après en avoir biffé « un passage trop raide ».

Marschall compléta d'ailleurs sa faute en faisant demander au Portugal passage à travers le Delagoa pour des troupes coloniales allemandes. Le marquis de Soveral, ministre des Affaires Etrangères du Portugal, refusa.

« Ce fut un grand bonheur, déclara, en 1899, Salisbury à Eckardstein. La guerre eût été inévitable si un seul soldat allemand avait mis le pied dans les républiques sud-africaines... Il en serait peut-être résulté une guerre européenne ou même mondiale. Courcel (notre ambassadeur) m'avait déjà dit qu'en cas de guerre anglo-allemande la France observerait à notre égard une neutralité bienveillante et même prendrait finalement une part active à la guerre. On me fit également savoir de Saint-Pétersbourg que l'Angleterre n'avait absolument rien à craindre en Asie Centrale de la Russie. » Pour tout homme sensé, il devait être clair que l'Allemagne n'avait rien à gagner et tout à perdre à une guerre...

Münster, chargé de sonder à Paris... quoique sachant d'avance comment la France se comporterait en cas de guerre, s'informa néanmoins d'une façon prudente et en tira l'impression nette que la France serait dans tous les cas du côté de nos adversaires.

Cette politique aventureuse inquiéta assez pour que Herbert Bismarck ait demandé que

le roi Albert de Saxe prenne la chose en main, et, de concert avec les autres princes confédérés, organise une démarche collective auprès du Kaiser. J'appris plus tard, écrit Eckardstein, que quelques-uns de ces princes avaient fait une démarche sans vigueur auprès de l'Empe-

reur au sujet de la politique de Holstein, que l'Empereur s'était opposé à toute immixtion dans les affaires étrangères et que la chose en était restée là.

Le « génial comte Hatzfeld » avait d'ailleurs, dans l'intervalle, imaginé un dérivatif : les Italiens étant pressés du côté de Kassala par les Derviches, il proposa à Berlin d'engager les Anglais à envoyer une expédition contre ces fanatiques pour décharger les Italiens. « L'Allemagne s'engagerait à soutenir l'Angleterre contre toute puissance qui l'attaquerait pendant l'expédition du Soudan. » Holstein fit agréer cette suggestion et l'antagonisme franco-anglais en fut immédiatement exacerbé : ce fut l'origine de l'expédition Marchand et de Fashoda.

L'entente germano-russo-française, réalisée une première fois contre le traité de Shimonoseki, et les progrès de la Russie en Chine inquiétèrent cependant les Anglais au point qu'en mars 1898

les ministres anglais me demandèrent d'en causer avec mon chef Hatzfeldt, de ménager une entrevue entre ce dernier et le ministre Chamberlain et d'engager de cette façon une causerie académique entre les gouvernements anglais et allemand. Dès le lendemain, une première entrevue eut lieu entre Hatzfeld et Chamberlain chez Alfred de Rothschild. Depuis ce moment, les deux hommes d'Etat se rencontrèrent toutes les semaines deux ou trois fois... Leurs pourparlers, qui ne concernaient d'abord que la situation dans l'Extrême-Orient, prirent finalement la forme de négociations d'alliance entre l'Allemagne et l'Angleterre, mais si grandes qu'aient été les perspectives de succès, on échoua pourtant dans la première moitié du mois d'avril 1898 par suite de l'indécision des personnalités dirigeantes à Berlin et parce que la négociation n'avait pas de but pour elles.

Le 1er mai 1898, l'escadre de Dewey, après avoir détruit celle des Espagnols, jeta l'ancre devant Manille. L'ambassadeur américain Andrew White dit à Berlin

comme son opinion privée que les Etats-Unis ne projetaient pas d'annexer les Philippines et que c'était là pour l'Allemagne une occasion (White l'a nié plus tard, mais son premier secrétaire Jackson me le confirma)... Les personnalités politiques dirigeantes de Berlin cédèrent aux instances des cercles maritimes et coloniaux et permirent que pendant le blocus des Philippines par Dewey une flotte allemande fût envoyée à Manille... Qui dans les discussions acrimonieuses entre l'amiral allemand Diederichs et Dewey à Manille avait raison, est chose secondaire... Le fait est qu'une guerre germano-américaine ne fût évi-

tée que par de purs hasards. On en fut si près que Mac Kinley télégraphia à l'amiral américain à Cuba : « Ne risquez pas un navire, la guerre avec l'Allemagne est imminente... » Ces circonstances amenèrent une union des Anglais et des Américains contre l'Allemagne : ce fut visible pour la première fois lors des troubles qui éclatèrent à Samoa et qui amenèrent l'Allemagne proche de l'abîme qu'eût été une guerre avec l'Angleterre et l'Amérique (mars 1899)... De septembre à novembre je négociai avec Chamberlain à ce sujet, et ayant obtenu une solution satisfaisante pour l'Allemagne, je fus nommé premier secrétaire de l'ambassade de Londres...

En 1901, Edouard VII était encore très favorable à une alliance anglo-allemande, mais les coups d'épingle répétés de Berlin (expression qu'il employa plusieurs fois causant avec moi en 1901) le firent changer et le poussèrent à la politique d'encerclement.

Nous autres, Français, remercions M. Delcassé d'avoir saisi le moment favorable qui suivit pour négocier avec l'Angleterre la convention du Maroc, qui nous procura les avantages que Bismarck et ses successeurs avaient retirés jusqu'alors des questions d'Egypte, de Mandchourie, etc. M. Delcassé est même tombé pour avoir amené sa négociation jusqu'à cette alliance anglaise que Bismarck n'avait pu obtenir. Faute de l'avoir conclue en 1905, nous eussions été écrasés en 1914, si l'invasion de la Belgique ne nous l'avait enfin procurée.

MLLE LALOY.

§

Le livre de M. Alexandre Grabianski, **La Pologne et la Lithuanie**, expose les raisons d'ordres divers qui devraient unir étroitement comme autrefois ces deux pays. Assurément leurs habitants ne sont pas frères, puisque les Lithuaniens ne sont pas des Slaves, mais ils ont mêmes traditions historiques, mêmes intérêts, même religion, même culture. Les Lithuaniens constituent, comme on le sait, une des branches du grand arbre indo-européen, au même titre que les Slaves, les Germains, les Celtes et les Gréco-Latins ; leur parler est de toutes les langues aryennes celui qui se rapproche le plus du sanscrit, et on les considère comme les aînés de tous les peuples, qui, descendus du plateau central, se sont éparpillés en Europe. A ce titre ils ont droit à notre respect, mais ils méritent de plus notre sympathie par la douceur de leur caractère et la ténacité de leur conscience nationale. Ils ont résisté avec succès à toutes les entreprises de germa-

nisation et de russification, et s'ils ont reconnu la supériorité de la civilisation polonaise, c'est que les Polonais, au cours de leur longue union avec eux, n'ont rien fait pour les poloniser. Au surplus cette union s'était faite sur un pied de parfaite égalité par le mariage du grand-duc de Lithuanie avec l'héritière du royaume de Pologne, et l'histoire polonaise s'est enrichie de grands noms lithuaniens depuis Jagellon auteur de l'union jusqu'à Kosciuszko, car le grand patriote qu'on regarde comme l'incarnation même de la Pologne était en réalité un lithuanien. Les deux pays restèrent unis de cœur sous la dure domination moscovite, et les Lithuaniens versèrent leur sang dans les grandes insurrections polonaises de 1830 et de 1864.

Quelle est la situation actuelle ? Il y a une république lithuanienne indépendante de la Pologne, qui s'appuie sur une république lettone, au bord de la Baltique, dont les habitants sont aussi des Lithuaniens (le troisième grand peuple lithuanien, les Borusses, a disparu, exterminé par les Allemands qui lui volèrent jusqu'à son nom devenu Prusse). Et cette république lithuanienne a paru un moment assez hostile à la polonaise. Mais peu à peu on s'aperçoit que cette hostilité était l'œuvre très artificielle des Allemands et des Russes. Surtout des premiers. Ce sont les Allemands qui ont été les négriers de toute l'Europe orientale, qui ont asservi les provinces baltiques, provoqué les partages de la Pologne et poussé les Moscovites à faire peser un joug de fer sur tous ces peuples. La situation reste la même, puisque l'Allemagne socialiste et la Russie bolcheviste continuent à prendre à la gorge Polonais, Ukrainiens, Lithuaniens, Lettons, Esthoniens et Finlandais. Mais justement tous ces peuples prennent conscience de leurs vrais intérêts et sont en train de s'unir contre leurs ennemis communs. La république lithuanienne, tout en gardant son autonomie, que la Pologne a toujours déclaré vouloir respecter, se rapproche de plus en plus de la république polonaise, et on voit se former une confédération qui comprendra sûrement la Pologne, la ville libre de Dantzig, la Lithuanie et la Ruthénie (Volhynie et aussi Podolie) comme du temps de Kosciuszko ; probablement la Lettonie et même la Prusse qui, enclavée par les confédérés, aura intérêt à marcher d'accord avec eux; peut-être encore l'Esthonie, qui, livrée à ses seules forces, aurait tout à craindre des Moscovites, et qui s'appuiera sur les autres pays voisins, la

Tchéco-Slovaquie et la Roumanie, et peut-être la Hongrie et la Finlande. Cette confédération constituera la véritable clé de voûte de l'Europe.

L'ouvrage de M. Simon Askenazy, **Dantzig et la Pologne**, complète le précédent. Beaucoup de gens croient que Dantzig est une ville âprement allemande et férocement antipolonaise; il n'en est rien. D'abord Dantzig a été jadis une ville uniquement slave et qui n'est devenue germanique que quand l'ordre teutonique en 1308 s'en empara et y massacra tous les habitants. Pendant un siècle et demi elle resta sous le joug teuton et ne fit que végéter. Sa prospérité véritable date de sa réunion à la Pologne par le traité de Thorn en 1466. Aussi la ville, quoique peuplée en majorité d'Allemands ou de gens parlant allemand, fut-elle toujours très fidèle à la cause polonaise, aussi bien pendant la guerre de Trente Ans, où elle résista à Gustave-Adolphe, que pendant les campagnes de Charles XII et la guerre de Sept Ans. En 1734, Dantzig résista vaillamment à une armée russe; ce fut alors que Piélo vint à son secours avec un petit corps français. En 1772, lors du premier partage de la Pologne, Dantzig resta ville libre polonaise, quoique séparée du reste de la république par les nouvelles annexions de la Prusse, et ce fut le peuple qui ici força la main au Sénat et aux échevins que Frédéric II avait pu corrompre. Ce ne fut qu'au second partage, en 1792, que les Prussiens entrèrent à Dantzig, et encore par force et en mitraillant les bourgeois et les ouvriers de la ville. C'est à partir de ce moment que Dantzig fut germanisé méthodiquement et avec une brutalité prussienne qui n'épargna même pas les Allemands suspects de sympathies polonaises, puisque beaucoup de ceux-ci durent quitter la ville, parmi eux les parents du fameux Schopenhauer. De là, d'ailleurs, des insurrections formidables, comme celle de 1797, ou des désertions en masse, comme en 1807, quand le maréchal Lefebvre vint mettre le siège devant la ville. Au traité de Tilsitt, Dantzig devint ville libre, sous la double protection du royaume de Prusse et du grand-duché de Varsovie, conception ambiguë et qui devait bientôt cesser d'être satisfaisante. En effet, après la désastreuse campagne de Russie, ce fut au tour des Français d'être assiégés dans Dantzig. Mais, tandis que, quelques années auparavant, le maréchal Kalkreuth avait eu la population contre lui, cette fois le général Rapp résista opiniâtrement avec

l'aide de tous les habitants. Rapp ne rendit la ville que bien après Leipzig, en novembre 1813, et il la rendit aux Russes et non aux Prussiens. Néanmoins, ce fut à ceux-ci que le Congrès de Vienne livra les Dantzigois.

Même alors ceux-ci n'oublièrent jamais leurs anciens frères. La germanisation durement poursuivie pendant juste un siècle n'a pu faire disparaître les vieux souvenirs. En dépit des statistiques officielles allemandes qui ne reconnaissaient que 3 o/o de Polonais, ceux-ci étaient très nombreux dans la ville même, et, phénomène plus curieux, la conscience nationale des Polonais ruraux, que les Allemands appellent Cachoubes, comme pour les dépoloniser, ne faisait que grandir. Il y eut des frémissements dans la ville en 1830, en 1848, en 1863 ; cette dernière année, l'Association des présidents des corporations marchandes de Dantzig proteste publiquement contre la convention que la Prusse avait conclue avec la Russie contre la grande insurrection polonaise. Ce simple fait, alors que Bismarck était le maître, en dit long sur les vrais sentiments de la population, même parlant allemand, de Dantzig. Cette ville, d'ailleurs, semble avoir toujours été suspecte à l'Allemagne, qui ne l'a jamais favorisée, et s'est toujours opposée à ses relations avec la Pologne. Aussi les vieux souvenirs reparurent soudain quand commença à vaciller le colosse germanique. En octobre 1918 on apprit que les marchands dantzigois s'étaient adressés au gouvernemement polonais de Varsovie en se prononçant pour l'incorporation de Dantzig à la Pologne, et, détail curieux, alors que le prix des terrains dans tous les pays allemands baissait fortement, celui des terrains de Dantzig montait formidablement, chacun sachant que le retour de la ville à la Pologne déterminerait une période de richesse splendide.

Enfin voici deux larges volumes relatifs à la Posnanie, l'un de M. Maryan Seyda, **Territoires polonais sous la domination prussienne**, l'autre du comte Zoltowski, **Questions relatives aux territoires polonais sous la domination prussienne.** La Posnanie est le cœur véritable de la Pologne ; c'est là, tout près de Posen (Posnan), que se trouve Gnesen (Gniezno), métropole religieuse de la Pologne, et c'est à Posen même que résidaient, au XIe siècle, les Boleslas, à l'époque où la Pologne allait presque jusqu'à l'Elbe ; ce ne fut que plus tard, que, par un balancement curieux, les Polonais se

désintéressèrent de ces provinces slaves de l'Ouest pour s'étendre dans les vastes régions de l'est, slaves aussi. La Silésie, à cette époque, faisait partie de la Pologne et plus tard elle fit partie du royaume de Bohême; c'est à ce dernier titre qu'elle était province autrichienne quand Frédéric II s'en empara par force et la germanisa à outrance. On ne comprend vraiment pas qu'après Iéna Napoléon ne l'ait pas fait restituer à la couronne de Bohême, qui, du coup, eût pu, dans le grand domaine danubien, faire contrepoids à la couronne de Hongrie et à la couronne d'Autriche. L'histoire de la résistance des Polonais à la domination prussienne dans tous ces pays, principalement en Posnanie, où l'action pangermaniste était la plus violente, est une véritable épopée morale; jamais peuple ne montre plus de constance, d'énergie et d'habileté. La vieille légende d'une Pologne frivole, turbulente et maladroite, doit être abandonnée. Pendant ce dernier demi-siècle, cette nation a été au contraire d'une sagesse et d'une laboriosité parfaites, et si c'est à l'échec de la grande insurrection de 1863 qu'est due la naissance de ces qualités sérieuses, il faut se consoler de cet échec. Tout fait maintenant espérer que la Pologne, désormais clé de voûte de la nouvelle Europe et redevenue la barrière de la civilisation contre la barbarie tudesque, comme autrefois contre la barbarie mongole ou turque, sera à la hauteur de ses destinées nouvelles; avec son port de Dantzig, ses houilles de Silésie, ses terres noires de Mazovie et ses forêts des Carpathes, avec aussi ses 20 millions d'habitants et ses 20 ou 30 millions de voisins alliés, elle devient une des grandes et riches puissances de l'Europe.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

M. Welschinger : *L'Alliance franco-russe, les origines et les résultats*, Alcan. — Facundo Quiroga : *Les Allemands en Belgique*, Belin frères. — Anonyme : *Dans un camp de prisonniers français en Allemagne*, Bloud et Gay. — Henri Vast : *Petite histoire de la grande guerre*. Delagrave. — Dr Octave Tabary : *Guide des victimes de la guerre*, Lib. du parti socialiste et de « l'Humanité » réunies, 142 rue Montmartre. — Albert Bessières : *Le Chemin des Dames*, Bloud et Gay. — Jean Azaïs : *L'abri 56-A-2*, Publications « Art et Littérature ». — André Charpentier : *Quelques remarques d'un de là-bas*, éditions de la « Veilleuse » (Châtellerault).

Le regretté H. Welschinger, de l'Académie des sciences morales, avait terminé pendant ses derniers jours un livre sur **l'Alliance franco-russe**. Il vient de paraître (avec quelques im-

perfections dues évidemment à ce que l'auteur n'était plus là pour en corriger la fin).

C'est un bon livre qui rendra de sérieux services à ceux qui voudront se renseigner sur cette alliance, le fait capital de la politique de notre République avant la guerre de 1914. Près de la moitié du volume est occupée par une réimpression très peu abrégée du *Livre Jaune* sur l'Alliance franco-russe. Elle est précédée d'une introduction où l'auteur fait l'historique des origines de l'alliance, en particulier d'après des confidences que lui avait faites Jules Hansen, qui avait été fort mêlé à ces négociations. M. Welschinger n'a pas de peine à démontrer que l'alliance était indispensable et il fait valoir avec raison que c'est prouvé par les efforts constants de Bismarck, de Guillaume II et de Bülow pour l'empêcher ou la rompre. Le plan formé par Bismarck était d'écraser la France ou la Russie séparément, avec l'aide d'un des Etats de la Triple Alliance, tandis que le troisième se tiendrait prêt à attaquer aussi si le second des Etats visés (France ou Russie) intervenait. Ils ne parvinrent pas à réaliser ce plan, mais leurs efforts pour y arriver (en particulier le traité de Bjœrkœ) sont significatifs.

Dans la fin de son livre, l'auteur analyse les révélations des Bolcheviks sur l'alliance franco-russe et le rapport fait au nom de la Commission de la Chambre par M. Margaine sur le *Livre Jaune*, qui y est relatif. Il n'a pas de peine à montrer combien sont lamentablement fausses ses conclusions : « La France, mal inspirée, confia l'affaire aux militaires... La Russie n'y vit que le sujet d'exploitation d'une avance importante de capitaux. » M. Margaine en rend responsable nos gouvernements qui ne surent pas « conseiller » le Tsar et « agir avec fermeté vis-à-vis de la Finance ». Cette dernière, où « les hautes intelligences ne sont point admises », a transformé la presse en un instrument commercial et a pu ainsi prêter abusivement à la Russie. La vérité est que la seule entrée des Russes en Prusse, le 20 août 1914, nous a délivrés de 5 corps d'armée allemands sur 25, et que, sans le désastre de Tannenberg, dû à l'incroyable inaction de Rennenkampf, il n'eût peut-être même pas été nécessaire de livrer la bataille de la Marne, tant la marche en avant des Russes menaçait les Austro-Allemands sur leur frontière la plus vulnérable. La guerre comporte toujours des aléas, mais ceux qui ont

conclu l'alliance franco-russe avaient mis un formidable atout dans notre jeu. Le hasard seul l'a rendu inefficace.

ÉMILE LALOY.

§

Le volume de M. Facundo Quiroga, citoyen argentin résidant à Anvers : **Les Allemands en Belgique**, témoignage d'un neutre, est plus qu'une déposition ; c'est un véritable réquisitoire. M. Facundo Quiroga a vu de près la guerre et convient qu'il ne saurait être impartial. Son livre, d'ailleurs, est surtout un commentaire. L'armée allemande en Belgique voulait avoir tous les droits. Sans doute, elle aurait pu ménager le pays, mais l'Allemagne pensait bien y établir des nationaux et comme il fallait un vague prétexte pour exterminer les Belges afin de prendre leur place, on les accusa d'avoir organisé une guerre de francs-tireurs. Il suffit de constater que l'histoire des yeux crevés aux blessés se trouva démentie par un Allemand, le Dr Kuhnt, de Bonn. — Après un chapitre sur la destruction de Dinant, Louvain et Aerschot, M. Francesco Quiroga parle de la question des otages, qui fut bien une des infamies de l'occupation, et des civils utilisés comme « boucliers », qui en constitue une autre, puis indique le fait qu'à la suite des viols innombrables commis par les Boches, une clinique d'avortement dut être organisée à Londres, à l'usage des réfugiées (1). Il constate enfin que des francs-tireurs allemands furent décorés pour avoir combattu les Russes, tandis qu'on massacrait les Belges en les accusant du même fait. La soi-disant enquête sur les méfaits des troupes d'invasion ne fut qu'une parodie, de même que la protestation des « intellectuels » allemands ; on examine ensuite le régime de l'occupation qui fut bien le brigandage organisé ; la ruine méthodique de l'industrie belge, dont les pertes ont été estimées à 10 milliards. D'autres chapitres disent ce que fut la parole d'honneur germanique ; les agissements de l'administration militaire, les spoliations à domicile, etc... C'est en somme un tableau complet ; c'est le catalogue des mensonges, des déprédations, des iniquités et des atrocités de l'Allemagne. « La conception de la guerre pour l'ennemi, dit justement l'auteur, était basée sur la

(1) En octobre 1914, un demi-million de Belges réfugiés se trouvèrent en France et autant en Hollande ; 600.000 en Angleterre, — qui avaient à peu près tout perdu. Cf. p. 82.

supériorité des moyens accumulés pendant un demi-siècle et sur la conviction d'une victoire qui devait lui assurer l'impunité. »

— Derniers détails à retenir, car les faits sont surtout significatifs : à Hofstade, on fit marcher devant les troupes une jeune femme entièrement nue, et au sac de Dinant, lors de l'incendie de la ville, les Boches allèrent jusqu'à couper les mains des petits enfants.

Publié avec une remarquable préface de M. Etienne Lamy, le récit signé d' « une infirmière française » : **Dans les camps de prisonniers français en Allemagne**, confirme une fois de plus ce que nous savons de l'animosité et de la barbarie avec lesquelles furent traités ceux des nôtres que leur malchance fit tomber aux mains de l'ennemi. Mme X... avait demandé à gagner le pays d'outre-Rhin comme infirmière, après l'occupation de Douai, dont elle raconte le sac et le pillage, et fut dirigée sur le camp de Wetzler près de Cologne ; elle y fut relativement bien traitée, mais rapporte des détails odieux sur le régime des captifs, leur nourriture, leur existence ; encore étaient-ils des privilégiés, car, à côté d'eux, des Russes en étaient réduits à ramasser des croûtes de fromage. Elle donne des portraits de médecins et autres légumes dont la haine de la France était surtout la caractéristique ; celui du chirurgien dont les opérations « continuaient la guerre », — et raconte aussi quelques bons tours joués à cette clique de geôliers. Elle finit par demander à revenir, mais dut séjourner à « Konstanz », pour avoir dit que « tous les Allemands étaient faux et lâches », — tant que son arrivée en Suisse lui fit pousser, à elle aussi, un soupir de soulagement.

Chez Delagrave, M. Henri Vast a publié une **Petite histoire de la Grande Guerre**, qui constitue un des premiers manuels sur la question. Il présente d'abord le Pangermanisme, l'idée de la prépondérance allemande, la « revanche d'Iéna », le Pangermanisme historique et biologique ; les appétits et ambitions germaniques ; ensuite c'est le personnage de Guillaume II et l'Europe, les Etats vassaux de l'Allemagne, — et, en regard, Edouard VII avec la triple Entente, les questions d'Occident et d'Orient, la guerre balkanique, les incidents de frontière, — ensuite l'ultimatum autrichien, la déclaration de guerre, la violation de la neutralité belge avec la complicité du peuple allemand, l'attaque brusquée et la bataille de la Marne. A côté de ces événements que

nous avons suivis jour par jour, se développe la guerre en Serbie et en Russie, en Orient, sur mer et aux colonies. On retrouve l'effort italien, l'armée de Salonique, bientôt l'effondrement russe ; puis arrive l'aide américaine et c'est l'offensive de paix, la victoire et la capitulation allemande. La seconde partie du livre en indique les conséquences avec la fin du rêve d'hégémonie des Boches et le Congrès de la Paix — dont on nous berça longuement, mais qui semble bien n'arriver qu'à des solutions provisoires. — L'ouvrage de M. H. Vast est accompagné d'un atlas inséré à la fin du volume et qui compte une vingtaine de cartes.

Du Dr Octave Tabary j'ai encore à signaler un **Guide des victimes de la guerre**, avec la comparaison des indemnités que peuvent revendiquer les invalides et le taux comparatif des sommes allouées en 1831 et en 1919 ; les formalités à remplir et une liste des principales infirmités avec le « pourcentage d'invalidité » qui en résulte. On peut d'ailleurs remarquer que ce pourcentage ne se trouve pas avantager les dits invalides. Le cas d'altération grave des fonctions cérébrales, — l'imbécillité, — indiqué autrefois par le chiffre 80 est aujourd'hui évalué de 10 à 100 ; l'état gâteux, naguère à 80, ne se trouve même plus porté ; l'anus contre nature provenant de l'intestin grêle et occasionné par une blessure, donné auparavant à 80, reste de 80 à 90 ; l'ablation du pénis et des testicules, par blessure toujours, autrefois à 80 est maintenant à 40 ; l'éléphantiasis et la lèpre, jadis à 60, oscillent de 30 à 90, etc... Or le taux de l'argent en 1919 est très loin de celui de 1831. — La brochure du Dr Tabary donne ensuite le texte intégral de la loi et des tableaux relatifs aux pensions d'invalidité.

CHARLES MERKI.

§

L'auteur du **Chemin des Dames** est un prêtre mobilisé qui fait l'ambulancier, puis le bûcheron.

Il se demande avec un peu de tristesse si sa place ne devrait pas être ailleurs. Il est envoyé ensuite comme infirmier au Chemin des Dames et il raconte avec sincérité la terrible existence que l'on mène autour et à l'intérieur de la « caverne du dragon ». En 1917, après la retraite stratégique d'Hindenbourg, il va en pays reconquis. Ce prêtre est pitoyable ; il ne ferme pas les yeux devant cette affreuse misère humaine et s'il invoque son Dieu, c'est

toujours avec tact. Il souffre, moralement plus encore que physiquement, mais il accepte son humble rôle et il obéit lui, prêtre de quarante ans, aux injonctions du jeune major imberbe à qui il aurait pu enseigner les déclinaisons. Dès qu'il le peut il s'efforce d'exercer son ministère. Son livre vaut surtout par la grande pitié qu'il éprouve pour le pauvre soldat.

L'Abri 56-A-2, de Jean Azaïs, est une suite de récits, d'impressions, de méditations de combattant Mais, dit l'auteur : « que ceux de l'arrière ne cherchent pas l'abri 56-A-2 dans les récits de gazettes, que ceux de l'avant ne le cherchent ni sur les boiseries des entrées basses, ni sur les plans de secteurs. Ce récit n'est pas la vérité, il ne veut être que l'image de la vérité ».

En tout cas, c'est douloureux, amer, et d'un ton juste et franc. Mais le poème qui fait suite à ces pages de prose est bien médiocre.

C'est une très bonne idée qu'a eue C.-Georges Bazile de publier ces « Cahiers britanniques et américains » dans le but de propager en France la connaissance des littératures contemporaines de l'Angleterre et des Etats-Unis. Les **Lettres d'amour sous le feu** du capitaine anglais John Merton en sont tout de suite une preuve à l'appui. Cette façon de comprendre l'amour et la guerre est autre, bien anglaise à coup sûr. Immédiatement nous sentons une âme différente, nous retrouvons des choses connues qui sont observées par d'autres yeux et, jusque dans l'analyse des sentiments les plus intimes et les plus passionnés, nous voyons affleurer « l'humour ». Après la lecture de tant d'impressions de guerre françaises, ce petit livre semble tout nouveau.

Ces **Quelques remarques d'un de là-bas** sont d'un homme qui pense par lui-même. En voilà un qui n'a pas le crâne bourré ! C'est étonnant, même pour un poilu. Chacune de ces remarques a sa valeur propre. En voici sur l'amour :

« Là-bas, vous ne pensez pas à ça, n'est-ce pas ? m'a dit une dame. Non, madame, non. Nous avons laissé ça à l'arrière, accroché au porte-manteau. »

« Un mari au front, c'est beau. Un amant à l'arrière, c'est meilleur. » Sur la boue : « La boue est la femelle du boche. » « La boue recouvre les galons. Il n'y a plus que de pauvres êtres qui souffrent. » Sur l'arrière : « Un optimiste m'a dit navré :

Alors, vrai, vous n'êtes pas heureux là-bas? Ah! quel dommage! Et j'ai bien vu qu'il ne me pardonnerait jamais cette désillusion. Enfin, sur la mort cette pensée, que j'offre à un futur ministre très opportuniste de la nouvelle Chambre, dite des coffres-forts : « Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette guerre, c'est que le président de la Ligue des Patriotes soit encore en vie, alors que tant d'anti-patriotes se sont fait tuer. »

PAUL AESCHIMANN.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

Une manœuvre allemande. — Ce n'est pas la première fois que l'Allemagne cherche à détacher la Belgique de ses alliés. Voici qu'elle recommence en osant prétendre que nous lui avons promis de renoncer à la livraison des coupables moyennant le remboursement, au cours de notre franc, des sept milliards de marks qu'elle avait écoulés chez nous pendant l'occupation. Qu'un homme retors comme Erzberger ait songé à nous tendre ce piège, c'est tout à fait dans le caractère vil du personnage. Il est évident que le désistement de la Belgique eût fait grand bruit. Elle est la plus incontestable victime de la guerre et c'est sur son sol que les Allemands ont commis les pires excès. Si nous avions pardonné, les grandes puissances de l'Entente eussent éprouvé un embarras à justifier aux yeux de l'opinion publique leur attitude de vindicte. Et quelle victoire dans le clan défaitiste! En outre, les Boches se seraient naturellement arrangés pour faire connaître à nos alliés le prix de notre pardon. Nous nous serions trouvés déshonorés et les grandes puissances eussent eu beau jeu à justifier et à aggraver leur ingratitude à notre égard.

Est-il besoin de dire que notre gouvernement n'a pas commis cette stupidité? Le baron Gaiffier d'Hestroy, notre ambassadeur à Paris, s'est joint aux autres représentants alliés pour réclamer la livraison des coupables. Ce serait faire injure à ce diplomate avisé que de le supposer capable de se prêter à un marchandage à la manière d'Erzberger. La principale qualité du baron Gaiffier d'Hestroy, c'est un sens national très sûr. Il était directeur à notre ministère des Affaires étrangères quand les Allemands, en août 1914, lancèrent leur ultimatum à la Belgique. Cependant que le roi et les ministres délibéraient au Palais de Bru-

xelles, le baron de Gaiffier d'Hestroy, dans son cabinet, rédigeait les termes de la réponse qu'il convenait, selon lui, de faire à l'odieuse sommation. Et quand les ministres, au sortir du Palais, rentrèrent au ministère des Affaires étrangères, ils y trouvèrent l'interprétation exacte du résultat de leurs délibérations. Placé à la tête de la légation belge à Paris, transformée depuis en ambassade, il sut lutter avec énergie pour la suppression de notre neutralité, c'est-à-dire pour une politique dont l'aboutissement logique sera une alliance entre la Belgique et la France.

Cette alliance est selon le vœu de notre élite politique et de la grande majorité des Belges. Le récent voyage en Belgique du président Poincaré a certainement contribué à la hâter, spécialement en ce qui concerne les accords militaires et la question du Grand-Duché de Luxembourg. Elle était un des soucis de M. Clemenceau qui viendra la défendre à Liége, dès son retour d'Egypte. M. Paul Deschanel, pour qui la Belgique est une « seconde patrie » ; M. Alexandre Millerand, spécialement renseigné sur les choses de chez nous ; M. Steeg, qui fut pendant la guerre à la tête du comité franco-belge, contribueront, ce n'est pas douteux, à conclure une entente étroite ; et la nomination, chez nous, de M. Paul-Emile Janson à la tête du ministère de la Guerre n'est pas un des moindres indices de notre francophilie.

Les adversaires de cette Alliance, ce sont, naturellement, les flamingants extrémistes, sotte espèce, plus bruyante que nombreuse. Dans notre gouvernement, qui reflète toutes les nuances de l'opinion publique, ils ne comptent qu'un seul représentant, M. Poullet. Il y a aussi les antimilitaristes, ceux du défaitisme impénitent et ceux de la démagogie cléricale qui redoutent qu'un accord militaire avec la France n'augmente les charges de la Défense nationale. En résumé le petit bloc des adversaires de l'alliance se compose d'éléments antinationaux dont l'organisme belge est trop sain pour ne pas éliminer la toxicité.

Les Allemands et les Hollandais mettent tout en œuvre pour empêcher cette alliance. Ils s'efforcent d'induire l'Angleterre en méfiance et d'envenimer les petits malentendus qui ont pu surgir entre la France et nous. La fausse nouvelle concernant la livraison des bourreaux de la Belgique relève de cette perfidie. A part cela, nous n'avons jamais attribué à l'extradition des Boches une importance primordiale. Nous nous sommes bornés

ans cette question à demeurer fidèlement aux côtés de nos alliés.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Portugal.

CRISES RÉPUBLICAINES. — Quand, dans notre dernière *chronique* portugaise, nous émettions un doute sur la longévité du ninistère Sá Cardoso et proclamions l'urgente nécessité de la rochaine formation d'un ministère de concentration nationale, ù seraient représentés *tous* les partis, nous ne croyions point tre si bon prophète. Peu de jours, en effet, après qu'avait paru otre article, dans le *Mercure* du 16 janvier, les journaux anonçaient la chute du Cabinet et nous avions, étrange coïncience, communication de l'entretien accordé par son chef, non ncore démissionnaire, à l'envoyé spécial de *El Fígaro* en Porugal, D. Luciano de Taxonera, qui donne, dans le journal nadrilègne, d'intéressants reportages sur la république lusitaienne.

Dans cette interview, le docteur Sá Cardoso confessait — et es événements n'allaient pas tarder à lui donner, éloquemment, aison ! — cette vérité, monumentale et cependant élémentaire, ue, dans le moment présent, ce ne sont pas les gouvernenents qui régissent les peuples, mais les peuples qui régissent es gouvernements. Ainsi, en France, en 1848, une municipalité acétieuse avait-elle fait graver, à la porte d'une cure bourguignonne : « *Non parochus domo, sed domus parocho.* »

Actuellement, —disait donc le Dr Sá Cardoso, «d'un geste fatigué», — e ne sont point les gouvernements qui régissent les peuples, mais es peuples qui régissent les gouvernements. La guerre qui vient de inir a été une véritable pépinière d'enseignements. Et c'est à nous, qui ommes à la tête des affaires publiques, qu'il incombe, à présent de les ndiguer, de les canaliser, de leur donner, enfin, une forme adéquatenent pratique. Le peuple, pendant la guerre, et, davantage encore, près la guerre, s'est rendu un compte exact que c'est en lui qu'était asée la force et, par suite, le pouvoir. Que nous reste-t-il à faire, à ous qui détenons en ces instants la difficile mission de gouverner, i ce n'est de suivre le droit chemin en étudiant la façon de satisfaire ette force par le moyen de lois sociales, de se conquérir ce pouvoir ans sortir jamais, évidemment, de la plus stricte légalité, consistant ans le respect de tout ce qui est établi ? La puissance des gouvernenents, dans les circonstances actuelles, elle dépend des peuples (1).

(1) *El Fígaro*, 10 janvier 1920.

Pourquoi est tombé le cabinet Sá Cardoso ? Avant de répondre à cette question, remarquons que, peu de jours avant que lui parlât, comme on vient de lire, le chef d'un cabinet si tôt après démissionnaire, D. Luciano de Taxonera, des lèvres d'Egas Moniz, ex-ambassadeur de Portugal à Madrid — ambassade dont il est question dans son livre : *Um ano de politica* — et l'un des fondateurs du parti libéral, avait reçu la déclaration suivante, touchant la nécessité de l'existence, dans une République, de deux courants d'opinion, répondant aux deux idéalismes différents : le modéré et l'avancé :

Ces deux courants ont place dans la République et s'y complètent, l'un et l'autre y ayant leur mission bien définie. Par bonheur, il existe, et fort solide, un grand parti libéral, où sont entrées des forces ayant pour chefs Brito Camacho et Antonio José de Almeida, ainsi que tous ceux qui adhérèrent à mes aspirations. Ce parti est aujourd'hui une solide garantie pour les amis de l'ordre et de la légalité sociale. Quiconque professe des idées destructives de la tranquillité publique ; quiconque prêche des doctrines dissolvantes ; quiconque tente, par d'anarchiques campagnes, de relâcher les liens de l'ordre constitué, trouvera devant lui la barrière, robuste et forte comme les convictions qui sont à sa base, que lui opposera le parti libéral portugais (1).

Ainsi parlait le docteur Egas Moniz. La chute du Dr Sá Cardoso, le *Temps* l'a bien marqué dans une correspondance de Lisbonne (2), était due à des causes extrêmement graves et complexes. Nous en trouvons un exposé surtout politique dans les déclarations, qu'au lendemain de cette chute, le propre chef du cabinet démissionnaire fit à un rédacteur de *A Manhã*, qui les publia dans son numéro du samedi 9 janvier dernier. D'abord, bien que comptant sur une majorité parlementaire déclarée, le gouvernement ne pouvait arracher à la Chambre les mesures d'administration jugées indispensables au pays, par suite d'une obstruction systématique des minorités. Pour voter un banal projet de quelconque pension, l'on discourait, et, sur ce simple thème, dix-neuf tribuns firent, à tour de rôle, retentir la tribune aux harangues des tropes enflammés de leur rhétorique. La question des transports maritimes, clef de la situation écono-

(1) *El Figaro*, 8 janvier 1920, p. 4.

(2) Numéro du samedi 17 janvier 1920. — Voir aussi *The Times* du 14 janvier et la réplique de *O Seculo* du 30 janvier, dans un curieux leader intitulé : *Cadastro*.

mique actuelle en Portugal, échoua sur une campagne d'insinuations à l'adresse du président du conseil. Le projet de loi sur les céréales, présenté le 20 juillet dernier, ne put sortir des cartons verts où il dormait, devant cette tactique obstinée de débats interminables sur le moindre épisode, devant cette conjuration tacite contre le gouvernement. Vainement tenta-t-on un replâtrage. Le ministère, reconstitué sur un programme économico-financier bien accueilli par la nation, n'aurait fait qu'exacerber davantage encore cet obstructionnisme enragé, ce *paleio* parlementaire incurable (1).

L'on eût pu légitimement se demander s'il n'eût point été du devoir strict de la majorité de s'opposer énergiquement aux menées d'une bande de factieux en appuyant, avec fermeté et énergie, le gouvernement. La lecture des débats parlementaires portugais — plus particulièrement de ceux du mercredi 7 janvier, où le ministère Sá Cardoso reconstitué se présentait à la Chambre, — produit, à ce sujet, une assez pénible impression. Mais enfin, si « *governo recom... posto, governo morto* », un adage de plus vieille expérience nous apprend aussi que « *rei morto, rei posto* » *!* Aussi s'attendait-on généralement à voir à la tête du nouveau gouvernement libéral, appelé, à l'en croire, à réparer les fautes du parti démocratique — ainsi l'affirmait-il dans les feuilles à sa dévotion, *A Republica, A Luta*, *A Opiniâo*, — le chef, ci-dessus mentionné, Dr. Brito Camacho. L'abstention de ce dernier n'était-elle pas symptomatique? et *O Seculo* en tirait, en fait, dans son *leader* du 15 janvier, des conclusions plutôt désenchantées. Sans doute, *A Opiniâo* prétendait que le nouveau Président du Conseil, le Dr. Fernandes Costa, pouvait compter, outre que sur les forces de son propre parti, sur celles de la *Federaçâo Nacional Republicana,* dans les mêmes conditions où elle avait, précédemment, prêté son appui au gouvernement Sá Cardoso. Mais une petite note, cachée dans un fond de colonne de ce même *Seculo*, nous apprenait qu'à peine constitué le ministère Fernandes Costa, M. le sénateur Bernardino Machado annonçait l'intention d'interpeller sur sa formation, en même temps qu'il

(1) Dans son livre, précédemment cité par nous : *Ocho meses en el Ministerio de Fomento* (Barcelona, 1919), M. Cambó reproduit tout un chapitre du volume d'Egaz Monis, relatif à la question, si controversée aujourd'hui, du Douro international et de son utilisation pour la production d'énergie électrique.

affirmait la nécessité de la formation d'un gouvernement *strictement national.*

Et nous avons vu se produire la tragi-comédie de la démission d'un ministère légalement constitué, avant même qu'il eût pris possession de sa fonction ! Il a suffi, pour cela, d'un semblant d'émeute à Lisbonne, una *manifestação* en miniature, l'improvisation d'un *pequeno comicio* au *Torreiro do Paço*, l'envoi, par celui-ci, d'une délégation à Sá Cardoso, et, vite, comme, conséquence, la chute de Fernandes Costa ! Mais, vrais ou non, les mobiles prétendus de l'émeute méritent d'être considérés. Le Dr. Fernandes Costa — qui, si nous avons bonne mémoire, fut pour la première fois ministre en 1912, dans le Cabinet Duarte Leite, où il possédait le portefeuille de la Marine, qu'il reprit de nouveau, plus tard, à la suite de l' « acte révolutionnaire » du 14 mai — avait choisi pour collaborateur à l'Agriculture M. Miguel Eduardo de Oliveira Fernandes, riche propriétaire du district de Beja, vieux républicain, homme cultivé et studieux, ayant beaucoup voyagé, auteur d'un travail sur *A cultura do trigo pelos adubos quimicos no Baixo Alemtejo* (*La culture du blé par engrais chimiques dans le Bas-Alemtejo*), où se manifestent ses connaissances d'agriculteur moderne. Parallèlement, M. Fernandes Costa s'était adjoint à l'Instruction Publique M. Afonso de Melo Pinto Veloso, ex-magistrat, dont le rôle, dans la Commission Juridictionnelle des biens des Congrégations supprimées, témoigne d'un réel libéralisme. Or, ces deux hommes passaient, aux yeux des fauteurs de l'« émeute » dont il a été question tout à l'heure, et dont Lisbonne fut témoin le 15 janvier, pour *dezembristas* suspects et l'on identifiait avec leurs directives celles attribuées à l'infortuné Sidonio Paes. Vainement, dans sa *Lettre* au Président de la République, publiée le 16 janvier par *O Seculo*, Fernandes Costa protesta contre de telles imputations, écrivant que rien n'était plus mensonger, que M. de Oliveira Fernandes était « *um velho e autentico republicano* » et rappelant que M. Afonso de Melo Pinto Veloso « avait accepté la République, lorsqu'elle fut proclamée en octobre 1910, et travaillé avec elle, et pour elle, jusqu'à aujourd'hui, ayant été expulsé par les *Juntes* militaires du gouvernement constitutionnel nommé par M. Canto e Castro, lesquelles l'accusaient de démocratisme ». Mais voyons jusqu'où n'alla pas la fureur de nos démocrates,

les autres, ceux de la petite « émeute » du 15 ! Même le ministre de la Marine, le capitaine de frégate Fito de Moraes, — ex-ministre, du même portefeuille, dans le récent cabinet José Relvas — fut leur pierre d'achoppement, ayant été défini par eux « *perseguidor de republicanos* », bien que la *Chambre Constituante* l'eût proclamé « bien méritant de la Patrie et de la République », ayant été le héros de sa proclamation !

Ainsi est tombé le ministère libéral. Des difficultés de gésine de son successeur, des tâches qui l'attendent, de l'actuelle situation du Portugal, en un mot, nous entretiendrons le lecteur dans une prochaine chronique. Le Dr. Fernandes Costa, vieux républicain, esprit conciliant, ennemi des solutions de violence, présentant sa démission au Dr. Antonio José de Almeida, qui ne voit, en cet acte, le signe indiscutable, la preuve manifeste que la République, en Lusitanie, n'est point un vain mot, mais la plus grave des réalités ?

CAMILLE PITOLLET.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Un Français en Argentine, Paul Groussac. — La dialectique serrée des articles pour la cause des Alliés spontanément écrits par M. Paul Groussac à Buenos-Ayres pendant la guerre avait permis d'entrevoir son caractère et son talent, mais j'avouerai une ignorance à peu près complète de ses œuvres. Des Français d'Argentine venus combattre m'ont parlé de lui brièvement. Fixé depuis trente ans au moins dans la capitale portenaise, bibliothécaire de la Nationale, historien, il écrit rarement sur les sujets de littérature actuelle vers lesquels se porte avant tout la curiosité d'un écrivain des jeunes générations d'ici, et volontiers on le représente, en outre, comme un érudit, enfermant dans sa tour d'ivoire une science incontestée, un labeur infatigable. Ces notions superficielles suffisent cependant pour saisir aujourd'hui tout l'intérêt d'une manifestation de sympathie dont ce Français indépendant, Argentin d'adoption, vient d'être l'objet à l'occasion de la publication de son livre *Los que pasaban* et de la présentation de sa personne pour une chaire de conférences à la Faculté de Philosophie et Lettres. Le banquet organisé par la revue *Nosotros* à cet effet a réuni des souscriptions en nombre exceptionnel, « bien que la rigou-

reuse critique du maître, exercée pendant plusieurs lustres, lui ait valu plus d'un ennemi ». Ecrivains, poètes, critiques, artistes, journalistes, universitaires, hommes politiques en firent « un banquet à portes ouvertes où se virent mêlées plusieurs générations séparées dans la vie par leur idéal particulier et cordialement réunies là pour accomplir un acte de simple justice ».

Quelques passages des discours prononcés reflètent le caractère de cette manifestation. De l'éloge de « Pablo » Groussac par le Dr Carlos Ibarguren :

Vous êtes pour la jeunesse un enseignement vivant : vous représentez le travailleur qui a forgé infatigablement, à lui seul, une œuvre de valeur, la pétrissant de sa propre substance, après avoir essarté le terrain et coupé les matériaux de vos mains. Vous incarnez, en une personnification singulière, la culture exquise et millénaire de France, avec la vigueur, je dirais hirsute de cette terre neuve ; vous avez ainsi traité de littérature et d'histoire sans la forme académique de votre patrie. Votre pensée s'est ouverte sous l'influence de Renan et de Taine ; mais sitôt émancipée, elle a coulé sous des formes toutes différentes de celles de tels maîtres. Votre prose est un mélange de la subtile lumière française qui pénètre en éclairant les nuances les plus ténues, et de la forte richesse castillane, que vous savez répandre, vous riant des règles, à poigne libre, ainsi qu'on sème dans la Pampa.

Vous connaissez notre pays mieux que nous ne le connaissons nous-mêmes, et pour le reprendre, comme un fils qui ne doit pas être abusé d'orgueil, lui signalant les défauts plutôt que les qualités, de cette manière si bien à vous, faite de sel attique et de raillerie gauloise. Que vous connaissez bien notre Argentine ! Vous vous êtes fondu en elle dans la seconde moitié du siècle passé, enseignant dans ses écoles, poussant des mules en ses llanos desséchés et sur ses âpres montagnes ; vous étiez jeune alors, vous appreniez à vivre, libre et heureux, avec votre jeunesse errante et rêveuse, et vous mûrissiez votre pensée en lisant les livres les plus divers, que vous emportiez dans les fontes avec la coca, les galettes et le *charqui*...

Vous considériez quelquefois votre séjour parmi nous comme un exil, et vous avez évoqué, dans une page imprégnée de mélancolie, cette minute profonde où, vous éloignant le long de l'avenue de l'Opéra, jeune et avide de gloire, vous vous retourniez par moments vers l'Apollon de Millet qui dresse sa lyre d'or dans l'espace, comme un appel trompeur... Je ne crois pas, señor, que soit justifiée cette tristesse qui en certaines occasions alourdit votre plume, ni que vous ayez raison d'affirmer avec découragement que vous n'avez accompli aucune de vos promesses. En France, vous auriez été un critique ou un historien re-

marquable dans le groupe éminent qui siège à l'Académie ; mais ici, en Amérique du Sud, vous êtes un fondateur ; vous avez ouvré le premier les pierres de taille massives sur lesquelles les nouvelles générations bâtiront. L'originalité qui prête tant de vigueur à votre pensée, qui donne tant de couleur et de relief à votre prose castillane n'est pas proprement française, mais elle appartient spécialement à Groussac, écrivain argentin.

M. Paul Groussac répondit à la fois à ces paroles et au discours de M. Robert F. Giusti, directeur de la revue *Nosotros*, en soulignant et la valeur de l'hommage que lui offrait cette revue avec laquelle il n'avait aucune relation antérieure, et l'indépendance qu'il gardait en regard de la floraison esthétique dont elle marquait les progrès ; il s'éleva de là aux considérations générales :

On sait bien qu'en matière littéraire — et ceci ne vise pas spécialement *Nosotros* (*nous autres*) mais « nous autres tous » écrivains hispano-américains, — la question du style est primordiale... Tranquillisez-vous, messieurs, et ne craignez pas que j'abuse ici de mon immunité passagère pour vous infliger au dessert une dissertation académique. Je veux indiquer seulement, — après avoir reconnu sous cet aspect qu'un progrès notable s'est réalisé, non seulement en cette revue, mais en toute la presse argentine — que dans ce que l'on entend par style se combinent des éléments également indispensables pour l'écrivain complet, bien que d'inégale importance, c'est-à-dire la possession parfaite du lexique et de la grammaire de l'idiome, unie à une habileté accomplie dans le choix des vocables et l'emploi des tournures ; d'autre part, ce don naturel et pur d'exprimer des idées propres sous une forme intense et originale, qui constitue le *quid divinum* de l'écrivain de race, et où n'atteint jamais celui qui n'en reçut la grâce infuse. Tout au contraire, c'est dans la première condition, susceptible de s'acquérir ou de se perfectionner par l'étude et l'effort, qu'une revue du genre indiqué tout à l'heure trouve son champ d'action autant que son instrument. Cette habileté à parler et à écrire, dérivant de ce que l'on appelle par figure le « goût », vous savez bien que chacun le perfectionne en soi, non seulement par l'enseignement du collège et du livre, mais aussi par le contact social et l'influence du milieu ambiant. Il n'est pas besoin de vous dire quelle est, pour la sûreté et la finesse du goût, la nation moderne qui demeure aujourd'hui l'héritière de la Grèce antique, en la production artistique de laquelle se perpétuent, jusqu'en nos jours de débordement démocratique, les qualités de sobriété élégante, de précision simple et efficace, d'ironie légère, de parfaite mesure et de grâce délicate jusque dans la force comprises sous le nom d'atticisme. Et s'il y a une parcelle de

vérité dans l'éloge exagéré que votre indulgence accorde à ma façon d'écrire, cela vient tout entier de ma patrie, à qui je le restitue comme un fils reconnaissant, avec orgueil pour elle et modestie pour moi. De même, messieurs, laissez-moi penser et dire, écartant la part de vanité nationale, que dans l'épuration progressive et la flexibilité de votre style nouveau, vous n'êtes pas autant redevables à l'Espagne maternelle qu'à cette France glorieuse et toujours riante, même quand elle était baignée des larmes de mère et couverte du sang de ses fils...

Aucun Français de Buenos-Ayres n'assistait à ces manifestations désintéressées et n'y pouvait applaudir : elles nous atteignent davantage par leur spontanéité. M. Luis Pascarella parla quelques instants, à son tour, au nom « du tas des anonymes » et cette formule plaisante fait sans doute place au souvenir de quelques-uns des nôtres bien informés dans le faisceau des hommages à Paul Groussac. Et l'on n'a pas recueilli les paroles éloquentes de M. Alvaro Melian Lafinur, critique averti aux nettes attitudes, qui montra plus étroitement la parenté intellectuelle du maître avec « les gloires de France ».

MANUEL GAHISTO.

VARIÉTÉS

Laurent Tailhade à la Santé. — La lettre inédite que l'on trouvera ci-après, adressée au compagnon Matha, directeur du *Libertaire*, par Laurent Tailhade, alors emprisonné à la Santé, se rapporte à un trait assez curieux des mœurs anarchistes d'il y a bientôt vingt ans. On y verra que le respect pour les propagandistes par le fait ou l'idée n'était déjà plus la vertu dominante des « camarades ». La foi commençait à les abandonner, avec le culte des « héros ».

Laurent Tailhade, comme on sait, avait été condamné, le 10 octobre 1901, en vertu des lois scélérates, à une année d'emprisonnement, pour l'article paru, dans le *Libertaire*, sur le tsar Nicolas II. Les idées étant justes ou fausses, louangeables ou exécrables, suivant la mode intellectuelle, le sage se garde de prononcer sur elles. Comme seul élément d'appréciation, il se contente d'envisager la forme d'une œuvre littéraire. Or, à ne retenir que la plastique du morceau régicide de Laurent Tailhade, on peut dire qu'il était fort beau.

Avec des griffes de diamant, il y déchirait le Romanoff mené en laisse par la Messaline allemande. Et le fouet de la satire,

brandi par une main d'artiste, faisait tournoyer, comme des lanières sifflantes, les périodes de feu qui laissaient sur la chair du despote apathique et somnambule des zébrures grésillantes... Sortant de sa tombe deux fois millénaire, Juvénal aurait pu lui crier : « Bravo, mon fils ! »

Incarcéré, le 1er novembre 1901, privé du droit d'écrire dans les gazettes, Tailhade s'attela à sa traduction du *Satyricon*, qu'il mena à bien, en moins de six mois. A cette époque, Waldeck-Rousseau régnait. Il croyait qu'un certain libéralisme dans la manière n'était pas inconciliable avec le ferme exercice du pouvoir. Idée qui a été reconnue fausse depuis par la plupart de ses successeurs. L'homme d'Etat, qui avait projeté de faire paraître chez nous les élégances intellectuelles, la froide correction parlementaire d'un William Fox, avait donné des ordres à ses policiers pour que Laurent Tailhade fût traité avec quelques égards dans la Bastille de la Troisième. Une surprise y attendait Tailhade. Il y rencontra Lhérot, le garçon du restaurant Véry, celui-là même qui avait livré Ravachol, et qui, pour se soustraire aux vengeances anarchistes, s'était fait geôlier. Il ne sortait jamais, partageant volontairement la claustration des prisonniers. Même, l'Administration refusait impitoyablement toute lettre à lui adressée, dans la crainte qu'elle ne fût romantiquement empoisonnée, à la manière florentine d'antan, ou ne recélât quelque subtile machine infernale. C'était Lhérot qui assurait le service de guichetier au quartier des « politiques », ne leur parlant, avec la plus extrême urbanité, qu'à la troisième personne, prenant leurs ordres pour les repas apportés du dehors, et chauffant leur bain quotidien.

« A Rome, disait Tailhade, ce garçon-là, qui a sauvé la société, eût été fait sénateur. Ayant maintes fois servi la friture d'éperlans chez le bistrot de Suburre, qui mieux que lui pourrait aider le Sénat à prononcer sur la sauce à laquelle on doit manger le turbot ? Chez nous, on ne saura jamais utiliser les compétences. »

Waldeck-Rousseau avait, d'ailleurs, été fort touché par une lettre que lui avait écrite Laurent Tailhade, et dans laquelle celui-ci avait fait jouer toutes les fontaines lumineuses de son style. Amant glacé de la Rhétorique, il n'approchait cette maîtresse chérie qu'avec les sens frigides du parlementaire. Peut-être ce grand bourgeois admirait-il, en secret, ceux à qui l'Aimée ne pouvait reprocher d'avoir laissé leur virilité au vestiaire.

Grâce à l'intervention auguste du Maître de l'Heure « aux yeux d'esturgeon à la gelée », comme disaient les polémistes d'alors, les amis du captif purent venir le visiter, journellement, tout en étant l'objet, dans leurs propos, de la surveillance discrète indispensable à la sûreté d'un grand Etat.

Au quartier des politiques fréquentèrent donc, chaque après-midi, des artistes, des journalistes, des gens de lettres, des gens du monde, de jolies femmes et de petits jeunes gens presque aussi jolis. La Santé était devenue un des plus brillants salons littéraires de l'époque. A côté de Zola, de Gyp, de Descaves, de Frantz-Jourdain, de de Max, de Suzanne Avril, de la marquise de Maleyssie on vit — silhouette tragique — Sidonie Vaillant, la propre fille du guillotiné que Tailhade avait vengé par la phrase historique. Huit années auparavant, Sébastien Faure et la duchesse d'Uzès s'étaient disputé la tutelle de celle que le bourreau avait faite orpheline. La victoire était restée à l'orateur anarchiste dont Tailhade disait : « Sébastien Faure est un remueur de foules et un homme très courageux. Lors du pillage de l'église Saint-Joseph, il harangua les manifestants, sur la place de la République, ayant choisi comme tribune la plate-forme d'un tramway. La police vint à charger; le tramway se mit en marche emmenant Sébastien qui, de loin, continuait son discours, pendant que les agents assommaient ses ouailles. »

Ainsi, malgré la forte poigne de ses juges, Marianne se montrait bonne fille pour les hétérodoxes. La Santé n'était point le Château-Saint-Ange; encore moins la *Maison des Morts*. Elle ne devait le devenir que quelque vingt ans après, avec le lacet de soulier. Et comme les élections de 1902 étaient proches ; comme l'application des lois scélérates à Tailhade pouvait desservir au moins un des ministres en exercice : M. Millerand, candidat socialiste dans un arrondissement ouvrier, le cabinet Waldeck, par l'organe des agences officieuses et à chaque occasion propice, proclamait sa débonnaireté et annonçait une prochaine amnistie.

Mais un journal protesta, un seul. Ce n'était pas, comme on aurait pu le croire, une feuille bourgeoise ; non, c'était le *Libertaire*. Il s'éleva contre les petits « trois à cinq » qu'il compara pour l'élégance, la mondanité, la corruption, aux thés de Rumpelmayer. Trop de jolies femmes, trop de fleurs, trop de gâteaux, trop de propos spirituels, trop d'éphèbes ! Il qualifia ce scandale :

La saison de la Santé. La dégénérescence des classes nanties, les mœurs dégradantes des satisfaits allaient-elles gangrener jusqu'aux prisons ? Et, aussitôt, un Harmodius en herbe brandit le fer, ou plutôt le porte-plume couronné des myrtes de ses fautes de français, et écrivit l'article auquel Laurent Tailhade répondit par la lettre ci-dessous :

Prison de la Santé. — Quartier des détenus politiques. — 3 février 1902.

Monsieur Louis Matha, au *Libertaire*, 15, rue d'Orsel, Paris XVIIIe.

Vous nous faites insulter dans le *Libertaire*, tandis que nous sommes en prison, — ce qui est lâche ; en prison pour vous avoir servi, — ce qui est bête.

Qu'un morveux, Rau, dit « Vertpré », dit « Pipe au Bec », cèle son nom pour empêcher que Monsieur son père lui botte le bas des reins, ou que son chef d'administration lui baille ses huit jours, cela n'a pas le moindre inconvénient et préserve la face du jeune drôle des nasardes méritées. Il appartient à l'espèce des roquets envieux destinés à l'anonymat sempiternel, d'autant plus obscurs qu'ils se trémoussent davantage afin d'être connus. Mais, en ce qui me concerne, j'ose dire que je n'attends pas du deuxième *Libertaire* (le vôtre, Matha !) un surcroît de notoriété. Ce canard chétif n'a émergé qu'une fois de ses limbes, n'a dû un soupçon de vie qu'à la page dont Louis Grandidier et moi subissons encore, après un trimestre, les conséquences douloureuses.

La Saison à la Santé, comme dit le jeune m... tombé de votre belle barbe, nous coûte assez cher : à Louis Grandidier, son emploi, dont la perte laisse dans le besoin sa mère et ses petits frères avec l'angoisse d'un *aléa* perpétuel ; à moi ma collaboration au *Français* (neuf mille six cents francs par an), la séparation de ma femme en couches, l'impossibilité de travailler aux bibliothèques. Il vaudrait mieux, à tous points de vue, passer l'hiver au Golfe de Naples. Je ne parle pas de l'absence des êtres aimés. Le Credo anarchiste de la rue d'Orsel ne doit pas admettre que l'on s'attarde encore à de pareilles billevesées.

Mais il y a les convenances : l'*Echo de Paris*, d'où je suis sorti en claquant les portes au début de l'Affaire, n'a parlé de nous, au 10 octobre, que sur le ton le plus courtois. Vous êtes directeur (et propriétaire ?) d'un journal. Vous devez des égards confraternels à votre rédaction. Cela est de pure forme : et je ne parle pas de solidarité ! Le nom de cette vertu représente un lieu commun dont se délecte volontiers la bêtise anarchiste des palabres intimes et des réunions à grand orchestre. Mais, une fois de retour dans la vie, il n'en est plus question. Cependant, ô Matha ! s'il faut inéluctablement frayer avec des mufles, souffrez que j'aime autant les « bourgeois ». Leurs cravates sortent de chez Charvet et leurs façons ne manquent pas de savoir-vivre.

Nous écrivons à Georges P..., à Fernand D..., à Jean M..., à Francis J..., à Daniel G..., enfin à tous ceux qui nous aiment, pour leur demander de vous rendre leur tablier, avec d'autant moins de scrupules que tout ce que l'on gagne au *Libertaire*, ce sont des injures et des mois de prison. Louis Grandidier en sait quelque chose, qui, pendant longtemps, a travaillé pour vous, sans la moindre rémunération.

Encore une fois, il ne s'agit que de politesse, d'une déférence extérieure. Vous ne comprenez donc pas que vous êtes astreint à ne parler de nous *que sur un ton de respect absolu*, que laisser le premier vaurien venu nous jeter à la tête les turpitudes ancillaires du Procureur Z, tandis que nous sommes incarcérés, c'est vous asperger vous-même d'une boue ineffaçable.

Il est aussi malaisé de conduire un journal que de mener à bien une demi-capoul (1). Tandis que les grands, les E..., les P..., opèrent sur des millions, sur la ferme de l'opium, sur le Métropolitain, vous vous restreignez au pied-de-biche des personnes à leur aise, ô bon ange de Sidonie Vaillant ! Mais, puisque vous avez les bénéfices de votre état, ne manquez d'en exercer les devoirs. Soyez poli dorénavant. — Signé : LAURENT TAILHADE.

FERNAND KOLNEY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

P.-E. Cornillier : *La Survivance de l'âme et son évolution après la mort*, avec 2 portraits ; Alcan. 12 »

Henri Rem : *Ce que révèle la main* ; Ollendorff. 8 »

Histoire

Un Allemand en France sous la Terreur. Souvenirs de Frédéric-Christian Laukhard, 1792-1794. Traduits et précédés d'une introduction par W. Bauer, préface de T. de Wyzewa ; Perrin. 8 »

Brandon : *Petite histoire des Etats-Unis d'Amérique* ; Hachette. 6 »

Littérature

Henri Brémond et Charles Grolleau : *Anthologie des écrivains catholiques prosateurs français du XVIIe siècle* ; Crès. 6 »

Jérôme Carcopino : *Virgile et les origines d'Ostie* ; Boccard. 40 »

V. Fleury : *Précis de littérature étrangère* ; Delagrave. 7 »

N. Jorga et Septime Gorceix : *Anthologie de la littérature roumaine des origines au XXe siècle.* Avec une introduction historique et des notices ; Delagrave. 5 »

Laurent Tailhade : *Lettres familières* ; Ollendorff. 5 »

Musique

Aulcuns, pseaulmes et cantiques mys en chant. A Strasbourg 1539. Réimpression photographique précédée d'un avant-propos par D. Délétra ; Julien, Genève. » »

(1) M. Matha avait débuté dans la sociologie comme garçon coiffeur.

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Pierre Dauzet : *Gloria*, histoire de la guerre 1914-1918. Avec 400 gravures ; Hachette. 6 »

Erich Ludendorff : *Souvenirs de guerre, 1914-1918*. Avec 46 cartes. Préface du général Buat ; Tomes I et II ; Payot. 40 »

Lucien Souchon : *Le Passifisme*. Préface de M. Albert Flament ; Bossard. 3 30

Aurèle Patorni : *Le Carnet de Simplice*, notes intimes d'un embusqué ; Maison franç. art et édition. 2 »

Philosophie

N. Klugmann et B. Latzarus : *Frédéric Nietzsche et la pensée grecque* ; Livre mensuel. 5 »

Jules Sageret : *La Vague mystique* ; Flammarion. 3 »

Poésie

Edouard Beaufils : *Amour sacré de la patrie* ; Guyon, Saint-Brieuc. 1 »

Edouard Beaufils : *Les Rades* ; Lemerre. 3 »

Henry Céard : *Sonnets de guerre, 1914-1918* ; Libr. française. 10 »

Edmond Coutances : *Du sourire et des larmes* ; Maison des Poètes. » »

E. Dupuy : *Fleurs de guerre* ; Imp. ouvrière, Tonnains. » »

Léon-Paul Fargue : *Poèmes* suivis de *Pour la musique* ; Nouv. Revue franç. 5 25

Léon Franc : *Citharista*, roman en vers ; Carbonell, Marseille. 3 50

A.-P. Garnier : *Les Corneilles sur la tour* ; Garnier. » »

Gabriel Gobron : *Le Tourment de la chair* ; Maison franç. art et édition. 2 »

Pierre Merlateau : *Le Joli jeu de la marelle*, préface en vers d'Albert Hennequin ; Termanel. 6 »

Robert Soudant : *Feuillets de rêve et d'idéal*. Préface de René Beaudoin ; Evolution des lettres. 2 »

Noémi Soutter : *L'Anémone de feu* ; Payot, Lausanne. 4 50

Gabriel Vian : *Les Appels vers l'aurore* ; Figuière. 4 50

Politique

Jules Mont : *L'Allemagne et la paix* ; Perrin. 5 »

Ludovic Naudeau : *En prison sous la Terreur russe* ; Hachette. 6 »

M. Saby : *La Révolution égyptienne*. Lettre préface de M. A. Aulard ; Vrin. » »

Maurice Verstraete : *Mes cahiers russes* ; Crès. 10 »

Publications d'art

Paul Colin : *Notes pour servir à l'étude de l'Impressionnisme* ; Crès. 4 »

Marcel Sembat : *Henri Matisse*. (les peintres français nouveaux, n° 1). Avec 30 reproductions de peintures et dessins, notices, et un portrait inédit de l'artiste par lui-même, gravé sur bois par Jules Germain ; Nouv. Revue française. 3 50

Questions médicales

J. Danysz : *Origine, évolution et traitement des maladies chroniques non contagieuses* ; Baillière. » »

J. Danysz : *Principes de l'évolution des maladies infectieuses* ; Baillière. » »

M. Lauer : *Conseils aux sourds par un sourd*. Préface du Dr Edmond Perrier ; Maloine. 5 »

Dr Mirovitch : *Traitement curatif et prophylactique de la grippe épidémique* ; Maloine. 1 »

Questions militaires

Général Buat : *Ludendorff* ; Payot. 6 »

Soldats suisses au service étranger, 8e série ; Julien, Genève. 4 50

Roman

Camille Audigier : *La Gloire* ; Soc. Art, Edition et Librairie. 5 »
Rodolphe Bringer : *Les Trois duels de Cantefigue* ; Edition franç. illust. 2 50
Marcelle Capy : *La Défense de la vie* ; Ollendorff. 5 »
Blaise Cendrars : *La Fin du monde filmée par l'ange N. D.* Compositions en couleurs par Fernand Léger ; La Sirène. 20 »
Mary Floran : *On demande une marraine* ; Calmann-Lévy. 4 90
P.-J. Jouve : *Hôtel-Dieu.* Avec 25 bois gravés par Frans Masereel ; Ollendorff. 6 »
Maurice Level : *Le Manteau d'Arlequin* ; Flammarion. 5 75
Anna Marliani : *Ames indiscrètes* ; Groupe français publ. artist. »
Eugène Montfort : *Les Cœurs malades* ; Flammarion. 5 75
Charles Oulmont : *Adam et Eve.* Préface de Georges Duhamel. Figure de E.-A. Bourdelle ; La Sirène. 4 90
Isabelle Sandy : *La Descente de croix* ; Plon. 5 »
Nicolas Ségur : *Naïs au miroir.* Préface d'Anatole France ; Fasquelle. 4 90
Horace Van Offel : *L'Exaltation* ; Albin Michel. 4 90
Israël Zangwill : *Ce n'est que Mary-Ann.* Traduction de Mme Marcel Girette ; Crès. 5 »

Sciences

Frédéric Houssay : *Force et Cause* ; Flammarion. 5 75

Sociologie

Henri Clouard : *Les Compagnons de l'intelligence* ; Renaissance du livre. 2 50
Gustave Geffroy : *Georges Clemenceau, sa vie et son œuvre.* Avec des pages choisies annotées par Louis Lumet, 218 reprod. photographiques et 5 pl. h. t. en couleurs ; Larousse. « »
Maurice Privat : *Vive la République* ; Renaissance du livre. 3 75
Jacques Rocafort : *Les Résistances à la politique religieuse de Pie X* ; Victorion. 3 50
Th. Ruyssen : *De la guerre au droit* ; Alcan. 7 50

Théâtre

Théodore de Bèze : *Abraham sacrifiant*, tragédie française ; Julien, Genève. » »

Varia

Paul C. Jagot : *Psychologie analytique et synthétique de l'amour : les sens, le cœur, l'idée* ; Drouin. 6 »

Voyages

F. Chaffiol Debillemont : *Au pays des eaux mortes.* Gravures sur bois d'André Delignières ; Libr. des lettres. 5 »
Charles B. Maybon : *Histoire moderne du pays d'Annam, 1592-1820.* Préface de M. Henri Cordier ; Plon. 30 »
Charles Maybon : *La Relation sur le Tonkin et la Cochinchine de M. de la Bissachère, 1807* ; Champion. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Lettre ouverte à M. Pierre Louys. — Un projet de monument à J.-K. Huysmans. — La sépulture de Léon Deubel. — Pour la mémoire de Verhaeren. — Généalogie d'Annunzienne. — La signature de Molière. — La flûte de M. de La Péjaudie. — Deux lettres à propos de Guillaume Apollinaire. — Insertion conforme à la loi. — Le Pausilippe s'écroule. — Epigraphie. — La littérature française et son enseignement à l'étranger. — Les gaz asphyxiants

dans le passé. — La crise du charbon à l'Institut. — L'inspiratrice de Vinci. — Les femmes et le tabac. — Le porte-guigne. — Dédicace rendue. — Publications du « Mercure de France.

Lettre ouverte à M. Pierre Louys.

Puisqu'il vous a plu de me dire des douceurs par l'intermédiaire du *Mercure* et de voir une intention d'invective personnelle là où je n'en mis jamais, souffrez, Monsieur, que je vous réponde en présence des mêmes lecteurs. Je n'avais pas lu une ligne de vous avant le jour où votre article sur *Amphitryon*, publié dans le *Temps* du 16 octobre dernier, me fit faire connaissance avec votre prose. Je n'ignorais certes pas votre nom, mais je ne pensais pas que le mien eût eu l'honneur de parvenir jusqu'à vos oreilles, car je ne le crois connu que de quelques amis, ce qui suffit pleinement à mes besoins et à mon ambition. Vous voyez par là, Monsieur, que j'étais bien loin de me douter que vous aviez pris le soin, pour m'instruire, de faire et de publier la sensationnelle découverte que vous dites, au sujet d'une impression de Rabelais datée de 1613, que j'ai toujours tenue et que je tiens encore pour tout à fait insignifiante. Je ne vois pas d'inconvénient, je vous assure, à ce que vous croyiez, si cela peut vous amuser, que son « texte » a été condamné au feu (je pense que vous seriez bien empêché de dire où et quand), mais je ne suis pas aussi persuadé que vous — et pour cause — de l'origine que vous lui attribuez. Je suis aux regrets d'avoir à vous ôter une illusion en vous disant, avec votre permission, que votre suffisance s'est totalement trompée, en ce qui me concerne, sur les conséquences d'un geste dont je n'ai jamais rien su. Je vous le répète, j'ignorais tout de vous avant le 16 octobre 1919, et je n'ai jamais eu, je n'ai aucune raison, aucune intention de m'en prendre à votre personne. Je vous félicite d'avoir examiné, comme vous nous en faites part, jusqu'à DIX volumes pour vous initier à la lecture des fleurons, lettres ornées et culs-de-lampes. Je n'ai pas eu l'idée, de mon côté, de faire le même compte que vous ; quand vous en aurez examiné encore quelques centaines et même un peu plus, nous pourrons peut-être en causer de nouveau, si cela vous fait plaisir.

Pour l'instant, je ne vois pas en quoi tout cela peut intéresser les lecteurs du *Mercure*, et surtout, je ne vois pas comment cela pourrait leur expliquer et leur faire partager vos opinions, touchant Corneille et Molière.

Vous vous plaignez que je n'aie lu qu'un seul de vos SEPT articles. A qui la faute, Monsieur ? Si ce premier article m'avait plu, j'aurais peut-être cherché à connaître les autres. Et de quoi vous mettez-vous en peine ? Ai-je pris l'engagement de recenser vos Œuvres Complètes ? Cet article m'est tombé sous les yeux. Il me semble qu'il outrageait assez le bon sens et les convenances pour motiver à lui seul ma

Lettre à Fagus, et ma *Lettre à Fagus* n'a pas eu d'autre objet que ce premier article et l'interview de *Comœdia*, qu'authentiquaient et le fac-similé d'une lettre autographe signée de vous et la reproduction de vos deux beaux portraits. Cette interview démontrait que vous aviez exposé dans le *Temps* votre véritable opinion, et qu'il ne s'agissait pas, comme on aurait pu le supposer, d'une « galéjade ». Il me semble avoir dit que tout ce que vous pourriez dorénavant ajouter à cela ne saurait plus, en aucune façon, piquer ma curiosité. Je suis assuré, d'ailleurs, par votre réponse même, que vos autres articles n'apportent ni preuve ni rétractation. J'en suis assuré, puisque, s'ils en apportaient, vous l'auriez dit, ce qui eût été la seule réponse à faire à ma *Lettre à Fagus*.

J'ai du reste exprimé cela sous une autre forme, dans une note relative à votre article du 7 novembre. Vous voyez ainsi que j'avais lu celui-là. J'y ai même trouvé un passage où vous me semblez parler juste :

« Croyez, dites-vous, que je joue ici mon œuvre et mon nom, et que « je ne perdrai pas ! »

Je suis de votre avis, Monsieur : vous ne perdrez pas, parce que, votre enjeu étant si modeste, vous ne perdrez rien.

Veuillez agréer, etc...

PIERRE-PAUL PLAN.

§

Un projet de monumen J.-K. Huysmans. — Depuis longtemps, les amis de J.-K. Huysmans désiraient édifier, aussi près que possible de l'église Saint-Séverin, le monument qui doit rappeler à la fois les traits et l'œuvre de l'écrivain ; ils estimaient avec raison que cette commémoration prendrait sa signification particulière de la proximité d'une église que J.-K. Huysmans affectionnait entre toutes et dont il a dit : « Pour ceux qui, tels que moi, reçurent le baptême dans la chapelle de ses fonts et y revinrent, après bien des années, pour y chercher une aide dans la plus douloureuse des crises, elle est unique. »

Quand les amis de J.-K. Huysmans apprirent que les constructions ruinées qui avaient entouré le charnier de Saint-Séverin allaient être restaurées (cf. *Mercure*, 1er et 15 février 1920), ils virent dans ce fait le complément inespéré de l'hommage qu'ils souhaitaient rendre à celui qui, toute sa vie, avait aspiré, sans y parvenir entièrement, à l'ombre et au repos des cloîtres.

Comme le prévoyait Huysmans (*La Bièvre et Saint-Séverin*, p. 217 et s.), une partie du quartier Saint-Séverin est condamnée à disparaître pour faire place à « d'opulentes casernes et de maigres squares ». Un coin du moins sera épargné : le classement du cloître paraît être, pour

les amis J.-K. Huysmans, un motif de plus en faveur du choix de cet emplacement.

En effet, le jardin d'un cloître ne s'orne-t-il pas souvent de ces petits calvaires que rappellerait le monument en forme de croix édifié à la mémoire de l'écrivain ? Au milieu de ce monument, dont l'aspect architectural serait un peu celui des calvaires bretons de Saint-Thégonec ou de Guimiliau, on verrait s'ériger l'effigie de J.-K. Huysmans entourée de figurines multiples caractérisant son œuvre, figurines pieuses et profanes, chastes et libres, comme dans la suite de ses livres et la tradition de nos cathédrales.

Un comité sera formé d'ici peu. Le sculpteur Pierre Roche exécute la maquette du monument.

§

La Sépulture Léon Deubel. — Le Comité de la souscription Léon Deubel, composé de MM. Léon Bocquet, Paul Boulogne, Charles Callet, Paul Castiaux, Eugène Chatot, Georges Duhamel, Roger Frêne, Marcel Martinet, Eugène Montfort, Michel Puy, Jean Royère et Alfred Vallette, après avoir tenu une première réunion au *Mercure de France* en mai 1918, a décidé :

de faire transférer le corps de Léon Deubel sur la concession offerte par la ville de Paris ;

de faire poser une pierre sur la tombe.

L'exhumation a eu lieu le 26 avril 1919. La tombe est située dans la IIe division, 18e ligne, no 2 au cimetière de Bagneux.

Le Comité décide d'employer le reliquat des fonds de la souscription, soit 221 fr. 75, comme première mise pour une réédition des œuvres de jeunesse de Deubel, dont il charge MM. Léon Bocquet, Charles Callet et Michel Puy de s'occuper.

Le Comité rend hommage à la mémoire de Louis Pergaud, disparu devant Marchéville, le 8 avril 1915, qui avait donné ses soins aux funérailles de Deubel et préparé, d'accord avec le *Mercure de France*, l'édition de *Régner*. Il adresse ses remerciements au Conseil Municipal de Paris, qui a fait don d'une concession perpétuelle, et aux souscripteurs dont le généreux concours a permis d'assurer au poète une sépulture décente, et prie les amis de Deubel, ainsi que toutes les personnes qui s'intéressent à la publication projetée, de faire connaître leurs noms à M. Michel Puy, 16, rue de la Procession, Paris-15e.

§

Pour la mémoire de Verhaeren. — Pendant les solennités qui ont eu lieu récemment en Belgique pour la glorification d'Emile Verhaeren, M. Louis Piérard, l'écrivain belge bien connu, député de Mons, a appelé l'attention de la Chambre des Représentants sur la question

de la sépulture définitive du grand poète. Voici le passage essentiel de son discours :

Quelques jours avant l'accident horrible, comme s'il avait le pressentiment de sa fin proche, il dit à l'admirable compagne de sa vie qu'il fallait, en cas de malheur, ramener sa dépouille en Belgique libre. C'est pourquoi fut refusée cette place au Panthéon qu'offrit la France amie. Sur un affût de canon, escorté de quelques soldats de l'Yser, le corps de Verhaeren fut transporté dans un petit cimetière du front, à Wulveringhen, où il repose encore. Mais au cher pays ressuscité, ce n'est pas là que nous devons désormais pouvoir méditer devant une simple dalle funéraire, évoquer l'âme fougueuse d'un grand poète qui fut le meilleur des hommes. C'est au bord de l'Escaut, là-bas, entre Termonde et Anvers, dans son village natal, à Saint-Amand-lez-Puers. C'est lui qui l'a voulu.

Dans un admirable poème de *Toute la Flandre*, il en fait le vœu.

Voilà le testament du poète. Nous devons d'autant plus le respecter que nous n'avons pas en Belgique de Panthéon national.

Nous irons méditer devant ce tombeau comme d'autres sur le rocher de Saint-Malo, battu des flots. Je sais qu'un groupe d'amis intimes et de proches parents de Verhaeren s'emploient depuis quelque temps à réaliser ce vœu du poète. Ils se heurtent à certaines difficultés. Des journaux ont raconté que l'administration communale de Saint-Amand avait refusé son concours sous prétexte que Verhaeren vécut en incrédule. Dieu merci ! après une enquête minutieuse, à laquelle je me suis livré, je crois pouvoir dire qu'il n'est rien de vrai dans cette histoire et que cette honte nous est épargnée. Il suffit qu'au jour des funérailles, les autorités communales d'Adinkerke se soient éclipsées, dès qu'elles s'aperçurent qu'il s'agissait d'un enterrement civil.

Je suis certain de me faire votre interprète à tous en demandant au gouvernement de s'entremettre pour que tombent rapidement les dernières résistances à Saint-Amand. Que messieurs les ministres de l'Intérieur et des Sciences et Arts, quand ils seront prochainement saisis d'une demande des exécuteurs testamentaires de Verhaeren, déposent un projet de loi autorisant l'inhumation de Verhaeren en dehors des cimetières, et, s'il le faut, un projet de dotation. S'il en est besoin, je suis d'avis qu'il faut aller jusqu'à l'expropriation du terrain auquel nous songeons pour le tombeau. Car il est d'utilité publique que les grands hommes soient dignement glorifiés par la Patrie reconnaissante.

§

Généalogie d'Annunzienne.

Bayonne, 10 février.

Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt, dans le dernier numéro du *Mercure*, votre note sur la « Généalogie d'Annunzienne ». Permettez-moi pourtant de vous faire observer qu'elle laisse dans l'obscurité un point essentiel. Si je vous présente cette observation, ce n'est pas pour le vain plaisir de vous adresser une critique. C'est tout au contraire dans l'espoir de vous décider à faire une nouvelle recherche, dont les résultats seraient sans doute satisfaisants pour vous et pour moi.

Vous dites que Francesco-Paolo est le fils (légitime) de Camillo Rapagnetta et de Rita Lolli, et qu'il fut adopté par Antonio d'Annunzio.— S'il en était ainsi, le nom légal de Francesco-Paolo, après l'adoption, aurait été, conformément aux prescriptions du Code civil, Francesco-Paolo Rapagnetta-d'Annunzio; et c'est précisément ce que faisait observer, en 1907, don Carlo de Conciliis. Mais, en janvier 1908, dans la *Rivista di Roma*, Alberto Lumbroso lui répondit qu'il faisait erreur; que Francesco-Paolo avait été, non *adopté*, mais *légitimé;* qu'en conséquence, conformément aux prescriptions du Code civil, Francesco-Paolo avait perdu le nom de Rapagnetta et ne s'était plus appelé que d'Annunzio. Et c'est, en effet, ce dernier nom seul qui lui est donné dans l'acte de naissance de son fils Gabriel.

Adopté ? Légitimé ? Là est tout le problème. Et le problème me paraît insoluble d'après les données de votre note du *Mercure*. Si Francesco-Paolo était né légalement « Rapagnetta », comment aurait-il pu être *légitimé* par Antonio d'Annunzio ? Et s'il a seulement été *adopté,* comment expliquer que l'état civil ne l'appelle point de son nouveau nom légal : « Rapagnetta d'Annunzio » ?

Si l'on admet au contraire une naissance illégitime, eh bien ! je vous avoue que je ne comprends pas davantage cette complication de noms.

Alberto Lumbroso a publié des documents sur Gabriel d'Annunzio en 1907, et peut-être encore ultérieurement, dans la *Rivista di Roma ;* mais je ne les ai pas eus entre les mains.

N'est-ce pas encore rendre hommage à un homme illustre que de s'intéresser à son grand-père et à sa grand'mère?

Recevez, etc. G. HÉRELLE.

§

La signature de Molière.

Monsieur,

Je suis surpris de constater les errements de quelques personnes au sujet des deux points séparés par un trait et terminant la signature de quelques auteurs (Molière, Racine, etc.). Il ne s'agit pas là d'une manière de point final, mais d'un signe de ralliement analogue aux trois points soulignant la signature maçonnique. La société secrète à laquelle je fais allusion fut fondée vers 1600 par l'Italien Ganta-Gallina. Elle avait de nombreux adeptes parmi les Ecrivains, Artistes et Personnages de l'époque. Elle se répandit en France et en Italie, peut-être même en Allemagne ; son existence fut d'ailleurs de courte durée.

Vous m'obligerez en communiquant ces renseignements aux intéressés.

Veuillez agréer, etc. R. WALLONNE.

§

La Flûte de M. de la Péjaudie. — M. de la Péjaudie, dont

M. Henri de Régnier a, dans *la Pécheresse*, narré l'histoire tragi-comique aux lecteurs du *Mercure*, possédait une flûte qui, pour n'être point magique comme celle du Tamino de Mozart, n'en était pas moins d'une facture bien singulière pour son temps.

Dans le numéro du *Mercure* du 15 décembre, p. 698, l'auteur de *la Pécheresse* nous montre ce diable de La Péjaudie caressant le bois et *les clefs* de son instrument. Une flûte à clefs au XVIIe siècle, voilà un anachronisme un peu osé! Autant parler de galère à vapeur! M. de la Péjaudie aurait dû vivre il y a cent ans pour posséder une « flûte à clefs ». La flûte, au temps de Louis XIV, se contentait de ses six trous, et, tout au plus, d'un modeste embryon de clef, auquel le célèbre Quantz, maître de flûte de Frédéric II, ajouta une seconde clef, vers le milieu du siècle suivant.

Signalons ce léger anachronisme à l'auteur de *la Pécheresse*.

J.-G. P.

§

Deux lettres à propos de Guillaume Apollinaire.

Paris, le 18 janvier 1920.

Cher Monsieur,

Je lis, non sans tristesse, les quelques lignes que votre collaborateur M. Hirsch a consacrées aux poèmes qu'a publiés *Littérature* dans son numéro de novembre, poèmes que nous avons pieusement recueillis dans les papiers de notre cher Guillaume Apollinaire. Je m'étonne que votre revue se fasse l'écho de moqueries qui sont passées de mode. Tous les vrais amis du mort approuveront sans aucun doute ma protestation que je serais heureux de voir insérer dans le prochain numéro du *Mercure*. Je m'en rapporte d'ailleurs à votre impartialité.

Croyez-moi bien vôtre.

PHILIPPE SOUPAULT.

Paris, le 24 janvier 1920.

Monsieur le directeur,

Un mien ami me montre aujourd'hui dans votre honorable *Revue* du 1er janvier courant un entrefilet où je suis mis en cause. A propos de je ne sais quelles sornettes qui ne lui convenaient pas (et à juste titre), M. Charles-Henry Hirsch me prend à partie et compare à mes modestes mais honnêtes chansons le répertoire effarant de M. G. Apollinaire. Je ne connais pas ce dernier, ni ne désire le connaître ; mais j'ai pour le talent de M. Charles-Henry Hirch comme romancier conteur la plus profonde admiration. Je ne voudrais pas qu'en revanche il confonde mes modestes poésies, dont le moins qu'on peut dire, c'est qu'elles sont dans la tradition de la saine gaîté française, avec les élucubrations d'auteurs facétieux à l'égard desquels je partage le mépris justifié de l'éminent académicien.

Recevez, M. le directeur, mes civilités empressées.

BOUGOT.

§

Insertion conforme à la loi. — Nous recevons la lettre suivante :

Bruxelles, le 2 février 1920.

Monsieur le Directeur,

Je reçois le *Mercure de France* en date d'hier, et je lis avec infiniment de plaisir les cinq grandes pages d'injures que M. Fuss-Amoré, illogique avec lui-même, veut bien consacrer au « petit quidam», au « petit journaliste très incidentel » que je suis.

Je vous prierai seulement de bien vouloir noter que si votre correspondant résume parfaitement le problème posé entre nous (« un de nous deux, lui ou moi, ment, travestit, falsifie »), il le résout à mon avantage. En effet, le texte sur lequel il revient, et qu'il donne comme « authentique et définitif », — ayant donc reconnu par là la fausseté de celui qu'il publiait le 1er décembre, — est, à nouveau, *inexact*, *amputé et tronqué*. (La phrase est interrompue arbitrairement, au beau milieu). Bien plus : p. 842, M. Fuss-Amoré cite entre guillemets une série de phrases qu'il aurait, dit-il, lues dans l'*Art Libre*, où *huit* de ces citations *sur neuf* sont mensongères, non seulement dans l'esprit, mais dans les termes, et *constituent très réellement des faux*.

Je suppose que la simple constatation de ce procédé de discussion suffira pour justifier l'importance relative que nous attachons en Belgique aux avis de ce très vague journaliste.

Pour en finir avec sa manie de guillemets j'ajouterai que les rédacteurs de l'*Art libre* ne se sont jamais « intitulés bourgeois rouges », mais que ces mots sont simplement le titre d'un petit article envoyé à la revue par un correspondant étranger, accidentel, et dont le nom figurait pour la première fois dans nos sommaires.

Je constaterai encore — et ceci vis-à-vis de vous, Monsieur le Directeur — que quand M. Fuss-Amoré m'accuse de l'avoir injurié à l'occasion de son article, un mois avant de vous écrire ma première lettre, il assure encore une contre-vérité. Si une revue quelconque a parlé de ses attaques contre moi, j'en ignore jusqu'au titre. J'étais en voyage, comme je vous l'ai écrit, et n'ai pris connaissance de la note du *Mercure* que le 26 décembre à mon retour.

M. Fuss-Amoré consacre une page entière à faire l'éloge et l'histoire de sa famille, ceux de sa vie et des variations de sa pensée. Il a raison d'accomplir lui-même cette besogne. C'est la seule occasion qu'il aura jamais, sans aucun doute, de voir vanter son intelligence et sa probité.

Pour le restant, il m'est bien indifférent d'apprendre que M. Fuss-Amoré lit *l'Action française* et s'en délecte. Mais je souris de contentement à l'entendre chanter le loyalisme monarchiste de ses amis socialistes majoritaires et l'enthousiasme de leurs valets. C'est une délicieuse et féconde maladresse. Mais ce sont des choses qu'il est bon de rappeler, parfois, et il accomplit là une « bonne besogne d'éclaircissement de l'esprit public ». Et l'*Art libre*, dont la collaboration internationale (au premier rang de laquelle se trouvent, parmi les Français des collaborateurs — et non des moindres — du *Mercure de France*) et dont la tenue générale sont au-dessus des opinions de M. Fuss-Amoré, ne sera pas arrêté, par elles, dans sa large expansion.

Je vous prie de bien vouloir, cette fois, publier *intégralement* et selon le droit

que m'en donne la loi, le texte de cette lettre, dans votre prochain numéro, et d'agréer, M. le Directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

PAUL COLIN.

§

Le Pausilippe s'écroule. — Le vieux Pausilippe, le mont Sans-Souci à la pointe duquel le viveur Védius Pollion avait établi sa villa, est en train de se dégrader.

Les anciens l'avaient déjà perforé. Séjan, le favori de Tibère, y avait pratiqué un passage privé. A peu près à la même époque, on creusa une longue galerie transperçant la montagne par laquelle la route évitait un trajet difficile. Complètement abandonnée aujourd'hui, elle porte le nom de *Grotta Vecchia* et la légende y place le tombeau de Virgile.

Les modernes creusèrent à leur tour la *Grotta Nuova,* avec un ascenseur en son milieu, qui transporte les gens sur la colline ; puis le tunnel de la ligne *Cumàna* qui dessert la région phlégréenne ; enfin le tunnel de la *Direttissima* qui doit relier Naples à Rome par le plus court chemin.

C'est trop d'ouvertures dans un tuf sans solidité. La *Grotta Nuova* vient de s'écrouler, isolant tout à fait de Naples les sections de Fuorigrotta et de Bagnoli. Les ingénieurs sont perplexes. Il paraît difficile de consolider les éboulements. Certains proposent un remède radical : pourfendre la montagne par une gigantesque tranchée en reliant les deux bords avec un pont métallique.

Le Pausilippe est encore menacé du côté du ciel. Le cri de Marinetti : *Balayez-moi tout ce sale ciel bleu avec la fumée des usines,* a été enfin exaucé. Les fonderies de Bagnoli envoient continuellement des volutes d'une si grasse fumée que le Vésuve, en face, a l'air d'une cheminée de pauvre.

Décidément, les dieux s'en sont allés et leur séjour même se délabre de jour en jour.

§

Epigraphie. — Lorsqu'on est allé, à Rome, contempler le *Moïse* dans l'église de Saint-Pierre-ès-liens, si l'on veut redescendre directement sur le Colisée on n'a qu'à prendre la rue de la *Polveriera.* Au fond du coude qu'elle fait, s'élève un petit pavillon de style baroque, plutôt sans style du tout, avec une plaque de marbre à un fronton. La plupart du temps, le touriste distrait ne remarque pas l'inscription. Il y en a dans Rome des milliers toutes semblables qui vous apprennent que tel *Pontifex Maximus* a construit ou restauré un monument. Mais si on s'approche, on constate avec étonnement que celle-ci est en français, et on lit :

EMPIRE FRANÇAIS
DÉPÔT
DES POUDRES ET SALPÊTRES.

C'est, à coup sûr, le seul souvenir épigraphique qui reste du département du Tibre. Depuis 1814, on n'y a pas touché ; et ce n'est point par oubli, mais on a, à Rome, le respect inné de toute inscription. Celle-ci ne saurait d'ailleurs plus froisser personne. Ne considère-t-on pas, au delà des Alpes, que Napoléon est aussi bien d'Italie que de France?

§

La littérature française et son enseignement à l'étranger. — C'est le 10 janvier 1920. Nous sommes à l'entrée du Bosphore. Le « Léopolis » ramène d'Odessa des Français demeurés en Russie. Parmi les passagers, deux demoiselles au visage chagrin. Elles ont tenu, jusqu'au bout... le poste de professeur de littérature française dans une institution de Rostov.

Je lis *le Songe d'une femme*.

Une dame professeur m'interroge :

— Quel est l'auteur de ce livre ?

— Remy de Gourmont.

— Je ne connais pas. Tu as entendu ce nom, Antoinette : Remy de Gourmont ?

— Du tout, jamais.

— Vous voyez, Monsieur, ma sœur ignore également. Cependant nous lisons tout, même les auteurs inconvenants, comme Zola et Mirbeau. Le devoir professionnel, n'est-ce pas !... Et le mérite de cet écrivain ?

— Des contemporains, c'est le plus grand.

— Vous vous moquez !...

— Jamais je ne fus plus sérieux.

— Mais Bazin, Bordeaux, Bourget, Masson ?...

Je souris et monte sur le pont où le Bosphore se teinte délicatement aux caresses de l'aurore.

La gamme divine des couleurs aura joué tout entière lorsque ces demoiselles, ayant quitté leur sombre cabine et Monsieur Bazin, viendront minauder près de moi : « Oui ! Byzance, c'est pas mal, pas mal. »

A. M.

§

Les gaz asphyxiants dans le passé. — L'attribution au professeur berlinois Fritz Haber du prix Nobel pour la chimie a eu une assez mauvaise presse. Il semble bien, en effet, pour le public du moins, que cette haute récompense est allée surtout au savant qui par ses travaux sur l'ammoniaque et l'acide nitrique a permis l'emploi des gaz asphyxiants. Et l'opinion du public sur ce point n'est peut-être pas si fausse...

Mais Fritz Haber a-t-il du moins le mérite de son atroce découverte ? L'emploi des gaz asphyxiants comme engins de guerre est-il récent ? Même pas.

La première mention qu'on en trouve est dans Thucydide. C'était pendant la guerre du Péloponèse, 429 avant Jésus-Christ. Les Lacédémoniens avaient mis le siège devant la ville fortifiée de Platée, et, après plusieurs tentatives infructueuses pour l'emporter d'assaut, ils élevèrent au sud des remblais de terre atteignant au niveau des murs de la cité. Ils y allumèrent des fagots trempés dans de la poix sur lesquels ils répandirent du soufre. Ils comptaient sur le vent, soufflant généralement du midi, pour porter les gaz sulfureux dans la ville et en obtenir ainsi la reddition.

Mais, ajoute l'historien grec, un violent orage ayant éclaté, le feu s'éteignit et cette tentative échoua. Cinq années plus tard, en 424, les gaz asphyxiants furent employés avec plus de succès et amenèrent la chute de Delium.

Pendant plusieurs siècles, l'arme préférée des Chinois fut un « pot puant », duquel on n'attendait aucun effet mortel, mais simplement un effet moral. Ce vase, en se brisant, dégageait une odeur nauséabonde et laissait échapper de véritables gaz asphyxiants, tels que l'hydrogène sulfuré et le bisulfite de carbone.

Enfin, sans remonter à des époques aussi lointaines, on sait qu'au cours de la guerre civile, en Amérique, les partis en présence utilisèrent cette arme. Des brasiers étaient allumés et des substances dégageant des odeurs désagréables y étaient brûlés quand soufflaient les vents favorables.

En somme, le seul « mérite militaire » du professeur Fritz Haber est d'avoir rendu plus cruel un vieil engin guerrier.

§

La crise du charbon à l'Institut. — Elle sévit un peu partout et à l'Institut plus que nulle part ailleurs.

Dans la grande salle où siège l'Académie des Sciences il fait froid.

Aussi, M. de Freycinet, qui malgré son grand âge est resté attentif aux travaux de la Compagnie et qui vient régulièrement chaque lundi, a-t-il cru devoir protester auprès du secrétaire perpétuel, M. Lacroix.

— On ne pourrait donc pas chauffer ici ? a-t-il demandé.

— Impossible, a répondu M. Lacroix ; le secrétaire général, M. Régnier, s'y refuse, et vous connaissez, n'est-ce pas, son entêtement ?

Convaincu, en effet, qu'il était inutile de chercher à vaincre l'obstination de M. Régnier, qui, sans doute, estime que des Immortels ne sauraient souffrir des intempéries, M. de Freycinet a pris un sage parti. Il a boutonné son pardessus, a pris son chapeau et s'en est allé, tandis que quelqu'un — un journaliste sans doute — murmurait sur son passage :

— Est-ce donc que M. Régnier aurait un candidat à présenter au fauteuil de M. de Freycinet ?

§

L'Inspiratrice de Vinci. — Si l'on en croit les récents travaux des auteurs italiens, il n'est personne qui ait suscité plus de recherches historiques dans la Péninsule que Monna Lisa. Son sourire ambigu et presque trop célèbre a tourné la tête des chercheurs. Et dernièrement encore un historien, Giulio Urbini, a consacré une longue étude à cette inspiratrice possible du grand peintre.

Sa conclusion est d'ailleurs décevante. Il avoua n'avoir pu pénétrer le mystère de ce visage, et moins encore le mystère de la vie sentimentale de Léonard. La seule phrase d'amour qu'on connaisse de Vinci a été retrouvée cette année, et ne semble pas destinée à Monna Lisa, mais à la Gallerani : « *M. ca d. Cecilia, amantissima mia Diva. Lecta la tua suaviss. a...* » On croit que la tache d'encre tombée sur une page du Codex Atlanticus a caché les aveux inspirés, à Florence, par une grande passion. Il est curieux qu'ayant confié au papier cette tendresse émouvante, il la fait suivre aussitôt de ces notations : « Quand me reposerai-je?... Lumière, céruse, jaune-vert, minium, laque... »

Et c'est tout ce que nous pouvons savoir d'un grand amour.

§

Les femmes et le tabac. — Dans une discussion récente sur l'habitude qui se généralise chez les femmes de fumer, plusieurs exemples de femmes qui, dans le passé, n'hésitaient pas à allumer en public une cigarette, ont été cités.

Toutefois, il n'a pas été fait mention de la femme qui peut être considérée comme ayant été la première, sur l'ancien continent, à faire usage du tabac.

Ce fut Mary Frith.

Ses mauvaises habitudes, ses vices et ses crimes — elle était un pick-pocket émérite — l'avaient rendue célèbre parmi ses contemporains.

Comme toute célébrité, elle fut portraiturée, et, dans de vieilles gravures du temps, elle est presque toujours représentée une pipe à la bouche.

Comme elle naquit en 1565, — l'année même où Sir John Hawkins aurait introduit le tabac en Europe, — on peut supposer, avec quelque vraisemblance, que Mary Frith fut la première « fumeuse ».

Elle vécut jusqu'à 80 ans. A sa mort on trouva un testament où elle exprimait le désir qu'on utilisât ce qu'elle laissait d'argent en réjouissances, le jour de ses funérailles.

§

Les porte-guigne. — Il y a toutes sortes de légendes sur les pierres précieuses qui portent malheur. L'opale est la plus connue. Il y a aussi le diamant vert, bleu ou rose, qui fournit aux auteurs de romans

feuilletons l'occasion de précipiter leur possesseur dans les plus terribles aventures. Mais il y a mieux : il y a l'homme qui porte malheur. Et Joseph Conrad, dans le *Nègre du Narcisse,* a évoqué *un matelot* qui portait avec lui moins de catastrophes que Charlie Drunn, qui vient de mourir en Ecosse.

A dix-huit ans, Charlie manqua disparaître dans le naufrage du *Fily,* un chalutier dont tout l'équipage, sauf lui, périt.

Il était à bord du *Titanic* quand ce paquebot rencontra, en Atlantique, un iceberg qui le coupa en deux. On sait qu'il y eut plus de douze cents victimes.

Après tant d'émotions, Charlie se reposa. Il attendit la guerre pour reprendre du service et fit alors partie de l'équipage du *Lusitania.* Le navire sombra sous les coups des torpilles allemandes.

Charlie n'était pas découragé. Il devint matelot sur le *Florizian,* lequel ne supporta pas sa présence, puisque, lui aussi, coula, torpillé.

Après quoi Drunn insista pour trouver un bateau qui voulût bien l'accepter, car il conservait un cœur solide, mais nul ne se souciait de l'engager.

Désespéré, le porte-guigne se livra à la boisson, et, comme un terrien, mourut un soir, dans son lit.

Il ne laissa pas de fortune, mais un sujet de roman qui en vaut une.

§

Dédicace rendue. — En retour de l'exemplaire de *Nach Paris* que lui a envoyé l'auteur muni du distique que nous avons cité, M. Jehan Rictus a adressé à M. Louis Dumur son volume... *le Cœur populaire* orné du sixain suivant :

> Soit ! disons « Colombin » au Boche :
> D'autant plus qu'avec sa caboche
> Enivrée de métaphysique,
> Ignorant « feuillées », goguenots,
> Ce Peuple, féru de musique,
>
> Déféqua dans tous nos pianos !

§

Publications du « Mercure de France » :

LE SYMBOLISME FRANÇAIS ET LA POÉSIE ESPAGNOLE MODERNE, par A. Zéréga-Fombona. Vol. in-16, 1,50 (n° 29 de la collection *Les Hommes et les Idées*).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

La Connaissance

9, Galerie de la Madeleine, (PARIS)

Revue de Lettres et d'Idées

Le numéro mensuel : 2 francs ; (Etranger) 2 francs 50
L'abonnement annuel : 20 francs (France) ; 25 francs (Etrange

Extraits du Sommaire du n° 2

SUITE DES LETTRES INTIMES DE STENDHAL.
X. : **UNE AFFAIRE CÉLÈBRE OU M. CAILLAUX EUT U ROLE.**
COUTURIER : **POÈMES.**
Jérome CUZIN : **LE MÉTIER LITTÉRAIRE** (à propos d'Aloys BERTRAND).
Louise READ : **APRÈS LA MORT DE BARBEY D'AUR VILLY** (Histoire du Violon), fin.
René-Louis DOYON : **PROPOS LITURGIQUES.**
Émile DERMENGHEM : **LES DÉCOUVERTES D'EISTEIN.**
Gerolamo LAZZERI : **LITTÉRATURE ITALIENNE.**
Edouard WILLERMOZ : **UN THÉATRE « RÉACTIONNAIRE »**
CONNAITRE : **LES HOMMES, LES IDÉES, LES FAITS.** H texte de G. VILLA, etc....

ÉDITIONS DU MOIS :

“ Collection des Chefs-d'Œuvre ”

No 19 : Aloysius BERTRAND : « **GASPARD DE LA NUIT** ».

Texte de l'original auquel on a joint : **BAMBOCHADES ROMANTIQU FANTAISIES, CHRONIQUES, POÉSIES** parues du vivant d'Aloy (1827-1828.)

La marque de la couverture comprend un G moulé dans le corps duquel enclos le Puits de Moyse en pointillé, dessin dû à M. Verrier. Cette édi offre le double intérêt de faire partie de la collection dont 18 titres sont pres épuisés et de constituer le *Texte complet* actuel du *Gaspard de la Nuit*.

Tirage : 10 Chine (hors commerce.)
50 Japon Impérial à 40 francs.
290 Hollande van Gelder zonen à 25 francs.
350 vergé d'Arches à la forme à 15 francs.

Les Cérébraux :

Émile DERMENGEN, MELCHISEDECH suivi de **SYMIAMIRE.**

Ce remarquable roman cérébral suit **LA VIE AFFECTIVE D'OLIVI MINTERNE** qui avait déjà valu à son auteur une presse attentive.

Le volume .... 6 fr

La Revue **LA CONNAISSANCE** annonce en outre les éditions **en cours p lesquelles on peut s'inscrire sans frais.**

26e ANNÉE QUATRIÈME SÉRIE FÉVRIER. No 2.

LE VOILE D'ISIS

REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

(Paraissant le 1er de chaque mois)

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Dr R. Allendy — Amy-Sage — Alta — F.-Ch. Barlet — E. Bosc — M. Boué de Villiers — J.-G. Bourgeat — E. Boutroux (de l'Académie Française) — J. Bricaud — J. Brieu — E. Delobel — E.-C. — P. Genty — Grillot de Givry — Dr Groricharb — F. Jollivet-Castelot — A. Jounet — A. Le Leu — Phaneg — P. Redonnel — Dr J. Regnault (de Toulon) — Han Ryner — Ed. Schuré — Soudeba — Tidianeuq — G. Trarieux — Dr Vergnes — F. Warrain — O. Wirth.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2

Administration-Rédaction : **BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC**

11, Quai Saint-Michel, PARIS (Ve)

ABONNEMENTS : France, un an . . . 15 fr. | Étranger, un an. . . . . 18 fr.

Prix du Numéro : 2 francs

ENVOI FRANCO D'UN SPÉCIMEN